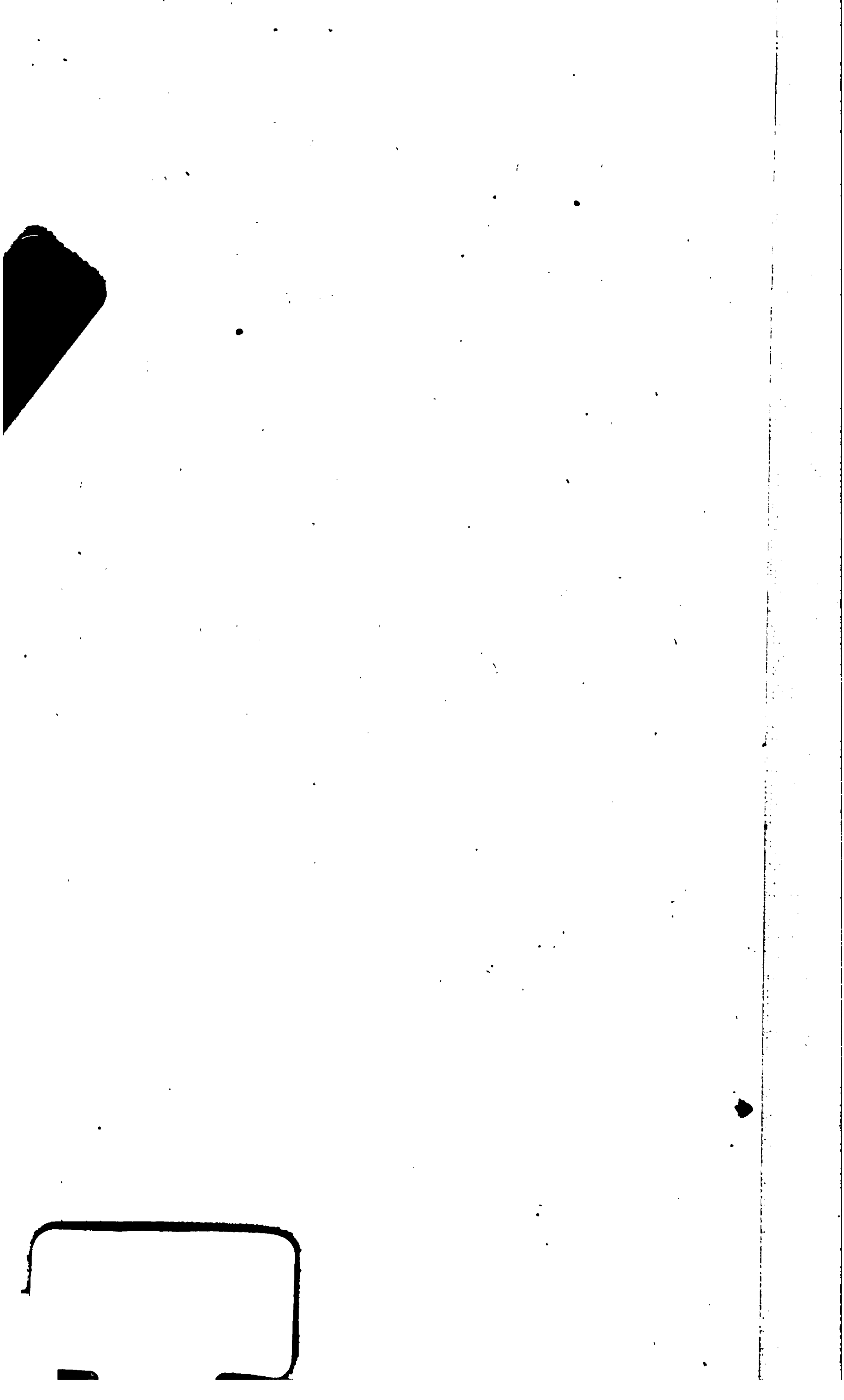
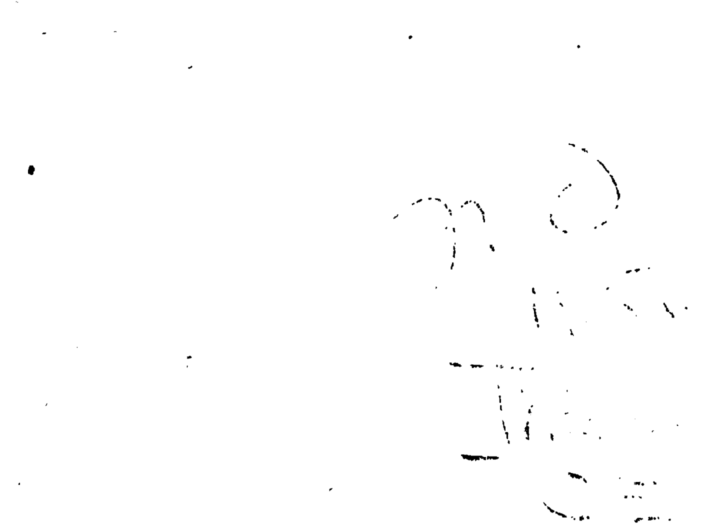




[illegible]

~~113~~

~~412 7~~ - 2
~~350 1~~ 1

(Thierry)

CE

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE

L'ANGLETERRE

PAR LES NORMANDS,

DE SES CAUSES ET DE SES SUITES JUSQU'A NOS JOURS,
EN ANGLETERRE, EN ÉCOSSE, EN IRLANDE ET SUR LE CONTINENT;

PAR AUGUSTIN THIERRY,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

Quatrième Édition,

REVUE ET CORRIGÉE.

.... The folk of Normandie
Among us woneth yet, and shalleth evermore.
Of Normans beth these high men thath beth in this land,
And the low men of Saxons...........

ROBERT OF GLOCESTER'S CHRONICLE.

TOME DEUXIEME.

PARIS,

JUST TESSIER, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 37.

1856.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

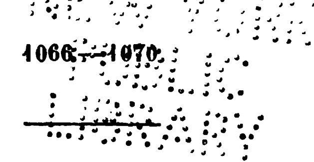
DE L'ANGLETERRE

PAR LES NORMANDS.

LIVRE IV.

Depuis la bataille de Hastings jusqu'à la prise de Chester, dernière ville conquise par les Normands.

1066—1070.



Pendant que l'armée du roi des Anglo-Saxons 1066.
et l'armée de l'envahisseur étaient en présence, quelques nouveaux vaisseaux, partis de Normandie, avaient traversé le détroit pour venir rejoindre la grande flotte stationnée dans la rade de Hastings. Ceux qui les commandaient abordèrent, par erreur, à plusieurs milles de distance vers le nord, dans un lieu qui portait de nom de Rumen-ey, aujourd'hui Romney. Les habitants de la côte accueil-

1066. lirent les Normands comme des ennemis, et il y eut un combat où les étrangers furent vaincus[1]. Guillaume apprit leur défaite peu de jours après sa victoire, et, pour épargner un semblable malheur aux recrues qu'il attendait encore d'outre-mer, il résolut de s'assurer, avant tout, la possession des rivages du sud-est. Au lieu donc de s'avancer vers Londres, il rétrograda vers Hastings, et y demeura quelque temps, pour essayer si sa seule présence ne déterminerait pas la population de la contrée voisine à se soumettre volontairement. Mais personne ne venant pour demander la paix, le vainqueur se remit en route, avec les restes de son armée et des troupes fraîches qui, dans l'intervalle, lui étaient arrivées de Normandie[2].

Il cotoya la mer, du sud au nord, dévastant tout sur son passage[3]. A Romney, il vengea, par l'incendie des maisons et le massacre des habitants, la déroute de ses soldats; de là il marcha vers Douvres, la place la plus forte de toute la côte, celle dont il avait tenté autrefois de devenir maître, sans péril et sans combat, par le serment qu'il surprit à Harold. Le fort de Douvres, récemment

1. Quos illùc errore appulsos fera gens, adorta prælio, fuderat. (Guill. Pictav. p. 204.)

2. Cùm intellexisset quòd eum adire noluerunt. (Chron. saxon. fragment. ed. Lye.)

3. Spoliavit totum istum tractum. (Ibid.)

achevé par le fils de Godwin dans de meilleures 1066.
espérances, était situé sur un rocher baigné par la mer, naturellement escarpé, et qu'on avait encore taillé de toutes parts, avec beaucoup de travail et de peine, pour le rendre uni comme un mur. On ne connaît point les détails du siége fait par les Normands; tout ce que les historiens nous apprennent, c'est que la ville de Douvres fut incendiée, et que, soit par terreur, soit par trahison, ceux qui gardaient la forteresse la rendirent[1]. Guillaume passa huit jours à Douvres, pour y construire de nouvelles murailles et de nouveaux ouvrages de défense, puis, changeant de direction dans sa route, il cessa de longer la côte, et marcha sur la ville capitale.

L'armée normande s'avançait par la grande voie romaine que les Anglais nommaient Wetlinga-street, la même qui avait figuré tant de fois comme limite commune, dans les partages de territoire entre les Saxons et les Danois[2]. Ce chemin conduisait de Douvres à Londres par le milieu de la province de Kent; les conquérants en parcoururent une partie, sans que personne leur disputât le passage; mais, dans un lieu où la route se rapprochait de la Tamise, et près d'une forêt propre

1. Armigeri exercitûs nostri, prædæ cupidine, ignem injecerunt (Guill. Pictav. p. 204.)

2. Voyez livre II, p. 149 et passim.

1066. à cacher une embuscade, un grand corps de Saxons armés s'offrit subitement à leur vue. Il était commandé par deux prêtres, Eghelsig, abbé du monastère de Saint-Augustin, à Canterbury, et l'archevêque de Canterbury, Stigand, le même qui avait sacré le roi Harold[1]. On ne sait précisément ce qui se passa dans cette rencontre, s'il y eut un combat suivi d'un traité entre les deux armées, ou si la capitulation fut conclue avant qu'on en vînt aux mains. L'armée de Kent, à ce qu'il paraît, stipula pour tous les habitants de la province, qui promirent de ne point résister davantage, sous la condition de demeurer, après la conquête, aussi libres qu'ils l'étaient auparavant[2].

En traitant ainsi pour eux seuls, et en séparant leur propre destinée de la destinée nationale, les hommes de Kent (s'il est vrai toutefois qu'ils aient conclu ce pacte) firent une chose plus nuisible à la cause commune qu'avantageuse pour eux-mêmes; car aucun acte du temps ne prouve que l'étranger leur ait tenu parole, et les ait distingués des autres Anglais, dans ses lois et ses mesures oppressives. L'archevêque Stigand, soit qu'il eût pris part à cette capitulation, soit qu'il s'y fût opposé en vain, conjecture plus conforme à son ca-

1. Chron. Willelmi Thorn. p. 1786.
2. Ibid.

ractère fier et audacieux [1], quitta la province où 1066.
l'on déposait les armes, et alla vers Londres, où personne encore ne songeait à se soumettre. Les habitants de cette grande ville et les chefs qui s'y étaient réunis avaient résolu de livrer une seconde bataille, qui, bien préparée et bien conduite, devait, selon toute apparence, être plus heureuse que la première [2].

Mais il fallait un chef suprême, sous le commandement duquel toutes les forces et toutes les volontés fussent ralliées; et le conseil national, qui devait nommer ce chef, tardait à rendre sa décision, agité et divisé qu'il était par des intrigues et des prétentions diverses. Aucun des frères du dernier roi, hommes capables de tenir dignement sa place, n'était revenu du combat de Hastings; Harold laissait deux fils encore très jeunes et trop peu connus du peuple; il ne paraît point qu'on les ait proposés alors comme candidats à la royauté. Les candidats les plus puissants en renommée et en fortune étaient Edwin et Morkar, beaux-frères de Harold, chefs de la Northumbrie et de la Mercie. Ils avaient pour eux le suffrage de tous les hommes du nord de l'Angleterre; mais les citoyens de Londres, les habitants du sud, et quelques autres,

1. Magnanimus enim erat valdè et inæstimabilis præsumptionis, (Chron. Gervasii Cantuariensis, p. 161.)

2. Chron. saxon. frag. ed. Lye.

1066. leur opposaient le jeune Edgar, neveu du roi Edward, qu'on surnommait Etheling, ou l'Illustre, parce qu'il descendait de plusieurs rois[1]. Ce jeune homme, d'un caractère faible, et sans réputation acquise, n'avait pu balancer, un an auparavant, la popularité de Harold; il balança celle des fils d'Alfgar, et fut soutenu contre eux par Stigand lui-même, et par l'archevêque d'York, Eldred[2].

Parmi les autres évêques, plusieurs ne voulaient pour roi ni Edgar, ni les compétiteurs d'Edgar, et demandaient qu'on se soumît à l'homme qui venait avec une bulle du pape et un étendard bénit[3]. Les uns agissaient en cela par un scrupule aveugle d'obéissance au pouvoir religieux, d'autres par lâcheté politique; d'autres enfin, étrangers d'origine, et gagnés d'avance par le prétendant étranger, jouaient le rôle pour lequel ils avaient été payés soit en argent soit en promesses. Cependant ils ne prévalurent point, et la majorité du grand conseil national arrêta son choix sur un Saxon, mais sur celui qui était le moins propre à commander dans des circonstances difficiles, sur le jeune neveu d'Edward. Il fut proclamé roi, après beaucoup d'hésitations, durant lesquelles un temps

1. Guill. Pictav. pag. 205. — Willelm. Malmesb. pag. 102.

2. Chron. saxon. frag. ed. Lye.

3. Episcopos non habebant assertores. (Willelm. Malmesb. pag. 102.) — Fordun. pag. 698.

précieux fut perdu en disputes inutiles[1]. Son avénement ne rallia point les esprits divisés; Edwin et Morkar, qui avaient promis de se mettre à la tête des troupes rassemblées à Londres, rétractèrent cette promesse et se retirèrent dans leurs gouvernements du nord, emmenant avec eux les soldats de ces contrées, sur lesquels ils avaient tout crédit. Ils espéraient follement pouvoir défendre les provinces septentrionales, séparément du reste de l'Angleterre. Leur départ affaiblit et découragea ceux qui restèrent à Londres auprès du nouveau roi; l'abattement, fruit des discordes civiles, succéda au premier élan de volonté et d'enthousiasme excité par l'invasion étrangère[2]. 1066.

Pendant ce temps, les troupes normandes approchaient par plusieurs points, et parcouraient, en divers sens, les provinces de Surrey, de Sussex et de Hants, pillant, brûlant les villes et les hameaux, massacrant les hommes en armes ou sans armes[3]. Cinq cents cavaliers s'avancèrent jusqu'au faubourg méridional de Londres, engagèrent le combat avec un corps de Saxons qui se présenta

1. De die in diem tardiùs et deteriùs. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.)

2. Ità Angli qui, in unam coeuntes sententiam, potuissent patriæ reformare ruinam.... (Will. Malmesb. p. 102.)

3. Villas cremare hominesque interficere non cessabat. (Roger. de Hoved. p. 450.)

1066. devant eux, et incendièrent, dans leur retraite, tous les bâtiments de la rive droite de la Tamise [1]. Jugeant, par cette épreuve, que les citoyens n'étaient point encore décidés à renoncer à toute défense, Guillaume, au lieu de s'approcher de Londres et d'en faire le siége, se porta vers l'ouest et alla passer la Tamise au gué de Wallingfort, dans la province de Berks. Il établit dans ce lieu un camp retranché, et y laissa des troupes pour intercepter les secours qui pourraient venir des provinces occidentales; puis, se dirigeant vers le nord-est, il alla camper lui-même à Berkhamsted, dans la province de Hertford, pour interrompre également toute communication entre Londres et la contrée du nord, et prévenir le retour des fils d'Alfgar, s'ils se repentaient de leur inaction [2]. Par cette manœuvre, la grande ville saxonne se trouva cernée de tous côtés; de nombreux corps d'éclaireurs en ravageaient les environs et en arrêtaient les approvisionnements, sans engager aucun combat décisif. Plus d'une fois, les habitants de Londres en vinrent aux mains avec les Normands; mais, par degrés, ils se fatiguèrent et furent vaincus, moins par la force de l'ennemi que par la crainte de la

1. Cremantes quidquid ædificiorum citrà flumen invenêre. (Guill. Pictav. pag. 205.) — Orderic. Vitalis, p. 503.

2. Guill. Pictav p. 205. — Orderic. Vital. p. 503.

famine et par la pensée décourageante qu'ils 1066.
étaient isolés de tout secours[1].

La bourgeoisie de Londres, comme celle de la plupart des grandes villes anglo-saxonnes, formait, sous le nom de *hanse*, une corporation municipale, à laquelle appartenait la police et le gouvernement de la cité. La présence du roi ne changeait rien à cet ordre de choses, et les bourgeois pouvaient même, sans sa permission, se réunir et délibérer en commun sur leurs affaires intérieures. A la tête des chefs électifs de cette puissante association se trouvait alors un homme dont aucun historien n'a conservé le nom, et que le seul récit où il figure désigne par le titre de *hansward*, c'est-à-dire surveillant de la hanse[2]. Il était perclus des jambes, par suite de plusieurs blessures qu'il avait reçues un mois auparavant à la bataille de Hastings, et obligé de se faire porter en litière partout où son devoir l'appelait. Mais cette infirmité ne l'empêchait point de déployer un grand zèle pour les intérêts de la ville, et d'exercer une grande influence sur les déterminations de la bourgeoisie[3]. Il paraît que Guillaume, instruit de cette

1. Videntes demùm se diutiùs stare non posse. (Guill. Gemeticensis, p. 288.)

2. V. parmi les pièces justificatives l'extrait entier du manuscrit découvert à Bruxelles.

3. Vulnera pro patria quùm non numerosa recepit,
Lectica vehitur, mobilitate carens;

1066. influence, fit sonder par des émissaires les dispositions du hansward, mais qu'il n'en reçut aucune réponse, ni favorable ni hostile[1]. Ferme et circonspect à la fois, ce chef d'une magistrature locale s'était habitué, suivant l'esprit de sa charge, à considérer, avant tout, le bien de la corporation qui l'avait choisi, et, malgré le patriotisme dont il avait fait preuve dans d'autres circonstances, l'idée de sauver Londres de la famine et du pillage l'occupait exclusivement. Dès qu'il parut certain que la ville ne serait pas secourue, le hansward convoqua l'assemblée des bourgeois, et proposa le premier de capituler avec l'ennemi, aux meilleures conditions possibles[2].

« Honorables frères, dit-il, vous voyez que « notre ville est cernée, les renforts que nous at-« tendions n'arrivent pas. La banlieue est mise à « feu et à sang, et le découragement est parmi « nous. A mon avis, il n'y a plus qu'une ressource, « c'est la prudence et l'adresse. L'ennemi ne sait « pas encore tout ce que nous souffrons ; profitez

Omnibus ille tamen primatibus imperat urbis,
Ejus et auxilio publica res agitur.
(Manuscrit de Bruxelles, vers 699.)

1. Ille quidem cautus cautè legata recepit,
Cordis et occulto condidit in thalamo.
(Ibid. vers 707.)

2. Natu majores, omni levitate repulsâ,
Aggregat, et verbis talibus alloquitur.
(Ibid., vers 709.)

« de cet instant, si vous m'en croyez, pour lui 1066
« demander la paix; mais ayez soin de choisir pour « ce message un homme adroit, incapable d'être « dupe, et qui sache tromper au besoin[1]. »

Ce conseil prévalut; mais le Saxon qui fut désigné pour remplir le rôle de parlementaire n'était pas homme à lutter, en fait de ruses, avec le duc de Normandie. Arrivé au camp de Guillaume, il exposa son message et fit ses propositions d'un air libre et assuré, pour montrer que les bourgeois de Londres n'étaient pas encore réduits à implorer miséricorde[2]. De son côté, le duc se garda bien de prendre un ton sévère et hautain : il parut content des discours et des offres du messager; mais intérieurement il s'en moquait, dit le narrateur contemporain[3]. Il n'accepta expressément aucune condition, parla de ses droits sur l'Angleterre avec une conviction apparente, et, pour achever d'étourdir le négociateur, lui

1. Censeo quapropter, si vobis constat honestum,
Hostes dùm lateant omnia quæ patimur,
Accitùs docilis noster legatus ut hosti
Mittatur, verbis fallere qui satagat.
(Manuscrit de Bruxelles, vers 729.)

2. Ordine qui retulit decorans sermone faceto
Utile fraternum, non secùs ac proprium,
Sed quùm vix patulâ teneatur compede vulpes,
Fallitur à rege, fallere quem voluit.
(Ibid., vers 737.)

3. Namque palàm laudat rex, atque latenter ineptat
Quiquid ab Ansgardo nuntius attulerat.
(Ibid., vers 741.)

1066 fit remettre des présents d'une valeur considérable[1]. Le Saxon n'eut pas le courage de réclamer la moindre garantie; de retour à Londres, il annonça que le duc Guillaume promettait à la ville paix et sûreté sans aucune fraude, pourvu qu'on lui ouvrît les portes et qu'on lui prêtât serment[2]. Pressé de questions, il ne put donner, de la part du duc, aucune assurance positive, mais en revanche il loua beaucoup sa bonne mine, la sagesse de ses propos et sa libéralité. Cette relation, si différente des bruits répandus alors sur la férocité du vainqueur de Hastings, fit succéder à une profonde terreur une confiance exagérée; on oublia les règles de prudence que le hansward avait tant recommandées, et l'on ne parla plus que d'aller sans retard porter au duc Guillaume les clefs de la ville[3].

La cour du jeune roi Edgar, sans armée, sans libre communication au dehors, était incapable de maîtriser les dispositions de la bourgeoisie, et de

1. Ille retrò rutilo gradiens oneratus ab auro.
(Manuscrit de Bruxelles, vers 745.)

2. Rex vobis pacem dicit, profertque salutem
Vestris mandatis paret et absque dolis.
(Ibid., vers 747.)

3. Annuit hoc vulgus, justum probat esse senatus,
Et puerum regem cæcus uterque negat....
Reddere per claves urbem, sedare furorem,
Oblato, quærunt, munere cum manibus.
(Ibid., vers 753.)

la forcer à courir les hasards d'une résistance dés- 1066
espérée. Ce gouvernement, né au milieu du désordre, et qui, malgré sa popularité, manquait des ressources les plus ordinaires, se vit contraint de déclarer qu'il n'existait plus. Le roi lui-même, accompagné des archevêques Stigand et Eldred, et de Wulstand, évêque de Worcester, plusieurs chefs de haut rang et les premiers d'entre les bourgeois, vinrent au camp de Berkhamsted et y firent leur soumission pour le malheur du pays[1]. Ils livrèrent des otages au duc de Normandie, lui prêtèrent le serment de paix et de fidélité; et, en retour, le duc leur promit, sur sa foi, d'être doux et clément pour eux. Alors il marcha vers Londres, et, malgré ses promesses, laissa tout dévaster dans son chemin[2].

Sur la route de Berkhamsted à Londres, se trouvait un riche monastère, appelé l'abbaye de Saint-Alban, construit près des vastes ruines d'une ancienne ville municipale romaine. En approchant des terres de ce couvent, Guillaume remarqua avec surprise de grands abatis d'arbres, disposés pour intercepter le passage ou pour le rendre difficile. Il fit venir devant lui l'abbé de Saint-Alban, nommé Frithrik : « Pourquoi, lui demanda le con-

1. Submiserunt se propter necessitatem, quod maximum erat in damnum factum. (Chronic. saxon. ed. Lye.)

2. Chron. sax. — Roger. de Hoved. p. 450.

1066 « quérant, as-tu fait couper ainsi tes bois? — J'ai « fait mon devoir, répondit le moine saxon, et si « tous ceux de mon ordre eussent agi de même, « comme ils le pouvaient et le devaient, peut-être « n'aurais-tu pas pénétré aussi avant dans notre « pays[1]. » Guillaume n'alla point jusqu'à Londres; mais s'arrêtant à la distance de quelques milles, il fit partir un nombreux détachement de soldats chargés de lui construire, au sein de la ville, une forteresse pour sa résidence[2].

Pendant qu'on hâtait ces travaux, le conseil de guerre des Normands discutait, dans le camp près de Londres, les moyens d'achever promptement la conquête commencée avec tant de bonheur[3]. Les amis familiers de Guillaume disaient que, pour rendre moins âpres à la résistance les habitants des provinces encore libres, il fallait que, préalablement à toute invasion ultérieure, le chef de la conquête prît le titre de roi des Anglais[4]. Cette proposition était sans doute la plus agréable au duc de Normandie; mais, toujours circonspect, il feignit d'y être indifférent. Quoique la possession de la royauté fût l'objet de son entreprise, il pa-

1. Chron. Jo. Speed. p. 436.

2. Præmisit Londoniam qui munitionem in ipsâ construerunt urbe, moraturus interìm per vicina. (Guill. Pictav. p. 205.)

3. Consulens comitatos è Normanniâ. (Ibid.)

4. Rebellem quemque minùs ausurum, faciliùs conterendum. (Ibid.)

raît que de graves motifs l'engagèrent à se montrer 1066.
moins ambitieux qu'il ne l'était d'une dignité qui, en l'élevant au-dessus des vaincus, devait en même temps séparer sa fortune de celle de tous ses compagnons d'armes. Guillaume s'excusa modestement et demanda au moins quelques délais, disant qu'il n'était pas venu en Angleterre pour son intérêt seul, mais pour celui de toute la nation normande; que d'ailleurs, si Dieu voulait qu'il devînt roi, le temps de prendre ce titre n'était pas arrivé pour lui, parce que trop de provinces et trop d'hommes restaient encore à soumettre[1].

La majorité des chefs normands inclinait à prendre à la lettre ces scrupules hypocrites, et à décider qu'en effet il n'était pas temps de faire un roi, lorsqu'un capitaine de bandes auxiliaires, Aimery de Thouars, à qui la royauté de Guillaume devait porter moins d'ombrage qu'aux natifs de Normandie, prit vivement la parole, et, dans le style d'un flatteur et d'un soldat à gages, s'écria : « C'est trop de modestie que de demander à des « gens de guerre s'ils veulent que leur seigneur « soit roi; on n'appelle point les soldats à des dis« cussions de cette nature, et d'ailleurs nos dé« bats ne servent qu'à retarder ce que nous sou-

1. Res adhùc turbidas esse, rebellare nonnullos. (Guill. Pictav. p. 205.)

1066. « haitons tous de voir s'accomplir sans délai[1]. » Ceux d'entre les Normands qui, après les feintes excuses de Guillaume, auraient osé opiner dans le même sens que leur duc, furent d'un avis tout contraire lorsque le Poitevin eut parlé, de crainte de paraître moins fidèles et moins dévoués que lui au chef commun. Ils décidèrent donc unanimement qu'avant de pousser plus loin la conquête, le duc Guillaume se ferait couronner roi d'Angleterre par le petit nombre de Saxons qu'il avait réussi à effrayer ou à corrompre[2].

Le jour de la cérémonie fut fixé à la fête de Noël, alors prochaine. L'archevêque de Canterbury, Stigand, qui avait prêté le serment de paix au vainqueur, dans son camp de Berkhamsted, fut invité à venir lui imposer les mains et à le couronner, suivant l'ancien usage, dans l'église du monastère de l'Ouest, en anglais West-mynster, près de Londres. Stigand refusa d'aller bénir un homme couvert du sang des hommes, et envahisseur des droits d'autrui. Mais Eldred, l'archevêque d'York, plus circonspect et mieux avisé,

1. Ad hujusmodi disceptationem rarò aut nunquàm milites acciti sunt..... Non est diù trahendum nostrâ deliberatione quod..... (Guill. Pictav. p. 205.)

2. Ille verò cruento viro et alieni juris invasori manus imponere recusavit. (Guill. Neubrigensis Hist. ed. Hearne, pag. 3.)— Jo. Brompton, pag. 961. — Eadmer. Hist. p. 6. — Chron. Th. Wikes, p. 21.

disent certains vieux historiens[1], comprenant qu'il 1066.
fallait s'accommoder au temps et ne point aller contre l'ordre de Dieu, par qui s'élèvent les puissances[2], consentit à remplir ce ministère[3]. L'église de l'Ouest fut préparée et ornée comme aux anciens jours où, d'après le vote libre des meilleurs hommes de l'Angleterre[4], le roi de leur choix venait s'y présenter pour recevoir l'investiture du pouvoir qu'ils lui avaient déféré. Mais cette élection préalable, sans laquelle le titre de roi ne pouvait être qu'une vaine moquerie et une insulte amère du plus fort, n'eut point lieu pour le duc de Normandie. Il sortit de son camp, et marcha entre deux haies de soldats jusqu'au monastère, où l'attendaient quelques Saxons craintifs ou affectant une contenance ferme et un air de liberté, dans leur lâche et servile office. Au loin, toutes les avenues de l'église, les places, les rues du faubourg, étaient garnies de cavaliers en armes[5], qui devaient, selon d'anciens récits, contenir les rebelles, et veiller à la sûreté de ceux que leur mi-

1. Vir bonus et prudens. (Chron. Walteri Hemingford. p. 457.)

2. Acutiùs intelligens cedendum esse tempori, et divinæ nequaquàm resistendum ordinationi. (Ibid. p. 457.) — Guil. Neubrig. p. 3.

3. Spirantem adhùc minarum et cædis in populum. (Ibid.)

4. Tha bestan menn. (Chron. saxon. passim.)

5. Circa monasterium in armis et equis præsidio dispositi. (Guil. Pictav. p. 206.)

1066. nistère appellerait dans l'intérieur du temple[1]. Les comtes, les barons, et les autres chefs de guerre, au nombre de deux cent soixante, y entrèrent avec leur duc[2].

Quand s'ouvrit la cérémonie, Geoffroy, évêque de Coutances, montant sur une estrade, demanda, en langue française, aux Normands, s'ils étaient tous d'avis que leur seigneur prît le titre de roi des Anglais, et, en même temps, l'archevêque d'York demanda aux Anglais, en langue saxonne, s'ils voulaient pour roi le duc de Normandie. Alors il s'éleva dans l'église des acclamations si bruyantes, qu'elles retentirent hors des portes jusqu'à l'oreille des cavaliers qui remplissaient les rues voisines. Ils prirent ce bruit confus pour un cri d'alarme, et, selon leurs ordres secrets, mirent aussitôt le feu aux maisons[3]. Plusieurs s'élancèrent vers l'église, et, à la vue de leurs épées nues et des flammes de l'incendie, tous les assistants se dispersèrent, les Normands aussi-bien que les Saxons[4]. Ceux-ci couraient au feu pour l'éteindre, ceux-là pour faire du butin dans le trouble et dans le désordre[5]. La

1. Ne quid doli et seditionis oriretur. (Orderic. Vital. p. 503.)

2. Monastic. anglican.

3. Flammam ædibus imprudenter injecerunt. (Guill. Pictav. p. 206.)

4. Multitudo virorum ac mulierum celeriter basilicâ egressa est. (Orderic. Vital. p. 503.)

5. Ut in perturbatione sibi prædas diriperent. (Ibid.)

cérémonie fut suspendue par ce tumulte imprévu, 1066.
et il ne resta pour l'achever en toute hâte que le duc, l'archevêque Eldred, et quelques prêtres des deux nations. Tout tremblants, ils reçurent de celui qu'ils appelaient roi, et qui, selon un ancien récit, tremblait lui-même comme eux, le serment de traiter le peuple anglo-saxon aussi bien que le meilleur des rois que ce peuple avait jadis élu[1].

Dès le jour même, la ville de Londres eut lieu d'apprendre ce que valait un tel serment dans la bouche d'un étranger vainqueur; on imposa aux citoyens un énorme tribut de guerre et l'on emprisonna leurs otages[2]. Guillaume lui-même, qui ne pouvait croire au fond que la bénédiction d'Eldred et les acclamations de quelques lâches eussent fait de lui un roi d'Angleterre dans le sens légal de ce mot, embarrassé pour motiver le style de ses manifestes, tantôt se qualifiait faussement de roi par succession héréditaire, et tantôt, avec toute franchise, de roi par le tranchant de l'épée[3], Mais s'il hésitait dans ses formules, il n'hésitait pas dans ses actes, et se rangeait à sa vraie place

1. Trepidantes, super regem vehementer trementem, officium vix peregerunt. (Order. Vital. p. 503.)

2. Tributum imposuit hominibus valdè sævum. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.)

3. Ego Willelmus rex hæreditario jure factus. — In ore gladii regnum adeptus sum Anglorum. (Hickesii Thesaur. linguarum septentrionalium.)

1066. par l'attitude d'hostilité et de défiance qu'il gardait vis-à-vis du peuple; il n'osa point encore s'établir dans Londres ni habiter le château crénelé qu'on lui avait construit à la hâte. Il sortit donc, pour attendre dans la campagne voisine que ses ingénieurs eussent donné plus de solidité à ces ouvrages, et jeté les fondements de deux autres forteresses, pour réprimer, dit un auteur normand, l'esprit mobile d'une population trop nombreuse et trop fière[1].

Durant les jours que le nouveau roi passa à sept milles de Londres, dans un lieu appelé Barking, les deux chefs saxons dont la fatale retraite avait causé la soumission de la grande ville, effrayés de la puissance nouvelle que la possession de Londres et le titre de roi donnaient à l'envahisseur, vinrent du nord lui prêter le serment que les chefs anglais avaient coutume de prêter à leurs anciens rois[2]. Toutefois la soumission d'Edwin et de Morkar n'entraîna point celle des provinces qu'ils avaient gouvernées, et l'armée normande ne se porta point en avant pour aller occuper ces provinces; elle resta concentrée autour de Londres et sur les côtes du sud et de l'est les plus voisines de la Gaule. Le soin de partager les richesses

1. Contra mobilitatem ingentis ac feri populi. (Guill. Pictav. p. 208.)

2. Ibi ad obsequium ejus venerunt. (Ibid.)

du territoire envahi l'occupait alors presque uniquement. Des commissaires parcouraient toute l'étendue de pays où l'armée avait laissé des garnisons ; ils y faisaient un inventaire exact des propriétés de toute espèce, publiques et particulières ; ils les inscrivaient et les enregistraient avec soin et en grand détail ; car la nation normande, dans ces temps reculés, se montrait déjà, comme on l'a vue depuis, extrêmement prodigue d'écritures, d'actes et de procès-verbaux [1]. 1066.

On s'enquérait des noms de tous les Anglais morts en combattant, ou qui avaient survécu à la défaite, ou que des retards involontaires avaient empêchés de se rendre sous les drapeaux. Tous les biens de ces trois classes d'hommes, terres, revenus, meubles, étaient saisis [2] : les enfants des premiers étaient déclarés déshérités à tout jamais ; les seconds étaient également dépossédés sans retour ; et eux-mêmes, disent les auteurs normands, sentaient bien qu'en leur laissant la vie, l'ennemi faisait assez pour eux [3] ; enfin les hommes qui n'avaient point pris les armes furent aussi dépouillés

1. Cùm rex ipse regisque proceres loca nova perlustrarent, facta est inquisitio diligens. (Dialogus de Scaccario, in notis ad Math. Paris.)

2. Spes omnis terrarum et fundorum atque redituum præclusa est. (Ibid.)

3. Magnum namque reputabant frui vitæ beneficio sub inimicis. (Ibid.)

1066. de tout, pour avoir eu l'intention de les prendre : mais, par une grâce spéciale, on leur laissa l'espoir qu'après de longues années d'obéissance et de dévouement à la puissance étrangère, non pas eux, mais leurs fils, pourraient peut-être obtenir des nouveaux maîtres quelque portion de l'héritage paternel[1]. Telle fut la loi de la conquête, selon le témoignage non suspect d'un homme presque contemporain et issu de la race des conquérants[2].

L'immense produit de cette spoliation universelle fut la solde des aventuriers de tous pays qui s'étaient enrôlés sous la bannière du duc de Normandie. Leur chef, le nouveau roi des Anglais, retint premièrement, pour sa propre part, tout le trésor des anciens rois, l'orfévrerie des églises et ce qu'on trouva de plus précieux et de plus rare dans les magasins des marchands[3]. Guillaume envoya une portion de ces richesses au pape Alexandre, avec l'étendard de Harold, en échange de la bannière qui avait triomphé à Hastings[4]; et toutes les

1. Cùm, tractu temporis, devotis obsequiis, gratiam dominorum possedissent, sine spe successionis, filii tantùm (pro voluntate dominorum) possidere cœperunt. (Dialog. de Scaccario, in notis ad Math. Paris.)

2. Ricardus Nigellus, Richard Lenoir, ou Noirot, évêque d'Ély au douzième siècle.

3. Guill. Pictav. p. 206.

4. Romanæ ecclesiæ sancti Petri pecuniam in auro atque argento ampliorem quàm dictu credibile sit. (Ibid.)

églises d'outre-mer où l'on avait chanté des psaumes 1066.
et brûlé des cierges pour le succès de l'invasion, reçurent, en récompense, des croix, des vases et des étoffes d'or[1]. Après la part du roi et du clergé, on fit celle des hommes de guerre, selon leur grade et les conditions de leur engagement. Ceux qui, au camp sur la Dive, avaient fait hommage pour des terres, alors à conquérir, reçurent celles des Anglais dépossédés[2]; les barons et les chevaliers eurent de vastes domaines, des châteaux, des bourgades, des villes entières; les simples vassaux eurent de moindres portions[3]. Quelques-uns prirent leur solde en argent; d'autres avaient stipulé d'avance qu'ils auraient une femme saxonne, et Guillaume, dit la chronique normande, leur fit prendre, par mariage, de nobles dames, héritières de grands biens, dont les maris étaient morts dans la bataille. Un seul, parmi les chevaliers venus à la suite du conquérant, ne réclama ni terres, ni or, ni femme, et ne voulut rien accepter de la dépouille des vaincus. On le nommait Guilbert, fils

1. Mille ecclesiis Franciæ. (Guill. Pictav. p. 206.)
2. Chron. de Norm.; apud script. rer. francic. t. XIII.

3 Dona chastels, dona citez,
Dona terres as vavassors....
(Wace, Roman de Rou.)

Le mot *vassal* était alors synonyme d'homme de guerre. *Hardi et noble vassal...* *Vassaument*, pour bravement.

1066. de Richard : il dit qu'il avait accompagné son seigneur en Angleterre parce que tel était son devoir ; mais que le bien volé ne le tentait pas ; qu'il retournerait en Normandie pour y jouir de son héritage, héritage modique, mais légitime, et que, content de son propre lot, il n'enlèverait rien à autrui [1].

1066 à 1067. Le nouveau roi employa les derniers mois de l'hiver qui termina l'année 1066 à faire une sorte de promenade militaire dans les provinces alors envahies. Il est difficile de déterminer exactement le nombre de ces provinces et l'étendue de pays que les troupes étrangères occupaient et parcouraient librement. Toutefois, en examinant avec soin les récits des contemporains, on trouve des preuves, tout au moins négatives, que les Normands ne s'étaient point avancés, dans la direction du nord-est, au-delà des rivières dont l'embouchure forme le golfe de Boston, et vers le sud-ouest, au-delà des terres montagneuses qui bordent la province de Dorset. La ville d'Oxford, située presque à distance égale de ces deux points opposés, sur la ligne droite tirée de l'un à l'autre, ne s'était point encore rendue ; mais peut-être cette frontière idéale avait-elle été dépassée soit au nord

1. De rapinâ quicquam possidere noluit ; suis contentus, aliena respuit. (Orderic. Vital. p. 606.)

soit au midi d'Oxford. Il est également difficile de le nier ou de l'affirmer, et de fixer à un instant précis la limite d'un envahissement toujours graduel. 1066 à 1067.

Tout l'espace de terre occupé en réalité par les garnisons de Guillaume, et possédé par lui autrement que d'une manière nominale, en vertu de son titre de roi, fut en peu de temps hérissé de citadelles et de châteaux-forts[1]; tous les indigènes y furent désarmés et contraints de jurer obéissance et fidélité au nouveau chef imposé par la lance et l'épée. Ils jurèrent; mais, au fond de leur cœur, ils ne croyaient pas que l'étranger fût légalement roi de l'Angleterre; et, à leurs yeux, le véritable roi, c'était encore le jeune Edgar, tout déchu et tout captif qu'il était. Les moines du couvent de Péterborough, dans la province de Northampton, en donnèrent une preuve remarquable. Ayant perdu leur abbé Leofrik, à son retour de la bataille de Hastings, ils choisirent pour lui succéder leur prieur, nommé Brand; et, comme c'était leur coutume de faire approuver par le chef du pays l'élection des dignitaires de leur couvent, ils envoyèrent Brand vers Edgar. Selon la chronique du monastère, ils firent cette démarche parce que tous les habitants de la contrée pensaient qu'Edgar rede-

1. Ædificaverunt castella passim per hanc regionem. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.)

1066 à 1067. viendrait roi[1]. Le bruit en parvint bientôt aux oreilles de Guillaume, et sa colère fut au comble. « Depuis ce jour, poursuit le narrateur contemporain, tous les maux et toutes les douleurs ont « fondu sur notre maison; que Dieu daigne avoir « pitié d'elle[2] ! »

Cette prière d'un moine pouvait être alors celle de tout habitant des provinces conquises; car chacun y avait largement sa portion de douleurs et de misères : pour les hommes, c'était l'indigence et la servitude; pour les femmes, c'étaient les affronts et les violences, plus cruelles que tout le reste. Celles qui ne furent pas prises par *mariage* le furent par *amours*, comme on disait dans le langage des vainqueurs, et devinrent le jouet des soldats étrangers, dont le dernier et le plus vil était seigneur et maître dans la maison du vaincu. « D'igno« bles valets d'armée, de sales vauriens, disent les « vieux annalistes, disposaient, à leur fantaisie, « des plus nobles filles, et ne leur laissaient qu'à « pleurer et à souhaiter la mort[3]. Ces misérables « effrénés s'émerveillaient d'eux-mêmes; ils deve« naient fous d'orgueil et de surprise, de se voir

1. Hujus enim regionis incolæ arbitrabantur eum regem fore. (Chron. saxon. Gibson, p. 173.)

2. God hit gemiltse! (Ibid.)

3. Nobiles puellæ despicabilium ludibrio armigerorum patebant, et ab immundis nebulonibus oppressæ, dedecus suum plorabant. (Orderic. Vital. p. 523.)

« si puissants, d'avoir des serviteurs plus riches que 1066 à
« n'avaient jamais été leurs pères[1]. Tout ce qu'ils 1067.
« voulaient, ils se le croyaient permis; ils versaient « le sang au hasard, arrachaient le morceau de « pain de la bouche des malheureux, et pre« naient tout, l'argent, les biens, la terre...[2]. »

Tel fut le sort qui s'étendit sur les hommes de race anglaise, à mesure que la bannière aux trois lions avança sur leurs campagnes et fut arborée dans leurs villes. Mais cette destinée, partout également dure, prit des apparences diverses, selon la diversité des lieux. Les villes ne furent point frappées comme les campagnes; telle ville ou telle campagne le furent différemment de telle autre: autour d'un fond commun de misères, si l'on peut s'exprimer ainsi, il y eut des formes variées et cette multiplicité d'accidents qu'offrent toujours les choses humaines. Par exemple, à Pevensey, lieu de débarquement de l'armée, les soldats normands partagèrent entre eux les maisons des vaincus[3]. Ailleurs ce furent les habitants eux-mêmes qu'ils se distribuèrent corps et biens; et, dans le bourg de Lewes, selon un registre authentique[4], le roi

1. Undè sibi tanta potestas emanasset, ut clientes ditiores haberent quàm eorum in Neustriâ fuerant parentes. (Ord. Vital. p. 523.)

2. A buccis miserorum cibos abstrahentes. (Willelm. Malmesbur.)

3. Doomesday-book, tom. I, p. 26.

4. Ibid.

1066 à 1067. Guillaume prít soixante bourgeois produisant chacun trente-neuf sous de rente; un certain Asselin eut plusieurs bourgeois payant seulement quatre sous de rente, et Guillaume de Caen eut deux bourgeois de deux sous (ce sont les propres mots du registre[1]).

La ville de Douvres, à demi consumée par l'incendie, devint le partage d'Eudes, évêque de Bayeux, qui ne put, disent les vieux actes, en calculer au juste la valeur, parce qu'elle était trop dévastée[2]. Il en distribua les maisons à ses guerriers et à ses gens; Raoul de Courbespine en reçut trois avec le champ d'une femme pauvre[3]; Guillaume, fils de Geoffroy, eut aussi trois maisons et l'ancien hôtel-de-ville ou la halle commune des bourgeois[4]. Près de Colchester, dans la province d'Essex, Geoffroy de Mandeville occupa seul quarante manoirs ou habitations entourées de terres en culture[5]; quatorze propriétaires saxons furent dépossédés par Engelry, et trente par un certain Guillaume. Un riche Anglais se remit, pour sa sûreté, au

1. Vills de Cahainges, II burgenses de II sol. (Doomesday-book, t. I, p. 26.)

2. Pretium ejus non potuit computari quantùm valebat. (Extracta ex D. B. apud scriptores. ed. à Gale, p. 759.)

3. Doomesday-book, t. I, p. 9.

4. Vills, fil. Gaufredi III, in quibus erat Gihalla burgensium. (Extracta ex D. B. à Gale, p. 759.)

5. Dugdale's baronage.

pouvoir du Normand Gaultier, qui en fit son tributaire[1]; un autre Anglais devint serf de corps sur la glèbe de son propre champ[2]. Le domaine de Stutton, dans la province de Bedford, celui de Burton et la ville de Strafford, furent le partage de Guy de Riencourt. Il posséda toutes ces terres durant sa vie. Mais Richard, son fils et son héritier, en perdit la meilleure partie en jouant aux dés contre le roi Henri, second successeur du conquérant. 1066 à 1067.

Dans la province de Suffolk, un chef normand s'appropria les terres d'une Saxonne nommée Edive la belle[3]. La cité de Norwich fut réservée tout entière pour le domaine privé du conquérant: elle avait payé aux rois saxons trente livres et vingt sous d'impôt; mais Guillaume exigea par an soixante-dix livres, un cheval de prix, cent sous au profit de sa femme, et en outre vingt livres pour le salaire de l'officier qui y commandait en son nom[4]. Une forte citadelle fut bâtie au sein de cette ville habitée par des hommes d'origine danoise, parce que les vainqueurs craignaient qu'elle n'appelât et ne reçût du secours des Danois qui

1. Submisit se in manu Walterii pro defensione suî. (Doomesday-book, t. II, p. 36.)

2. Quidam liber homo qui modò effectus est unus de villanis. (Ibid. tom. I, p. 1.)

3. Edeva faira. (Ibid., t. I, p. 285.)

4. Modò reddit LXX lib. pensas regi, et C. solidos de gersumâ reginæ, et asturconem, et XX libras blancas comiti. (Ibid. t. II, p. 36.)

1066 à 1067. croisaient souvent près de la côte[1]. Dans la ville de Dorchester, au lieu de cent soixante-douze maisons qu'on y avait vues du temps du roi Edward, on n'en comptait plus que quatre-vingt-huit; le reste était un monceau de ruines: à Warham, sur cent treize maisons, soixante-deux avaient été détruites[2]: à Bridport, vingt maisons disparurent de même, et la misère des habitants fut telle, que, plus de vingt années après, pas une seule n'avait été rebâtie[3]. L'île de Wight, près de la côte du sud, fut envahie par Guillaume, fils d'Osbert, sénéchal du roi normand, et devint une portion de ses vastes domaines en Angleterre; il la transmit à son fils, puis à son petit-neveu Baudoin, appelé en Normandie Baudoin de Reviers, et qu'en Angleterre on surnomma Baudoin de l'Ile[4].

Près de Winchester, dans la province de Hants, se trouvait le monastère de Hida, dont l'abbé, accompagné de douze moines et de vingt hommes d'armes, était allé à la bataille de Hastings et n'en était point revenu[5]. La vengeance que le conquérant exerça contre ce monastère fut mêlée d'une sorte de plaisanterie; il prit sur les domaines du

1. Danos in auxilium citiùs recipere potest. (Guill. Pictav. p. 208.)

2. Doomesday-book.

3. Ibid. — Extracta à Gale, p. 764.

4. Insulam Vectam conquisivit. (Monast. anglic. t. II, p. 905.)

5. Voyez livre III, pag. 318.

couvent douze fois la portion de terre suffisante 1066 à 1067.
pour solder et entretenir un homme d'armes, ou, selon le langage du temps, douze fiefs de chevaliers, avec une portion de capitaine, ou un fief de baron, comme rançon du crime des treize hommes qui avaient combattu contre lui[1]. Un autre fait qu'on peut citer parmi les *joyeusetés* de la conquête, c'est qu'une jongleresse, appelée Adeline, figure sur le rôle de partage dressé pour la même province, comme ayant reçu fief et salaire de Roger, l'un des comtes normands[2].

Dans la province de Hertford, un Anglais avait racheté sa terre par le paiement de neuf onces d'or[3]; et cependant, pour échapper à une dépossession violente, il fut obligé de se rendre tributaire d'un soldat appelé Vigot[4]. Trois guerriers saxons, Thurnoth, Waltheof et Thurman, associés en fraternité d'armes, possédaient auprès de Saint-Alban un manoir qu'ils avaient reçu du chef de l'abbaye, à condition de la défendre par l'épée, s'il en était besoin. Ils remplirent fidèle-

1. Pro abbate baroniam unam, et pro singulis monachis qui cum abbate in bellum processerant, singula feoda militum. (Monast. anglic. t. I, p. 210.)

2. Et Adelina joculatrix unam virgatam quam Rog. comes dedit ei. (Doomesday-book, t. II, p. 38.)

3. Terram suam emit à W. rege novem uncias auri. (Ibid. t. I, p. 137.)

4. Ibidem.

1066 à 1067. ment cet office contre les envahisseurs normands; mais, vaincus par le nombre et contraints de fuir, ils abandonnèrent leur domaine. Ce domaine échut alors à Robert de Toënes, l'un des cavaliers normands qui, portant un cygne sur leur écu, formaient une confrérie de braves, sous le nom de chevaliers du cygne[1]; mais Robert et ses gens eurent bientôt à défendre leur nouvelle propriété contre les trois Saxons, qui, à la tête d'une bande d'amis, les attaquèrent subitement, et brûlèrent leurs propres maisons. Ils combattirent jusqu'au moment où, enveloppés par l'ennemi plus nombreux, ils furent saisis et pendus comme rebelles, selon la loi de la conquête[2].

Ces faits, pris au hasard entre des milliers d'autres qu'il serait fastidieux d'énumérer, suffisent pour que le lecteur se figure les scènes tristes, mais variées, qu'offraient en même temps plusieurs provinces anglaises du sud et de l'est, tandis que le roi normand s'installait dans la Tour de Londres. Cette forteresse, construite à l'un des angles du mur de la ville, vers l'orient, près de la Tamise, reçut alors le nom de Tour Palatine, nom formé d'un vieux titre romain que Guillaume portait en Normandie, conjointement avec ceux

1. Ab illis famosis militibus qui à cycni nomine intitulabantur. (Math. Paris. Vitæ abbatum Sancti Albani, p. 46.)

2. Capti perierunt. (Ibid.)

de duc ou de comte. Deux autres forteresses, bâties à l'occident, et confiées à la garde des Normands Baynard et Gilbert de Monfichet, prirent chacune le nom de leurs gardiens[1]. La bannière aux trois lions fut arborée sur le donjon de Guillaume, et, sur les deux autres, flottèrent celles de Baynard et de Monfichet. Mais ces capitaines avaient tous deux juré d'en faire descendre leurs drapeaux, et d'y élever celui du roi leur seigneur, à son premier commandement, à son commandement proféré avec colère ou sans colère, soutenu par grande ou petite force, pour cause de délit ou sans délit, comme disent les actes du siècle[2]. Avant de faire, au bruit des trompettes, leur première entrée dans leurs tours, avant de les garnir de leurs hommes de service, ils avaient mis leurs mains entre les mains du roi normand, et s'étaient reconnus eux-mêmes pour ses hommes de service et de foi. Ils avaient promis, en un mot, de subir, comme un arrêt juste et légal, leur sentence de dépossession, si jamais ils se rangeaient volontairement contre leur sire, et séparaient leur bannière de la sienne.

1066 à 1067.

Ce qu'ils jurèrent au chef de la conquête, d'autres le leur jurèrent aussi, et d'autres encore firent à

1. Castellum Baynardi, Baynard castle. (Maitland's History of London.)

2. Ducange, notes sur Joinville.

1066 à 1077. ces derniers le même serment de foi et d'hommage. Ainsi la troupe des conquérants, quoique éparse et disséminée sur le territoire des vaincus, resta unie par une grande chaîne de devoirs, et garda la même ordonnance que sur ses vaisseaux de transport ou derrière ses redoutes de Hastings. Le subalterne devait foi et service à son supérieur militaire, ou à celui dont il avait reçu en fief soit des terres, soit de l'argent. Sous cette condition, les mieux partagés dans les divers pillages, dans les différents gains de l'invasion, donnèrent une part de leur superflu à ceux qui avaient eu moins de bonheur; les chevaliers reçurent des barons, et les simples hommes d'armes de leurs capitaines; à leur tour les hommes d'armes donnèrent aux écuyers, les écuyers aux sergents, les sergents aux archers et aux valets. En général, les riches donnèrent aux pauvres; mais les pauvres devinrent bientôt riches, par les profits de la conquête: et ainsi, parmi ces classes de combattants, que le langage du siècle distinguait [1], il y eut de grandes fluctuations, parce que les chances de la guerre portaient rapidement les hommes des derniers rangs vers les premiers.

Tel qui avait passé la mer avec la casaque ma-

1. Conte, baron et chevalier; conte, baron et vavassor. (Anciennes poésies normandes.)

telassée et l'arc de bois noirci du piéton, parut 1066
sur un cheval de bataille, et ceint du baudrier à 1067.
militaire, aux yeux étonnés des nouvelles recrues qui passèrent la mer après lui. Tel était venu pauvre chevalier, qui bientôt leva bannière, comme on s'exprimait alors, et conduisit une compagnie dont le cri de ralliement était son nom. Les bouviers de Normandie et les tisserands de Flandre, avec un peu de courage et de bonheur, devenaient promptement, en Angleterre, de hauts hommes, d'illustres barons; et leurs noms, vils ou obscurs sur l'une des rives du détroit, étaient nobles et glorieux sur l'autre.

« Voulez-vous savoir, dit un vieux rôle en lan« gue française, quels sont les noms des grands « venus d'outre-mer avec le conquérant Guillaume « *à la grande vigueur*[1]? Voici leurs surnoms comme « on les trouve écrits, mais sans leurs noms de « baptême qui souvent manquent ou sont changés : « c'est Mandeville et Dandeville, Omfreville et « Domfreville, Bouteville et Estouteville, Mohun « et Bohun, Biset et Basset, Malin et Malvoisin.... » Tous les noms qui suivent sont pareillement rangés de façon à soulager la mémoire par la rime et l'al-

1. Les noms des grandz delà la mer
Ke vindrent od le conquérour,
William bastard de graunt vigour.
(Chron. Jo. Brompton, pag. 963.)

1066 à 1067. litération. Plusieurs listes du même genre et disposées avec le même art se sont conservées jusqu'à nos jours; on les trouvait jadis inscrites sur de grandes pages de vélin dans les archives des églises, et décorées du titre de *livre des conquéreurs*[1]. Dans l'une de ces listes, les noms sont disposés par groupes de trois : Bastard, Brassard, Baynard; Bigot, Bagot, Talbot; Toret, Trivet, Bouet; Lucy, Lacy, Percy[2].... Un autre catalogue des conquérants de l'Angleterre, long-temps gardé dans le trésor du monastère de la Bataille, contenait des noms d'une physionomie singulièrement basse et bizarre, comme Bonvilain et Boutevilain, Trousselot et Troussebout, l'Engayne et Longue-Épée, OEil-de-bœuf et Front-de-bœuf[3].... Enfin plusieurs actes authentiques désignent comme chevaliers normands en Angleterre, un Guillaume le charretier, un Hugues le tailleur, un Guillaume le tambour[4]; et, parmi les surnoms de cette chevalerie rassemblée de tous les coins de la Gaule, figurent un grand nombre de simples noms de villes et de pays : Saint-Quentin, Saint-Maur, Saint-Denis, Saint-Malo, Tournai, Verdun, Fismes,

1. Tous les grants seignors après nommés, comme il est escrit en le livre des conquérors. (Lelandi Collectanea, p. 202.)

2. Hearne, coll. script. angl.

3. Collection des historiens de Normandie, p. 1023.

4. Monast. anglic. t. II.

Châlons[1], Chaunes, Étampes, Rochefort, La Rochelle, Cahors[2], Champagne, Gascogne.... Tels furent ceux qui apportèrent en Angleterre les titres de noble et de gentilhomme, et les y implantèrent à main armée pour eux et pour leurs descendants[3]. 1066 à 1067.

Les valets de l'homme d'armes normand, son écuyer, son porte-lance, furent gentilshommes en Angleterre; ils devinrent tout à coup nobles à côté du Saxon autrefois riche et noble lui-même, maintenant courbé sous l'épée de l'étranger, expulsé de la maison de ses aïeux, n'ayant pas où reposer sa tête[4]. Cette noblesse naturelle et générale de tous les vainqueurs croissait en raison de l'autorité ou de l'importance personnelle de chacun d'eux. Après la noblesse du roi normand, venait celle du gouverneur de province, qui prenait le titre de *comte*; après la noblesse du comte venait celle de son lieutenant, appelé *vice-comte* ou *vicomte;* et ensuite celle des gens de guerre, suivant leurs

1. Devenu par corruption *Chaloner.*

2. Devenus par corruption *Rochford*, *Rokely*, *Chaworth*, etc. D'autres noms véritablement français ont été défigurés de diverses manières, comme de la Haye, *Hay*, de la Souche, *Zouch;* Du saut-de-chevreau, *Sacheverell*, etc.

3. Ces deux mots, maintenant anglais, sont de pure extraction normande, et n'ont aucun équivalent dans l'ancienne langue anglo-saxonne.

4. Non habentes ubi reclinarent caput. (Forduni Historia, p. 698.)

1066 à 1067. grades, *barons*, *chevaliers*, *écuyers* ou *sergents*, nobles inégalement, mais tous nobles par le droit de leur victoire commune et de leur naissance étrangère.

1067. Avant de marcher à la conquête des provinces du nord et de l'ouest, Guillaume, toujours prévoyant, voulut déposer en lieu sûr le butin qu'il avait enlevé dans les provinces déjà conquises, et trouva que ses nouvelles richesses ne seraient nulle part mieux en sûreté que dans son propre pays. Près de mettre à la voile pour retourner en Normandie, il confia la lieutenance de son pouvoir royal à son frère Eudes, et à Guillaume, fils d'Osbert. A ces deux vice-rois furent adjoints d'autres seigneurs de marque, comme aides et comme conseillers: Hugues de Grantmesnil, Hugues de Montfort, Gaultier Giffard et Guillaume de Garenne[1]. Ce fut à Pevensey que se rendit le nouveau roi, afin de s'embarquer au lieu même où il était venu aborder six mois auparavant; plusieurs vaisseaux l'y attendaient, pavoisés en signe de joie et de triomphe[2]. Un grand nombre d'Anglais s'y étaient rendus par son ordre, pour passer le détroit avec lui. On remarquait parmi eux le roi Edgar, l'archevêque Stigand, Frithrik, abbé de Saint-Alban, les deux frères Edwin et Morkar, et Waltheof, fils

1. Guill. Pictav. p. 209.

2. More veterum, albis velis adornatæ. (Ibid.)

de Siward, qui n'avait pu combattre à la journée 1067.
de Hastings. Ces hommes, et plusieurs autres que le vainqueur emmenait aussi, devaient lui servir d'otages et de garants du repos des Anglais, et il espérait d'ailleurs que privée, par leur absence, de ses chefs les plus puissants et les plus populaires, cette nation serait moins remuante et moins hardie à se soulever[1].

Dans le port où pour la première fois il avait mis le pied en Angleterre, le conquérant distribua des présents de toute espèce à ceux de ses gens d'armes qui repassaient la mer, afin, dit un auteur normand, que nul d'entre eux, à son retour, ne pût dire qu'il n'avait pas gagné à la conquête[2]. Guillaume, si l'on en croit le même auteur, son chapelain et son biographe, apporta en Normandie plus d'or et plus d'argent qu'on n'en avait jamais vu dans toute la Gaule[3]. Les monastères et le clergé des églises rivalisèrent d'efforts et de zèle pour fêter le vainqueur des Anglais, et ni moines ni prêtres, dit l'historien, ne restèrent sans récompense[4]. Guillaume leur donna de l'or en monnaie,

1. Ut obsides quorum salus.... ut gens tota minùs ad rebellionem valeret, spoliata principibus. (Guill. Pictav. p. 209.)

2. Ut opimum fructum victoriæ secum omnes percepisse gauderent. (Ibid.)

3. Quantùm ex ditione trium Galliarum vix colligeretur. (Ibid. p. 210.)

4. Quam pietatem ipse confestìm lucro multiplici recompensavit. (Ibid. p. 211.)

1067 en vases et en lingots, et surtout des étoffes brodées qu'ils étalèrent sur leurs autels, où elles faisaient l'admiration des voyageurs[1]. Il paraît que, dans ce siècle, la broderie à l'aiguille en fil d'or était un art où excellaient les femmes anglaises; la navigation de ce pays, déjà fort étendue, y portait aussi beaucoup d'objets précieux inconnus dans le nord de la Gaule[2]. Un parent du roi de France, nommé Raoul, vint, avec une suite nombreuse, à la cour tenue par le roi Guillaume durant la solennité pascale. Les Francais, non moins que les Normands, considéraient avec une curiosité mêlée de surprise les vases ciselés, d'argent et d'or, apportés d'Angleterre, et surtout les coupes à boire des Saxons, faites de grandes cornes de buffle décorées de métal aux deux extrémités[3]. Ils s'émerveillaient de la beauté et de la longue chevelure des jeunes Anglais, otages ou captifs du roi normand[4]. « Ils remarquèrent, dit l'historien, ces « choses et beaucoup d'autres également nouvelles

1. Voluptuosum est ea perspectare hospitibus maximis. (Guill. Pictav. p. 211.)

2. Anglicæ nationis fœminæ multùm acu et auri texturà, viri egregiè in omni valent artificio. Inferunt et negociatores qui longinquas regiones adeunt.... (Ibid.)

3. Curiosè hi cum Normannis cernebant vasa aurea et argentea..... aut cornibus bubalinis.... (Ibid.)

4. Crinigeros alumnos plagæ aquilonaris .... nec enim puellari venustati cedebant. (Ibid.)

« pour eux, afin de les raconter dans leur pays[1]. » 1067.

Pendant que cet appareil de fête était déployé sur l'une des rives du détroit, sur l'autre l'insolence des vainqueurs se faisait sentir à la nation subjuguée. Les chefs qui gouvernaient les provinces conquises accablaient à l'envi les indigènes, soit gens de haut rang, soit gens du peuple, d'exactions, de tyrannies et d'outrages. L'évêque Eudes et le fils d'Osbert, orgueilleux de leur nouvelle puissance, méprisaient les plaintes des opprimés, et leur refusaient toute justice[2]; si leurs hommes d'armes pillaient les maisons ou ravissaient les femmes des Anglais, ils les approuvaient, et punissaient le malheureux atteint par ces injures, qui osait en gémir tout haut[3]. L'excès de la souffrance poussa les habitants de la côte de l'est à tenter de s'affranchir des Normands, à l'aide d'un secours étranger. Eustache, comte de Boulogne, le même qui, sous le règne d'Edward, avait occasioné tant de tumulte en Angleterre[4], était alors en discorde et en inimitié avec le roi Guillaume, qui retenait son fils prisonnier. Eustache était renommé pour

1. Guill. Pictav. p. 211.

2. Nimiâ cervicositate tumebant et clamores Anglorum despiciebant. (Orderic. Vital. p. 507.)

3. Armigeros suos immodicas prædas et incestos raptus facientes vi tuebantur. (Ibid.)

4. Pridèm inimicissimus. (Guill. Pictav. pag. 212.) Voyez liv. III, pages 254-256.

1067. son habileté militaire, et d'ailleurs son ancienne parenté avec le roi Edward le faisait presque regarder alors comme un allié naturel par la nation anglo-saxonne.

Les habitants du pays de Kent envoyèrent donc un message à Eustache, et lui promirent de l'aider à prendre Douvres, s'il voulait faire une descente et les secourir contre les Normands. Le comte de Boulogne y consentit, et aborda près de la rade de Douvres à la faveur d'une nuit obscure. Tous les Saxons de la contrée voisine se levèrent en armes: Eudes de Bayeux et Hugues de Montfort, les deux commandants de la ville, s'étaient rendus au-delà de la Tamise avec une partie de leurs soldats. Si le siége eût pu durer seulement deux jours, les habitants des provinces voisines seraient venus en grand nombre se réunir aux assiégeants[1]: mais Eustache et ses hommes essayèrent mal à propos d'enlever le château de Douvres à l'improviste; ils éprouvèrent une résistance inespérée de la part des Normands, et se découragèrent après ce seul effort. Un faux bruit de l'approche d'Eudes, qui revenait, disait-on, avec le gros de ses troupes, les frappa d'une terreur panique. Eustache de Boulogne fit sonner la retraite; ses hommes d'armes se précipitèrent en désordre vers leurs

1. Auctior hostium numerus ex ulterioribus accederet, si biduana obsidio fieret. (Orderic. Vital. p. 508.)

vaisseaux, et la garnison normande, les voyant 1067.
dispersés, sortit de la ville pour les poursuivre. Plusieurs tombèrent, en fuyant, du haut des rochers escarpés sur lesquels la ville de Douvres est assise. Le comte ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval, et les insurgés saxons regagnèrent leurs maisons par des chemins détournés[1]. Telle fut l'issue de la première tentative faite en Angleterre pour renverser la domination normande; Eustache se réconcilia peu de temps après avec le duc de Normandie; et, oubliant ses alliés d'un jour, brigua les richesses et les honneurs que leur ennemi avait à donner[2].

Dans la province de Hereford, au-delà de la grande chaîne de montagnes qui avait autrefois protégé l'indépendance des Bretons, et qui pouvait servir encore de rempart à celle des Anglais, habitait, avant l'invasion, sur des terres qu'il avait reçues de la munificence du roi Edward, un Normand appelé Richard, fils de Scrob. C'était un de ces hommes que les Saxons avaient exceptés de la sentence d'exil rendue en l'année 1052 contre tous les Normands vivant en Angleterre. Pour prix de ce bienfait, le fils de Scrob, au débarquement de Guillaume, devint chef d'intrigues pour la con-

1. Angli per diverticula plura evaserunt. (Orderic. Vital. p. 508.) — Guill. Pictav. p. 212.

2. Guill. Pictav.; — Orderic. Vital., (Ibid.)

1067. quête, établit des intelligences avec les envahisseurs, et se mit à la tête de quelques corps de soldats originaires de la Gaule, et demeurés, depuis le règne d'Edward, dans les châteaux voisins de Hereford. Il se cantonna avec eux dans ces châteaux, et, faisant des sorties fréquentes, il entreprit de forcer les villes et les bourgades voisines à se soumettre au conquérant. Mais la population de l'ouest refusa, disent de vieux récits, d'obéir à la conquête[1], et, sous la conduite du jeune Edrik, fils d'Alfrik, se leva pour repousser les attaques du fils de Scrob et de ses hommes d'armes.

Le jeune chef saxon eut l'art d'intéresser à sa cause plusieurs chefs des tribus galloises, jusque-là ennemies mortelles des habitants de l'Angleterre[2]. Ainsi la terreur des Normands réconciliait, pour la première fois, les Cambriens et les Teutons de la Bretagne, et faisait ce que n'avait pu faire, en d'autres temps, l'invasion des païens du Nord. Soutenu par les habitants du pays de Galles, Edrik prit avec succès l'offensive contre Richard, fils de Scrob, et ses soldats, auxquels les chroniques du temps donnent le nom de châtelains de Hereford[3].

1. Conquæstui parere. (Monast. anglic. t. II, p. 221.)

2. Accitis sibi in auxilium regibus Wallanorum. (Florent. Wigorn. p. 635.)

3. Herefordenses castellani. (Flor. Wigorn. Ibid.) — Chron. saxon. frag. ed. Lye.

Trois mois après le départ du roi Guillaume pour 1067.
la Normandie, il les chassa du territoire qu'ils occupaient, pilla leurs cantonnements, et délivra tout le pays voisin de la rivière de Lugg[1]. Au sud de cette contrée, sur les côtes qui bordent le long golfe où se jette la Saverne, et au nord, sur les terres voisines des montagnes, il n'y avait encore, dans ce temps, ni postes militaires établis par les Normands, ni châteaux-forts bâtis ou possédés par eux. La conquête, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'y était point encore parvenue; ses lois n'y régnaient point, son roi n'y était nullement reconnu, non plus que dans toute la partie septentrionale de l'Angleterre, depuis le golfe de Boston jusqu'à la Tweed.

Au centre, les coureurs ennemis tenaient librement la campagne; mais beaucoup de villes fermées ne s'étaient point rendues; et même, dans le pays où l'invasion paraissait accomplie, les conquérants n'étaient pas sans alarmes; car des messagers, partis des contrées où l'indépendance régnait encore, allaient secrètement de ville en ville rallier les amis du pays, et relever les courages abattus par la rapidité de la défaite[2]. Sous les yeux de l'autorité étrangère, disparaissait chaque jour

1. Ad pontem amnis Lugge. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.)

2. Regionatim de pravis conspirationibus tractans. (Guill. Pictav. p. 212.)

1067. quelqu'un des hommes le plus en crédit parmi le peuple; ceux qui, dans la première terreur, s'étaient rendus au camp de Guillaume, et lui avaient prêté le serment de paix et de soumission, étaient invités, par des adresses patriotiques, à rompre leur pacte avec l'étranger, et à suivre le parti des gens de bien et des braves[1]. Un chef saxon, nommé Kox[2], reçut de semblables messages, au nom de la vieille liberté anglaise, et n'en tint aucun compte; irrités de son refus, les conjurés lui envoyèrent des ordres, puis des menaces, et, comme il persistait toujours dans son amitié pour les vainqueurs, les menaces furent exécutées, et il périt dans une émeute, malgré la protection étrangère[3]. Les historiens normands le célèbrent comme un martyr de la foi jurée, digne d'être cité partout comme exemple, et dont la gloire doit vivre d'âge en âge[4].

La nouvelle de cette agitation et de ces manœuvres énergiques, parvenue à Guillaume dans sa province de Gaule, le força de précipiter son

1. Ut, extraneos deserens, optimorum hominum suæ nationis voluntatem sequeretur. (Guill.Pictav. p. 212.)

2. Coxo comes. (Ibid.)

3. Ut libertatem à proavis traditam defenderet... Ille popularium odium perpeti, quàm fidei integritatem temerare, maluit. (Ibid.)

4. Morte occidit immeritâ, et quam deceat propagari, ut vivat laus ejus, atque per exemplum oriatur. (Ibid.)

retour en Angleterre. Il s'embarqua au port de Dieppe, au mois de décembre, par une nuit froide, et, à son arrivée, il mit dans les places fortes de la province de Sussex de nouveaux gouverneurs, choisis en Normandie parmi les hommes auxquels il se fiait le plus. Il trouva dans Londres une fermentation sourde qui semblait présager quelque mouvement prochain; craignant que ses trois châteaux-forts, avec leurs tourelles garnies de machines, ne fussent pas capables de le protéger contre une insurrection populaire, il résolut d'en prévenir ou d'en éloigner le moment, et déploya sa ruse, cette ruse de renard que les vieux historiens lui attribuent[1], pour assoupir l'esprit patriotique qu'il désespérait de briser. Il célébra, en grande pompe, à Londres les fêtes de Noël, et, rassemblant autour de lui plusieurs des chefs et des évêques saxons, il les accabla de fausses caresses; il se montrait plein d'affabilité, et donnait à tous venants le baiser de bienvenue[2]: si l'on demandait, il accordait; si l'on conseillait, il écoutait : tous furent dupes de ses artifices[3]. 1067.

Après avoir ainsi gagné une partie des gens en

1. Calliditate regis vulpinâ. (Math. Paris. Vitæ abbat. Sancti Albani, p. 30.)

2. Dulciter ad oscula invitabat. (Orderic. Vital., p. 509.)

3. Si quid orabant concedebat, si nuntiabant aut suggerebant auscultabat; desertores hâc arte reducuntur. (Ibid.)

1067. crédit, le roi Guillaume se tourna vers le peuple; une proclamation, écrite en langue saxonne, et adressée aux habitants de Londres, fut publiée en son nom, et lue à haute voix dans les églises et sur les places de la ville. « Apprenez tous, y di-« sait-il, quelle est ma volonté. Je veux que, tous « tant que vous êtes, vous jouissiez de vos lois na-« tionales, comme dans les jours du roi Edward; « que chaque fils hérite de son père, après les jours « de son père; et que nul de mes hommes ne vous « fasse aucun tort[1]. » A cette promesse, quelque peu sincère qu'elle fût, l'effervescence se calma dans Londres; le soulagement présent rendit les esprits moins disposés à courir les chances périlleuses d'une grande opposition au pouvoir. Exemptés pour un moment des trois fléaux que la conquête avait apportés en Angleterre, les violences, les lois étrangères et l'expropriation, les habitants de la grande cité saxonne abandonnèrent la cause de ceux qui souffraient, et, calculant le gain et la perte, résolurent de se tenir en repos. On ne sait combien de temps ils jouirent des nouvelles concessions du vainqueur; mais ils le laissèrent alors s'éloigner impunément de Londres, avec l'élite de ses soldats, pour aller subjuguer les provinces encore libres.

1. .....And ic will thæt ælc cyld beo his fæder irfnome æfter his fæder dæge. (Maitland's History of London, p. 28.)

Le roi normand se dirigea d'abord vers le sud-ouest, et traversant les hauteurs qui séparent les provinces de Dorset et de Devon, il marcha contre Exeter[1]. C'est dans cette ville qu'après la bataille de Hastings, s'était réfugiée la mère de Harold; elle y avait rassemblé les débris de ses richesses, qu'elle consacrait à la cause du pays pour lequel son fils était mort. Les citoyens d'Exeter étaient nombreux et pleins de zèle patriotique: l'histoire contemporaine rend d'eux ce témoignage que, jeunes ou vieux, ils haïssaient à la mort les envahisseurs d'outre-mer[2]. Ils fortifiaient leurs tours et leurs murailles, faisaient venir des hommes d'armes de toutes les provinces voisines, et enrôlaient, à prix d'argent, les navigateurs étrangers qui se trouvaient alors dans leur port. Ils envoyaient aussi des messages aux habitants des autres villes pour les inviter à se confédérer avec eux[3], se préparant de toutes leurs forces contre le roi de race étrangère, avec lequel jusqu'à ce moment, disent les chroniques, ils n'avaient rien eu à démêler[4]. 1068.

1. Et tunc profectus est ad Defna-scire. (Chron. sax. frag. ed. Lye.)

2. Infestissimi mortalibus gallici generis. (Order. Vital. p. 510.)

3. Alias quoque civitates ad conspirandum instigabant. (Ibid.)

4. Contra regem alienigenam, cum quo anteà de nullo negotio egerant. (Ibid.)

1068. L'approche des troupes d'invasion fut annoncée de loin aux habitants d'Exeter par la nouvelle de leurs ravages; car tous les lieux par où elles passèrent furent entièrement dévastés[1]. Les Normands s'arrêtèrent à la distance de quatre milles, et c'est de là que Guillaume envoya aux citoyens l'ordre de se soumettre, et de lui prêter le serment de fidélité. « Nous ne jurerons point fidélité, ré« pondirent-ils, à celui qui se prétend roi, et ne le « recevrons point dans nos murs; mais, s'il veut « recevoir, comme tribut, l'impôt que nous don« nions à nos rois, nous consentirons à le lui payer[2]. « — Je veux des sujets, répliqua Guillaume, et « n'ai point pour habitude de les prendre à de telles « conditions[3]. » Les troupes normandes approchèrent, ayant pour avant-garde un bataillon d'hommes de race anglaise, qui s'étaient réunis aux étrangers, par force, ou par misère, ou par envie de s'enrichir en pillant leurs compatriotes[4]. L'on ne sait par suite de quelle intrigue les chefs et les magistrats d'Exeter vinrent, avant le premier assaut, trouver le roi, lui livrer des otages et

1. Permisit semper vastari omne quod pertransibant. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.)

2. Neque sacramentum regi faciemus. (Orderic. Vital. p. 510.)

3. Non est mei moris ad hanc conditionem habere subjectos. (Ibid.)

4. Primos in eâ expeditione Anglos eduxit. (Ibid.)

lui demander la paix. Mais, à leur retour, les citoyens, loin de remplir l'engagement qui venait d'être conclu, tinrent les portes de la ville fermées, et se préparèrent de nouveau à combattre[1]. 1068.

Guillaume investit la ville d'Exeter, et faisant avancer à la vue des remparts l'un des otages qu'il avait reçus, il lui fit crever les yeux[2]. Le siége dura dix-huit jours; une grande partie de l'armée normande y périt: de nouveaux renforts survinrent au conquérant, et ses mineurs sapèrent les murs; mais l'opiniâtreté des citoyens se montrait invincible. Ils eussent peut-être lassé Guillaume, si les hommes qui les commandaient n'avaient été lâches une seconde fois. Quelques historiens racontent que les habitants d'Exeter se rendirent au camp de l'étranger, en appareil de suppliants, avec leurs prêtres portant à la main les missels et les vases sacrés[3]. La chronique saxonne contemporaine ne prononce que ces seuls mots, tristes par leur brièveté même: « Les citoyens rendirent la ville, parce « que les chefs les trompèrent[4]. »

Un grand nombre de femmes, échappées aux

1. Concives nihilominùs machinantur hostilia quæ cœperant. (Orderic. Vital. p. 510.)

2. Unus ex obsidibus propè portam oculis privatus est. (Ibid.)

3. Ibid.

4. Illi urbem ei tradiderunt eò quòd thani eos deceperunt. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.)

1068. violences qui suivirent la reddition d'Exeter[1], se réfugièrent, avec la mère du dernier roi de race anglaise, dans une des îles de la Saverne, puis dans la ville de Bath, que l'ennemi ne possédait pas encore; de là elles gagnèrent la côte de l'ouest, et, faute d'un chemin plus direct, s'y embarquèrent pour la Flandre. Plus de cent maisons avaient été détruites dans le siége; leurs débris servirent aux Normands à bâtir un château-fort qu'ils nommèrent *Rouge-Mont*, parce qu'il était situé sur une colline de terre rougeâtre[2]. Ce château fut donné en garde à Baudoin, fils de Gilbert Crespin, appelé aussi Gilbert de Brionne, qui eut pour son partage, comme conquérant, et pour son salaire, comme vicomte de la province de Devon, vingt maisons à Exeter et cent cinquante-neuf manoirs dans la province[3].

Il s'était formé, dans cette campagne, une alliance défensive entre les Anglo-Saxons et les vieux Bretons de la Cornouailles. Après la prise d'Exeter, ces deux populations, devenues amies, furent enveloppées dans la même ruine, et le territoire de l'une et de l'autre fut partagé par les vainqueurs.

1. Multorum bonorum virorum uxores. (Chron. sax. frag. ed. Lye.)

2. Extracta ex libro censuali, vulgò Doomesday-book; apud. script. collect. à Gale, p. 765.

3. Dugdale's baronage.

L'un des premiers noms inscrits sur les rôles de ce partage fut celui de la femme du conquérant, Mathilde, fille de Baudoin comte de Flandre, que les Normands appelaient *la Reine*, titre inconnu aux Anglais, qui n'employaient, dans leur langage, que les noms de dame ou d'épouse[1]. Mathilde obtint, pour sa part de conquête, toutes les terres d'un riche Saxon appelé Brihtrik[2]. Cet homme, si l'on en croit de vieux récits, ne lui était point inconnu, et, dans un de ses voyages en Flandre, comme ambassadeur du roi Edward, il avait encouru le ressentiment de la fille du comte Baudoin, en refusant de l'épouser. Ce fut Mathilde elle-même qui demanda au roi, son mari, de lui adjuger, avec tous ses biens, l'Anglais qui l'avait dédaignée; et elle satisfit à la fois sa vengeance et son avarice, en s'appropriant les terres et en faisant emprisonner l'homme dans une forteresse[3]. 1068.

C'est probablement à la suite de cette première invasion dans l'ouest que furent conquises et partagées les côtes de Sommerset et de Glocester.

1. *Se Hlafdige*, *se Cwene*. De *hlafdige*, en supprimant les aspirations, on a fait *lafdye* et *lavdy*, enfin *lady*. *Cwene*, *cween*, ou *queen*, signifie proprement une femme.

2. Infrascriptas terras tenuit Brictrik, et post regina Matildis. (Doomesday-book, tom. II, p. 100.)

3. Cùm eum haberet exosum, tempore opportuno reperto, ipsum Wintoniam fecit adduci.... ejus honorem verò, quoàd vixit, occupavit. (Monast. anglic. t. I, p. 154.)

1068. Quelques faits prouvent que cette conquête et ce partage ne se firent point sans résistance. Selon la tradition du pays, le monastère de Winchcomb perdit alors toutes ses possessions, parce que les moines de ce lieu, imprévoyants et mal-avisés, dit un ancien narrateur, avaient pris le parti de s'opposer au roi Guillaume[1]. Leur abbé, Godrik, fut enlevé par les soldats normands et emprisonné à Glocester, et le couvent, odieux aux vainqueurs, fut donné en garde à Eghelwig, chef de l'abbaye d'Evesham, que des annales contemporaines surnomment Eghelwig le circonspect[2], l'un de ces hommes que les esprits faibles louaient de ne point tramer de rébellions, et d'avoir dans le cœur la crainte de Dieu et du roi institué par Dieu même[3]. Dès la première défaite de la nation anglaise, Eghelwig avait juré fidélité sincère à l'étranger pour qui Dieu se déclarait. Quand la conquête vint à s'étendre sur le pays de l'ouest, il sollicita une part dans l'expropriation de ses compatriotes, et, imitant les conquérants ses amis, chassa plusieurs Anglais de leurs domaines[4]; à d'autres il

1. Minùs cautè de futuris prospicientes, elegerunt pro viribus resistere. (Monast. anglic. t. I, p. 190.)

2. Ægelwig circumspectus abbas. (Chron. sax. frag.)

3. Deo servantes fidem, et constitutum ab ipso venerantes regem. (Orderic. Vital. p. 509.)

4. Monast. anglic. t. II, p. 132.

vendit, à prix d'or, sa protection auprès des Normands; et, quand les Normands les eurent tués, il hérita de leurs biens[1]. Ce caractère et ces actions le firent distinguer par le roi Guillaume, qui l'aima et l'honora beaucoup[2]; il gouverna, selon le gré du vainqueur, les moines rebelles de Winchcomb, jusqu'à ce qu'un étranger, appelé Galand, vînt d'outre-mer pour remplir encore plus convenablement cet office. 1068.

Ainsi le domaine de l'indépendance anglaise allait se rétrécissant dans l'ouest; mais les vastes provinces du nord offraient encore un asile, une retraite et des champs de bataille pour les amis du pays. Là se rendaient ceux qui n'avaient plus ni terre ni famille, ceux dont les frères étaient morts, dont les filles avaient été ravies, ceux enfin qui aimaient mieux, disent les vieilles annales, traîner une vie dure et pénible, que de subir un esclavage inconnu à leurs pères[3]. Ils marchaient de forêt en forêt, de lieu désert en lieu désert, jusqu'à la dernière ligne des forteresses bâties par les Normands[4]; quand ils avaient franchi cette en-

1. Suam eis protectionem contra Normannos spondebat. (Monast. anglic. t. II, p. 132.)

2. Ibid. tom. I, p. 151.

3. Vitam feralem ducere malentes quàm patribus incognitum subire dominium. (Math. Westmonast. p. 115.)

4. Loca deserta et nemorosa petentes. (Ibid.)

1068. ceinte de la servitude, ils retrouvaient la vieille Angleterre, et s'embrassaient en liberté. Le repentir amena bientôt vers eux les chefs qui, désespérant les premiers de la cause commune, avaient donné le premier exemple de la soumission volontaire[1]. Ils s'échappèrent du palais où le conquérant les retenait captifs sous de fausses apparences d'affection, les appelant ses grands amis, ses amis particuliers[2], et se servant de leur présence à sa cour, comme d'un prétexte pour frapper le peuple, qui ne pliait pas devant un roi qu'environnaient ses chefs nationaux. C'est ainsi qu'Edwin et Morkar partirent pour la contrée du nord; les vœux des pauvres, disent les historiens de race anglaise, les accompagnèrent dans leur fuite, et les prêtres et les moines firent pour eux de fréquentes oraisons[3].

Aussitôt que les fils d'Alfgar furent arrivés dans leurs anciens gouvernements de Mercie et de Northumbrie, de grands signes de mouvement patriotique se manifestèrent dans ces deux pays, depuis Oxford jusqu'aux rives de la Tweed. Aucun Normand n'avait encore passé l'Humber, et un petit nombre d'entre eux avait pénétré au cœur de

1. Normannis cessisse pœnitentes. (Math. Wesmonast. p. 115.)

2. Tanquàm domesticos et speciales amicos. (Math. Paris. Vitæ abbat. p. 30.)

3. Clericis et monachis crebra pro illis fiebat oratio. (Orderic. Vital. p. 511.)

la Mercie. Ce pays communiquait librement, par sa frontière du nord-ouest, avec la population galloise, qui, oubliant ses anciens griefs contre les Saxons, fit cause commune avec eux contre les nouveaux envahisseurs. Le bruit se répandit que les chefs anglais et gallois avaient tenu ensemble un grand conseil sur les montagnes, et que, d'un accord unanime, ils avaient résolu de délivrer leur île de la domination normande; qu'ils envoyaient partout des émissaires pour exciter l'indignation et la révolte[1]. C'était au-delà du cours de l'Humber que devait se former le grand camp de l'indépendance; on lui donnait la cité d'York pour premier boulevard; on préparait des retranchements derrière les lacs et les marais du nord[2]. Beaucoup d'hommes avaient fait serment de ne plus dormir à l'abri d'un toit jusqu'au jour de la délivrance; ils couchaient en plein air ou sous des tentes, et les Normands, par une sorte de dépit, les appelaient sauvages[3]. De ce nombre était le jeune Edrik, fils d'Alfrik, qui avait si énergiquement soutenu la cause saxonne dans la province de Hereford. 1068.

1. Fit ex consensu omnium pro vindicandâ libertate pristinâ procax conspiratio, et obnixa contra Normannos conjuratio (Orderic. Vital. p. 511.)

2. Seditiosi sylvas, paludes, æstuaria in munimentis habent. (Ibid.)

3. Undè quidam eorum à Normannis silvatici cognominabantur. (Ibid.)

1068. On ne peut savoir combien de projets d'affranchissement, bien ou mal conçus, furent formés et détruits dans ce temps. A peine l'histoire daigne-t-elle citer quelques-uns des hommes qui préférèrent les dangers à la servitude; et la même force qui déjoua leurs efforts en a étouffé le souvenir. Seulement, un chroniqueur normand dénonce avec des reproches amers une conspiration dont l'objet fut, selon lui, d'attaquer à l'improviste, par toute l'Angleterre, les soldats des garnisons étrangères, le premier jour du grand jeûne, lorsque, suivant la dévotion du siècle, ils se rendraient en pénitents dans les églises, nu-pieds et sans armes [1]. L'historien, en louant Dieu de la découverte de cette *machination abominable*, regrette que les chefs du complot se soient dérobés, en fuyant, à la vengeance du *grand vainqueur* [2]. Ils prirent la fuite, à ce qu'il paraît, vers les contrées septentrionales, où bientôt se rendit auprès d'eux un nouveau fugitif, le jeune Edgar, roi légitime d'Angleterre, suivant les maximes du temps, par l'élection du peuple et la consécration de l'Église. Il partit avec sa mère Agathe, ses deux sœurs Marguerite et Christine, un chef appelé Merlsweyn, et beaucoup d'autres gens de bien, comme s'ex-

1. In capite jejunii, nudis vestigiis, incautos ubique perimerent. (Ex Guill. Gemet. ap. script. rerum franc. t. XI, p. 630.)

2. Magni debellatoris. (Ibid.)

prime la Chronique saxonne [1]. Tous ensemble passèrent la frontière qui, depuis là défaite du roi Egfrith par les Pictes et les Scots, séparait le pays des Anglais de l'ancien territoire d'Albanie [2]. 1066.

Les invasions des pirates danois, qui s'étendirent aussi bien au nord qu'au sud de la Tweed, 780 à 842. n'avaient point déplacé cette frontière. Le seul résultat politique de la domination exercée quelque temps par les Danois sur le peuple mêlé de Pictes, de Bretons et de Saxons, qui habitait entre le Forth et la Tweed, fut d'ajouter à ce mélange de différentes races d'hommes un nouvel accroissement de population germanique. De là vint qu'au sud du Forth, et surtout vers l'est, l'idiome prépondérant fut un dialecte teutonique, parsemé de mots galliques et bretons, et plus rapproché, dans ses formes grammaticales, du danois que de l'anglo-saxon. Vers le temps où ce changement s'opérait par degrés au sud de l'Albanie, dans le nord, une révolution plus rapidement accomplie réunit en un seul État, et sous la même autorité, les Pictes de la côte orientale et les Scots des montagnes de l'ouest, jusque-là séparés comme nations et régis par des chefs indépendants. Leur rapprochement ne se fit pas sans quelque violence; car

1. Fela godra manna. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.)

2. Voyez livre I, page 117, et livre II, passim.

750 à 842. ces deux peuples, quoique vraisemblablement de même origine, quoique parlant un langage peu différent[1], et naturellement portés à se confédérer contre un adversaire commun, étaient rivaux en temps de paix.

Les Scots, chasseurs des montagnes, menant une vie plus active que leurs voisins de la plaine, se croyaient plus nobles qu'eux, et les appelaient, par dérision, *mangeurs de pain de froment*[2]. Malgré ce mépris apparent pour le blé, les chefs des Scots avaient l'ambition d'étendre sur les plaines, où croissaient des moissons, le pouvoir qu'ils exerçaient sur le pays des rochers et des lacs. Ils poursuivirent long-temps ce projet par la force et par l'intrigue; mais la nation des Pictes leur résista jusqu'à l'époque où elle fut affaiblie par les incursions et les victoires des Danois[3]. Kenneth, fils d'Alpin, roi de l'Albanie occidentale, saisissant l'occasion, descendit alors sur les terres des Pictes, pour en faire la conquête. Les *mangeurs de pain* furent vaincus, et la plus grande partie d'entre
842 eux se soumit à l'autorité de Kenneth; les autres tentèrent, en se retirant au nord, de conserver un

1. L'historien Bede, au huitième siècle, distingue l'idiome des Pictes de celui des Scots.

2. Fir na Cruinneachd. (Jamieson's Popular songs, t. II.)

3. Forduni Scotorum Historia, p. 668.

roi de leur nation et de leur choix[1]; mais ils n'y réussirent point, et Kenneth, roi des Scots ou Écossais, devint chef de l'Albanie entière, qui depuis lors fut appelée Écosse. La nation des Pictes perdit son nom en s'incorporant avec les Scots; mais il ne paraît pas que cette fusion ait eu lieu à des conditions inégales, comme il serait sans doute arrivé si les vainqueurs et les vaincus eussent été de race différente. Les vaincus n'eurent à subir aucun esclavage, aucune dégradation politique, et la servitude de la glèbe, fruit ordinaire des conquêtes étrangères, dans le moyen-âge, ne s'établit point en Écosse. Bientôt il n'y eut plus au nord du Forth qu'un seul peuple, et ce fut de bonne heure une tentative infructueuse que de rechercher les traces de l'idiome qu'avaient parlé les Pictes au temps de leur indépendance. Les rois des vainqueurs, désertant leur pays natal, vinrent habiter parmi les vaincus à Dumferline et à Scone. Ils transportèrent avec eux la pierre consacrée sur laquelle, d'après l'usage antique, ils devaient se placer, le jour de leur inauguration, pour prêter serment au peuple, et à laquelle une ancienne superstition nationale attachait le destin de la race des Scots. 842.

1. Sub spe resistendi, novum ab eis regem creatum sequebantur. (Fordun. Scotor. Histor., p. 663.)

842 à 1068. Au temps de l'invasion des Normands en Angleterre, il ne restait plus la moindre trace de l'ancienne séparation des Galls d'Écosse en deux populations distinctes; la seule division nationale qui se remarquât dans le royaume d'Écosse, était celle des hommes parlant la langue gallique, qu'on appelait aussi *erse*, c'est-à-dire irlandaise[1], et des hommes issus de colonies teutoniques, dont l'idiome était à la fois intelligible pour les Anglais, les Danois et les Germains. Cette population, la plus voisine de l'Angleterre, bien qu'appelée écossaise par les Anglais, avait beaucoup plus d'affinité avec ce dernier peuple (à cause de la ressemblance des langues et de la communauté d'origine) qu'avec les Écossais de race gallique. Ces derniers, qui joignaient à une fierté un peu sauvage des habitudes d'indépendance, provenant de leur organisation en clans ou en tribus séparées, étaient souvent en querelle avec la population teutonique des plaines du sud, et même avec les rois d'Écosse. Les rois trouvaient presque toujours les Écossais méridionaux disposés à les servir dans leurs projets contre la liberté des clans; et ainsi l'inimitié instinctive de ces deux races d'hommes, fruit de la diversité d'origine et de langage, tournait au profit du despotisme royal. Cette expérience, faite

1. Irse, Irshe, Irish, nom saxon des habitants d'Irland.

plus d'une fois par les successeurs de Kenneth, fils d'Alpin, excita en eux une grande affection pour les habitants des *basses-terres* d'Écosse[1], et en général pour les hommes d'origine anglaise; ils préféraient ces étrangers aux hommes issus des mêmes ancêtres qu'eux; ils favorisaient de tout leur pouvoir les Écossais de nom, aux dépens des Écossais de race, et recevaient, avec une bienveillance empressée, tous les émigrants d'Angleterre. 842 à 1068.

C'est par suite de ce penchant politique que le roi d'Écosse Malcolm, surnommé Kenmore, accueillit, comme des hôtes bienvenus, le jeune Edgar, ses sœurs et ses amis[2]. Il salua Edgar comme le véritable et légitime roi des Anglais, lui offrit un asile sûr et des secours pour relever sa fortune. Il donna à tous les chefs dépossédés, qui accompagnaient leur roi, des commandements et des domaines, que peut-être il enleva despotiquement à ses sujets de race bretonne et gallique; et, comme il était encore sans épouse, il prit pour femme une des sœurs d'Edgar, la plus jeune, appelée Marguerite. Marguerite ne savait point la langue gallique; elle eut souvent besoin d'interprète pour parler aux chefs des tribus du nord 1068.

1. Lowlands of Scotland.
2. Fordun. Hist. Scotor. p. 411.

1068. et de l'ouest, et aux évêques de ces contrées; alors c'était le roi Malcolm, son mari, qui se chargeait de cette fonction[1]. Malcolm s'énonçait également bien dans les deux idiomes; mais, peu de temps après son règne, les rois d'Écosse dédaignèrent de parler et d'apprendre la langue des anciens Scots, celle du peuple dont eux-mêmes descendaient, et dont le pays tirait son nom.

La nouvelle de l'alliance formée entre les Saxons et le roi d'Écosse, et des rassemblements hostiles qui se faisaient au nord de l'Angleterre, détermina Guillaume à ne pas attendre une attaque et à prendre vivement l'offensive[2]. Son premier fait d'armes, dans cette nouvelle expédition, fut le siége de la ville d'Oxford. Les citoyens résistèrent au roi étranger, et l'insultèrent même du haut de leurs murs; mais une partie du rempart de la ville s'écroula, sapée par les Normands, qui entrèrent d'assaut par cette brèche et se vengèrent des habitants par le massacre et l'incendie[3]. Sur sept cent vingt maisons, près de quatre cents furent détruites[4]. Les religieux du couvent de

1. Anglicam enim linguam æquè ut propriam didicerat. (Fordun. Scot. Hist. p. 412.) — Ellis's metrical romances, préface.

2. Nuntiatum est regi quòd populus ex aquilone se congregaverunt et voluerunt ipsi resistere si veniret; profectus itaque est. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.)

3. Civibus ferro flammâque necatis. (Math. Paris. p. 4.)

4. Doomesday-book.

Sainte-Frideswide, suivant l'exemple des moines de Hida et de Winchcomb, prirent les armes pour défendre leur monastère, et en furent tous expulsés, après la victoire des Normands[1]. La ville de Warvic fut prise ensuite, puis celle de Leycester, qui fut détruite presque de fond en comble[2], puis celle de Derby, où le tiers des maisons fut renversé[3]. Après le siége et la prise de Nottingham, une forte citadelle y fut bâtie, et confiée à la garde du Normand Guillaume Peverel. Ce Guillaume eut, pour sa part de conquête, cinquante-cinq manoirs dans la province de Nottingham, et, dans la ville même, quarante-huit maisons de marchands, douze maisons de gens de guerre, et huit maisons de cultivateurs anglais[4]. Il établit sa demeure dans la contrée de Derby, sur un rocher à pic, au haut duquel son château paraissait presque suspendu en l'air, comme le nid d'un oiseau de proie[5]. 1068.

De Nottingham, les troupes normandes se di-

1. Spoliati bonis suis et sedibus expulsi suis. (Monast. anglic. t. I, p. 984.)

2. Destructâ civitate Leycestriæ cum castello et ecclesiâ. (Ibid. p. 312.)

3 Doomesday-book.

4. Villelmus Peurel habet XLVIII dom. mercator. et XII domus equitu. et VIII bord. (Doomesday-book, t. II, pag. 285.)

5. Ce lieu se nomme aujourd'hui *The Peak*, le Pic, et l'on y voit encore les ruines de la forteresse de Peverel.

1068. rigèrent, à l'est, sur Lincoln, qu'elles forcèrent de capituler et de livrer des otages. Cent soixante-six maisons y furent détruites, pour servir d'emplacement aux forteresses et aux autres retranchements dont la garnison étrangère s'entoura avec plus de soin qu'ailleurs[1]; car, dans cette ville, dont la population était d'origine danoise, les conquérants redoutaient, comme à Norwich, une attaque des Danois d'outre-mer[2]. Parmi les otages de Lincoln, emprisonnés dans les forteresses normandes pour garantie du repos de la province, se trouvait un jeune homme appelé Thurgot, Danois de race, qui parvint à se faire ouvrir les portes, en gagnant ses gardiens à prix d'argent[3]. Il alla secrètement au port de Grimsby, à l'embouchure de l'Humber, trouver des marchands norwégiens dont le vaisseau était près de mettre à la voile. Par un hasard fâcheux, ce vaisseau avait été retenu pour le passage de certains ambassadeurs que le conquérant envoyait dans le Nord afin de dissuader les rois de ce pays de prendre intérêt à la cause des Saxons, et de leur prêter secours. Les Norwégiens n'hési-

1. De prædictis Wastis mansuris ppt. castellum destructæ fuerunt CLXVI; reliquæ LXXIII wastatæ sunt extra metam castelli. (Doomesday-book, t. II, p. 336.)

2. Guill. Pictav. p. 308.

3. In Lincolniensi castro incarceratus fuerat inter alios Anglorum obsides. (Anglia sacra, t. I, p. 786.)

tèrent point à sauver le jeune fugitif, et le cachè- 1068.
rent au fond de leur navire, si bien que les inspecteurs normands de la côte, qui en firent la visite au moment du départ, ne s'aperçurent de rien[1]. Les ambassadeurs s'embarquèrent, et, quand on eut perdu la terre de vue, l'otage se montra tout à coup, à leur grand étonnement. Ils voulurent que les matelots retournassent à terre, afin, disaient-ils, de rendre au roi Guillaume son fugitif[2]; mais les Norwégiens, se moquant d'eux, répondaient : « Le vent est trop bon, le vaisseau va « trop bien; ce serait dommage de perdre l'oc« casion. » La querelle s'échauffant de part et d'autre, on en vint à prendre les armes; mais la force était du côté des matelots, et, à mesure que le navire avança en pleine mer, les Normands devinrent plus traitables[3].

Partis de la ville de Lincoln, que, par une espèce d'euphonie française, ils appelaient *Nicole*[4], les soldats de l'invasion marchèrent sur York. Dans le lieu où se rapprochent les rivières dont la jonction forme le grand fleuve de l'Humber, ils rencontrèrent l'armée confédérée des Anglo-Saxons

1. In navi exactores regis scrutinia fecerunt. (Roger. de Hoved. p. 465.)

2. Cum fugitivo regis. (Ibid.)

3. Quantòque magis terræ appropinquabant, tantò magis illis se humiliabant. (Ibid.)

4. Chartæ apud Monast. anglic.

1068. et des Gallois. Là, de même qu'à la bataille de Hastings, par la supériorité de leur nombre et de leur armure, ils chassèrent l'ennemi de ses positions vainement défendues pied à pied [1]. Un grand nombre d'Anglais périrent; le reste chercha un refuge au dedans les murailles d'York; mais les vainqueurs, les suivant de près, firent brèche aux murs et entrèrent dans la ville, massacrant tout, disent les chroniques, depuis l'enfant jusqu'au vieillard [2]. Les débris de l'armée patriotique, ou (si l'on veut parler comme parlent les historiens normands) de l'armée des factieux et des brigands [3], descendirent, sur des bateaux, le fleuve de l'Humber [4]; ils remontèrent ensuite, au nord, vers le pays des Écossais ou vers les territoires anglais voisins de l'Écosse. Là se fit le ralliement des vaincus d'York; « là se retirèrent, dit un vieux « chroniqueur, Edwin et Morkar, les nobles « chefs, ainsi que d'autres hommes de grande « distinction, des évêques, des clercs, des gens « de tout état, tristes de voir leur cause la plus « faible, mais ne se résignant point à l'esclavage [5]. »

1. Seditiosi audaciâ et viribus fisi... profligati... (Guil. Gemet. ap. script. rer. franc. tom. XI, p. 630.)

2. Tàm ferro quàm igne, à puero usque ad senem. (Ibid.)

3. Sicarii verò..... (Ibid.)

4. Per Humbre fluvium, navibus effugerunt. (Ibid.)

5. Videntes suam partem inferiorem, et servire renuentes. (Math. Westmonast. p. 225.)

Les vainqueurs bâtirent une citadelle au sein de la ville d'York, qui devint ainsi une place forte normande et le boulevard de la conquête au nord. Ses tours, garnies de cinq cents hommes complètement armés, accompagnés de plusieurs milliers d'écuyers et de servants d'armes, menacèrent le pays des Northumbriens. Cependant l'invasion ne continua point alors sur ce pays, et il est même douteux que la province d'York ait été occupée dans sa largeur, depuis l'Océan jusqu'aux montagnes. La capitale, soumise avant son territoire, était le poste avancé des conquérants, et un poste encore périlleux; ils y travaillaient jour et nuit à tracer leurs lignes de défense; ils forçaient le pauvre Saxon, échappé au massacre, à creuser des fossés et à réparer pour l'ennemi les ruines que l'ennemi avait faites. Craignant d'être assiégés à leur tour, ils rassemblaient de toutes parts et entassaient dans leurs donjons des provisions et des vivres. Dans ce temps, l'archevêque d'York, Eldred, le même qui avait prêté son ministère au sacre du roi étranger, vint dans sa métropole, pour la célébration d'une solennité religieuse [1]. A son arrivée, il envoya chercher, sur ses terres situées non loin d'York, des vivres pour son usage; et 1068.

1. Morabatur in unâ solemnitate Eboraci. (Chron. Thomæ Stubbs. p. 1703.)

1068. ses domestiques, menant des chevaux et des chariots chargés de blé et d'autres provisions, rencontrèrent par hasard, à l'une des portes, le vicomte ou le gouverneur normand de la ville, entouré d'un grand cortége. « Qui êtes-vous, leur demanda « le Normand, et à qui portez-vous ces denrées? « — Nous sommes, répondirent-ils, les serviteurs « de l'archevêque, et ces choses sont pour l'usage « de sa maison[1]. » Le vicomte, se souciant peu de l'archevêque et de sa maison[2], fit signe aux hommes d'armes qui l'escortaient de conduire chevaux et chariots à la citadelle d'York, et de déposer les provisions dans les magasins normands[2].

Quand l'archevêque, ami des conquérants, se sentit frappé lui-même par la conquête, il s'éleva au fond de son ame une indignation que cette ame calme et prudente n'avait point éprouvée jusqu'alors. Eldred partit aussitôt pour le quartier du roi, et se présenta devant lui, en habits pontificaux, tenant son bâton pastoral[3]; Guillaume se leva pour lui offrir, selon l'usage du temps, le baiser de paix; mais le prélat saxon se tint à l'écart, et dit: «Écoute-moi, roi Guillaume: tu étais étranger,

1. Servi, inquiunt, archiepiscopi sumus. (Chron. Thomæ Stubbs. p. 1703.)

2. Parvipendens archiepiscopum et famulos ejus. (Ibid.)

3. Cum baculo pontificali, stolâ circumdatus. (Ibid.)

« et malgré cela, Dieu voulant punir notre nation, 1068.
« tu obtins, au prix de beaucoup de sang, le « royaume d'Angleterre; alors je t'ai consacré roi, « je t'ai couronné et béni de ma propre main: mais « aujourd'hui je te maudis, toi et ta race, parce « que tu l'as mérité en te faisant le persécuteur « de l'Église de Dieu et l'oppresseur de ses minis- « tres[1]. »

Le roi normand écouta, sans aucun trouble, l'impuissante malédiction du vieux prêtre; il modéra même l'indignation de ses flatteurs, qui, frémissant de colère, et tirant à demi leurs épées, demandaient à le venger de l'insolence du Saxon[2]. Il laissa Eldred, en paix et en sûreté, retourner vers son église d'York; mais cette aventure mit dans le cœur de l'archevêque un grand chagrin, et peut-être le remords d'avoir contribué à l'établissement de la domination étrangère[3]. Ses rêves d'ambition détruits par une seule expérience, et la triste conviction que lui-même n'était exempt ni des outrages de l'étranger, ni de la servitude générale, le firent tomber dans une maladie lente

1. Audi, inquit, Willelme rex, cùm esses alienigena..... Nunc autem, quia ità meruisti, pro benedictione maledictionem tibi imponam. (Chron. Thom. Stubbs. p. 1703.)

2. Frementes, minisque et terroribus adversùs cum insurgentes (Ibid.)

3. Ibid. — Ex ægritudine animi. (Willelm. Malmesb. Vitæ pontific. p. 27.)

1068. qui, par degrés, mina ses forces. Un an après, lorsque les Saxons, ralliés de nouveau, s'avancèrent pour attaquer la ville d'York, le chagrin d'Eldred et sa langueur redoublèrent; et, comme s'il eût craint plus que la mort la présence des hommes demeurés fidèles au pays, il pria Dieu, disent les chroniques, de le retirer de ce monde, pour ne pas voir la ruine totale de sa patrie et la destruction de son église[1].

La guerre durait encore aux extrémités de l'Angleterre, l'agitation était partout; on s'attendait à ce que les fugitifs d'York reviendraient, par terre ou par mer, tenter quelque nouvel effort. L'ennui de cette lutte, sans terme visible, commença dès lors à se faire sentir aux soldats et même aux chefs de l'armée d'invasion. Plusieurs, se croyant assez riches, résolurent de renoncer aux fatigues; d'autres trouvèrent que les terres des Anglais ne valaient pas les peines et les dangers au prix desquels on les obtenait; d'autres voulaient revoir leurs femmes qui les accablaient de messages et les conjuraient de revenir près d'elles et près de leurs enfants[2]. Le roi Guillaume fut vivement

1. Valdè tristis effectus, precibusque ad Deum effusis ne ecclesiæ suæ destructionem nec patriæ videret desolationem. (Chron. Thom. Stubbs. p. 1703.)

2. Crebris nunciis à viris suis flagitabant ut citò reverterentur. (Orderic. Vital. p. 512.)

alarmé de ces dispositions; il offrit, pour réchauffer 1068.
le zèle, plus qu'il n'avait encore donné, et promit, pour le temps où la conquête serait achevée, des terres, de l'argent, des honneurs en abondance[1]; il fit répandre des soupçons de lâcheté sur ceux qui demandaient leur retraite et abandonnaient leur seigneur, dans le péril, au milieu des étrangers[2]. Des railleries amères et peu décentes furent dirigées contre les femmes normandes, empressées de rappeler auprès d'elles leurs protecteurs et les pères de leurs enfants[3]. Mais malgré toutes ces manœuvres, Hugues de Grantmesnil, comte de la province de Norfolk, son beau-frère Onfroy du Tilleul, gardien du fort de Hastings, et un grand nombre d'autres partirent, laissant leurs terres et leurs honneurs, pour aller, comme disaient les courtisans de Guillaume, se mettre sous le servage de leurs dames, et veiller sur leur honneur comme époux, aux dépens de leur loyauté comme vassaux[4]. Ce départ fit une grande impression sur l'esprit du nouveau roi. Prévoyant pour l'avenir de plus grandes difficultés qu'il n'en avait éprouvé jusque-là, il renvoya en Normandie

1. Terras cum redditibus et magnis potestatibus. (Orderic, Vital. p. 512.)

2. Regem inter exteros laborantem. (Ibid.)

3. Sævâ libidinis face urebantur...... lascivæ conjuges. (Ibid.)

4. Famulari lascivis dominabus suis. (Ibid.)

1068. sa femme Mathilde, pour l'éloigner du péril, et pour être lui-même tout entier aux soins de la guerre[1]. De nouveaux évènements ne tardèrent pas à justifier ses inquiétudes.

1069. L'un des deux fils du roi Harold, appelés Edmund et Godwin, vint d'Irlande, où tous les deux s'étaient réfugiés, soit après la bataille de Hastings, soit après la prise d'Exeter, et amena au secours des Anglais soixante vaisseaux et une petite armée[2]. Il entra dans l'embouchure de l'Avons, et mit le siége devant Bristol; mais ne pouvant s'en emparer, il remonta sur ses navires, cotoya le rivage du sud-ouest, et alla débarquer dans la province de Sommerset. A son approche, tous les habitants du pays se soulevèrent contre les Normands, et l'insurrection s'étendit aux provinces de Devon et de Dorset. L'alliance des Bretons de la Cornouailles avec leurs voisins Saxons se renouvela, et ils attaquèrent ensemble le corps de troupes étrangères stationné dans ces contrées, sous le commandement d'un certain Dreux de Mont-aigu[3]. On envoya pour renfort à ce Nor-

1. Bellicis turbinibus undique insurgentibus admodùm occupatus. (Ord. Vit., apud script. rer. francic. t. XI, p. 241.)

2. Cum sexaginta navibus. (Guill. Gemet. — Orderic. Vital. p. 512. — Script. rer. francic. t. XI, p. 241.)

3. Exoniensis comitatûs habitatores, coadunatâ turbâ ex cornu Britanniæ. (Orderic. Vital. p. 514.)

mand les Anglais auxiliaires, qui avaient trouvé plus aisé de se joindre à l'ennemi que de lui résister; et, comme au siége d'Exeter, ils furent placés à l'avant-garde, pour essuyer les premiers coups. Ils étaient conduits par Ednoth, ancien grand-officier du roi Harold[1], dont Guillaume voulait se défaire en l'envoyant contre les insurgés : car c'était sa politique, dit un vieux narrateur, de mettre ces étrangers aux prises les uns avec les autres, pensant y trouver son avantage, de quelque côté que fût la victoire[2]. Ednoth périt avec beaucoup des siens; l'insurrection subsista; et le fils de Harold retourna en Irlande, pour en ramener son frère avec de nouvelles troupes. 1069

Edmund et Godwin, naviguant ensemble et doublant le long promontoire qui porte le nom de *Land's End*, ou Fin-du-pays, entrèrent, cette fois, par l'embouchure de la rivière de Tavy, au sud de la province de Devon[3]. Ils s'aventurèrent imprudemment sur ce teritoire, où les Normands cantonnés dans les provinces du sud avaient rassemblé toutes leurs forces, pour opposer une barrière à l'insurretion de l'ouest. Deux chefs,

1. Eadnoth stallere (aulæ præfectus). (Chron. saxon. frag. ed. Lye.)

2. Dum alienigenæ alterutros confoderent, ingens sibi levamen providens, utrilibet vincerent. (Will. Malmesb. p. 194.)

3. Chron. saxon. frag. ed. Lye.

1069. dont l'un était Brian, fils d'Eudes, comte ou duc de Bretagne, les attaquèrent à l'improviste, et leur tuèrent plus de deux mille hommes, anglais, gallois ou irlandais. Les fils du dernier roi saxon remontèrent sur leurs vaisseaux, et mirent à la voile, ayant perdu toute espérance[1]. Pour achever de détruire les révoltés de Dorcet et de Sommerset, l'évêque de Coutances, Geoffroi, vint avec les garnisons de Londres, de Winchester et de Salisbury. Il saisit beaucoup d'hommes armés, ou suspects d'avoir pris les armes, et les fit cruellement mutiler[2].

Cette déroute et la retraite des auxiliaires venus d'Irlande n'abattit point entièrement l'effervescence des populations de l'ouest. Le mouvement commencé au sud s'était prolongé sur toute la frontière du territoire gallois; les habitants de la contrée voisine de Chester, contrée encore libre de toute invasion, descendirent jusqu'à Shrewsbury, et, se joignant aux soldats du jeune Edrik, que les Normands appelaient le sauvage, ils refoulèrent les étrangers vers l'est[3]. Les deux chefs, Brian et Guillaume, qui avaient battu les fils de Ha-

1. Chron. saxon. frag. ed. Lye.

2. Captos mutilaverunt. (Orderic. Vital. p. 514.)

3. Gualli et Cestrenses præsidium regis apud Scrobesburiam obsiderunt, quibus incolæ civitatis, cum Edrico cognomento Guildâ (Wild) aliisque ferocibus Anglis, auxilio fuerunt. (Ibid.)

rold et réduit les hommes de Devon et de Cornouailles, s'avancèrent alors du côté du sud; et le roi lui-même, parti de Lincoln, vint du côté de l'orient, avec l'élite de ses gens d'armes. Il rencontra près de Stafford, au pied des montagnes, le plus grand corps d'armée des insurgés, et le détruisit dans un seul combat[1]. Les autres capitaines normands marchèrent sur Shrewsbury; et cette ville, ainsi que les campagnes qui l'avoisinent, retombèrent sous la loi de l'étranger; les habitants rendirent leurs armes; quelques braves seulement, qui voulurent les garder, se retirèrent sur les dunes de la mer ou sur la cime des montagnes. Ils continuèrent de guerroyer, péniblement et sans avantages, contre les petits corps isolés, dressant, à l'entrée des bois et dans les vallées étroites, des embûches pour le soldat égaré, ou le coureur aventureux, ou le messager qui portait l'ordre des chefs; mais les grandes routes, les cités, les bourgs, s'ouvrirent aux bataillons ennemis. La terreur remplaça l'espoir dans le cœur des vaincus; ils s'évitèrent au lieu de s'unir; et tout le pays du sud-ouest rentra encore une fois dans le silence.

1069.

Au nord, la cité d'York était toujours l'extrême limite de la conquête; les soldats normands

1. Orderic. Vital. p. 514.

1069. qui occupaient cette ville ne cherchaient point à s'avancer au-delà, et même leurs excursions sur la contrée au sud d'York n'étaient point sans danger pour eux. Hugues, fils de Baudry, vicomte ou gouverneur de la ville, n'osait descendre jusqu'à Selby et passer la rivière d'Ouse, sans se faire suivre d'une nombreuse escorte. Les soldats normands n'étaient plus en sûreté dès qu'ils s'éloignaient des rangs et quittaient leurs armes; car des bandes d'insurgés, aussitôt ralliées que dissoutes, harcelaient continuellement les corps de troupes en marche, et même la garnison d'York[1]. Guillaume Malet, collègue du fils de Baudry dans le commandement de cette garnison, alla jusqu'à déclarer, dans ses dépêches, que sans de prompts secours il ne répondait plus de son poste[2]. Cette nouvelle, portée au quartier du roi Guillaume, y causa une grande alarme. Le roi lui-même partit en hâte, et arriva devant la ville d'York, au moment où les citoyens, ligués avec les gens du plat pays, assiégeaient la forteresse normande. Il les attaqua vivement avec des forces supérieures,

1 Comitabatur eum non modica militiæ multitudo..... fecit hoc, in illis partibus, Anglorum indomita ferocitas et invicta constantia, qui semper ad vindictam suam in Gallos insurgentes... (Ex historià monast. Selbeiensis, apud Labbæum, t. I, p. 602.)

2. Denunciavit se defecturum, nisi maturum fessis conferat auxilium. (Orderic. Vital. p. 512.)

n'épargna personne, disent les chroniques[1], dispersa ceux qu'il ne tua pas, et jeta les fondements d'un second château-fort, dont il confia les travaux et la garde à son confident le plus intime, Guillaume, fils d'Osbert, son sénéchal et son maréchal pour la Normandie et l'Angleterre[2]. 1069.

Après son départ, les Anglais se rallièrent encore, et firent à la fois le siége des deux châteaux; mais ils furent repoussés avec perte, et les Normands achevèrent en sûreté leurs nouveaux ouvrages de défense[3]. Assuré de la possession d'York, le conquérant reprit l'offensive, et tenta de reculer jusqu'à Durham les limites du pays subjugué; ce fut un certain Robert, surnommé Comine ou de Comines, qu'il chargea de cette expédition hasardeuse. Robert partit avec le titre anticipé de comte du Northumberland[4]. Son armée était peu considérable; mais sa confiance en lui-même était grande, et s'accrut au-delà de toute mesure quand il se vit presque au terme de sa route sans avoir trouvé de résistance. Déjà il apercevait les tours de Durham, que les Normands appelaient la forteresse des rebelles du nord[5], lorsque Eghelwin,

1. Nec ulli pepercit. (Orderic. Vital. p. 512.)

2. Ibid.

3. Ibid.

4. Donavit Roberto comitatum in Northanhymbrorum terrâ. (Chron. saxon. Gibson, p. 174.)

5. Guill. Gemet. p. 290.

1069. l'évêque saxon de la ville, accourut au-devant de lui, et l'avertit d'être prudent et de craindre une surprise[1]. « Qui m'attaquerait? répondit Comine. « Nul de vous, je pense, ne l'osera[2]. » Les Normands entrèrent dans Durham et y massacrèrent quelques hommes sans armes, comme pour insulter et défier les Anglais[3]; les soldats campèrent sur les places, et leur chef prit pour quartier la maison de l'évêque.

La nuit vint, et alors les habitants des rives de la Tyne allumèrent, sur toutes les hauteurs, des feux qui leur servirent de signaux; ils se rassemblèrent en grand nombre et firent diligence vers Durham. Au point du jour, ils étaient arrivés devant les portes, qu'ils forcèrent[4]; et les Normands furent assaillis de toutes parts, au milieu des rues, dont ils ignoraient les détours[5]. Ils cherchèrent à se rallier dans la maison épiscopale, où était le logement de leur comte, y firent des barricades, et la défendirent quelque temps, tirant leurs flèches d'en haut sur les Saxons. Mais ceux-ci terminèrent le combat en mettant le feu à la maison,

1. Insidias præmonuit. (Alured. Beverlacensis, p. 127, 128.)

2. Dicens eos talia præsumere non audere. (Chron. Walt. Hemingford. p. 458.)

3. Occisis nonnullis. (Alured. Beverlac. p. 128.)

4. Totâ nocte festinantes, Dunelmum in diluculo per portas irrumpunt. (Ibid.)

5. Imparatos ubicumque locorum interficiunt. (Ibid.)

qui fut brûlée tout entière avec les hommes qui s'y étaient renfermés[1]. Robert Comine fut du nombre. Il avait amené avec lui douze cents cavaliers complètement armés; mais on ne sait pas au juste combien de gens de service et de fantassins les accompagnaient[2]. Cette terrible défaite produisit une telle impression sur les Normands, que des troupes nombreuses, envoyées pour tirer vengeance du massacre, s'avancèrent jusqu'à Elfertun, aujourd'hui Northallerton, à égale distance d'York et de Durham, et qu'arrivées à ce point, elles refusèrent de passer outre, saisies d'une terreur panique. Le bruit courut qu'elles avaient été frappées d'immobilité par une force surnaturelle, par la puissance d'un saint appelé Cuthbert, dont le corps reposait à Durham, et qui protégeait sa dernière demeure[3]. 1069.

Les Northumbriens, qui remportèrent cette grande victoire, étaient fils d'anciens colons danois, et il n'avait point cessé d'exister entre eux et la population du Danemarck des relations d'amitié réciproque, fruits de leur commune origine. Du moment qu'ils se virent menacés par l'invasion

1. Sed cùm non ferrent jacula defendentium, domum cum habitantibus concremârunt. (Alured. Beverlac. p. 128.)

2. Chron. saxon. Gibson. p. 174.

3. Ex Chronico Sanctæ-Crucis Edimburg. apud Angliam sacram, t. I, p. 159.

1069. normande, ils adressèrent aux Danois des demandes de secours, au nom de l'ancienne fraternité de leurs ancêtres, et de semblables sollicitations parvinrent aussi aux rois du Danemarck de la part des habitants anglo-danois d'York, de Lincoln et de Norwich[1]. Une foule de réfugiés saxons plaidaient la cause de leur pays auprès des peuples septentrionaux, les pressant avec instance d'entreprendre la guerre contre les Normands, qui opprimaient une nation de la grande famille teutonique, après avoir tué son roi, proche parent de plusieurs rois du Nord[2]. Guillaume, qui, de sa vie, n'avait su prononcer un seul mot de la langue septentrionale que ses aïeux avaient jadis parlée, prévit, dès le commencement, cette alliance naturelle des Anglais avec les Danois, et c'est ce qui lui fit bâtir tant de forteresses sur les côtes orientales de l'Angleterre. Il envoya aussi, plusieurs fois, à Sven, roi de Danemarck, des ambassadeurs accrédités, des négociateurs habiles, des évêques à la parole insinuante, avec de riches présents, pour lui persuader de demeurer en paix[3]. Mais l'homme du

1. Angli Svenum (Danorum regem) de auxilio sollicitant. (Script. rerum danicar. t. III, p. 254.)

2. Ad ulciscendam consanguinei necem, Haroldi scilicet à Francigenis interempti, et Angliam pristinæ libertati restituendam. (Ibid.)

3. Legatos misit cum exeniis. (Chron. Henrici Knyghton, apud script. rer. danic. t. III, p. 253.) — Torfæi Historia Norweg.

Nord ne se laissa point séduire, et ne consentit 1069.
point, disent les chroniques danoises, à laisser le peuple anglais en servitude sous un peuple de race et de langue étrangère. Il rassembla sa flotte et ses soldats[1]. Deux cent quarante vaisseaux partirent pour la Bretagne, conduits par Osbiorn, frère du roi Sven, et par ses deux fils Harald et Knut. A la nouvelle de leur départ, les Anglais comptaient avec impatience les jours qui devaient s'écouler jusqu'à l'arrivée de ces enfants de la Baltique, autrefois si terribles pour eux, et prononçaient avec amour des noms que leurs pères avaient maudits[2]. L'on attendait pareillement des troupes enrôlées à prix d'argent sur les côtes de l'ancienne Saxe et de la Frise[3], et les Saxons réfugiés en Ecosse promettaient aussi quelques secours. Encouragés par leur victoire, les habitants du Northumberland faisaient de fréquentes excursions, au sud de leur pays, sur les cantonnements des étrangers[4]. Le

1. Audientes Daci Angliam esse subjectam Romanis seu Francigenis, graviter sunt indignati, arma parant, classem aptant. (Script. rer. danic. t. III, p. 254.)

2. Voyez livre II, passim.

3. Frisia pro anglicis opibus copias mittebat. (Order. Vital. p. 513.)

4. Diversos excursus crebrò agitantes, Danorum præstolantes adventum. (Ex Guillelmo Gemet. apud script. rerum francic. t. XI, p. 530.)

1069. gouverneur de l'un des châteaux d'York fut tué dans une de ces rencontres[1].

Ce fut dans l'intervalle des deux fêtes de la Vierge Marie, en automne, que les fils du roi Sven, Osbiorn son frère, et cinq autres chefs danois de haut rang, abordèrent en Angleterre[2]. Ils tentèrent hardiment une descente sur la partie des côtes la mieux gardée, celle du sud-est; mais, successivement repoussés de Douvres, de Sandwich et de Norwich, ils remontèrent vers le nord et entrèrent dans le golfe de l'Humber, comme faisaient jadis leurs aïeux, mais sous de tout autres auspices[3]. Dès que le bruit de leur approche se fut répandu dans les lieux d'alentour, de toutes parts, les chefs de race anglaise, tous les Anglais en masse, sortirent des bourgs, des maisons et des champs, pour faire amitié avec les Danois et se joindre à eux[4]. Le jeune roi Edgar, Merlsweyn, Gospatrik, Siward Beorn, et beaucoup d'autres réfugiés, accoururent promptement de l'Écosse. On vit arriver aussi Waltheof, fils de Siward, échappé comme Edwin et son frère, du palais du roi Guillaume: il était encore très jeune, et se faisait remarquer, de même qu'autrefois son père, par

1. Orderic. Vital. p. 512.
2. Math. Westmonast. — Math. Paris. p. 5.
3. Orderic. Vital. p. 513.
4. Chron. saxon. frag. ed. Lye. — Math. Paris. p. 5.

une taille élevée et une grande vigueur de corps[1]. 1069.

Les Saxons se placèrent à l'avant-garde, les Danois formèrent le corps d'armée, et c'est dans cet ordre qu'ils marchèrent sur York, les uns à cheval, les autres à pied, dit la Chronique saxonne, tous remplis de joie et d'espoir[2]. Des messagers les devancèrent pour avertir les citoyens que leur délivrance approchait, et bientôt la ville fut investie de toutes parts. Dans le huitième jour du siége, les Normands qui gardaient les deux châteaux, craignant que les maisons voisines ne fournissent aux assaillants des matériaux pour combler les fossés, mirent le feu à ces maisons[3]. L'incendie gagna rapidement, et ce fut à la lueur des flammes que les insurgés et leurs auxiliaires, aidés par les habitants, pénétrèrent dans la ville et forcèrent les étrangers de se renfermer dans l'enceinte de leurs citadelles; le même jour, les deux citadelles furent emportées d'assaut[4]. Il périt dans ce combat décisif plusieurs milliers d'hommes de France, comme s'expriment

1. Nervosus lacertis, robustus pectore et procerus toto corpore. (Math. Westmonast. p. 226.) — Voy. livre III, tome I, p. 277.

2. Equitantes et iter facientes cum immenso agmine, valdè exultantes. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.)

3. Timentes ne domus, quæ propè castella erant, adjumento Danis ad fossas implendas essent. (Alured. Beverl. p. 128.)

4. Dani et Nordhymbri eodem die castella fregerunt. (Ibid. p. 129.)

1069. les chroniques anglaises [1]. Waltheof, placé en embuscade à l'une des portes des châteaux, tua, de sa propre main, à coups de hache, beaucoup de Normands qui cherchaient à s'enfuir [2]. Il poursuivit cent chevaliers jusque dans un petit bois voisin, et, pour s'épargner la peine d'une plus longue course, il fit mettre le feu au bois, où les cent chevaliers furent tous brûlés. Un Danois, guerrier et poète à la fois, composa sur ce fait d'armes un chant où il louait le chef saxon d'être brave comme Odin, et le félicitait d'avoir servi aux loups d'Angleterre un bon repas de cadavres normands [3].

Les vainqueurs firent grace de la vie aux deux commandants d'York, Gilbert de Gand et Guillaume Malet, à la femme et aux enfants de ce dernier, et à un petit nombre d'autres qui furent emmenés sur la flotte danoise. Ils renversèrent de fond en comble, peut-être imprudemment, les fortifications bâties par l'étranger, afin d'effacer tout vestige de son passage [4]. Le jeune Edgar, redevenu

1. Multos centenos hominum francorum necârunt. (Chron. saxon. frag.) — Multa millia. (Math. Paris. p. 5.)

2. Singulos egredientes per portam decapitavit. (Script. rer. danic. tom. III, pag. 299.)

3. Torva tuenti appositus est cibus
Alni equo (lupo) ex cadaveribus Francorum.
(Snorre Heimskringla, tom. III.)

4. Chron. saxon. Gibson, p. 174.

roi dans York, conclut, suivant l'ancienne coutume saxonne, un pacte d'alliance avec les citoyens[1]; 1069.
et ainsi fut relevée, pour quelques moments, la royauté nationale des Anglo-Saxons. Son domaine et le pouvoir d'Edgar s'étendaient de la Tweed à l'Humber; mais Guillaume, et avec lui l'esclavage, régnaient encore sur tout le pays du sud, sur les plus belles provinces, les plus riches et les plus grandes villes.

L'hiver approchait; les navires des Danois se mirent en station dans le golfe de l'Humber, aux bouches de l'Ouse et de la Trent. Leur armée et celle des Saxons libres attendaient le retour de la belle saison pour s'avancer vers le midi, faire rétrograder les conquérants, et confondre le roi Guillaume, comme disent les historiens du siècle[2]. Guillaume ne fut pas sans alarmes. La nouvelle de la prise d'York et de la déroute complète des siens l'avait transporté de douleur et de colère; il avait juré de ne point quitter sa lance qu'il n'eût tué tous les Northumbriens[3]; mais, modérant son emportement, il voulut d'abord essayer la ruse, et envoya des messagers habiles à Osbiorn, le

1. Cives cum eo fœdus iniverunt. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.)

2. Ut Guillelmum regem confunderent. (Math. Westmonast.) — Math. Paris. p. 5.

3. Juravit se omnes Nortymbrenses unà lanceà peremplurum. (Roger. de Hoved. p. 431.)

1069. frère du roi Sven, commandant supérieur de la flotte danoise. Il promit à ce chef de lui faire tenir en secret une grande somme d'argent, et de lui laisser prendre librement des vivres pour son armée, sur toute la côte orientale, s'il voulait, à la fin de l'hiver, mettre à la voile et s'éloigner sans combat[1]. Tenté par l'avarice, le Danois fut infidèle à sa mission et traître envers les alliés de son pays; à son grand déshonneur, disent les chroniques, il promit tout ce que demandait le roi Guillaume[2].

Guillaume ne se borna point à cette seule précaution; après avoir enlevé sans bruit aux Saxons libres leur principale force, il se tourna vers les Saxons de la contrée soumise, fit droit à quelques-unes de leurs plaintes, modéra l'insolence de ses hommes de guerre et de ses agents[3], amollit par de minces concessions l'esprit faible du grand nombre, donna quelques bonnes paroles, et, en retour, se fit prêter de nouveaux serments et li-
1070 vrer de nouveaux otages[4]. Alors il marcha sur York, à grandes journées, avec ses meilleures troupes. Les défenseurs de la ville apprirent en

1. Ut sine pugnâ discederet, peractâ hieme. (Florent. Wigorn. pag. 635.)

2. Non sine magno dedecore. (Ibid.)

3. Compescens elationem suorum. (Math. Westmon. Flores historiar.)

4. Fœdere cautiùs cum omnibus confirmato. (Ibid.)

même temps l'approche de la cavalerie normande et le départ des vaisseaux danois. Tout délaissés qu'ils étaient, et déchus de leurs meilleures espérances, ils résistèrent encore, et se firent tuer par milliers sur les brèches de leurs murailles[1]. Le combat fut long et la victoire chèrement achetée. Le roi Edgar se vit contraint de fuir, et ceux qui purent s'échapper comme lui le suivirent jusqu'en Écosse. Malcolm, roi de ce pays, le reçut de nouveau avec bienveillance, et ouvrit un asile aux hommes de tout état qui émigraient du nord de l'Angleterre[2]. 1070.

Pour la seconde fois maître d'York, le conquérant ne s'y arrêta point; il fit continuer vers le nord la marche rapide de ses bataillons. Les étrangers se précipitèrent sur la terre de Northumbrie avec la frénésie de la vengeance[3]; ils incendièrent les champs en culture aussi-bien que les hameaux et les villes, et massacrèrent les troupeaux comme les hommes[4]. Cette dévastation fut opérée avec une sorte d'étude et sur un plan régulier, afin que les braves du nord, trouvant leur pays inhabita-

1. Math. Westmon. Flores historiarum.

2. Omnes Anglos perfugos libenter recipiebat. (Math. Paris. p. 4.)

3. In Nordhymbriam efferato properavit animo. (Alur. Beverl. p. 127.)

4. Totiûs regionis urbes, vicos, et agros, et oppida conteri, et fruges jussit igne consumi. (Math. Paris. p. 4.)

1070. ble, fussent contraints de l'abandonner, et de se disperser en d'autres lieux. Ils se retirèrent, soit dans les montagnes qui tenaient encore leur nom de l'asile qu'y avaient jadis trouvé les Cambriens, soit à l'extrémité des côtes de l'est, dans des marécages impraticable et sur les dunes de l'Océan. Là ils se firent brigands et pirates contre l'étranger, et furent accusés, dans les proclamations du conquérant, de violer la paix publique et de se livrer à un genre de vie infame[1]. Les Normands entrèrent pour la seconde fois dans Durham; et leur sommeil n'y fut plus troublé, comme l'avait été celui de Robert Comine.

Avant leur entrée dans cette ville, qui était pour eux la clef de tout le pays septentrional, l'évêque de Durham, Eghelwin, le même qui avait donné à Robert des avertissements si mal suivis, s'était réuni aux principaux habitants pour s'enfuir, dit un ancien poète anglais, dans des lieux où ne pourraient les atteindre ni Normand, ni Bourguignon, ni brigand, ni vagabond[2]. Emportant avec eux les ossements de ce saint Cuthbert, dont

1. Cùm adhùc in suâ ærumnâ armis atque fugâ auderent, in maritimorum præsidiorum remotiora se receperunt, inhonestas opes pyratico latrocinioque sibi contrahentes. (Ex Guill. Gemetic. apud script. rer. francic. tom. XI, p. 630.)

2. Sithed thei dread nothing of thefe ne of feloun
That were with the kyng, Norman ne Burgoloun.
(Robert Brunne's Chronicle, p. 77.)

les Normands eux-mêmes croyaient avoir éprouvé la redoutable puissance, ils gagnèrent, vers le nord, à l'embouchure de la Tweed, un lieu appelé Lindisfarn-ey, et plus vulgairement l'Ile sainte[1], espèce d'île plus peuplée de reliques que d'hommes, qui, deux fois le jour, à la marée montante, était entourée par les eaux, et deux fois aussi, quand la mer baissait, se trouvait rejointe à la terre-ferme. La grande église de Durham, abandonnée et restée sans gardiens, devint l'asile des Saxons blessés, pauvres et malades; ils y couchaient sur la pierre nue au nombre de plusieurs milliers, épuisés de misère et de faim[2]. 1070.

L'armée conquérante, dont les corps de bataille couvraient un espace de cent milles, traversa dans tous les sens ce territoire, pour la première fois envahi par elle, et les traces de son passage s'y imprimèrent profondément. De vieux historiens racontent que, depuis l'Humber jusqu'à la Tyne, il ne resta pas une pièce de terre en culture, pas un seul village habité[3]. Les monastères qui avaient échappé aux ravages des païens danois, celui de Saint-Pierre auprès de la Wear, celui de Whitby, qu'habitaient des religieuses, furent profanés et

1. Halig-caland. (Alured. Beverl. p. 129.)

2. Spelunca erat pauperum, debilium, ægrotantium, qui illic declinantes, fame ac morbo deficiebant. (Ibid.)

3. Nusquàm villa inhabitata. (Ibid.)

1070. incendiés[1]. Au sud du cours de l'Humber, si l'on en croit les mêmes narrateurs, le ravage ne fut pas moins terrible. Ils disent qu'entre York et la mer orientale, tout être vivant fut mis à mort, depuis l'homme jusqu'à la bête[2], tout, excepté ceux qui se réfugièrent à Beverley, dans l'église de Saint-Jean-l'archevêque. C'était un saint de race anglo-saxonne, et, à l'approche des conquérants, un grand nombre d'hommes et de femmes accoururent, avec ce qu'ils avaient de plus précieux, autour de l'église dédiée à leur bienheureux compatriote, afin que, se souvenant dans le ciel qu'il était né Saxon, il les protégeât, eux et leurs biens, contre la fureur de l'étranger.

Le camp des Normands était alors à sept milles de Beverley, et le bruit s'y répandit que l'église de Saint-Jean était le refuge des riches et le dépôt des richesses du pays. Quelques éclaireurs aventureux se détachèrent, sous la conduite d'un certain Toustain, pour courir les premiers au pillage[3]. Ils entrèrent à Beverley sans résistance, marchèrent vers le cimetière où se pressait la foule effrayée, et franchirent les barrières, sans s'inquiéter du saint saxon plus que des Saxons qui l'invo-

1. Jo. Brompton, p. 966. — Will. Malmesb. p. 271.

2. Ab homine usque ad pecus periit quicumque repertus est ab Eboraco usque ad mare orientale. (Alured. Beverl. p. 129.)

3. Quidam milites rapinis assueti. (Ibid. p. 127.)

quaient. Toustain, le chef de la bande, parcourant 1070.
des yeux les groupes d'Anglais, aperçut un vieillard richement vêtu et portant des bracelets d'or, suivant la mode de sa nation[1]. Il galopa contre lui l'épée nue; le vieillard effrayé s'enfuit dans l'église, et Toustain l'y poursuivit; mais à peine eut-il passé les portes, que son cheval, glissant sur le pavé, s'abattit et le froissa dans sa chute[2]. A la vue de leur capitaine à demi mort, les autres Normands tournèrent bride, et, l'imagination frappée, ils coururent, pleins d'effroi, au camp raconter ce terrible exemple du pouvoir de saint Jean de Beverley. Au passage de l'armée, nul n'osa s'exposer de nouveau à la vengeance du bienheureux; et le territoire de son église, si l'on en croit la légende, resta seul couvert d'habitations et de fruits au milieu du pays dévasté[3].

Guillaume, poursuivant les débris des Saxons libres, alla jusqu'aux pieds de la grande muraille romaine, dont les restes se prolongent encore de l'est à l'ouest, depuis l'embouchure de la Tyne jusqu'au golfe de Solway. Il retourna ensuite vers York, où il fit apporter de Winchester la couronne

1. Auream in brachio armillam ferentem. (Alur. Beverlac.)

2. Infrà valvas ecclesiæ insequitur pænè fugiendo extinctum, sed equus.... (Ibid.)

3. Nec terra aliqua erat culta, excepto solo territorio beati Joannis Beverlaci. (Jo. Brompton. p. 966.)

1070. d'or, le sceptre doré, le manteau doublé de fourrures, et tous les autres insignes de la royauté anglaise; il les étala en grande pompe durant les fêtes de la Nativité, comme pour donner un démenti aux hommes qui avaient combattu, quelques mois auparavant, pour le roi Edgar et leur pays [1]. Il n'y avait plus personne capable de relever cet affront; un dernier rassemblement de braves fut dispersé sur les bords de la Tyne [2]; et telle fut, dans la contrée du nord, la fin de la résistance, la fin de la liberté selon les Anglais, celle de la rébellion selon les Normands [3].

Sur les deux rives de l'Humber, la cavalerie du roi étranger, ses comtes, ses baillis [4], purent désormais voyager librement par les chemins et par les villes. La famine, comme une fidèle compagne de la conquête, suivit leurs pas : dès l'année 1067, elle avait désolé quelques provinces, les seules qui alors eussent été envahies; mais, en 1070, elle s'étendit sur l'Angleterre entière [5], et se

1. Ex civitate Guentâ jubet adferri coronam aliaque ornamenta regalia et vasa. (Orderic. Vital. p. 515.)

2. Hostile collegium in angulo quodam regionis paludibus undique munito. (Ibid.)

3. Seditionum tempestate parùmper conquiescente. (Guill. Gemetic. apud script. rer. francic. tom. XI. p. 630.)

4. *Ballivi*, en français du temps *bails* ou *baillifs*, nom qui s'appliquait à plusieurs sortes d'officiers publics.

5. Normannis Angliam vastantibus, per totam Angliam, maximè per Northumbriam, fames prævaluit. (Florent. Wigorn. p. 636.)

montra, dans toute son horreur, sur les terres nouvellement conquises. Les habitants de la province d'York et du territoire au nord d'York, après s'être nourris de la chair des chevaux morts que l'armée normande abandonnait sur les routes, mangèrent de la chair humaine[1]. Plus de cent mille personnes de tout âge périrent de misère dans cette contrée[2]. « C'était un affreux spectacle, « dit un vieil annaliste, que de voir sur les che- « mins, sur les places publiques, à la porte des « maisons, les cadavres humains rongés de vers; « car il ne restait personne pour les couvrir d'un « peu de terre[3]. » Cette détresse n'était que pour les indigènes, et le soldat étranger vivait dans l'abondance; il y avait pour lui, au sein de ses forteresses, de vastes amas de vivres et de blé, et on lui en envoyait d'outre-mer au prix de l'or enlevé aux Anglais. Bien plus, la famine l'aidait à dompter entièrement les vaincus, et souvent, pour les restes du repas d'un valet de l'armée normande, le Saxon naguère illustre parmi les siens, maintenant flétri par la faim, venait se vendre, lui et toute sa famille, en servitude perpétuelle[4]. L'acte de vente 1070.

1. Ut homines carnem comederent humanam. (Florent. Wigorn. p. 636.)

2. Orderic. Vital. p. 515.

3. Neque enim supererat qui ea humo cooperiret, omnibus extinctis vel gladio vel fame. (Roger. de Hoved. p. 451.)

4. Plures in servitutem se vendiderunt, dummodò qualitercumque miserabilem vitam sustentarent. (Ibid.)

1070. s'inscrivait sur les pages blanches de quelque missel, où l'on peut retrouver aujourd'hui, à demi effacés, et servant de thème à la sagacité des antiquaires, ces monuments des misères d'un autre âge.

Le territoire situé, d'un côté au nord, et de l'autre au sud de l'Humber, tout ravagé qu'il était, fut divisé entre les conquérants avec le même ordre qui avait présidé aux partages des terres méridionales. On fit plusieurs lots des maisons ou plutôt des ruines d'York; car, dans les deux siéges qu'avait soufferts cette ville, elle avait été tellement dévastée, que, plusieurs siècles après, les fondements des anciens faubourgs se voyaient encore en rase campagne, à plus d'un mille de distance[1]. Le roi Guillaume prit la plus grande partie des habitations qui restaient debout[2]; les chefs normands se partagèrent le reste, avec les églises, les boutiques des marchands, et jusqu'aux bancs du marché à la viande, dont ils perçurent le loyer[3]. Guillaume de Garenne eut vingt-huit villages dans la seule province d'York, et Guillaume de Percy

1. Constans fama est aliquot villas esse uno ab Eboraco milliario, ubi ante tempora Willelmi Nothi termini erant suburbanarum ædium. (Lelandi Collectanea, t. IV, p. 36.)

2. Extracta ex Doomesday-book, apud script. ed. à Gale, p. 774.

3. Comes de Moritonio habet ibi XIV mansiones et XI bancos in macello et ecclesiam Sanctæ-Crucis. (Doomesday-book, t. II, p. 298.)

plus de quatre-vingts manoirs[1]. La plupart de ces domaines, dans le rôle dressé quinze ans plus tard, portent pour qualification ces simples mots : *terre en friche*[2]. Tel fonds qui, au temps du roi Edward, avait produit 60 livres de rente, en produisait moins de 5, entre les mains de son possesseur étranger ; et sur tel domaine où deux Anglais d'un rang élevé avaient vécu à l'aise, on ne trouva plus, après la conquête, que deux pauvres laboureurs esclaves, rendant à peine à leur seigneur normand la dixième partie du revenu des anciens cultivateurs libres[3]. 1070.

De grands espaces de pays au nord d'York furent le partage du Bas-Breton Allan, que les Normands appelaient Alain, et que ses compatriotes, dans leur langage celtique, surnommaient Fergan, c'est-à-dire le Roux[4]. Cet Alain construisit un château-fort et des ouvrages de défense auprès de son principal manoir, appelé Ghilling, sur une colline escarpée qu'entourait presque de toutes parts la rivière rapide de Swale. Cette forteresse,

1. Ancient tenures of land, p. 6.

2. Omnia nunc wasta. (Doomesday-book, tom. II, p. 309.) —Modò omninò sunt wasta. (Ibid.) — Ex maximâ parte wasta. (Ibid.)

3. Duo taini tenuêre, ibi sunt duo villani cum unâ carrucâ, valuit 40 sol. modò 4 sol. (Doomesday-book. p. 315.)

4. Dictum Rufum vel Fergaunt. (Ex veteri Chartâ, apud script. rer. francic. t. XII, p. 568.)

1070. dit un vieux récit, était destinée à le protéger, lui et les siens, contre les attaques des Anglais déshérités[1]. Comme la plupart des autres capitaines de l'armée conquérante, il baptisa d'un nom français le château qui devint sa demeure, et l'appela Riche-mont, à cause de sa situation élevée, qui dominait le pays d'alentour[2].

Toute l'île formée par l'Océan et les rivières, à la pointe la plus orientale de l'Yorkshire, fut le partage de Dreux Bruère, capitaine d'auxiliaires flamands. Cet homme épousa une parente du roi Guillaume, et la tua dans un accès de colère; mais, avant que le bruit de cette mort se fût répandu, il alla trouver le roi, et le pria de lui donner de l'argent en échange de ses terres, parce qu'il avait envie de retourner en Flandre. Guillaume fit compter au Flamand la somme qu'il demandait, et ne sut qu'après son départ pourquoi il était parti[3]. Alors l'île de Holderness devint la propriété d'Eudes de Champagne, qui prit dans la suite pour épouse la sœur maternelle du conquérant. Quand la femme d'Eudes eut accouché

1. Pro tuitione suorum contra infestationem Anglorum tunc ubique exhæredatorum. (Script. rer. franc. tom. XII, p. 568.)

2. Et nominavit dictum castrum *Riche-mont* suo idiomate gallico, quod latinè sonat divitem montem. (Ibid. — Monast. anglic. tom. I, p. 877.)

3. Dugdale's baronage, p. 60. — Monast. anglic.

d'un fils, il fit remarquer au roi que son île était 1070.
peu fertile, qu'elle ne produisait que de l'avoine[1], et le pria de lui octroyer une terre capable de porter du blé, pour qu'on pût en nourrir l'enfant[2]. Le roi Guillaume, disent les anciens actes, lui fit don du bourg entier de Bytham, dans la province de Lincoln.

Non loin de cette même île de Holderness, sur les bords de l'Humber, Gamel fils de Quetel, venu de Meaux en France, avec une troupe d'hommes nés dans la même ville, prit une certaine étendue de terre où il établit sa demeure et celle de tous ses compagnons[3]. Ces hommes, voulant attacher à leur nouvelle habitation un souvenir de leur ville natale, lui donnèrent le nom de Meaux, et ce nom fut pendant plusieurs siècles celui d'une abbaye fondée au même lieu[4]. Gamel, chef des aventuriers de Meaux, et possesseur du principal manoir de leur petite colonie, s'entendit avec les chefs normands qui occupaient les terres voisines, pour que les limites de leurs possessions respectives fussent invariablement déterminées. Il eut

1. Nec gignebat nisi avenam. (Monast. anglican. t. I, p. 796.)

2. Undè alere posset nepotem suum. (Ibid.)

3. Qui, in conquæstu Normannorum, de quâdam civitate Galliæ, Meldis latinè sed *Meaux* gallicè nuncupatâ, exeuntes. (Monast. Anglic tom. I, p. 792.)

4. Post dictum conquæstum, ipsum locum inhabitantes, nomen de *Meaux* ei imposuerunt, in memoriam pristinæ civitatis. (Ibid.)

1070. plusieurs conférences ou plusieurs *parlements*, comme on disait alors, avec Basin, Sivard, Francon, et Richard d'Estouteville. Tous, de commun accord, mesurèrent leurs portions de terre et y établirent des bornes, « afin, dit le vieux récit, « que leur postérité ne trouvât rien à débattre, et « que la paix qui existait entre eux se transmît à « leurs héritiers[1]. »

Le grand domaine de Pontefract, lieu où les troupes normandes avaient passé à gué le fleuve de l'Aire, fut le partage de Guilbert de Lacy, lequel, suivant l'exemple de presque tous les autres capitaines normands, y construisit un château-fort[2]. Il paraît que ce Guilbert franchit le premier, avec ses bandes, les montagnes à l'ouest d'York, et qu'il envahit la contrée voisine de Lancaster, qui formait alors une portion de la province de Chester. Toujours est-il certain qu'il s'appropria, dans cette contrée, une terre immense, dont le chef-lieu était à Blackburn, et qui s'étendait, vers le sud et vers l'est, jusqu'aux frontières de l'Yorkshire. Pour former ce grand domaine, il expulsa, suivant une vieille tradition, tous les propriétaires anglais de Blackburn, de Rochdale, de Tollington, et du voisinage. Avant la conquête, disait la tra-

1. Ex communi consilio, terminos inter se distinguentes, ad auferenda certamina posterorum. (Monast. anglic. t. I, p. 394.)
2. Ibid. p. 859.

dition, tous ces propriétaires étaient libres, égaux 1070.
en droits et indépendants les uns des autres; mais, après l'invasion des Normands, il n'y eut plus, dans tout le pays, qu'un seul seigneur et des fermiers à bail[1].

Le roi Guillaume, avec ses corps d'élite, ne s'était avancé que jusqu'à Hexham; ce furent ses capitaines qui, pénétrant plus loin, conquirent le reste du pays de Northumbrie vers le nord et vers l'ouest. La contrée montagneuse du Cumberland fut réduite en comté normand; un certain Renouf Meschin en prit possession, et la terre de bruyères et de marais, qu'on appelait Westmoreland, fut aussi rangée sous le pouvoir d'un gouverneur étranger[2]. Ce comte partagea entre ses hommes d'armes les riches domaines et les belles femmes du pays. Il donna les trois filles de Simon fils de Thorn, propriétaire des deux manoirs d'Elreton et de Todewik, l'une à Onfroy, son homme d'armes, l'autre à Raoul, dit Tortes-Mains, et la troisième à un écuyer nommé Guillaume de Saint-Paul[3]. Dans la Northumbrie proprement dite, Ives de Vescy prit

1. Vulgaris opinio tenet et asserit quòd quot fuerant villæ vel mansæ seu maneria hominum, tot fuerant domini, quorum nullus de alio tenebat.... post conquæstum autem in unum dominium omnia sunt redacta. (Monast. anglic. tom. I, p. 859.

2. Ibid. p. 140. — Voyez livre II, p. 161.

3. Datæ et desponsatæ... et cum eis in hæreditate totum manerium de Elreton... (Monast. anglic. t. I, p. 838.)

1070. le bourg d'Alnwick, avec la petite-fille et tout l'héritage d'un Saxon mort en combattant[1]. Robert de Brus obtint, par conquête, disent les vieux actes, plusieurs centaines de manoirs et le péage du port de Hartlepool, dans la province de Durham[2]. Enfin, pour citer un dernier trait de ces usurpations territoriales, Robert d'Omfreville eut la forêt de Riddesdale, qui appartenait à Mildred, fils d'Akman: en signe d'investiture de ce domaine, il reçut du roi Guillaume l'épée que celui-ci portait à son entrée dans le Northumberland, et jura sur cette épée de s'en servir pour purger le territoire de loups et d'ennemis de la conquête[3].

Quand les Northumbriens, après avoir chassé Tostig, frère de Harold, dans une insurrection nationale, eurent choisi pour chef Morkar, frère d'Edwin, Morkar avait mis, de leur aveu, à la tête du pays situé au delà de la Tees, le jeune Osulf, fils d'Edulf[4]. Osulf garda son commandement jusqu'au jour où les Normands eurent passé la Tyne; alors il fut contraint de fuir comme les autres

1. Tradidit filiam cujusdam..... qui fuit occisus in bello cum Haroldo rege. (Monast. anglic. tom. II, p. 592.)

2. Per conquæstum. (Ibid. p. 148.) — Apud Hartlepool portum maris, et de quâlibet navi 8 den. (Ancient tenures, p. 146.)

3. Ibid. p. 15.

4. Monast. anglic. tom. I, p. 41.

dans les forêts et les montagnes. On mit à sa place 1070.
un certain Saxon appelé Kopsig, homme que les habitants de la Northumbrie avaient chassé avec Tostig, qui avait à se venger d'eux, et que, pour cette raison même, le nouveau roi leur imposa comme chef[1]. Kopsig s'installa dans son poste sous la protection des étrangers; mais, après avoir exercé quelque temps son office, il fut assailli dans sa maison par une troupe de déshérités, conduite par ce même Osulf dont il avait reçu la dépouille. Il prenait tranquillement son repas, sans s'attendre à rien, quand les Saxons tombèrent sur lui, le tuèrent, et se dispersèrent aussitôt[2].

Ces traits d'audace et de vengeance, dont les historiens ne citent qu'un petit nombre, durent certainement se reproduire en beaucoup de lieux; mais, quelque nombreux qu'ils fussent, ils ne pouvaient sauver l'Angleterre. Une force immense, régulièrement conduite et régulièrement distribuée, se jouait des efforts vertueux, mais impuissants, des amis de l'indépendance. Les braves eux-mêmes, les grands chefs dont le nom seul ralliait beaucoup d'hommes, perdirent courage et capitulèrent de nouveau. Waltheof, Gospatrik, Morkar et Edwin,

1. Rex Willelmus comitatum Osulfi tradidit Copsio, qui sub Tostio totius comitatûs curam gerebat. (Monast. ang. t. I, p. 41.)

2. Convivantem... manibus Osulfi obtruncatur. (Simeon. Dunelmensis, p. 38. Script. ed. à Selden.)

1070. firent leur paix avec le conquérant. Ce fut sur les bords de la Tees qu'eut lieu cette réconciliation si fatale à la cause saxonne. Le roi Guillaume établit, durant quinze jours, son camp sur les rives de ce fleuve, et là il reçut les serments de Gospatrik et de Waltheof. Le premier, qui était absent et qui se soumit par message, obtint le gouvernement de la Northumbrie, vacant par la mort de Kopsig, avec le titre étranger de comte [1]. Waltheof mit sa main nue dans la main du roi normand, et devint comte des deux provinces de Huntingdon et de Northampton [2]. Il épousa Judith, l'une des nièces de son nouvel ami; mais, comme le montrera la suite de cette histoire, le lit de la femme étrangère fut plus dur pour le chef saxon que la pierre où il avait craint de dormir en gardant sa foi à son pays. Bientôt le roi Edgar lui-même vint, pour la seconde fois, abjurer son titre national et les droits qu'il tenait du peuple [3]. C'était un homme doué de peu de vigueur d'ame, et qui se laissait toujours entraîner, soit dans le bien, soit dans le mal, par les circonstances et par l'exemple d'autrui. Il ne sut pas demeurer plus fidèle au Nor-

1. Monast. anglic. tom. I, p. 41.

2. Datis dexteris. (Orderic. Vital. p. 515.) — Willelm. Malmesb. p. 184. — Chron. saxon. frag. ed. Lye.

3. Et misericordiam postulans impetravit, et pacem cum eo fecit. (Math. Paris. p. 5.)

mand qu'à l'Angleterre, et lorsque le vent de la 1070.
résistance se leva de nouveau, Edgar s'enfuit encore et repartit pour l'Écosse, au bruit des imprécations des étrangers, qui l'accusaient de violer sa foi[1]. Le peuple anglais, indulgent dans sa misère, lui pardonnait ses inconstances, et, délaissé par lui, l'aimait encore: « Il était jeune et beau, « disent les vieilles chroniques, et descendait de « la vraie race, de la meilleure race du pays[2]. »

Après la conquête des terres du nord, celle des provinces du nord-ouest, voisines du territoire gallois, paraît s'être bientôt accomplie. Edrik, surnommé le Sauvage, n'arrêta plus les bandes normandes qui débordaient de tous côtés, et cessa de troubler par ses incursions leurs établissements, jusque-là précaires, aux environs du retranchement d'Offa. Enfin, Raoul de Mortemer fit prisonnier le jeune chef de partisans, et, sur l'avis de son conseil de guerre, le dépouilla de tous ses biens, pour avoir, dit un ancien récit, refusé d'obéir à la conquête, quoique sommé plusieurs fois de le faire[3]. L'armée normande, qui réduisit la population des marches galloises, ne s'ar-

1. Facto ad Scotos transfugio, jusjurandum maculavit. (Math. Paris. p. 5.)

2. That beste kund that Engeland hadde to be kyng. (Robert of Glocester's chronicle, p. 377.)

3. Et quia idem Edricus noluit conquæstui parere..... (Monast. anglic. tom. II, p. 221.)

1070. rêta pas à la tranchée d'Offa; mais, passant cette antique frontière, à l'ouest de Shrewsbury, elle pénétra sur le territoire des Cambriens. Ce fut le commencement de la conquête du pays de Galles que, depuis lors, poursuivirent sans relâche les conquérants de l'Angleterre[1]. La première forteresse normande élevée sur les terres galloises fut bâtie à seize milles de Shrewsbury, par un chef nommé Baudoin. Les habitants du lieu l'appelaient, en langue cambrienne, *Tre Faldwin*, ou le château de Baudoin; mais le nom que les Normands lui conservèrent fut celui de Mont-Gomery, par égard pour Roger de Montgomery, comte de la province de Shrop et de tout le pays conquis sur les Gallois[2].

La ville de Shrewsbury, fortifiée d'une citadelle bâtie sur l'emplacement de cinquante et une maisons, fut rangée dans le domaine du roi Guillaume[3]. Il y fit percevoir les impôts pour le compte de son échiquier[4] (c'est ainsi que les Normands appelaient ce que les Romains avaient nommé

1. Postquàm Normanni, bello commisso, Anglos sibi subjugàrunt, Walloniam suo imperio... (Gesta Stephani regis, p. 930.)

2. Pennant's Tour in Wales, tom. II, p. 348.

3. Quamvis castellum comitis occupaverit LI mansuras. (Extracta ex Doomesday-book, apud script. edit. à Gale. p. 773.)

4. Ce nom vient d'une table à cases et à compartiments sur laquelle on comptait les sommes d'argent, pour faciliter le calcul.

fisc). Les agents du conquérant n'exigèrent pas de plus grands tributs que la ville n'en avait payé dans le temps de l'indépendance anglaise; mais une réclamation authentique des habitants montre de quelle valeur était pour eux cette modération apparente. « Les habitants anglais de Shrewsbury « (ce sont les paroles du rôle), disent qu'il leur « est bien lourd de payer intégralement l'impôt « qu'ils payaient dans les jours du roi Edward, et « d'être taxés pour autant de maisons qu'il en exis- « tait alors; car cinquante et une maisons ont été « rasées pour le château du comte; cinquante « autres sont dévastées au point d'être inhabita- « bles; quarante-trois Français occupent des mai- « sons qui payaient dans le temps d'Edward; et de « plus, le comte a donné à l'abbaye qu'il a fondée « trente-neuf bourgeois qui autrefois contribuaient « avec les autres[1]. » 1070.

Ces monastères fondés par les Normands dans les villes ou les campagnes de l'Angleterre, se peuplaient des moines venus d'outre-mer à la suite des troupes étrangères. Chaque nouveau ban de soldats était escorté d'un nouveau ban de clercs

1. Dicunt angligenæ burgenses de Sciropesberie multùm grave sibi esse..... et XLIII francigenæ burgenses teneant mansuras geldantes. T. R. E. et abbatiæ, quam fecit ibì comes, dederit ipse XXXIX burgenses, olìm cum aliis geldantes similiter. (Extracta ex Doomesday-book, apud script. edit. à Gale, p. 773.)

1070. tonsurés, qui venaient au pays des Anglais pour *gaaingner*, comme on disait alors. Dès l'année 1068, l'abbé de Saint-Riquier en Ponthieu, s'embarquant au port de Wissant pour aller en Angleterre, rencontra plus d'une centaine de religieux de tous les ordres, avec une foule de militaires et de marchands, qui tous attendaient, comme lui, le moment de passer le détroit[1]. Des bénédictins de Séez en Normandie, pauvres et manquant de tout, vinrent s'établir dans une vaste habitation que leur donna Roger de Montgomery, et y reçurent pour garnir leur table, la dîme de toute la venaison prise dans la province de Shrop[2]. Des moines de Saint-Florent, à Saumur, émigrèrent pour venir occuper une église échue, par droit de conquête, à l'Angevin Guillaume de Brause[3]. Dans la province de Stafford, auprès de Stone, sur la Trent, se trouvait un petit oratoire où deux nonnes et un prêtre saxon passaient leurs jours à prier en l'honneur d'un saint du lieu, appelé Wolfed: tous les trois furent tués par un certain Enisant, soldat de l'armée conquérante; et « cet

1. Ubì fuerunt cum illo tàm abbates quàm monachi plùs quàm centum, præthereà militarium virorum et negotiatorum plurima multitudo, qui omnes in Angliam transvehi cupiebant. (Ex chronico Sancti Richarii, apud script. rer. francic. tom. XI, p. 133.)

2. Pennant's Tour in Wales, tom. II, p. 402.

3. Monast. anglic.

« Enisant, dit la vieille légende, tua le prêtre et « les deux nonnes, afin que sa sœur, qu'il ame- « nait avec lui, pût avoir leur église[1]. » 1070.

Depuis que la conquête prospérait, ce n'étaient plus seulement de jeunes soldats ou de vieux chefs de guerre, mais des familles entières, hommes, femmes et enfants, qui émigraient de presque tous les coins de la Gaule pour chercher fortune en Angleterre; ce pays était devenu, pour les gens d'outre-mer, comme ces terres nouvellement découvertes que l'on va coloniser, et qui appartiennent à tout venant. « Hoël le Breton, dit un « ancien acte, et sa femme Célestrie vinrent tous « deux à l'armée de Guillaume-le-Bâtard, et reçu- « rent en don de ce même bâtard le manoir d'El- « inghall, avec toutes ses dépendances[2]. » Suivant un vieux dicton en rimes, le premier seigneur de Cognisby, nommé Guillaume, était arrivé de Basse-Bretagne, avec son épouse Tifaine, sa servante Maufa et son chien Hardi-gras[3]. Il se faisait des

1. This Enysan slue the nuns and prest alsoe
Because his sister shoulde have this churche soe.
(Monast. anglic. tom. II, p. 126.)

2. Quidam Hoël nomine et Celestria uxor ejus venerunt in exercitu Willelmi bastard in Angliam. (Ibid. t. III, p. 54.)

3. William de Cognisby
Came out of Britanny
With his wife Tiffany,
And his maid Maufas,
And his dogge Hardigras.
(Hearne, præfat. ad Forduni Histor. p. 170.)

1070. fraternités d'armes, des sociétés de gain et de perte, à la vie et à la mort, entre les hommes qui s'aventuraient ensemble aux chances de l'invasion[1]. Robert d'Ouilly et Roger d'Ivry vinrent à la conquête comme frères ligués et fédérés par la foi et le serment[2]; ils portaient des vêtements pareils et des armes pareilles; ils partagèrent par moitié les terres anglaises qu'ils conquirent. Eudes et Picot, Robert Marmion et Gauthier de Somerville firent de même[3]. Jean de Courcy et Amaury de Saint-Florent jurèrent leur fraternité d'armes dans l'église de Notre-Dame à Rouen; ils firent vœu de servir ensemble, de vivre et de mourir ensemble, de partager ensemble leur solde et tout ce qu'ils gagneraient par leur bonne fortune et leur épée[4]. D'autres, au moment du départ, se défirent de tous les biens qu'ils possédaient dans leur pays natal, comme étant peu de chose au prix de ce qu'ils espéraient conquérir. C'est ainsi que Geoffroy de Chaumont, fils de Gédoin, vicomte de Blois, fit don à sa nièce Denise des terres qu'il

1. Fortunarum participes. (Monastic. anglic. tom. II, p. 136.)

2. Fratres jurati et per fidem et sacramentum confœderati venerunt ad conquæstum Angliæ. (Ibid.) — Gloss. de Ducange, tom. III, p. 688.

3. Monsieur Galtere of Somerville, Sworn brodir. (Monast. anglic. tom. II, p. 199.)

4. Vi gladii et fortunâ. (Ibid.)

avait à Blois, à Chaumont et à Tours. « Il partit 1070.
« pour la conquête, dit l'histoire contemporaine, « et revint ensuite à Chaumont, avec un immense « trésor, de grosses sommes d'argent, une grande « quantité d'objets rares, et les titres de possession de plus d'un riche domaine[1]. »

Il ne restait à envahir que la contrée voisine de Chester, et cette ville était la seule des grandes cités d'Angleterre qui n'eût point entendu retentir le pas des chevaux de l'étranger. Après avoir passé l'hiver dans le nord, le roi Guillaume entreprit, en personne, cette dernière expédition[2]; mais, au moment de partir d'York, de grands murmures s'élevèrent dans son armée. La réduction du Northumberland avait fatigué les vainqueurs, et ils prévoyaient, dans l'invasion des bords de la mer de l'ouest et de la rivière de Dée, de plus grandes fatigues encore. Des récits exagérés sur la difficulté des lieux et l'opiniâtreté des habitants de ces territoires circulaient parmi les soldats[3]. Le mal du pays se fit sentir aux Angevins et aux Bretons auxiliaires, comme, dans l'année précédente, il

1. Qui ducem adire deliberans, totum nepti suæ reliquit..... Auri et argenti copias multas, terræque possessiones amplissimas. (Gesta Ambasiensium dominorum, apud script. rerum francic. tom. XI, p. 258.)

2. Movet expeditionem contra Cestrenses et Guallos. (Orderic. Vital. p. 515.)

3. Locorum asperitatem et hostium terribilem ferocitatem. (Ibid.)

1070. avait attaqué les Normands. Eux, à leur tour, se plaignirent tout haut de la dureté du service et demandèrent, en grand nombre, leur congé pour repasser la mer [1]. Guillaume ne pouvant réussir à vaincre l'obstination de ceux qui refusaient de le suivre, fit semblant de la mépriser. Il promit à qui lui serait fidèle du repos après la victoire, et de grands biens pour salaire de ses peines [2]; ensuite il traversa, par des chemins jusque-là impraticables pour les chevaux, la chaîne de montagnes qui s'étend, du sud au nord, dans toute la longueur de l'Angleterre, entra en vainqueur dans la ville de Chester, et, selon sa coutume, y bâtit une forteresse. Il fit de même à Stafforé [3]; à Salisbury, dans son retour vers le sud, il distribua abondamment des récompenses à ses gens de guerre [4]. Puis il se rendit à Winchester dans sa citadelle royale, la plus forte de toute l'Angleterre, et qui était son palais de printemps, comme celle de Glocester était son palais d'hiver, et son palais d'été la Tour de Londres ou le couvent de Westminster près de Londres [5].

1. Servitiis, ut dicebant, intolerabilibus. (Orderic. Vital. p. 515.)

2. Victoribus requiem promittit. (Ibid.)

3. Ibid. p. 516.

4. Præmia militibus largissimè distribuit. (Ibid.)

5. Ter gessit suam coronam (cynehelm) singulis annis; ad pascha eam gessit in Winceaster, ad pentecosten in Westminster, ad natales in Gleaweceaster. (Chron. saxon. Gibson, p. 190.)

Les corps de troupes que commandait un Flamand nommé Gherbaud restèrent pour la garde et la défense de la nouvelle province conquise; Gherbaud fut le premier capitaine qui porta le titre de comte de Chester. Pour soutenir ce titre et maintenir son poste, il fut exposé à de grands périls, tant de la part des Anglais que de celle des Gallois qui le harcelèrent long-temps[1]. Il s'ennuya de ces fatigues et repartit pour son pays. Alors le roi Guillaume donna le comté de Chester à Hugues d'Avranches, fils de Richard Gois, qu'on surnommait Hugues-le-Loup, et qui portait une tête de loup peinte sur son écu. Hugues-le-Loup et ses lieutenants passèrent la rivière de Dée, qui formait, à l'extrémité de la tranchée d'Offa, la limite septentrionale des terres galloises. Ils conquirent le pays de Flint, qui devint une partie du comté normand de Chester, et bâtirent un fort à Rhuddlan[2]. L'un de ces lieutenants, Robert d'Avranches, changea son nom en celui de Robert de Rhuddlan, et, par une fantaisie contraire, Robert de Malpas ou de Maupas, gouverneur d'un autre château-fort bâti sur une colline élevée, donna son propre nom à ce lieu, qui le porte encore aujourd'hui. « Tous les deux, dit un ancien historien, firent la 1070.

1. Magna ibì difficilia tàm ab Anglis quàm à Guallis adversantibus pertulerat. (Orderic. Vital. p. 522.)

2. Pennant's Tour in Wales, tom. II, p. 10.

1070. « guerre avec férocité et versèrent à plaisir le sang « des Gallois[1]. » Ils leur livrèrent un combat meurtrier près des marais de Rhuddlan, lieu déja noté comme funeste, dans la mémoire du peuple cambrien, à cause d'une grande bataille perdue contre les Saxons vers la fin du huitième siècle. Un singulier monument de ces deux désastres nationaux subsistait encore, il y a peu d'années, dans le pays de Galles : c'était un air triste, sans paroles, mais qu'on avait coutume d'appliquer à beaucoup de sujets mélancoliques : on l'appelait l'air des marais du Rhuddlan[2].

De vieux récits disent que, quand Hugues-le-Loup se fut installé, avec le titre de comte, dans la province de Chester, il fit venir de Normandie
1070 à 1071. l'un de ses anciens amis, appelé Néel ou Lenoir, et que Lenoir amena avec lui cinq frères : Houdard, Édouard, Volmar, Horsuin et Volfan[3]. Hugues leur distribua des terres dans son comté ; il donna à Lenoir le bourg de Halton, près de la rivière de Mersey, et l'institua son connétable et son maréchal héréditaire, c'est-à-dire que toutes les fois

1. Cum Roberto de Malopassu et aliis proceribus feris multum Guallorum sanguinem effudit. (Orderic. Vital. p. 522.)

2. Morfa Rhuddlan. (Cambro-briton. tom. II.)

3. Et cum isto comite Hugone, venit quidam miles Nigellus nomine, qui duxit secum quinque fratres. (Monast. anglic. tom. II, p. 905.)

que le comte de Chester irait en guerre, Lenoir et ses héritiers, en allant, devaient marcher à la tête de toute l'armée, et se trouver les derniers au retour. Ils eurent, pour leur part du butin pris sur les Gallois, toutes les bêtes à quatre membres[1]. En temps de paix, ils eurent droit de justice, pour tous les délits, dans le district de Halton, et firent leur profit des amendes; leurs serviteurs jouissaient du privilége d'acheter avant qui que ce fût dans la ville de Chester, à moins que les serviteurs du comte ne se fussent présentés les premiers[2]. Outre ces prérogatives, Lenoir le connétable obtint, pour lui et pour ses héritiers, l'intendance des chemins et des rues, aux foires de Chester, le péage des marchés sur toute la terre de Halton, tous les animaux trouvés errants dans ce district[3], et enfin le droit d'étalage ou la liberté de vendre en toute franchise, sans taxe et sans péage, toute espèce de marchandises, excepté le sel et les chevaux[4].

1070 à 1071.

Houdard, le premier des cinq frères, devint à

1. De prædà perquisità in Wallià omnia animalia diversorum colorum intrà quatuor membra. (Monast. anglic. tom. II, p. 187.)

2. Emant ministri sui antè omnes in civitate, nisi comitis ministri prævenerint. (Ibid.)

3. Omnia animalia fugitiva, gallicè *Wayes*. (Ibid.)

4. Præter sal et equos. (Ibid.)

1070 à 1071. peu près pour Lenoir ce que celui-ci était pour le comte Hugues; il fut sénéchal héréditaire de la connétablie de Halton. Lenoir, son seigneur, lui donna, pour son service et son hommage, les terres de Weston et d'Ashton[1]. Il eut, comme profits de guerre, tous les taureaux conquis sur les Gallois[2], et le meilleur bœuf pour récompense de l'homme d'armes qui portait sa bannière[3]. Edouard, le second frère, reçut du connétable deux journées de terre à Weston[4]; deux autres, Volmar et Horsuin, reçurent ensemble un domaine dans le village de Runcone; et le cinquième, appelé Volfan, qui était prêtre, obtint l'église de Runcone[5].

Ces détails bizarres sont en eux-mêmes peu mémorables; mais ils peuvent aider le lecteur à se figurer les scènes variées de la conquête, et à revêtir de leur couleur originale les faits de plus grande importance. Tous les arrangements d'intérêt, tous les partages de possessions et d'offices qui eurent lieu dans la province de Chester, entre le gouver-

1. Pro hommagio et servitio suo. (Monast. anglic. tom. II, p. 177.)

2. Adventagia guerræ. (Gloss. de Ducange.)

3. Et latori vexilli sui meliorem bovem. (Monast. anglic. t. II, p. 187.)

4. Duas bovatas terræ in Weston. (Ibid.)

5. Quintus verò frater fuit sacerdos, et ipsi dedit ecclesiam de Runcone Nigellus; ex Normanniâ venerant. (Ibid.)

neur normand, le premier lieutenant de ce gouverneur et les cinq compagnons du lieutenant, donnent une idée vraie et naïve des transactions du même genre qui se faisaient, en même temps, dans toutes les provinces de l'Angleterre. Quand désormais le lecteur rencontrera les titres de comte, de connétable, de sénéchal, quand il entendra citer, dans le cours de cette histoire, les droits de juridiction, de marché, de péage, les profits de guerre ou de justice, qu'il se rappelle Hugues d'Avranches, Lenoir son ami, et les cinq frères qui vinrent avec Lenoir; alors, peut-être, quelque réalité lui apparaîtra sous ces titres et ces formules, qui, si on les envisage abstractivement, n'ont qu'un sens vague et incertain. Il faut pénétrer jusqu'aux hommes, à travers la distance des siècles; il faut se les représenter vivants et agissant sur le pays où la poussière de leurs os ne se retrouverait pas même aujourd'hui; et c'est à dessein que beaucoup de faits locaux, que beaucoup de noms ignorés ont été placés dans ce récit. Que l'imagination du lecteur s'y attache; qu'elle repeuple la vieille Angleterre de ses envahisseurs et de ses vaincus du onzième siècle; qu'elle se figure leurs situations, leurs intérêts, leurs langages divers, la joie et l'insolence des uns, la misère et la terreur des autres, tout le mouvement qui accompagne la guerre à mort de deux grandes masses d'hommes.

1070 à 1071.

1070 à 1071. Il y a déjà sept cents ans que ces hommes ne sont plus; mais qu'importe à l'imagination? pour elle, il n'y a point de passé, et l'avenir même est du présent.

LIVRE V.

Depuis la formation du Camp du Refuge dans l'île d'Ely, jusqu'au supplice du dernier chef saxon.

1070—1076.

Tout le pays des Anglo-Saxons était conquis, 1070 à 1071.
de la Twed au cap de Cornouailles, de la mer de Gaule à la Saverne, et la population vaincue était traversée dans tous les sens par l'armée de ses conquérants. Il n'y avait plus de provinces libres, plus de masses d'hommes organisées militairement. On trouvait seulement quelques débris épars des armées et des garnisons détruites, des soldats qui n'avaient plus de chefs, et des chefs que personne ne suivait. La guerre se continuait contre eux par la persécution individuelle; les plus considérables étaient jugés et condamnés solennellement; le reste était livré à la discrétion des soldats étrangers, qui en faisaient des serfs pour leurs domaines[1], ou bien les massacraient avec des circon-

1. Nobiles morti destinavit, mediocres autem militibus suis in servitutem. (Ex Chronico anglo-saxonico.) — Sanct. German. apud script. rer. francic. t. XII, p. 216.

1070 à 1071. stances qu'un ancien historien refuse de détailler comme incroyables et dangereuses à raconter[1]. Ceux auxquels il restait quelques moyens de s'expatrier, gagnaient les ports du pays de Galles ou de l'Écosse, pour s'y embarquer, et aller, selon l'expression des vieilles annales, promener leur douleur et leur misère à travers les royaumes étrangers[2]. Le Danemarck, la Norwége et les pays de langue teutonique étaient en général le but de ces émigrations; mais on vit aussi des fugitifs anglais aller vers le midi, et solliciter un asile chez des peuples entièrement différents d'origine et de langage.

Le bruit de la haute faveur dont jouissait à Constantinople la garde scandinave des empereurs, détermina un certain nombre de jeunes gens à chercher fortune de ce côté. Ils se réunirent sous la conduite de Siward, ancien chef de la province de Glocester, cotoyèrent l'Espagne et débarquèrent en Sicile, d'où ils adressèrent à la cour impériale un message et des propositions[3]. Il furent, selon leur demande, incorporés dans la troupe d'élite qui, sous le nom tudesque de *Varings*, veillait près de la chambre des empereurs, gardait

1. Cùm id dictu sciamus difficile, et ob nimiam crudelitatem fortassis incredibile. (Historia Eliensis, p. 506.)

2. Per extera regna vagi, dolentes..... (Forduni Hist. p. 698.)

3. Torfœi Hist. Norweg. t. II, p. 387.

les clefs des villes où ils séjournaient, et quelque- 1070 à
fois celles du trésor public. Les *Varings* ou *Va-* 1071.
rangs, selon la prononciation grecque[1], étaient, en général, Danois, Suédois ou Germains; ils laissaient croître leurs cheveux, à la manière des gens du Nord, et avaient pour arme principale de grandes haches d'acier à deux tranchants, qu'ils portaient à la main ou posaient sur l'épaule droite[2]. Cette milice, d'un aspect vraiment redoutable, était renommée, depuis des siècles, par sa discipline sévère et sa fidélité à toute épreuve. L'exemple des premiers Saxons qui s'y enrôlèrent fut suivi par d'autres; et, dans la suite, le corps des *Varings* se recruta surtout d'hommes venus d'Angleterre, ou, comme disaient les Grecs dans leur langage encore classique, de barbares de l'île de Bretagne[3]. L'idiome anglo-saxon, ou un dialecte mélangé de saxon et de danois, devint, à l'exclusion du grec, le langage officiel de ces gardes du palais impérial; c'était dans cette langue qu'ils recevaient les ordres de leurs chefs, et qu'eux-mêmes adressaient à l'empereur, dans les grands jours de fête, leurs félicitations et leurs vœux[4].

1. Waring signifie un homme d'armes; les Grecs écrivaient *βάραγγοι*. (Hist. Bizant. t. XI, p. 43.)

2. Πελεκυφόροι.

3. Stritteri Memoriæ populorum ex Byzantinis scriptoribus col lectæ, sub voce *Varangica*.

4. Stritteri. Ibid.....— Orderici Vitalis Norman. Hist. p. 508.

1070 à 1071. Quant aux Saxons qui ne purent ou ne voulurent pas émigrer, beaucoup d'entre eux se réfugièrent dans les forêts avec leurs familles, et, s'ils étaient riches et puissants, avec leurs serviteurs et leurs vassaux[1]. Les grandes routes, où passaient les convois normands, furent infestées par leurs bandes armées; ils enlevaient par ruse aux conquérants ce que les conquérants avaient enlevé par force, et se faisaient ainsi payer la rançon de leurs héritages, ou vengeaient, par l'assassinat, le massacre de leurs compatriotes[2]. Ces réfugiés sont appelés brigands par les historiens amis de la conquête[3], et ces historiens les traitent, dans leurs récits, comme des hommes librement et méchamment armés contre un ordre de société légitime. « Il se commettait chaque jour, disent-ils, « une foule de vols et d'homicides, causés par la « scélératesse naturelle aux indigènes, et par les « immenses richesses de ce royaume[4]; » mais les indigènes croyaient avoir le droit de reprendre ces richesses qu'on leur avait ôtées; et s'ils devenaient brigands, ce n'était, selon eux, que pour

1. Cum familiâ suâ ad sylvas fugientibus. (Math. Paris. Vitæ abbat. Sancti Albani, p. 29.)

2. Pro amissis patrum suorum prædiis et occisis compatriotis. (Orderic. Vital. p. 512.)

3. Latrones, latrunculi, sicarii.

4. Propter immensas regni hujus divitias et propter innatam indigenis crapulam. (Lelandi collectanea, p. 42.)

rentrer dans leurs propres biens. L'ordre contre lequel ils s'insurgeaient, la loi qu'ils violaient, n'avaient à leurs yeux aucune sanction : aussi le mot anglais *Outlaw*[1] (mis hors la loi, bandit ou brigand) perdit, dès-lors, dans la bouche du peuple subjugué, son ancien sens défavorable. Au contraire, les vieux récits, les légendes et les romances populaires des Anglais, ont répandu une sorte de teinte poétique sur le personnage du banni, sur la vie errante et libre qu'il mène sous les feuilles des bois[2]. Dans ces romances, l'homme mis hors la loi est toujours le plus gai et le plus brave des hommes[3]; il est roi dans la forêt, et ne craint point le roi du pays[4].

1070 à 1071.

Ce fut surtout la contrée du nord, celle qui avait le plus énergiquement résisté aux envahisseurs, qui devint le pays du vagabondage en armes, dernière protestation des vaincus[5]. Les vastes forêts de la province d'York étaient le séjour d'une bande nombreuse, qui avait pour chef un homme ap-

1. *Ut-lage*, selon l'orthographe saxonne, en latin *Utlagus*.

2. ..... Mery and free
Under the leaves soe green.
(Ancient Ballad of Robin Hood.)

3. More mery a man than I am on
Was not in Cristante.
(Ibid.)

4. Ibidem, passim.

5. Monast. anglic. t. I, p. 381.

1070 à 1071. pelé Sweyn, fils de Sigg[1]. Dans les contrées du centre et près de Londres, jusque sous les murs des châteaux normands, on vit se former aussi plusieurs troupes de ces hommes qui, reniant jusqu'au bout l'esclavage, disent les historiens du temps, prenaient le désert pour demeure[2]. Leurs rencontres avec les conquérants étaient toujours sanglantes, et quand ils apparaissaient dans quelque lieu habité, c'était un prétexte pour l'étranger d'y redoubler ses vexations: il punissait les hommes sans armes du trouble que lui causaient les gens armés; et ces derniers, à leur tour, faisaient quelquefois des visites redoutables à ceux qu'on leur signalait comme amis des Normands. Ainsi une terreur perpétuelle régnait sur le pays. Au danger de périr par l'épée de l'homme d'outre-mer, qui se croyait un demi-dieu parmi des brutes, qui ne comprenait ni la prière, ni les raisons, ni les excuses proférées dans l'idiome des vaincus, se joignait encore celui d'être regardé comme traître ou comme suspect par les Saxons indépendants, frénétiques de désespoir, comme les Normands l'étaient d'orgueil[3]. Aussi nul habitant n'osait s'aventurer dans le voisinage de sa propre maison; la

1. Quidam princeps latronum. (Hist. monasterii Selebeiensis, apud biblioth. Labbæi, p. 603.)

2. Jugum renuentibus servitutis. (Math. Paris. Vitæ abbat. p. 29.)

3. Vecordes è superbiâ efficiebantur. (Orderic. Vital. p. 522.)

maison de chaque Anglais qui avait juré la paix et 1070
donné des otages au conquérant était close et for- à 1071.
tifiée comme une ville en état de siége[1]. Elle était remplie d'armes de toute espèce, d'arcs, de flèches, de haches, de massues, de poignards et de fourches de fer; les portes étaient munies de verroux et de barricades. Quand venait l'heure du repos, au moment de tout fermer, l'ancien de la famille se levait, et prononçait à haute voix les prières qui se faisaient alors sur mer aux approches de l'orage; il disait: « Que le Seigneur nous « bénisse et nous aide; » tous les assistants répondaient *Amen*[2]. Cette coutume subsista en Angleterre plus de deux siècles après la conquête[3].

Dans la partie septentrionale de la province de Cambridge, il y a une vaste étendue de terres basses et marécageuses, coupées en divers sens par des rivières. Toutes les eaux du centre de l'Angleterre, qui ne coulent pas dans le bassin de la Tamise ou dans celui de la Trent, vont se jeter dans ces marais, qui, au temps de l'arrière-saison, débordent, couvrent le pays, et se chargent de vapeurs et de brouillards. Une partie de cette contrée humide et fangeuse s'appelait et s'ap-

1. Domus cujuslibet pacifici quasi municipium obsidendum. (Math. Paris. Vitæ abbat. p. 29.)

2. Preces quasi imminente in mari tempestate..... (Ibid.)

3. Quæ consuetudo usquè ad nostra tempora perduravit. (Ibid.)

1070 à 1071. pelle encore l'île d'Ély ; une autre s'appelait l'île de Thorneye ; une troisième, l'île de Croyland. Ce sol, presque mouvant, impraticable pour la cavalerie et pour les soldats pesamment armés, avait plus d'une fois servi de refuge aux Saxons, dans le temps de la conquête danoise[1] ; sur la fin de l'année 1069, il devint un point de réunion pour quelques bandes de partisans, formées de divers côtés contre les Normands[2]. D'anciens chefs déshérités s'y rendirent successivement avec leur clientelle, les uns par terre, les autres, sur des vaisseaux, par l'embouchure des rivières. Ils y élevèrent des retranchements de terre et de bois, et y établirent une grande station armée, qui prit le nom de *Camp du Refuge*[3]. Les étrangers hésitèrent d'abord à les attaquer au milieu des joncs et des saules, et leur laissèrent ainsi le temps d'envoyer des messages dans le pays et hors du pays, et d'avertir, en beaucoup de lieux, les amis de la vieille Angleterre. Devenus forts, ils entreprirent la guerre de parti sur terre et sur mer, ou, pour parler comme les conquérants, la piraterie et le brigandage[4].

1. Voyez livre II, t. I, p. 232.

2. Ad insulam Heliensem et insulam Torneyæ fugientes. (Ingulf. Croyl. p. 905.) — Th. Rudborne, in Angliâ sacrâ, t. I, p. 256.

3. Castra refugii. (Ibid.) — Math. Westmonast.

4. Piratæ maris et latrones regionis. (Monast. anglic. t. I, p. 381.)

Chaque jour, au camp de ces brigands, de ces pirates pour la bonne cause, se rendait quelque Saxon de haut rang, laïc ou prêtre, apportant avec lui les derniers débris de sa fortune, ou la contribution de son église. Eghelrik, évêque de Lindisfarn, et Sithrik, abbé d'un monastère du Devonshire, y vinrent, ainsi que beaucoup d'autres. Les Normands les accusaient d'outrager la religion et de déshonorer la sainte Eglise, en se livrant à un genre de vie criminel et infame[1]; mais ces reproches intéressés ne les arrêtaient pas. L'exemple des prélats insurgés encouragea beaucoup d'hommes, et l'ascendant qu'ils exerçaient sur les esprits, pour le bien comme pour le mal, devint favorable à la cause patriotique. Les gens d'église, jusque-là trop peu ardents pour elle, s'y rallièrent avec plus de zèle. Plusieurs d'entre eux, il est vrai, s'étaient généreusement dévoués; mais la masse avait appliqué aux conquérants le précepte apostolique de la soumission aux puissances[2]. La conquête les avait, en général, moins maltraités que le reste de la nation; toutes leurs terres n'avaient pas été prises; l'asile de leurs habitations n'avait pas été partout violé. Dans les

1070 à 1071.

1. Piraticam aggressus, religionem polluit, ecclesiam infamavit. (Willelm. Malmesb. Vitæ pontific. p. 256.)

2. Præcepto apostoli dicentis: *Deum timete, regem honorificate.* (Orderic. Vital. p. 509.)

1070 à 1071. vastes salles des monastères, où les espions normands ne pénétraient point encore, les Saxons laïcs pouvaient se rassembler en grand nombre, et, sous prétexte de vaquer à des exercices de dévotion, converser et conspirer librement. Ils apportaient avec eux l'argent qu'ils avaient soustrait aux perquisitions des vainqueurs, et le laissaient en dépôt dans le trésor du saint lieu, pour le soutien de la cause nationale, ou pour la subsistance de leurs fils, si eux-mêmes périssaient dans les combats. Quelquefois l'abbé du couvent faisait briser les lames d'or et détacher les pierres précieuses dont les rois saxons avaient orné jadis les autels et les reliquaires, disposant ainsi de leurs dons pour le salut du pays qu'eux-mêmes avaient aimé durant leur vie. Des messagers braves et fidèles transportaient le produit de ces contributions communes, à travers les postes normands, jusqu'au camp des réfugiés[1]; mais ces manœuvres patriotiques ne restèrent pas long-temps secrètes.

Le roi Guillaume, d'après le conseil de Guillaume fils d'Osbert, son sénéchal, ordonna bientôt des perquisitions dans tous les couvents de l'Angleterre, et fit prendre tout l'argent que les riches Anglais y avaient placé en dépôt, ainsi que la plupart des vases, des reliquaires et des ornements

1. Ad cujus mandatum Egfridus, cum thesauris illius ecclesiæ, in Eliensem insulam advenit. (Anglia sacra, p. 610.)

précieux[1]. On enleva aussi des églises, où elles 1070
avaient été déposées, les chartes qui contenaient à 1071.
les fausses promesses de clémence et de justice, faites naguère par le roi étranger, quand il était encore incertain de sa victoire. Cette grande spoliation eut lieu dans le carême qui, suivant l'ancien style du calendrier, termina l'année 1070; et 1071.
aux octaves de Pâques, arrivèrent en Angleterre, d'après les demandes adressées antérieurement par Guillaume, trois légats du siége apostolique. C'étaient Ermenfroy, évêque de Sienne, et les cardinaux Jean et Pierre. Le conquérant fondait de grands desseins sur la présence de ces chargés d'affaires de son allié le pape Alexandre, et il les retint auprès de lui toute une année, les honorant, dit un vieil historien, à l'égal des anges de Dieu[2]. Au milieu de la famine qui faisait périr les Anglais par milliers, des fêtes brillantes furent célébrées dans le palais fortifié de Winchester. Là, les cardinaux romains, plaçant de nouveau la couronne

1. Pecuniam quàm ditiores Angli, propter illius austeritatem et depopulationem in eis deposuerant, auferri præcepit. (Hist. Eliensis, p. 516.) — Permisit devastari omnia monasteria. (Chron. sax. frag. ed. Lye.) — Calicibus et feretris non pepercit. (Anglia sacra, t. I, p. 257.) — Cum chartis in quarum libertatibus Angli confidebant, et quas rex, in arcto positus, observaturum se juraverat. (Math. Westmon. Flores Hist. p. 226.)

2. Audiens et honorans eos tanquàm angelos Dei. (Orderic. Vital. p. 516.)

1071. sur la tête du roi normand, effacèrent la vaine malédiction que l'archevêque d'York, Eldred, avait prononcée contre lui[1].

Après les fêtes, il y eut à Winchester une grande assemblée des étrangers, laïcs ou prêtres, qui s'étaient fait une grande fortune en prenant le bien des Anglais[2]. Les évêques saxons furent sommés d'y comparaître, au nom de l'autorité de l'Église romaine, par des circulaires dont le style hautain pouvait leur présager d'avance l'issue que ce grand concile, comme on l'appelait, devait avoir pour eux. « Bien que l'Église de Rome, disaient les en« voyés, ait le droit de surveiller la conduite de « tous les chrétiens, il lui appartient plus spécia« lement de s'enquérir de vos mœurs et de votre « manière de vivre, à vous, qu'elle a instruits dans « la foi du Christ, et de réparer la décadence de « cette foi que vous tenez d'elle. C'est pour exercer « sur vos personnes cette salutaire inspection que « nous, ministres du bienheureux apôtre Pierre, « et représentants autorisés de notre seigneur le « pape Alexandre, nous avons résolu de tenir avec

1. Cardinales ecclesiæ romanæ coronam ei imposuerunt. (Orderic. Vital. p. 516.) — In regem anglicum confirmaverunt..... (Vita Lanfranci, apud script. rer. franc. t. XIV, p. 32.) —Voyez livre IV, p. 71.

2. Plusieurs prélats de Normandie y assistaient. (Voy. Wilkins concilia.)

« vous un concile, pour rechercher les mauvaises 1071.
« choses qui pullulent dans la vigne du Seigneur,
« et en planter de profitables au bien des corps et
« des ames[1]. »

Le sens réel de ces paroles mystiques était que le nouveau roi, d'accord avec le pape, avait résolu de destituer en masse tout le haut clergé de race anglaise; les légats venaient donner une sorte de couleur religieuse à cette opération politique. Telle était leur mission, et le premier prélat qu'ils frappèrent fut l'archevêque de Canterbury, Stigand, celui qui avait marché en armes à la rencontre de l'étranger, et refusé de le sacrer roi. Mais ces griefs restèrent secrets, et l'arrêt de dégradation ecclésiastique fut motivé sur d'autres causes, sur des prétextes plus honnêtes, comme s'exprime un vieil historien[2]. L'ordination de Stigand fut déclarée nulle; d'abord, parce qu'il avait pris l'archevêché de Canterbury du vivant de l'archevêque Robert, exilé par le peuple anglais; ensuite, parce qu'il avait célébré la messe avec le *pallium* de ce même Robert; et enfin, parce qu'il avait reçu son propre

1. Quæ in vineâ Domini Sabaoth malè pullulant recenseamus, et animarum ac corporum utilitati profutura plantemus. (Wilkins concilia, p. 323.)

2. Honestam de illo voluit habere ultionem. (Chron. Walteri Hemingford. p. 458.)

1071. pallium de Benoît, déclaré anti-pape, et excommunié par l'Église[1].

Quand l'ami du roi Harold et de son pays eut été, selon le langage ecclésiastique, frappé, comme un arbre stérile, par la hache de correction[2], les terres qui lui restaient furent saisies et partagées entre le roi, la reine, et l'évêque de Bayeux, frère du roi[3]. Ceux des évêques anglais sur le compte desquels on ne trouva rien à objecter canoniquement n'en furent pas moins frappés de même. Alexandre, évêque de Lincoln, Eghelmar, évêque de l'Est-anglie, Eghelrik, évêque de Sussex, d'autres prélats et les abbés des principaux monastères, furent déposés presque à la fois[4]. Au moment où l'on prononçait à quelqu'un d'entre eux sa sentence, on le contraignait de jurer, sur l'Évangile, qu'il se regardait comme déchu de sa dignité à tout jamais, et que, quel que fût le successeur qu'on lui donnerait, il ne ferait rien pour le décréditer en protestant contre lui[5]. Ensuite chaque

1. Quem sancta Romana Ecclesia excommunicavit. (Florent. Wigorn. p. 636.) — Voyez liv. III, tom. I, p. 284 et 285.

2. Infructuosam arborem securis animadversionis canonicæ succidit. (Walter. Hemingford. p. 458.)

3. Doomesday-book, t. I, p. 142, 176, 288; tom. II, p. 142.

4. Historia Eliensis, p. 516.

5. Se episcopatum non ampliùs habiturum, nec successori calumniam aut damnum illaturum, jurejurando firmavit. (Lanfranci opera, p. 300.)

évêque dégradé était conduit soit dans une forteresse, soit dans un monastère qui devait lui servir de prison. Ceux qui avaient été autrefois moines, on les recloîtrait de force dans leurs anciens couvents, et l'on publiait officiellement que, dégoûtés du monde et du bruit, il leur avait plu d'aller revoir les anciens compagnons de leur jeunesse[1]. 1071.

Plusieurs membres du haut clergé saxon trouvèrent moyen de se dérober à leur sort; l'archevêque Stigand et l'évêque de Lincoln s'enfuirent tous les deux en Écosse; Eghelsig, abbé de Saint-Augustin, s'embarqua pour le Danemarck, et y resta, quoiqu'il fût réclamé, comme *fugitif du roi*, par un rescrit du conquérant[2]. Eghelvin, évêque de Durham, sur le point de partir aussi pour l'exil, maudit solennellement les oppresseurs de son pays, et les déclara séparés de la communion des chrétiens, suivant les formules graves et sombres par lesquelles cette séparation se prononçait[3]. Mais le bruit de ses paroles frappa en vain les oreilles du roi normand : Guillaume avait des

1. Dehinc ad monasterium ubi nutritus fuerat ab infantiâ repedavit. (Lanfranci opera, p. 300.) — Alderedus abbas Abendoniæ in captione ponitur. (Anglia sacra, t. I, p. 168.) — Custodiæ mancipatus usquè ad finem vitæ. (Hist. Eliensis, p. 516.) — In ergastulo carceris ferro adstrictus. (Ibid. p. 512.)

2. Script. rer. danicar. t. III, p. 256.

3. Zelum Dei habens, oppressores vinculo excommunicationis innodavit. (Math. Westmonast. p. 226.)

1071. prêtres pour démentir les prêtres saxons, comme il avait des épées pour briser les épées saxonnes.

Lanfranc, ce moine d'origine lombarde, qu'on a vu plus haut jouer le rôle de négociateur auprès de la cour de Rome[1], vivait encore en Normandie, fort renommé pour son savoir comme légiste, et toujours également chéri du pape et du nouveau roi[2]. Ce fut lui que les légats d'Alexandre II proposèrent pour remplacer Stigand dans l'archevêché de Canterbury, et Guillaume approuva pleinement ce choix, espérant beaucoup de l'habileté de Lanfranc pour consolider la conquête. La reine Mathilde et les seigneurs de Normandie pressèrent vivement son départ; il fut accueilli avec joie par les Normands d'Angleterre, qui le célébraient hypocritement comme un instituteur envoyé de Dieu pour réformer les mauvaises mœurs des Anglais[3]. Lanfranc fut nommé archevêque par élection du roi et de ses barons, contre l'ancienne coutume de l'église anglo-saxonne, où les prélats étaient choisis par le corps du clergé, et les abbés par les moines[4]. Cet usage était un de ceux que la conquête ne pouvait laisser subsister, et tout le pou-

1. Voyez livre III, tom. I, p. 285.

2. Vita Lanfranci, apud. script. rer. francic. t. XIV, p. 31. — Lanfranci opera omnia, p. 299.

3. Divinitùs Anglis institutor datus. (Orderic. Vital. p. 520.)

4. Regis et omnium optimatum ejus benevolà electione. (Ibid. p. 519.) — Anglia sacra, t. I, p. 785.

voir religieux, aussi bien que le pouvoir civil, 1071.
devait passer des indigènes aux conquérants.

Lorsque l'archevêque Lanfranc fit sa première entrée dans la métropole qu'on lui donnait à régir, il ne put s'empêcher d'être saisi d'un profond sentiment de tristesse, en voyant l'état où les Normands l'avait réduite. L'église du Christ, à Canterbury, était dévastée par le pillage et l'incendie, et le grand autel, dépouillé d'ornements, se trouvait presque enterré sous les décombres[1]. Aux fêtes de la Pentecôte, il y eut un second concile tenu à Windsor, et Thomas, l'un des chapelains du roi, fut nommé archevêque d'York, à la place du Saxon Eldred, qui était mort de chagrin. Thomas, de même que Lanfranc, trouva son église métropolitaine détruite par le feu, avec ses ornements, ses chartes, ses titres et ses priviléges; il trouva le territoire de son diocèse tout ravagé, et les Normands qui l'habitaient, si attristés par le spectacle de leurs propres dévastations, qu'ils hésitaient même à s'établir sur les terres qu'ils avaient prises[2]. Thomas se mit en possession de tous les

1. Cùm Cantuarium primò venisset, et ecclesiam Salvatoris, quam regere susceperat, incendio atque ruinis pænè nihilifactam invenisset, mente contristatus est. (Eadmeri Historia novorum, p. 7.)

2. Quandò archiepiscopatum suscepit, civitas Eboraca et tota regio circà à Normannis ferro et flammâ penitùs fuit destructa ....

1071. domaines de l'église d'York; mais nul homme, Normand ou Saxon, ne voulut les prendre à ferme, soit par dégoût, soit par terreur[1].

1071 à 1072. Le pape envoya à Lanfranc son propre pallium, en signe d'investiture, et le combla de messages flatteurs : « Je vous désire, lui disait-il, et ne me « console de votre absence, qu'en pensant aux « heureux fruits que l'Angleterre va recueillir par « vos soins[2]. » C'est ainsi que, regardées de loin, les hideuses opérations de la conquête prenaient des couleurs agréables. La mission de Lanfranc en Angleterre, sa mission spéciale et avouée, c'était de faire servir la religion à l'asservissement des Anglais, et d'étouffer le peuple vaincu, comme dit un historien, sous les embrassements mutuels de la royauté et du sacerdoce[3]. Pour atteindre plus sûrement ce but, le nouvel archevêque de Canterbury suggéra au conquérant un nouveau plan de constitution ecclésiastique, plan aussi favorable à l'ambition du prélat qu'à la stabilité de la conquête. « Il faut, disait Lanfranc au roi Guil- « laume, qu'il n'y ait en Angleterre qu'un seul

incensa quoque metropolis ecclesia..... cuncta circumcircà hostili vastatione invenit depopulata. (Chron. Thomæ Stubbs, p. 1708.)

1. Ipsis etiam Normannis in tantum animus defecerat, ut terras et honores, qui eis offerebantur, recipere non auderent. (Ibid.)

2. Lanfranci opera. Epist., p. 337.

3. Dùm regnum et sacerdotium in nostrum detrimentum mutuos commutarent amplexus. (Chron. Gervasii Cantuar. p. 1333.)

« chef religieux, pour que la royauté que vous 1071 à 1072.
« avez conquise se maintienne dans son intégrité.
« Il faut que l'église d'York, l'église du pays des
« rébellions, quoique régie par un Normand, de-
« vienne sujette de celle de Kent; il faut surtout
« que l'archevêque d'York ne jouisse point de la
« prérogative de sacrer les rois d'Angleterre, de
« crainte qu'un jour, soit de force, soit de bon
« gré, il ne prête son ministère à quelque Saxon
« ou Danois, élu par les Anglais en révolte[1]. »

L'église de Kent ou de Canterbury avait été, comme on l'a vu plus haut, la première église fondée par les missionnaires venus de Rome, au milieu des Saxons encore païens[2]. Sur cette primauté dans le temps, s'était établie l'idée vague d'une sorte de prééminence hiérarchique, mais sans qu'il en résultât pour l'église de Kent, ni pour ceux qui la gouvernaient, aucune suprématie effective. Le siége métropolitain d'York était resté l'égal de l'autre, et tous deux exerçaient conjointement la haute surveillance sur tous les évêchés de l'Angleterre[3]. C'est cet ordre de choses que l'archevêque Lanfranc entreprit de réduire à l'unité

1. ..... Unus ab illius provinciæ indigenis et ab Eboracensi archiepiscopo rex crearetur. (Thomæ Stubbs, p. 1706.)

2. Voyez livre I, t. I, p. 85.

3. Duo metropolitani, non solùm potestate, dignitate et officio, sed suffraganeorum numero pares. (Thomæ Stubbs, p. 1706.)

1071 à 1072. absolue, chose nouvelle, disent les historiens du siècle, chose inouïe avant le règne des Normands[1]. Il évoqua d'anciens priviléges et des actes ambigus de différents papes, qui s'étaient plu à témoigner leur affection pour l'église de Canterbury, fille aînée de la papauté en Bretagne. Il établit comme axiome que la loi devait découler d'où avait découlé la foi, et que de même que le pays de Kent était sujet de Rome, parce qu'il en avait reçu le christianisme, par une raison semblable, le pays d'York devait être hiérarchiquement soumis à celui de Kent[2].

Thomas, l'archevêque normand d'York, dont une pareille politique tendait à ruiner l'indépendance personnelle, fut assez peu dévoué à la cause de la conquête pour entreprendre de s'opposer à cette nouvelle institution[3]. Il pria son collègue Lanfranc de citer quelques titres authentiques à l'appui de ses prétentions. C'était une demande embarrassante: mais le Lombard l'éluda, en assurant que les actes en bonne forme et les titres

1. Ut Britannia uni quasi primati subderetur.... nova res huic nostro sæculo et à tempore quo in Angliâ Normanni regnare cæperunt, Anglis inaudita. (Eadmeri Hist. p. 3.)

2. Sicut Cantia subjicitur Romæ, quòd ex eâ fidem accepit, ita Eboracum subjiciatur Cantiæ. (Lanfranci opera omnia, p. 378.)

3. Eboracensis ecclesiæ antistes adversùm me palàm murmuravit, clàm detraxit, et calumniam suscitavit. (Lanfranci epist. apud Wilkins concil. p. 326.)

ne lui manqueraient point, si, par malheur, tout n'avait péri, quatre ans auparavant, dans l'incendie de son église [1]. Cette réponse évasive termina le différend, grâce à certains avertissements officiels que reçut l'adversaire indiscret du confident du roi Guillaume: car on lui signifia que si, en vue de la paix et de l'unité du royaume, il ne se résignait pas à recevoir la loi de son collègue, et à reconnaître que le siége d'York n'avait jamais été l'égal de l'autre siége métropolitain, lui et tous ses parents seraient bannis de l'Angleterre [2]. Thomas n'insista plus, et fit son devoir de fidèle enfant de la conquête; il renonça, entre les mains de Lanfranc, à tout le pouvoir que ses prédécesseurs avaient exercé au sud de l'Humber, et, faisant profession solennelle d'obéissance et de fidélité, ne garda plus que le nom d'archevêque; car Lanfranc, sous le titre de primat, en réunit seul tous les droits [3]. Selon le langage des vainqueurs, il devint, par la grâce de Dieu, le père de toutes les églises, et, selon le langage des vaincus, toutes

1071 à 1072.

1. In eâ combustione atque abolitione quam nostra ecclesia antè quadriennium perpessa est. (Lanfranci opera, p. 301.)

2. Propter unitatem et pacem regni..... suî suorumque expulsionem de Angliâ comminatus est. (Th. Stubbs, p. 1706.)

3. Th. Rudborne, in Angliâ sacrâ, t. I, p. 253. — Ab universis Angliæ episcopis, priùs ab aliis sacratis, professionem exegit. (Chron. Henrici Knyghton, p. 2347.)

1071 à 1072. tombèrent sous son joug et furent ses tributaires[1]. Il en chassa qui il voulut; il y mit des Normands, des Français, des Lorrains, des hommes de tous pays et de toutes races, pourvu qu'ils ne fussent pas Anglais[2]; et il est à remarquer que, dans la dépossession générale des anciens prélats de l'Angleterre, on épargna les hommes de naissance étrangère naturalisés dans le pays. Tels étaient Hermann, Guis, et Walter ou Gautier, tous trois Lorrains, qui conservèrent les évêchés de Wells, de Sherborn et de Hereford.

La plupart des évêchés et des abbayes de l'Angleterre furent employés, comme l'avaient été naguère les biens des riches, la liberté des pauvres et la beauté des femmes, à payer les dettes de la conquête. Un certain Remi, natif de Fécamp, reçut l'évêché de Dorchester, et ensuite celui de Lincoln, pour solde d'un navire et de soixante bateaux qu'il avait fournis au conquérant[3]. Cet homme, et les autres prélats venus d'outre-mer,

1. Dispositione divinâ. (Lanfranci opera, p. 306.) — Omnes Angliæ subjugavit ecclesias et tributarias effecit. (Gervas. Cantuar. p. 1333.)

2. Alienigenæ de quâcumque aliâ natione quæ sub cœlo est..... tantùm tunc Anglos abominati sunt. (Ingulf. Croyl. apud script. oxonienses, p. 7.)

3. Voy. liv. III, t. I, p 317. — Episcopatum, si vinceret, pactus. (Will. Malmesb. Gest. pontific. p. 290.) — Episcopatum à W° post rege facto emerat. (Eadmeri hist. p. 7.)

comme un arrière-ban de milice, pour mettre, en quelque sorte, la dernière main à l'invasion, et accomplir ce que les soldats n'avaient pu ou n'avaient osé faire, expulsèrent partout les moines qui, selon une coutume particulière à l'Angleterre, vivaient sur les domaines des églises épiscopales; et le roi Guillaume les en remercia, pensant, dit un contemporain, que des moines de race anglaise ne pouvaient lui souhaiter que du mal[1]. Une nuée d'aventuriers partis de la Gaule vint fondre sur les prélatures, les archidiaconats, les doyennés de l'Angleterre[2]. La plupart affichèrent dans leur nouvel état l'immoralité la plus déhontée; l'un d'eux fut tué par une femme à qui il voulait faire violence[3]; d'autres se rendirent fameux par leur gloutonnerie et leurs débauches[4]. Robert de Limoges, évêque de Litchfield, pilla le monastère de Coventry; il prit les chevaux et les meubles des religieux qui l'habitaient, ouvrit, par effraction, leurs cassettes, et finit par faire abattre leur maison, pour bâtir avec les matériaux un palais épiscopal,

1071 à 1072.

1. Eadmeri hist. p. 10. — Monachorum anglicanorum sibi semper mala increpantium. (Ingulf. Croyl. p. 913.)

2. Dabantur laïcis, pro famulatu, episcopatus et abbatiæ, ecclesiarum præpositiuræ, archidiaconatus et decaniæ. (Orderic. Vital. p. 523.)

3. Henrici Knyghton, p. 2348.

4. Lautitiarum appetentissimus, uno et ipso immani commisso infamis. (Willelm. Malmesb. ed. Gale, p. 377.)

1071 à 1072. dont l'ameublement fut payé par la fonte des ornements d'or et d'argent qui décoraient l'église[1]. Ce même Robert fit un décret pour interdire aux clercs saxons l'usage des aliments nourrissants et des livres instructifs, de crainte, dit l'historien, que la bonne nourriture et la science ne leur donnassent trop de force et de hardiesse contre leur évêque[2].

Les évêques normands dédaignèrent, presque tous, d'habiter dans les anciens chefs-lieux des diocèses, qui étaient, pour la plupart, de petites villes, et se transportèrent dans des lieux où il y avait soit de meilleures terres à prendre, soit une plus nombreuse population à rançonner: c'est ainsi que Coventry, Lincoln, Chester, Salisbury, Thedford, devinrent des villes épiscopales[3]. En général, la passion du gain se montra, chez les prêtres de l'invasion, plus âpre que chez les soldats mêmes; leur tyrannie, mêlée de lâcheté, était plus dégoûtante encore que la brutalité des hommes

1. Arcas eorum fregisti, equos et omnes proprietates quas habebant rapuisti. Domos eorum destruxisti. (Epist. Lanfranci ad Robert. Cestrensem episc. Lanfranci opera, p. 315.) — Ex unâ trabe ecclesiæ corrosit 500 marcas argenti. (Anglia sacra, t. I, p. 445.)

2. Monachos loci illius agresti victu cibavit, et non nisi triviali litteraturâ permisit informari, ne deliciæ aut litteræ redderent monachos contra episcopum elatos. (Henr. Knyghton. ed. Selden. p. 2352.)

3. Scriptores oxonienses, p. 73. — Lanfranci opera, p. 357. — Notæ ad chron. saxon.

d'épée[1]. Les abbés normands maniaient aussi l'épée, mais contre des moines sans armes; et plus d'un couvent anglais fut le théâtre d'exécutions militaires; dans celui que gouvernait un certain Turauld ou Torauld, venu de Fécamp, l'abbé avait pour coutume de crier: *A moi, mes hommes d'armes*, toutes les fois que ses religieux ou ses subordonnés lui résistaient en quelque point de discipline ecclésiastique. Ses exploits belliqueux devinrent même si célèbres, que le conquérant se crut obligé de l'en punir, et que, par un genre de châtiment bizarre, il l'envoya régir le couvent de Péterborough, dans la province de Northampton, poste dangereux à cause du voisinage du camp de refuge des Saxons, mais fort convenable, disait Guillaume, à un abbé si bon soldat[2]. Délivrés de ce chef redoutable, les moines n'en furent pas plus heureux; car ils reçurent à sa place un certain Guérin de Lire, qui, selon les paroles d'un ancien récit, prit dans leurs bourses jusqu'au dernier écu, pour se faire un renom auprès de ceux qui naguère l'avaient vu pauvre[3]. Ce Guérin fit

1071 à 1072.

1. Stipendiarii, non monachi, sed tyranni, intrudebantur. (Orderic. Vital. p. 523.)

2. Qui magis se agit militem quàm abbatem. (Will. Malmesb. ed. Gale, p. 372.)

3. Idoneus monachorum marsupia evacuare, undècumque nummos rapere; ut apud eos, qui eum olim pauperem vidissent, compararet jactantiam. (Anglia sacra, t. II. p. 41.)

1071 à 1072. déterrer de l'église les cadavres des abbés de race anglaise, ses prédécesseurs, et jeter leurs ossements hors des portes[1].

Pendant que de pareils traits avaient lieu en Angleterre, la renommée allait publiant au dehors, par la plume des clercs salariés, ou qui souhaitaient de l'être, que Guillaume le puissant, le victorieux, le pieux, civilisait ce pays, jusque-là barbare, et y ranimait le christianisme, auparavant fort négligé[2]. La vérité, toutefois, ne fut pas entièrement étouffée: les plaintes des opprimés parvinrent même jusqu'à Rome; et, dans cette cour romaine, que les historiens du temps accusent d'être si vénale[3], il se trouva quelques hommes consciencieux qui dénoncèrent la révolution opérée en Angleterre, comme odieuse et contraire aux lois ecclésiastiques. La dégradation en masse des évêques et des principaux abbés saxons et l'intrusion des Normands furent vivement blâmées[4]. Mais la mort d'Alexandre II, et l'avénement,

1. Omnium ossa, conglobata ut acervum ruderum, ecclesiæ foribus alienavit. (Anglia sacra, t. II, p. 41.)

2. Cujus insulæ rex effectus (Willelmus) barbaros illius mitigavit mores, cultumque christianæ religionis, qui in eâ modicus erat, ampliavit. (Historiæ fragm. apud rer. francic. script. t. XI, p. 162.)

3. Cùm fama Romanos notâ cupiditatis asperserit. (Radulphi de Diceto Imagines historiar., apud. script. rer. franc. t. XIII, p. 202.)

4. Prisci abbates, quos canonicæ leges non damnabant, secu-

sous le nom de Grégoire VII, de cet archidiacre Hildebrand, qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, avait déployé tant de zèle en faveur de l'invasion, réduisirent presque au silence les accusateurs de la nouvelle Église, fondée par la conquête normande[1]. Sa légitimité canonique cessa d'être mise en question, et deux individus seulement, Thomas, archevêque d'York, et Remi, évêque de Lincoln, furent cités à la cour pontificale, l'un parce qu'il était fils de prêtre, l'autre parce qu'il avait acheté à deniers comptants la dignité épiscopale[2]. 1071 à 1072.

Lanfranc partit avec eux, muni de présents pour le pape et les principaux citoyens de Rome. Tous les trois distribuèrent largement l'or des Anglais dans la ville des apôtres, et s'y firent par là un grand renom[3]. Cette conduite leur aplanit toutes les difficultés; l'affaire des deux prélats normands fut arrangée sous main, et, au lieu d'enquête sur leur compte, il n'y eut qu'une scène d'apparat, où tous les deux remirent au pape, en signe d'obéissance, leur anneau et leur bâton pastoral.

laris comminatione potestatis terrebantur, et sine synodali discussione de sedibus suis fugabantur. (Orderic. Vital. p. 523.) — Eadmeri Hist. p. 7.

1. Voyez livre III, t. I, p. 310.

2. Primus namque presbyteri filius erat. (Henrici Knyghton, p. 2648.)

3. De divitiis anglicis larga munera cupidis Romanis, et sic mirabiles Latiis..... visi sunt. (Eadmeri Hist. p. 7.)

1071 à 1072. Lanfranc plaida leur cause, en prouvant qu'ils étaient utiles et même nécessaires au nouveau roi, pour les nouveaux arrangements du royaume[1]; et le pape lui répondit: « Décide l'affaire comme « tu l'entendras, toi qui es le père de ce pays; je « remets à ta disposition les deux verges pasto- « rales[2]. » Lanfranc les prit et les rendit à Remi et à Thomas; puis, ayant lui-même reçu de Grégoire VII la confirmation de son titre de primat de toute l'Angleterre, il repartit avec ses compagnons.

Ainsi les églises des Anglais continuèrent d'être livrées, sans obstacle, et avec l'aveu de l'Église romaine, à des clercs venus de tous pays. Le prélat de race étrangère prononçait devant un auditoire saxon ses homélies en langue française, et quand elles étaient écoutées patiemment, ou par surprise ou par terreur, l'homme d'outre-mer s'enorgueillissait de la puissance de ses discours, qui, disait-il, s'insinuaient, par miracle, dans l'oreille des barbares[3]. Une sorte de pudeur et l'envie d'offrir au monde chrétien autre chose que ce ridicule

1. Novo regi, in novis regni dispositionibus, pernecessarios. (Eadmeri Hist. p. 7.)

2. Tu es pater illius patriæ. (Ibid.)

3. Qui, licet latinè vel gallicè loquentem minùs intelligerent, tamen, intendentes ad illum, virtute verbi Dei, ad lacrymas sæpè compuncti. (Gervas. Cantuar. scriptores Oxon. p. 115.)

spectacle fit rechercher par le roi Guillaume quelqu'un des hommes que l'opinion du temps préconisait au loin, à cause de l'austérité de leur vie religieuse. Tel était Guimond, moine du couvent de la Croix-Saint-Leufroi, en Normandie; le roi lui envoya l'invitation de passer la mer, et il obéit sans délai aux ordres de son seigneur temporel. Quand il fut arrivé en Angleterre, le conquérant lui dit qu'il avait dessein de l'y retenir, et de l'élever à une haute dignité ecclésiastique; voici ce que répondit le moine, si l'on en croit un historien postérieur de peu d'années[1]: 1071 à 1072.

« Beaucoup de motifs m'engagent à fuir les « dignités et le pouvoir ecclésiastique; je ne les « énoncerai point tous. Je dirai seulement que je « ne conçois pas de quelle manière il me serait « possible d'être dignement le chef religieux « d'hommes dont je ne connais ni les mœurs ni la « langue, et dont les pères, les frères, les amis, « sont morts sous votre épée, ou sont déshérités, « bannis, emprisonnés, durement asservis par « vous[2]. Parcourez les saintes Ecritures, voyez si « quelque loi y tolère que le pasteur du troupeau « de Dieu lui soit imposé violemment par le choix

1. Orderic. Vital. p. 524.

2. Quorum patres carosque parentes et amicos occidistis gladio, vel exhæredatos opprimitis exilio, vel carcere indebito, vel intolerabili servitio. (Ibid.)

1071 à 1072. « d'un ennemi. Ce que vous avez ravi par la guerre, « au prix du sang de tant d'hommes, pourriez-« vous sans péché le partager avec moi, avec ceux « qui, comme moi, ont juré mépris au monde, et, « pour l'amour du Christ, se sont dépouillés de « leurs propres biens? C'est la loi de tous les reli-« gieux que de s'abstenir de rapines, et de n'ac-« cepter aucune part de butin, même comme of-« frande à l'autel; car, ainsi que le disent les Ecri-« tures, celui qui offre en sacrifice le bien des « pauvres fait comme s'il immolait le fils en pré-« sence de son père[1]. Quand je me rappelle ces « préceptes divins, je me sens troublé de frayeur; « votre Angleterre me semble une vaste proie; et « je crains de la toucher, elle et ses trésors, à l'égal « d'un brasier ardent....[2] »

Le moine de Saint-Leufroi repassa la mer, et retourna au fond de son cloître; mais le bruit se répandit bientôt qu'il avait exalté la pauvreté des religieux au-dessus de la richesse des prélats, et nommé rapine, à la face du roi et de ses barons, l'acquisition de l'Angleterre; qu'enfin il avait traité de ravisseurs et d'intrus tous les évêques et les abbés

1. Omnium religiosorum lex est à rapinâ abstinere. (Orderic. Vital. p. 524.)

2. Totam Angliam quasi amplissimam prædam dijudico, ipsamque, cum gazis suis, velut ignem ardentem, contingere formido. (Ibid. p. 525.)

installés dans ce pays contre la volonté des Anglais[1]. Ses paroles déplurent à beaucoup de gens qui, ne se souciant pas de l'imiter, le calomnièrent et firent tant par leurs intrigues, qu'ils le contraignirent à quitter le pays. Guimond se rendit à Rome, et de là en Apulie, dans l'une des villes conquises et possédées par les Normands[2]. 1071 à 1072.

La haine que le clergé de la conquête portait aux indigènes de l'Angleterre s'étendit jusque sur les saints de race anglaise, et, dans plus d'un lieu, leurs tombeaux furent ouverts et leurs ossements dispersés[3]. Tout ce qui avait été anciennement un objet de vénération dans le pays, fut regardé, par les nouveaux venus, comme vil et méprisable[4]. Mais l'aversion violente qu'inspiraient aux Normands les saints anglais tenait à des raisons politiques, autres que leur dédain commun pour tout

1. Quòd obtentum Angliæ, in præsentià regis et optimatum ejus, rapinam appellaverit, et quòd omnes episcopos vel abbates qui, nolentibus Anglis, in ecclesiis Angliæ prælati sunt, rapacitatis arguerit. (Orderic. Vital. p. 525.)

2. Verba igitur ejus multis displicuerunt... (Ibid.)

3. Tipho quodam et nauseâ sanctorum corporum. (Anglia sacra, t. II, p. 41.)

4. Pænè cuncta quæ ab Anglis antiquitùs quasi sacro-sancta celebrabantur, nunc vix postremæ auctoritatis habentur. (Eadmeri Hist. novor. p. 126.)

1071 à 1072. ce qu'honoraient les vaincus. Souvent la religion n'avait été pour les Anglo-Saxons qu'un reflet du patriotisme, et parmi les saints qu'on invoquait alors en Angleterre, plusieurs l'étaient devenus en mourant de la main de l'ennemi, au temps des invasions danoises, comme Elfeg, archevêque de Canterbury, et Edmund, roi de l'Est-Anglie[1]. De pareils saints devaient porter ombrage aux nouveaux envahisseurs; car leur culte encourageait l'esprit de révolte, et consacrait de vieux souvenirs de bravoure et d'indépendance. Aussi les prélats étrangers, et à leur tête l'archevêque Lanfranc, ne tardèrent-ils pas à proclamer que les saints saxons n'étaient pas de vrais saints, ni les martyrs saxons de vrais martyrs[2]. Guérin de Lire attaqua saint Adhelm; Lanfranc entreprit de dégrader saint Elfeg, et tourna en ridicule sa mort et son refus courageux de payer rançon aux Danois: « Il serait « trop aisé d'être martyr, disait le primat lombard, « s'il suffisait pour cela de tenir plus à l'argent « qu'à la vie[3]. » Peut-être dans des vues analogues, et pour donner une nouvelle direction à l'esprit des Anglais, il fit saisir, par toute l'An-

1. Voyez livre II, t. I, p. 140 et 172.

2. Angli, inter quos vivimus, quosdam sibi instituerunt sanctos quorum incerta sunt merita. (Anglia sacra, t. II, p. 162.)

3. Et quòd occisus fuerit, non pro confessione nominis Christi, sed quia pecuniâ se redimere noluit. (Anglia sacra. t. II, p. 162.)

gleterre, les exemplaires des Écritures, et les corrigea de sa main, sous prétexte que l'ignorance saxonne en avait anciennement corrompu le texte; mais tout le monde ne crut point à cette assertion hautaine, et Lanfranc, malgré sa renommée de vertu et de science, encourut, dans son temps, le reproche d'avoir falsifié les livres saints[1]. 1071 à 1072.

Des violences faites à la conviction populaire, soit superstitieuse, soit raisonnable, sont souvent plus puissantes pour exciter le courage des opprimés, que la perte même de la liberté et du bien-être. Les insultes prodiguées aux objets d'une ancienne dévotion, les souffrances des évêques, une sorte de haine fanatique contre les innovations religieuses de la conquête, agitèrent fortement les esprits, et devinrent le mobile d'une grande conspiration, qui s'étendit sur toute l'Angleterre[2]. Beaucoup de prêtres s'y engagèrent, et trois prélats s'en déclarèrent les chefs : c'étaient Frithrik, abbé de Saint-Alban, Wulfstan, évêque de Worcester, le seul homme de race anglaise qui eût encore un évêché, et Walter, évêque de Hereford, Flamand de naissance, le seul parmi les étrangers,

1. Quæ rudis simplicitas anglicana corruperat ab antiquo. (Edward Brown, Fasciculi rerum expetendarum, in Angliâ sacrâ, t. I, p. 55.)

2. Plures convocando, exercitum numerosum ac fortissimum conflaverunt. (Math. Paris. Vitæ abbatum, p. 30.)

1071 à 1072. évêques avant la conquête, qui se soit montré fidèle à la cause de sa patrie adoptive[1]. Le nom du jeune roi Edgar fut prononcé de nouveau ; il circula des chants populaires où on l'appelait *le beau, le brave, l'enfant chéri de l'Angleterre*[2]. Les deux frères Edwin et Morkar quittèrent, pour la seconde fois, la cour du Normand. La ville de Londres, jusque-là paisible et résignée à la domination étrangère, commença à se montrer turbulente, et, comme disent les vieux historiens dans un langage malheureusement trop vague, à résister en face au roi Guillaume[3].

Pour conjurer ce nouveau péril, Guillaume prit le parti qui lui avait déjà réussi plus d'une fois, celui de promettre et de mentir. Frithrik et les autres chefs des insurgés, invités par ses messages à se rendre à Berkhamsted, pour traiter de la paix, vinrent à ce lieu de mauvais augure, où, pour la première fois, des mains saxonnes avaient touché, en signe de sujétion, la main armée du conquérant. Ils y trouvèrent le roi et le primat Lanfranc, son conseiller le plus intime. Tous deux affectèrent

1. Math. Paris. Vitæ abbatum, p. 30.

2. Speciosissimum et fortissimum.....undè in Angliam tale exiit eulogium :

« Edgar Ethelinge,
« Engelondes derelinge. »
(Ibid.)

3. Cives Londoniæ in faciem restiterunt. (Ibid.)

à leur égard un air de douceur et de bonne foi[1]; 1071 à 1072.
et il y eut, sur les intérêts réciproques, une longue discussion qui se termina par un accord. Toutes les reliques de l'église de Saint-Alban avaient été portées au lieu des conférences; un missel fut ouvert sur ces reliques, à la page de l'Évangile; et le roi Guillaume, se plaçant dans la situation où lui-même autrefois avait placé Harold, jura, par les saints ossements et par les sacrés Évangiles, d'observer inviolablement les bonnes et anciennes lois que les saints et pieux rois d'Angleterre, et surtout le roi Edward, avaient établies ci-devant[2]. L'abbé Frithrik et les autres Anglais, satisfaits de cette concession, répondirent au serment de Guillaume par le serment de fidélité qu'on prêtait aux anciens rois, et se séparèrent ensuite, rompant la grande association qu'ils avaient formée pour la délivrance du pays[3]. L'évêque Wulfstan fut député vers l'ouest, dans la province de Chester, pour y calmer les esprits, et faire une visite pastorale dont aucun prélat normand n'osait encore se charger[4].

1. Et serenâ facie, vocavit eos ad pacem. (Math. Paris. Vitæ abbatum, p. 30.)

2. Juravit super omnes reliquas ecclesiæ Sancti Albani, tactisque sacrosanctis Evangeliis, bonas et approbatas antiquas regni leges..... inviolabiliter observare. (Ibid.)

3. Ad propria læti recesserunt (Ibid.)

4. Episcopatûs ei Cestrensis visitatio à Lanfranco commissa est...

1071 à 1072. Ces bonnes et antiques lois, ces lois d'Edward, dont la promesse avait le pouvoir d'apaiser les insurrections, n'étaient point un code particulier, un système de dispositions écrites, et l'on entendait simplement par ces mots l'administration douce et populaire qui avait existé en Angleterre au temps des rois nationaux. Durant la domination danoise, le peuple anglais, dans ses prières adressées au vainqueur, demandait, sous le nom de lois d'Ethelred, l'anéantissement du régime odieux de la conquête[1]; demander les lois d'Edward, sous la domination normande, c'était former le même souhait, mais un souhait inutile, et que, en dépit de ses promesses, le nouveau conquérant ne pouvait remplir. Quand bien même il eût maintenu, de bonne foi, toutes les pratiques légales de l'ancien temps, quand même il les eût fait observer à la lettre par ses juges étrangers, elles n'auraient point porté leurs anciens fruits. Il y avait erreur de langage dans les demandes de la nation anglaise; car ce n'était pas le défaut d'observance de ses vieilles lois criminelles ou civiles qui rendait sa situation si désastreuse, mais la ruine de son indépendance et de

ea enim provincia Normannis inaccessa et impacata. (Anglia sacra, t. II, p. 256.)

1. Voyez livre II, t. I, p. 246.

son existence comme nation[1]. Ni Guillaume ni 1071
ses successeurs ne montrèrent jamais une grande à 1072.
haine pour la législation saxonne, soit civile, soit criminelle; ils la laissèrent observer en beaucoup de points, et les Saxons ne s'en trouvèrent pas mieux. Ils laissèrent le taux des amendes, pour le vol et le meurtre commis contre des Anglais, varier comme avant la conquête, suivant la division des grandes provinces[2]; ils laissèrent le Saxon accusé de meurtre et de brigandage se justifier, selon l'antique usage, par le fer rouge et l'eau bouillante, tandis que le Français, accusé par un Saxon, se défendait par le duel ou simplement par le serment, selon la loi de Normandie[3]. Cette différence de procédure, toute au détriment de la population vaincue, ne disparut qu'après un siècle et demi, quand les décrets de l'Église romaine eurent interdit partout les jugements du feu et de l'eau[4].

1. Ils requirent estre gouvernez comme li reis Édouard les avoit gouvernez. (Chron. de Normandie, rec. des hist. de la France, t. XII, p. 239.)

2. Si home occist altre,..... XX livres en Merchenlae et XXV liv. en Westsaxenlae. (Lois de Guillaume-le-Conquérant. — Ingulf. Croyl. Script. oxon. p. 89.)

3. Anglicus se purget per judicium ferri, Francigena se defendat per bellum, et si Anglicus non audeat probare per bellum, defendat se Francigena pleno juramento (s'en escondira per plein serment). (Leges Willelm. nothi, apud Johan. Brompton.)

4. Notæ ad Eadmerum, ed. Selden. p. 204.

1071 à 1072. D'ailleurs, parmi les anciennes lois saxonnes, il s'en rencontrait quelques-unes qui devaient être spécialement favorables à la conquête, comme celle qui rendait les habitants de chaque district responsables de tout délit commis dans le district, et dont l'auteur serait inconnu[1]; loi commode entre les mains de l'étranger pour mettre la terreur dans le pays. Quant à ces sortes de lois, il était de l'intérêt du conquérant de les maintenir; et quant aux autres, relatives à des transactions particulières, leur maintien lui était à peu près indifférent. Aussi exécuta-t-il, en ce sens, la promesse qu'il avait faite aux conjurés saxons, sans s'inquiéter si eux-mêmes comprenaient autrement cette promesse. Il fit venir auprès de lui, à Londres, douze hommes de chaque province, qui déclarèrent, sous le serment, les anciennes coutumes du pays[2]; ce qu'ils dirent fut rédigé en une espèce de code dans l'idiome français du temps, seul langage légal reconnu par le gouvernement de la conquête. Ensuite, les hérauts normands allèrent criant à son de cor, dans les villes et dans les bourgades, « les

1. Borhs, frith-borhs, borhsholders.

2. Electi sunt de singulis comitatibus 12 viri sapientiores, quibus jurejurando injunctum erat coràm rege Willelmo ut, quoàd possent, legum suarum et consuetudinum sancita patefacerent, nil prætermittentes, nil addentes. (Th. Rudborn. in Angliâ sacrâ, p. 259.)

« lois que le roi Guillaume octroyait à tout le 1071 à
« peuple d'Angleterre, les mêmes que le roi Ed- 1072.
« ward, son cousin, avait tenues avant lui[1]. »

Les lois d'Edward furent publiées; mais le temps d'Edward ne revint pas pour les habitants de l'Angleterre. Le bourgeois ne retrouva point sa municipalité libre, ni le paysan sa franchise territoriale, et dès lors, aussi bien qu'auparavant, tout Normand eut le privilége de tuer un Anglais, sans crime, et même sans péché aux yeux de l'Église, pourvu qu'il le crût en révolte[2]. Les chefs de la dernière conjuration ne tardèrent pas à éprouver combien peu de valeur réelle avait cette concession, en apparence si satisfaisante. Et, comme il arrive toujours dans de semblables circonstances, du moment que leur association fut dissoute, tous se virent persécutés par l'homme en pouvoir qu'ils avaient contraint de capituler avec eux. « Ce tyran, « disent les chroniques, n'avait osé les affronter « quand ils étaient réunis, mais dispersés, il les

1. Ces sont les leis et les coustumes que li reis Williaume grantat a tout le peuple de Angleterre, ice les meismes que li reis Edward, son cosin, tint devant lui. (Ingulf. Croyl., script. Oxon. p. 88.)

2. Qui, post consecrationem regis, hominem occiderint, sicut de homicidiis spontè commissis, pœniteant, hoc excepto, ut si quis de illis quemque, qui adhuc repugnabant regi, occidit vel percussit. (Decreta præsulum Normannor. apud Wilkins concilia, p. 364.)

1071 à 1072. « attaqua et les écrasa un à un[1]. » L'évêque Walter s'enfuit dans le pays de Galles; les soldats normands eurent ordre de le poursuivre jusque dans ce pays, sur lequel ne s'étendait point la domination du roi Guillaume; mais il leur échappa, à la faveur des forêts et des montagnes[2]. Le roi Edgar, s'apercevant qu'on lui dressait des piéges, prit de nouveau la fuite vers l'Ecosse. Quant à l'évêque Wulfstan, homme faible d'esprit et de caractère, il donna personnellement toutes les sûretés qu'on exigeait de lui, et de cette manière il trouva grâce auprès du roi; il offrit à l'abbé de Saint-Alban d'obtenir, au même prix, son pardon; mais Frithrik fut plus fier[3]. Il assembla tous ses moines dans la salle du chapitre, et, prenant congé d'eux avec émotion : « Mes frères, mes amis, leur dit-il, « voici le moment où, selon les paroles de l'Écri- « ture sainte, il nous faut fuir de ville en ville de- « vant la face de nos persécuteurs[4]. » Emportant avec lui quelques provisions et des livres, il gagna

1. Tyrannus inexorabilis, quos non poterat confœderatos et congregatos superare, singulos dispersos ac semotos studuit infestare et subpeditare. (Math. Paris. Vitæ abbat. p. 31.)

2. In abditis Walliæ vix tutus latitavit. (Ibid.)

3. Et, cùm posset ipsum Wulstanus regi vel archiepiscopo pacificare, ipse abbas noluit ei credere. (Ibid.)

4. Fratres ac filii... fugiendum est à facie persequentium, è civitate in civitatem. (Ibid.)

secrètement l'île d'Ely et le camp du refuge, où 1071 à
il mourut peu de temps après[1]. 1072.

Le roi Guillaume, irrité de ce que l'abbé de Saint-Alban lui avait échappé, tourna toute sa fureur contre le monastère. Il en saisit les domaines, en fit arracher les forêts, et résolut de le détruire de fond en comble[2]. Mais le primat Lanfranc lui en fit des reproches, et, à force d'instances, obtint de lui, sous prétexte de dévotion, la conservation du couvent, et la licence d'y placer, comme abbé, un homme de son choix. A son arrivée en Angleterre, Lanfranc avait amené avec lui un jeune homme appelé Paul, qui était son parent, ou son propre fils, selon l'opinion de quelques-uns[3]; et c'est à ce jeune homme, encore sans fortune, qu'il donna l'abbaye vacante par la fuite du Saxon Frithrik. Le premier acte administratif du nouvel abbé fut de démolir les tombeaux de tous ses prédécesseurs, qu'il qualifiait de brutes et d'idiots parce qu'ils étaient de race anglaise[4]. Paul fit venir de Normandie ses parents, qui étaient fort pauvres, et leur distribua les offices et les biens

1. Math. Paris. Vitæ abbatum, p. 31.

2. Extirpatis sylvis et depauperatis hominibus, totumque cœnobium destruxisset, nisi... (Ibid.)

3. Et, ut quidam autumant, filius. (Ibid.) — Notæ ad Eadmer. p. 196.

4. Quos brutos et idiotas consuevit appellare, contemnendo eos quasi Anglicos. (Math. Paris. Vitæ abbat. p. 52.)

1071 à 1072. de son église[1] : « Ils étaient tous, dit l'ancien historien, de la plus grossière ignorance, et la « plupart de mœurs si infames, qu'il y aurait honte « à les décrire[2] »

Il faut que le lecteur se reporte maintenant vers l'île d'Ely, vers cette terre marécageuse et plantée de roseaux, comme s'expriment les chroniques du temps, qui était le dernier asile de l'indépendance anglo-saxonne[3]. L'archevêque Stigand et l'évêque Eghelwin quittèrent l'Écosse pour s'y rendre[4]. Edwin et Morkar, après avoir quelque temps erré par les forêts et les campagnes, y arrivèrent aussi avec d'autres chefs[5]. Le roi, qui venait de réussir, par sa seule ruse, à dissoudre la conjuration des prêtres patriotes, essaya de même la tromperie, avant d'employer la force contre les Saxons du camp d'Ely. Morkar fut, pour la troisième fois, dupe de ses fausses paroles : il se laissa persuader d'abandonner le camp du refuge et de retourner à la cour[1] ; mais à peine eut-il mis le pied hors des

1. Parentibus suis normannicis, de substantiâ ecclesiæ. (Math. Paris. Vitæ abbat. p. 53.)

2. Litteraturæ ignaris, et origine ac moribus ignobilibus quæ non possunt scribi. (Ibid.)

3. Paludum terra. (Chron. saxon. Gibson, p. 177.)

4. Anglia sacra, t. II, p. 610.

5. Vagati per campos et sylvas. (Ibid. p. 181.)

6. Falsis allegationibus simpliciter acquievit. (Orderic. Vital. p. 521.)

retranchements élevés par ses compagnons, qu'il fut saisi et mis aux fers dans une forteresse, dont le gardien était Roger, fondateur et propriétaire du château de Beaumont, en Normandie[1]. Edwin quitta aussitôt l'île d'Ely, non pour se soumettre comme son frère, mais pour travailler à le délivrer. Durant six mois il chercha du secours et rassembla des amis en Angleterre, en Ecosse, et dans le pays de Galles[2]; mais, au moment où il se trouvait assez fort pour exécuter son entreprise, deux traîtres le dénoncèrent et le vendirent aux Normands. Il se défendit long-temps, avec vingt cavaliers, contre des forces supérieures. Ce combat eut lieu près des côtes de la mer du Nord, vers laquelle le chef saxon faisait retraite, espérant trouver quelque moyen de s'y embarquer; mais il fut arrêté par un ruisseau que la marée montante avait grossi. Accablé par le nombre, il succomba; ses ennemis lui coupèrent la tête, et la portèrent au conquérant[3], qui s'attendrit et pleura, disent quelques historiens, sur le sort d'un homme qu'il aimait et qu'il aurait voulu attacher à sa fortune. 1072.

Tel fut le destin d'Edwin et de Morkar, fils

1. Cautelæ Rogerii, oppidani Belmontis, mancipavit. (Ord. Vital. p. 521.)—Beaumont-le-Roger, département de la Seine-Inférieure.

2. Sex igitur mensibus à Scotis, Guallis et Anglis auxilia sibi quæsivit. (Ibid.)

3. Ad hoc facinus exæstuatiò marina Normannos adjuvat..... proditores, pro favore illius, caput ei domini sui deferebant. (Ibid.)

1072. d'Alfgar, beaux-frères du roi Harold, tous deux victimes de la cause qu'ils avaient plusieurs fois abandonnée. Leur sœur, nommée Lucie, éprouva le sort de toutes les femmes anglaises demeurées sans protecteur. Elle fut livrée en mariage à Ives Taille-bois, chef d'auxiliaires angevins, qui reçut, avec elle, tous les anciens domaines de la famille d'Alfgar[1]. La plus grande partie de ces terres était située aux environs de Spalding, vers les confins des provinces de Cambridge et de Lincoln, dans la contrée marécageuse qu'on appelait Hol-land, c'est-à-dire le Pays-Bas, près du camp des réfugiés d'Ely. Ives Taille-bois s'établit dans ce lieu; il devint, pour les fermiers de l'ancien domaine, ce que, dans la langue saxonne, on appelait le *hlaford*, et par contraction le *lord* de la terre[2]. Ce nom signifiait originairement distributeur du pain; et c'est ainsi que, dans la vieille Angleterre, on désignait le chef d'une grande maison, celui dont la table nourrissait beaucoup d'hommes. Mais à cette signification inoffensive se substituèrent d'autres idées, des idées de domination et de servitude, lorsque les hommes de la conquête reçurent des

1. Quorum sororem, nomine Luciam, cum omnibus terris eorum, Ivoni Taylbois, tùm andegavensi comiti, maritavit. (Monast. anglican. t. I, p. 306.)

2. Dominus Spaldingæ et totius Hollandiæ. (Ibid.) — Ingulf. Croyl. ed. Gale p. 94.

indigènes le nom de *lords*. Le lord étranger fut un 1072.
maître; les habitants du domaine tremblèrent en sa présence, et n'approchèrent qu'avec terreur de son manoir ou de sa *halle*, comme parlaient les Saxons, demeure autrefois hospitalière, dont la porte était toujours ouverte et le foyer toujours allumé, maintenant fortifiée, murée, crénelée, garnie d'armes et de soldats, à la fois citadelle pour le maître et prison pour le voisinage.

« Aussi, dit un contemporain, tous les gens du « pays-bas avaient grand soin de paraître humbles « devant Ives Taille-bois, et de ne lui adresser la « parole qu'un genou en terre [1]; mais quoiqu'ils « s'empressassent de lui rendre tous les honneurs « possibles, et de payer tout ce qu'ils lui devaient, « et au-delà, en redevances et en services, de son « côté, il n'avait pour eux ni affabilité ni bienveil-« lance. Au contraire, il les vexait, les tourmen-« tait, les torturait, les emprisonnait, les accablait « de corvées, et, par ses cruautés journalières, « contraignait la plupart d'entre eux de vendre « le peu qu'ils possédaient encore, et de s'en aller « en d'autres pays [2]. Par un instinct diabolique, il « se plaisait à malfaire pour le mal seul : souvent

1. Eum omnes Hoylandenses genu flexo deprecabantur ut dominum. (Ingulf. Croyl. ed. Saville, p. 902.)

2. Sed torquens et tribulans, angens et angarians, incarcerans et excrucians, et quotidiè novis servitiis onerans, plurimos omnia

1072. « il lançait ses chiens à la poursuite du bétail des « pauvres gens, dispersait les animaux domestiques « à travers les marécages, les noyait dans les lacs, « ou les mutilait de diverses manières, et les ren« dait incapables de servir en leur brisant les « membres ou le dos[1]. »

Une partie des moines anglais de l'abbaye de Croyland habitaient près de Spalding, dans une succursale que le monastère possédait à la porte même du manoir de ce redoutable Angevin. Il leur fit éprouver encore plus violemment qu'au reste du voisinage les effets de sa manie destructive contre tout ce qui était saxon, ou appartenait à des Saxons[2]. Il estropiait leurs chevaux et leurs bœufs, tuait leurs moutons et leurs oiseaux de basse-cour, accablait leurs fermiers d'exactions, et faisait assaillir leurs serviteurs sur les routes à coups de bâton ou d'épée[3]. Les moines essayèrent auprès de lui les supplications et les offres ; ils donnèrent des présents à ses valets ; « ils tentèrent tout

sua vendere, et alias patrias quærere, compellebat. (Ingulf. Croyl. ed. Saville, p. 902.)

1. Instinctu diabolico..... in mariscos oves, canibus suis insectans, et crebrò spinis ac tibiis jumentorum fractis. (Ibid.)

2. In januis ejus quotidiè conversantes, in tantum tribulavit. (Ibid.)

3. Jumentis eorum, tàm bobus quàm equis, multotiès mutilatis, ovibus ac avibus quotidiè enecatis, cùm famuli Prioris gladiis et fustibus in compitis sæpiùs cæderentur. (Ibid.)

et souffrirent tout, dit l'histoire contemporaine[1]; 1072.
« puis voyant que leurs efforts étaient superflus « et que la malice du tyran et des siens ne faisait « que s'accroître, ils prirent avec eux les vases « sacrés, leurs lits et leurs livres, et laissant leur « habitation en la main de Dieu tout-puissant, « secouant la poussière de leurs pieds contre les « fils du feu éternel, ils retournèrent à Croyland[2]. »

Ives Taille-bois, joyeux de leur retraite, fit partir promptement un message pour Angers, sa ville natale, demandant qu'on lui envoyât des moines, auxquels il offrait, disait-il, une maison honnête et suffisante pour un prieur et cinq religieux, toute bâtie, toute meublée, bien pourvue de terres et de fermages[3]. Les moines français passèrent le détroit et s'emparèrent de la succursale de Croyland. L'abbé du lieu, qui, par hasard, était encore un Anglais, eut la hardiesse d'adresser quelques plaintes au conseil du roi contre le chef angevin; mais Ives Taille-bois fut absous et félicité même de tout ce qu'il avait commis en vexations, en pillages et en meurtres[4]. « Ces étrangers se sou-

1. Post innumera suis ministris donaria, post peracta omnia. (Ingulf. Croyl. p. 902.)

2. Relictâ cellâ in manu Domini, excutientes pulverem pedum suorum in filios ignis æterni. (Ibid.)

3. Paratam et ædificatam, et tenementis satìs ditatam. (Ibid.)

4. Prædas et pressuras, cædes et cæteras injurias Ivonis Talbois justificant et acceptant. (Ibid.)

1072. « tenaient mutuellement, dit l'ancien narrateur ; ils « formaient une ligue étroite, serrés les uns contre « les autres, comme sur le corps du dragon l'é- « caille est jointe à l'écaille[1]. »

Il y avait, dans ce temps, en Flandre un Saxon nommé Hereward, anciennement établi dans ce pays, et à qui des émigrés anglais, fuyant leur patrie, après y avoir tout perdu, annoncèrent que son père était mort, que son héritage paternel était la propriété d'un Normand, et que sa vieille mère avait subi et subissait encore une foule d'afflictions et d'insultes[2]. A cette nouvelle, Hereward se mit en route pour l'Angleterre, et arriva, sans être soupçonné, au lieu habité autrefois par sa famille; il se fit reconnaître de ceux de ses parents et de ses amis qui avaient survécu à l'invasion, les détermina à se réunir en troupe armée, et, à leur tête, attaqua le Normand qui avait insulté sa mère et occupait son héritage[3]. Hereward l'en chassa et prit sa place; mais contraint, pour sa propre sûreté, de ne point s'en tenir à ce seul exploit, il continua la guerre de partisan aux environs de sa

1. Velùti in corpore Behemoth squama squamæ conjuncta fuisset. (Ingulf. Croyl. p. 901.)

2. Paternam hæreditatem, munere regis, cuidam Normanno donari, matremque viduam multis injuriis et molestiis affligi. (Ibid.)

3. Collectâque cognatorum non contemnendâ manu..... de suâ hæreditate procùl fugat et eliminat. (Ibid.)

demeure, et soutint, contre les gouverneurs des forteresses et des villes voisines, de nombreux combats, où il se signala par sa bravoure, son adresse et sa force extraordinaires[1]. Le bruit de ses actions d'éclat se répandit par toute l'Angleterre, et les regards des vaincus se tournèrent vers cet homme avec un sentiment d'espérance; on fit sur ses aventures et à sa louange des vers populaires qui maintenant ont péri, mais qui furent long-temps chantés dans les rues, aux oreilles des conquérants, grace à leur longue ignorance de l'idiome du peuple anglais[2]. 1072.

L'héritage reconquis sur les Normands par le Saxon Hereward était situé à Brunn, aujourd'hui Bourn, au sud de la province de Lincoln, près de l'abbaye de Croyland, non loin de celle de Peterborough et des îles d'Ely et de Thorneye: les insurgés de ces cantons ne tardèrent pas à pratiquer des intelligences avec les bandes que commandait le brave chef de partisans. Frappés de sa renommée et de son habileté, ils l'invitèrent à se rendre auprès d'eux, pour être leur capitaine, et Hereward, cédant à leur prière, passa au camp du refuge avec

1. Ingentia prælia et mille pericula, tàm contra regem Angliæ, quàm comites et barones et præfectos et præsides. (Ingulf. Croyl. p. 899.)

2. Prout adhùc in triviis canuntur. (Ibid.)

1072. tous ses compagnons[1]. Avant de prendre le commandement d'hommes dont plusieurs étaient membres de la haute milice saxonne, espèce de confrérie ou de corporation autorisée par les anciennes lois du pays, il voulut s'y faire agréger lui-même, et devenir, suivant l'expression des auteurs contemporains, un homme de guerre légitime[2]. L'institution d'une classe supérieure parmi ceux qui se vouaient aux armes, et de cérémonies sans lesquelles nul ne pouvait être admis dans cet ordre militaire, avait été apportée et propagée dans tout l'occident de l'Europe par les peuples germaniques qui démembrèrent l'empire romain. Cette coutume existait en Gaule, et, dans la langue romane de ce pays, un membre de la haute milice se nommait *cavalier* ou *chevalier*, parce que les guerriers à cheval étaient alors, dans toute la Gaule, et en général sur le continent, la principale force des armées. Il n'en était point de même en Angleterre; la perfection de la science équestre n'entrait pour rien dans l'idée qu'on s'y formait de l'homme de guerre accompli; les deux seuls éléments de cette idée étaient la jeunesse et la force, et, en langue saxonne, on appelait *Kniht*, c'est-à-dire *jeune-*

1. Celeri nuncio ad eos accersitus, dux belli et magister militum efficitur. (Ingulf. Croyl. p. 901.)

2. Nondùm militari baltheo legitimè se accinctum..... legitimæ militiæ..... militem legitimum. (Ibid.)

homme, celui que les Français, les Normands, les 1072.
Gaulois méridionaux et même les Allemands, appelaient *homme de cheval*[1].

Malgré cette différence, les cérémonies par lesquelles un guerrier était agrégé à la haute milice nationale, en Angleterre et sur tout le continent, étaient exactement les mêmes; l'aspirant devait se confesser un soir, veiller dans l'église toute la nuit suivante, et le matin, à l'heure de la messe, placer son épée sur l'autel, la recevoir des mains de l'officiant, et communier après l'avoir reçue[2]. Tout combattant qui s'était soumis à ces diverses formalités était dès lors réputé un homme de guerre en titre, et capable de servir et de commander dans tous les grades[3]. C'était de cette manière qu'un homme d'armes était fait chevalier en France et dans toute la Gaule, à l'exception de la Normandie, où, par un reste des usages danois, l'investiture de la chevalerie avait lieu sous des formes plus militaires et moins religieuses. Les Normands avaient même coutume de dire que celui qui s'était fait ceindre l'épée par un clerc à longue robe n'était point un vrai chevalier, mais

1. Al. *Knight*, aut *Cild*. al. *Child*. Les Allemands avaient pareillement employé le mot *Hild* ou *Held*, avant celui de *Reiter* ou *Ritter*.

2. Anglorum erat consuetudo ut, qui militiæ legitimè consecrandus esset, vespere præcedente... (Ingulf. Croyl. p. 901.)

3. Sic denuò miles legitimus permaneret. (Ibid.)

1072. un bourgeois sans prouesse[1]. Ce propos dédaigneux fut proféré contre le Saxon Hereward, quand les chevaliers avec lesquels il s'était souvent mesuré apprirent qu'il venait d'aller au monastère de Peterborough, prendre le baudrier militaire de la main d'un abbé saxon. Toutefois, il y eut alors, de la part des Normands, autre chose que leur mépris habituel pour les rites de la consécration sacerdotale; ils ne voulaient pas qu'un Anglais de race obtînt, de quelque manière que ce fût, le droit de s'intituler *chevalier* comme eux, et de réclamer les égards que les chevaliers de toute nation devaient avoir l'un pour l'autre. Leur orgueil, comme vainqueurs, paraît avoir été, dans cette occasion, plus vivement blessé, que leur point d'honneur, comme guerriers, ne l'était par la cérémonie religieuse; car eux-mêmes, dans la suite, se soumirent à cette cérémonie, et accordèrent aux évêques le droit de conférer la chevalerie[2].

Le monastère de Peterborough était alors gouverné par ce même Brand qui, après son élection par les moines du lieu, était allé demander à

1. Hanc consecrandi milites consuetudinem Normanni abominantes, non militem legitimum talem tenebant, sed socordem equitem et quiritem degenerem deputabant. (Ingulf. Croyl. p. 901.)

2. Voyez Sharon Turner, Hist. des Anglo-Normands, t. I, p. 140.

Edgar la confirmation de son titre d'abbé[1]. Cet 1072.
homme, d'un esprit fier et incapable de plier, ne songeait en aucune manière à rentrer en grâce auprès du roi Guillaume. En se prêtant à faire, pour un chef de rebelles, la cérémonie de la bénédiction des armes, il donna un second exemple de courage patriotique et de mépris pour le pouvoir étranger. Sa perte était inévitable; mais la mort l'enleva de ce monde avant que les soldats normands vinssent le saisir au nom du roi; et c'est alors que fut envoyé, comme son successeur, à l'abbaye de Peterborough, le Normand Turauld, ce moine batailleur déjà nommé ci-dessus[2]. Turauld, menant avec lui cent soixante hommes bien armés, s'arrêta dans la ville de Stamford, à quelques lieues de Peterborough, et envoya des coureurs pour observer la position des réfugiés anglais, et s'assurer des obstacles qu'il trouverait à prendre possession de l'abbaye[3]. De leur côté, les réfugiés, avertis de l'approche du Normand, firent une descente au monastère, et, trouvant les moines peu résolus à se défendre contre l'abbé et ses hommes d'armes, ils enlevèrent tous les objets précieux qu'ils trouvèrent, des croix, des vases,

1. Voyez livre IV, p. 25.
2. Page 143.
3. Venit Turoldus abbas et 160 homines cum eo benè armati omnes... (mid his frencisce men.) (Chron. saxon. Gibson, p. 177.)

1072. des étoffes, et les transportèrent, par eau, dans leur quartier, afin d'avoir, disaient-ils, des gages de la fidélité du couvent[1]. Le couvent ne fut pas fidèle, et reçut les étrangers sans résistance.

Turauld s'y installa comme abbé, et prit soixante-deux hydes de terre sur les domaines de l'église pour le salaire ou le fief de ses soldats[2]. L'Angevin Ives Taille-bois, vicomte de Spalding, proposa bientôt à l'abbé, son voisin, une expédition de guerre contre Hereward et le camp des Saxons. Turauld parut accepter la proposition avec joie; mais comme sa bravoure était moins grande contre les gens armés que contre les moines, il laissa le vicomte angevin s'avancer seul à la découverte, au milieu des forêts de saules qui servaient de retranchements aux Saxons, et demeura fort en arrière avec quelques Normands de haut parage[3]. Pendant qu'Ives entrait d'un côté dans le bois, Hereward en sortit par l'autre, assaillit à l'improviste l'abbé et ses Normands, les fit tous prisonniers, et les retint dans ses marais jusqu'à ce qu'ils eussent payé une rançon de trois mille marcs[4].

1. For thes mynstres holdscipe. (Chron. sax. p. 177.)

2. Chronicon abbatiæ Petroburgensis, p. 47.

3. Sed venerabilis abbas, ac majorés proceres qui cum eo fuerant, angustias sylvarum ingredi formidantes... (Petri Blesensis continuatio Ingulfi Croyl. p. 125.)

4. In locis abditis custodivit. (Ibid.)

Cependant la flotte danoise, qui, après avoir 1072.
passé dans le golfe de l'Humber l'hiver de 1069, repartit au printemps sans livrer aucun combat, et causa ainsi la seconde prise de la ville d'York, était arrivée en Danemarck. Ses chefs furent mal accueillis, à leur retour, par le roi Sven, dont ils avaient violé les ordres en se laissant gagner par Guillaume. Le roi irrité bannit son frère Osbiorn; et, prenant lui-même le commandement de la flotte, fit voile pour la Grande-Bretagne[1]; il entra dans l'Humber, et, au premier bruit de son approche, les habitants de la contrée voisine se soulevèrent encore, vinrent au-devant des Danois, et firent alliance avec eux[2]. Mais, dans ce pays si dévasté, si abattu par les exécutions militaires, il n'y avait plus assez de moyens pour entreprendre efficacement une grande résistance. Le roi danois repassa la mer, et ses capitaines et ses guerriers, continuant leur route vers le sud, descendirent dans le golfe de Boston, et, par l'embouchure de l'Ouse et de la Glen, arrivèrent dans l'île d'Ely. Les réfugiés les y accueillirent comme des libérateurs et des amis[3].

1. Florent. Wigorn. p. 636.

2. Et ejus regionis incolæ obviàm ei venerunt, et fœdus inibant cum eo. (Chron. saxon. Gibson, p. 177.)

3. Deinde venerunt in Elig, atque Angli de omni paludum terrâ iis sese adjunxerunt. (Ibid.)

1072. Aussitôt que le roi Guillaume fut informé de l'apparition de la flotte danoise, il envoya en toute hâte des messages et des présents au roi Sven en Danemarck; et ce roi, qui, si peu de temps auparavant, avait puni son frère d'avoir trahi les Saxons, gagné lui-même on ne sait pourquoi, car il y a beaucoup de choses obscures dans l'histoire de ce temps, les trahit à son tour[1]. Les Danois, stationnés sur leurs vaisseaux, près d'Ely, reçurent l'ordre de faire retraite: ils ne se contentèrent pas de s'éloigner simplement; mais ils enlevèrent et emportèrent avec eux une partie du trésor des insurgés, et, entre autres choses, les croix, les vases sacrés et les autres ornements de l'abbaye de Peterborough. Alors, de même qu'en l'année 1069, le roi normand rassembla toutes ses forces contre les Saxons délaissés. Le camp du refuge fut investi par terre et par eau, et les assaillants construisirent de toutes parts des digues et des ponts sur les marais. Hereward et les autres chefs, parmi lesquels on distinguait Siward Beorn, compagnon de la fuite du roi Edgar, résistèrent quelque temps avec bravoure. Guillaume commença, du côté de l'occident, à travers les lacs couverts de joncs, une chaussée qui devait être longue de trois mille

1. Tunc duo reges Willelmus et Swanus in gratiam rediêre. (Chron. saxon. Gibson, p. 177.)

pas; mais ses travailleurs étaient continuellement 1072.
inquiétés et troublés dans leur ouvrage.

Hereward faisait des attaques si brusques, il employait des stratagèmes si imprévus, que les Normands, frappés d'une crainte superstitieuse, attribuèrent ses succès à l'assistance du démon. Croyant le combattre avec ses propres armes, ils eurent recours à la magie; Ives Taille-bois, désigné par le roi pour surveiller les travaux, fit venir une sorcière qui devait, selon lui, déconcerter par ses enchantements toutes les ruses de guerre des Saxons[1]. La magicienne fut placée sur une tour de bois à la tête des ouvrages commencés; mais au moment où les soldats et les pionniers s'avançaient avec confiance, Hereward déboucha par le côté, et, mettant le feu aux champs de roseaux, fit périr dans les flammes la sorcière et la plus grande partie des hommes d'armes et des travailleurs normands[2].

Ce succès des insurgés ne fut pas le seul; malgré la supériorité de l'ennemi, ils l'arrêtèrent à force d'adresse et d'activité. Durant plusieurs

1. Quamdam sortilegam, exercitui præponere... et ejus carminibus et increpationibus adversarios non posse resistere. (Petri Blesensis contin. Ingulf. Croyl. p. 125.)

2. Occurrebat à latere sagacissimus baro Herwardus de Brunâ arundinetum proximum inflammans, et tàm magam quàm milites omnes foco et flammâ extinguens. (Ibid)

1072. mois, la contrée d'Ely tout entière resta bloquée comme une ville de guerre, ne recevant aucune provision du dehors. Il y avait dans l'île un couvent de moines, qui, ne pouvant supporter la famine et les misères du siége, envoyèrent au camp du roi, et offrirent de lui livrer un passage, s'il promettait de les laisser en possession de leurs biens. L'offre des moines fut acceptée, et deux seigneurs normands, Gilbert de Clare et Guillaume de Garenne, engagèrent leur foi pour l'exécution de ce traité. Grâce à la trahison des religieux d'Ely, les troupes royales pénétrèrent inopinément dans l'île, tuèrent mille Anglais, et, cernant de près le camp du refuge, forcèrent le reste à mettre bas les armes[1]. Tous se rendirent, à l'exception de Hereward, qui, audacieux jusqu'au bout, fit sa retraite par des lieux impraticables, où les Normands n'osèrent le poursuivre[2].

Il gagna, de marais en marais, les terres basses de la province de Lincoln, où des pêcheurs saxons, qui portaient chaque jour du poisson au poste normand voisin, le reçurent dans leurs bateaux, lui et ses compagnons, et les cachèrent sous des tas de paille. Les bateaux abordèrent auprès du poste, comme à l'ordinaire : le chef et ses

1. John Stow's annals, p. 115.

2. Præter Herewardum solum singulosque ejus sequaces, quos ipse viriliter eduxit. (Chron. saxon. ed. Lye, et ed. Gibson.)

soldats, connaissant de vue les pêcheurs, ne conçurent ni alarmes ni soupçons; ils apprêtèrent leur repas, et se mirent tranquillement à manger sous leurs tentes. Alors Hereward et ses amis s'élancèrent, la hache à la main, sur les étrangers qui ne s'y attendaient point, et en tuèrent un grand nombre. Les autres s'enfuirent, abandonnant le poste qu'ils gardaient et laissant leurs chevaux tout sellés, dont les Anglais s'emparèrent[1]. 1072.

Ce hardi coup de main ne fut pas le dernier exploit du grand capitaine de partisans. On le vit se promener encore en plusieurs lieux avec sa bande recrutée de nouveau, et dresser des embûches aux Normands, sans jamais leur faire de quartier, ne voulant pas, dit un auteur du temps, que ses compatriotes eussent péri sans vengeance[2]. Il avait avec lui cent hommes bien armés et d'une fidélité à toute épreuve, parmi lesquels on distinguait, comme les plus dévoués et les plus braves, Ibe Winter, son frère d'armes, Enghelrik, son proche parent, Itel, Alfrik et Sexwald. Quand l'un d'entre eux, dit un vieux poète, rencontrait trois Normands, jamais il ne refusait le combat, et,

1. Poème sur l'histoire des Anglo-Saxons, par Geoffroy Gaymar, auteur du douzième siècle. Mss. bibl. Reg. — Mus. Britannique 13 A XXI, fol. 143, col. 2.

2. Insidias exquisitas. (Math. Paris. p. 5.) — Inultos abire ad inferos non permisit. (Ingulf. Croyl. p. 902.)

1072. pour le chef, souvent il lui arriva de tenir tête à sept ennemis [1]. Il paraît que la gloire de Hereward, si cher à tous les cœurs saxons, lui gagna l'amour d'une dame nommée Alftrude, qui avait conservé de grands biens, probablement parce que sa famille s'était de bonne heure déclarée pour le nouveau roi. Elle offrit sa main au chef des rebelles, par admiration pour son courage; mais craignant en même temps les dangers et les aventures, elle usa de son empire sur lui pour le décider à vivre en repos, et à faire sa paix avec le conquérant [2].

Hereward, qui l'aimait, se rendit à ses instances, et, comme on disait alors, accepta la paix du roi. Mais cette paix ne pouvait être qu'une trêve : malgré la parole de Guillaume, et peut-être d'après ses ordres, les Normands cherchèrent bientôt à se défaire du redoutable chef saxon. Sa maison fut plusieurs fois assaillie à l'improviste; et un jour qu'il reposait en plein air après son dîner, une troupe d'hommes armés, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Bretons, le surprit et l'entoura. Il était sans cotte de mailles et n'avait pour arme

1. En plusieurs lieux ossi avint
K' encontre seit très-bien se tint.
(Mss. de Geoffroy Gaymar, fol. 144, col. 1.)

2. Co fu Alftrued ki comandout
A Hereward ke moult amout.....
Al rei se deveit acorder.
(Ibid. fol. 144 b, col. 2.)

qu'une épée et une courte pique dont les Saxons 1072.
marchaient toujours munis. Éveillé en sursaut par le bruit, il se leva, et sans s'effrayer du nombre : « Traîtres félons, dit-il, le roi m'a donné sa paix; « et si vous en voulez à mes biens ou à ma vie, par « Dieu, je vous les vendrai cher[1]. »

En disant ces mots, Hereward poussa sa lance avec tant de vigueur contre un chevalier qui se trouvait en face de lui, qu'il lui perça la poitrine à travers son haubert. Malgré plusieurs blessures, il continua de frapper de sa demi-pique, tant qu'elle dura; puis il se servit de l'épée; et cette arme s'étant brisée sur le heaume d'un de ses ennemis, il combattit encore avec le tronçon qui lui restait dans la main. Quinze Normands, dit la tradition, étaient déjà tombés autour de lui, lorsqu'il reçut à la fois quatre coups de lance[2]. Il eut encore la force de se tenir à genoux, et, dans cette position, saisissant un bouclier qui était par terre, il en frappa si rudement au visage Raoul de Dol, chevalier breton, que du coup il le renversa mort;

1. Moult ferement dist as Franceis
Trieve m'aveit doné li reis.....
Fels traîtres vendrai men cher.

(Ms. de Geoffroy Gaymar, fol. 144 b, col. 1.)

2. Meis quatre en vindrent a son ié
Ki l'ont feru parmi le corps
Od quatre lances l'ont feru.

(Ibid.)

1072. mais en même temps lui-même défaillit et expira. Le chef de la troupe, nommé Asselin, lui coupa la tête, jurant, par la vertu de Dieu, que, de sa vie, il n'avait vu un si vaillant homme. Ce fut dans la suite un dicton populaire parmi les Saxons et même parmi les Normands, que s'il y en avait eu quatre comme lui en Angleterre, jamais les Français n'y seraient entrés, et que, s'il ne fût pas mort de cette manière, un jour ou l'autre, il les eût chassés tous[1].

Ainsi fut détruit, en l'année 1072, le camp d'Ely, qui avait donné un moment l'espoir de la liberté à cinq provinces. Long-temps après la dispersion des braves qui s'y étaient réfugiés, on trouvait encore, sur ce coin de terre marécageuse, les traces de leurs retranchements, et les restes d'un fort de bois, que les habitants du lieu nommaient le château de Hereward[2]. Beaucoup de ceux qui avaient mis bas les armes eurent les mains coupées ou les yeux crevés, et, par une sorte de dérision atroce, le vainqueur les renvoya libres

1 Et s'il eust od li tels trais
Mai y entraissent les Franceis,
E s'il ne fust issi occis
Tuz les en chassat fors del païs.

(Mss. de Geoffroy Gaymar, fol. 144 b, col. 2.)

2. Quod usquè in hodiernum diem castellum Herwardi à comprovincialibus nuncupatur. (Math. Paris. p. 5.)

en cet état[1]; d'autres furent emprisonnés dans des châteaux-forts sur tous les points de l'Angleterre. L'archevêque Stigand fut condamné à la réclusion perpétuelle; l'évêque de Durham, Eghelwin, accusé par les Normands d'avoir dérobé les trésors de son église, parce qu'il les avait employés à soutenir la cause patriotique, fut renfermé à Abingdon, où, peu de mois après, il mourut de faim[2]. Un autre évêque, Eghelrik, fut mis en prison dans l'abbaye de Westminster, pour avoir, disait la sentence rendue par les juges étrangers, attenté à la paix publique et exercé la piraterie[3]. Mais le jugement des Anglais et l'opinion populaire sur son compte étaient bien différents; on le loua, tant qu'il vécut, et, après sa mort, on l'honora comme saint. Les pères enseignèrent à leurs enfants à implorer son intercession; et, un siècle après, il venait encore des visiteurs et des pèlerins à son tombeau[4]. 1072.

La trahison des moines d'Ely reçut bientôt sa 1072 à 1073.

1. Manibus truncatis vel oculis erutis, abire permisit. (Chron. saxon. Gibson, p. 181.)

2. Direpti ecclesiæ thesauri accusatus, in carcerem detrusus est, ubi et nimio dolore et fame, seu spontaneâ seu coactâ, obiit. (Anglia sacra, t, I, p. 703.)

3. Quòd turbasset pacem regiam, piraticam adorsus. (Willelm. Malmesb. Vitæ pontific. p. 277.)

4. Sanctitatis opinionem apud homines concepit..... hodièque ejus tumulus nec votis nec frequentiâ petitorum caret. (Ibid.)

1072 à 1073. récompense; quarante hommes d'armes occupèrent leur couvent, comme un poste militaire, et y vécurent à francs quartiers. Chaque matin il fallait que le cellerier leur distribuât des vivres et une solde dans la grande salle du chapitre[1]. Les moines se plaignirent amèrement de la violation du traité qu'ils avaient conclu avec le roi, et on leur répondit que l'île d'Ely avait besoin d'être gardée[2]. Ils offrirent alors la somme de sept cents marcs pour être délivrés de la charge d'entretenir les soldats étrangers, et cette somme, qu'ils se procurèrent en dépouillant leur église, fut portée au Normand Picot, vicomte royal à Cambridge. Le vicomte fit peser l'argent, et trouvant que par hasard il y manquait le poids d'un gros, il accusa judiciairement les moines du crime de fraude envers le roi, et les fit condamner par sa cour à payer trois cents marcs de plus, en réparation de cette offense[3]. Après le paiement des mille marcs, vinrent des commissaires royaux, qui enlevèrent du couvent d'Ely tous les objets de quelque valeur, et firent un recensement des terres de l'abbaye, afin de les partager en fiefs[4]. Les moines se répan-

1. Infrà aulam ecclesiæ quotidiè victum de manu celerarii capientes et stipendia. (Ex Historiâ Eliensi, in Angliâ sacrâ, t. I, p. 613.)

2. Ad custodiam. (Ibid.)

3. John Stow's annals, p. 115.

4. Quidquid optimum in ornamentis et in aliis rebus.... quæ-

dirent en plaintes qui ne furent écoutées de personne; ils invoquèrent la pitié pour leur église, autrefois la plus belle, disaient-ils, entre les filles de Jérusalem, maintenant souffrante et opprimée[1]. Mais pas une larme ne coula, pas une main ne s'arma pour leur cause. 1072 à 1073.

Après l'entière défaite et la dispersion des réfugiés de l'île d'Ely, l'armée normande de terre et de mer se dirigea vers les provinces du nord pour y faire en quelque sorte une battue, et empêcher qu'il ne s'y formât de nouveaux rassemblements. Passant pour la première fois la Tweed, elle entra sur le territoire d'Écosse, afin d'y saisir tous les émigrés anglais, et d'effrayer le roi Malcolm, qui, à leur sollicitation, avait fait, dans la même année, une incursion hostile en Northumberland[2]. Les émigrés échappèrent à cette poursuite, et le roi d'Écosse ne les livra point aux Normands; mais, intimidé par la présence de troupes plus régulières et mieux armées que les siennes, il vint à la rencontre du roi Guillaume, dans un appareil tout pacifique, lui toucha la main en signe d'amitié,

cumque bona ac prædia ecclesiæ militibus suis divisit. (Anglia sacra, t. I, p. 610.)

1. Quondàm famosissima, et inter filias Jerusalem speciosa, calamitatis nunc oppressa amaritudine. (Historia Eliensis, ed. Gale, p. 501.)

2. Credens aliquos ibì ex suis hostibus indomitis vel profugis, apud regem, delituisse. (Willelm. Malmesb. — Math. Paris. p. 56.)

1072 à 1073. lui promit d'avoir ses ennemis pour ennemis, et s'avoua, de plein gré, son vassal et son *homme-lige*, comme on s'exprimait alors[1].

Guillaume se retira satisfait d'avoir enlevé à la cause saxonne le dernier appui qui lui restât; et, à son retour d'Écosse, il fut reçu à Durham par l'évêque Vaulcher, Lorrain de nation, que les Normands avaient mis à la place d'Eghelwin, dégradé par eux et condamné, comme on l'a vu, à un emprisonnement perpétuel. Il paraît que le triste sort du prélat saxon avait excité dans le pays une haine violente contre l'élu des étrangers. Quoique la ville de Durham, située sur des hauteurs, fût très-forte par sa position, Vaulcher ne s'y croyait point en sûreté contre l'aversion des Northumbriens. A sa demande, disent les chroniques, le roi fit bâtir, sur la plus haute colline, une citadelle, où il pût séjourner avec ses gens, à l'abri de toute espèce d'attaque[2].

Cet évêque, après sa consécration à Winchester, avait été accompagné jusqu'à York par une escorte nombreuse de chevaliers normands; et, dans cette ville, le Saxon Gospatrik, devenu, au prix d'une grande somme d'argent, comte du pays au-delà

1. Obviavit ei pacificè, et homo suus devenit... accepto regis Scotorum, cum obsidibus, homagio. (Math. Paris. p. 59.)

2. Ubi episcopus se, cum suis, tutè ab incursantibus habere posset. (Rogerii de Hoved. Annales, p. 454.)

de la Tyne, était venu recevoir le pontife lorrain 1072
pour le conduire à Durham[1]. Ce bon office rendu à 1073.
à la cause de la conquête ne put faire oublier au conquérant que Gospatrik était Anglais, et qu'il avait été patriote: aucune complaisance n'était capable d'effacer cette tache originelle. Dans l'année même, le roi Guillaume enleva au Saxon la dignité qu'il avait achetée, mais sans lui rien restituer; et la raison qu'il allégua fût que Gospatrik avait combattu au siége d'York, et pris part à l'insurrection où avait péri Robert Comine[2]. Saisi du même chagrin et du même remords qu'autrefois l'archevêque Eldred[3], Gospatrik abandonna pour jamais l'Angleterre, et s'établit en Écosse, où sa famille se perpétua long-temps, honorée et opulente[4]. Le gouvernement, ou, pour parler comme les Normands, le comté de Northumberland fut donné alors à Waltheof fils de Siward, qui, de même que son prédécesseur, s'était trouvé dans les rangs saxons au siége d'York, mais dont l'heure fatale n'était pas encore venue.

1. Suscepit pontificem perducendum. (Roger. de Hoved. Annales, p. 454.)

2. Multâ emptum pecuniâ comitatum. (Monast. anglic. t. I, p. 41.) .... quòd in parte hostium fuisset, cùm Normanni apud Eboracum necarentur. (Roger. de Hoved.)

3. Voyez livre IV, p. 70.

4. Privatus comitatu, Scotiam adiit. (Script. rerum danicar. p. 206.) — Voyez Dugdale's baronage.

1073. Après cette suite d'expéditions heureuses, le roi Guillaume, trouvant en Angleterre un moment d'abattement profond, ou d'heureuse paix, comme disaient les vainqueurs, hasarda un nouveau voyage en Gaule, où il était rappelé par des troubles et une opposition élevée contre son pouvoir. Le comté du Maine, enclavé, pour ainsi dire, entre deux États beaucoup plus puissants, la Normandie et l'Anjou, semblait destiné à tomber alternativement sous la suzeraineté de l'un ou de l'autre. Mais, malgré ce désavantage de position et l'infériorité de leurs forces, les Manceaux luttaient souvent avec vigueur pour le rétablissement de leur indépendance nationale; et l'on disait d'eux, au onzième siècle, qu'ils étaient d'un naturel dur, hautain, et peu disposé à l'obéissance[1]. Quelques années avant sa descente en Angleterre, Guillaume fut reconnu pour suzerain du Maine par Herbert, comte de ce pays, grand ennemi de la puissance angevine, et à qui ses incursions nocturnes dans les bourgs de l'Anjou avaient fait donner le surnom bizarre et énergique d'*Éveille-Chien*. Comme vassaux du duc de Normandie, les Manceaux lui fournirent, de bonne grace, leur contingent de chevaliers et d'archers; mais, quand ils le vi-

1. Cenomanensis plebs ergà finitimos procax et truculenta, adversùs dominos suos contumax et rebellare nunquàm non parata. (Script. rerum francic. t. XII, p. 539-541.)

rent occupé des soins et des embarras de la conquête, ils songèrent à s'affranchir de la domination normande. Nobles, gens de guerre, bourgeois, toutes les classes de la population concoururent à cette œuvre patriotique; les châteaux gardés par des soldats normands furent attaqués et pris l'un après l'autre; Turgis de Tracy et Guillaume de la Ferté, qui commandaient la citadelle du Mans, rendirent cette place, et sortirent du pays avec tous ceux de leurs compatriotes qui avaient échappé aux représailles et aux vengeances populaires[1].

1073.

Le mouvement imprimé aux esprits par cette insurrection ne s'arrêta point lorsque le Maine eut été rendu à ses seigneurs nationaux; et l'on vit alors éclater dans la principale ville une révolution d'un nouveau genre. Après avoir combattu pour l'indépendance du pays, les bourgeois du Mans, rentrés dans leurs foyers, commencèrent à trouver gênant et vexatoire le gouvernement de leur comte, et s'irritèrent d'une foule de choses qu'ils avaient tolérées jusque-là. A la première taille un peu lourde qui leur fut imposée, ils se soulevèrent; et, se liant ensemble par le serment de se soutenir l'un l'autre, ils formèrent ce que, dans le langage du temps, on appelait une *com-*

1. Ejiciunt, quosdam perimunt, et, cum libertate, de Normannis ultionem assumunt. (Order. Vital. Norman. Hist. lib. IV, p. 522.)

1073. *mune*[1]. L'évêque du Mans, les nobles de la ville, et Geofroi de Mayenne, tuteur du comte régnant, furent obligés, par force ou par crainte, de jurer la commune, et de confirmer par ce serment les nouvelles lois établies contre leur pouvoir; mais quelques nobles des environs s'y refusèrent, et les bourgeois, pour les réduire, se mirent en devoir d'attaquer leurs châteaux et leurs autels.

Ils marchaient à ces expéditions par paroisse, la croix et la bannière en tête de chaque compagnie; mais, malgré cet appareil religieux, ils faisaient la guerre à outrance, avec passion, avec cruauté même, comme il arrive toujours dans les troubles politiques. On leur reprochait de guerroyer sans scrupule durant le carême et la semaine sainte; on leur reprochait aussi de faire trop sévèrement et trop sommairement justice de leurs ennemis, pendant les uns et mutilant les autres, sans aucun égard pour le rang des personnes[2]. Objet de la haine de presque tous les seigneurs du pays, la commune du Mans, à une

1. Factâ igitur conspiratione quam communionem vocabant, sese omnes pariter sacramentis astringunt...' (Ex gestis pontificum Cenoman. apud script. rerum francic. tom. XII, p. 539-541.)

2. Cujus conspirationis audaciâ innumera scelera commiserunt, passim plurimos sinè aliquo judicio condemnantes... multitudinis agmina concitantes, congregatoque exercitu, cum crucibus et vexillis... (Ex gestis pontificum Cenoman. apud script. rerum francic. tom. XII, p. 539-541.)

époque où ces sortes d'institutions étaient rares, 1073.
défendit opiniâtrément sa liberté. Un complot, qui livra au comte Geofroi de Mayenne la forteresse de la ville, contraignit les bourgeois à combattre dans les rues, et à mettre eux-mêmes le feu à leurs maisons, pour pousser les travaux du siége. Ils le firent avec ce dévouement courageux qu'on vit éclater, un demi-siècle après, dans les grandes communes du royaume de France[1].

C'est durant cette lutte entre la puissance féodale et la liberté bourgeoise que le roi d'Angleterre fit ses préparatifs pour envahir le Maine, et imposer sa seigneurie aux deux partis rivaux. Habile à profiter de l'occasion, il ordonna d'enrôler partout les hommes de race anglaise qui voudraient le servir pour une solde; il comptait sur la misère où la plupart se trouvaient réduits, pour les attirer par l'appât du butin que cette guerre semblait promettre. Des gens qui n'avaient plus ni feu ni lieu, les restes des bandes de partisans détruites sur plusieurs points de l'Angleterre, et même des chefs qui s'étaient signalés au Camp du Refuge, se réunirent sous la bannière normande, sans cesser de haïr les Normands. Ils étaient joyeux d'aller combattre contre des hommes qui, bien qu'ennemis du roi

1. Ex gestis pontificum Cenoman. apud script. rer. francic. tom. XII, p. 539-541. —Voy. les *Lettres sur l'histoire de France*.

1073. Guillaume, leur semblaient être de la même race que lui, par la conformité du langage. Sans s'inquiéter si c'était de gré ou de force que les Manseaux avaient, sept ans auparavant, pris part à la conquête, ils marchèrent contre eux, à la suite du conquérant, comme à un acte de vengeance nationale. Dès leur entrée dans le pays, ils se livrèrent avec une sorte de frénésie à tous les genres de dévastation et de rapine, arrachant les vignes, coupant les arbres, brûlant les villages; en un mot, faisant au Maine tout le mal qu'ils auraient voulu faire à la Normandie[1].

La terreur causée par leurs excès contribua, plus que la bravoure des chevaliers normands et la présence même du roi Guillaume, à la soumission du pays. Les places fortes et les châteaux se rendirent, pour la plupart, avant le premier assaut, et les principaux bourgeois du Mans apportèrent les clefs de leur ville au roi dans son camp sur les bords de la Sarthe. Ils lui prêtèrent serment comme à leur seigneur légitime, et Guillaume, en retour, leur promit la conservation de leurs anciennes franchises, mais sans maintenir, à ce qu'il paraît, l'établissement de la commune. Ensuite l'armée repassa en Angleterre, où les soldats

1. Urbes, vicos et vineas cum frugibus, depopulantes, omnem provinciam debiliorem simul et pauperiorem multo post tempore reliquerunt. (Math. Paris. Hist. p. 8.)

saxons abordèrent, chargés de butin; mais ces ri- 1073.
chesses mal acquises devinrent fatales à plusieurs d'entre eux, parce qu'elles excitaient l'envie et la cupidité des Normands[1].

Pendant que ces choses se passaient, le roi Edgar alla, d'Ecosse en Flandre, négocier auprès du comte de ce pays, rival politique, quoique parent de Guillaume, quelques secours pour la cause saxonne, plus que jamais désespérée. Ayant peu réussi, malgré ses efforts, il repassa en Écosse, où il fut surpris de recevoir un message amical de la part du roi de France, Philippe, premier du nom[2]. Philippe, alarmé des succès du roi normand dans le Maine, avait résolu, en aidant les Saxons, de lui susciter des obstacles qui le rendissent moins actif de l'autre côté de la mer; il invitait Edgar à venir près de lui, pour assister à son conseil; il lui promettait une forteresse sur les bords du détroit, à portée de l'Angleterre, pour y descendre, et de la Normandie, pour y faire du ravage[3]. Edgar accepta cette proposition, et disposa tout pour son voyage en France. Le roi Mal-

1. Orderic. Vital. Norman. Hist. lib. IV. — Script. rer. francic. tom. XII, p. 539-541.

2. Misit rex de Franciâ (of Franc-rice) litteras ad eum. (Chron. sax. frag. ed. Lye.)

3. Voluit dare ei castellum apud Mustræl (Montreuil), ut indè posset quotidiè ejus inimicis incommoda inferre. (Ibid.)

1073. colm, son beau-frère, devenu homme-lige et vassal de Guillaume, ne pouvait, sans fausser sa foi, fournir au Saxon des soldats pour cette entreprise; il se contenta de lui donner des secours secrets en argent, et distribua, selon l'usage du siècle, des armes et des habits à ses compagnons de fortune[1].

Edgar mit à la voile; mais, à peine en pleine mer, ses vaisseaux furent dispersés et ramenés par une tempête violente[2]. Quelques-uns vinrent échouer sur les côtes septentrionales de l'Angleterre, et les hommes qui les montaient devinrent prisonniers des Normands; les autres périrent en mer[3]. Le roi et les principaux d'entre ceux qui l'accompagnaient échappèrent à ces deux périls, et rentrèrent en Écosse, après avoir tout perdu, les uns à pied, les autres pauvrement montés, dit une chronique contemporaine[4]. Après ce malheur, Malcolm donna à son beau-frère le conseil de ne plus s'obstiner contre le sort, et de demander, pour la troisième fois, la paix au conquérant[5]. Edgar, se laissant

1. Magna dona et multas opes ei et omnibus ejus hominibus. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.)

2. Et furens ventus eos in terram conjecit. (Ibid.)

3. Nonnulli capti à francicis hominibus. (Ibid.)

4. Alii pedibus iter facientes, alii miserè (*earmelice*) equitantes. (Ibid.)

5. Tunc consilium dedit rex Malcolmus ei. (Ibid.)

persuader, envoya au-delà du détroit un message 1073.
au roi Guillaume, et celui-ci l'invita à passer auprès de lui en Normandie. Pour s'y rendre, il traversa l'Angleterre entière, escorté par les chefs et les comtes normands des provinces, et accueilli dans leurs châteaux[1]. A la cour de Rouen, où il séjourna onze années, il vécut dans l'hôtel du roi, s'habilla de ses livrées, et s'occupa de chiens et de chevaux plus que d'intérêts politiques[2]. Mais, après ces onze ans, il éprouva un sentiment de regret, et revint en Angleterre habiter au milieu de ses compatriotes[3]: dans la suite, il retourna encore en Normandie, et passa toute sa vie dans les mêmes irrésolutions, ne sachant prendre aucun parti durable, jouet des évènements et d'un caractère sans énergie et sans fierté[4].

La triste destinée du peuple anglais paraissait 1074.
déjà fixée sans retour. Dans le silence de toute opposition, une sorte de calme, celui du découragement, régna par tout le pays. Les marchands d'outre-mer purent étaler sans crainte, dans les villes et les bourgs, des étoffes et des armes, fa-

1. Et suppeditavit ei viam et pabulum apud omne castellum. (Chronic. saxon. frag. ed. Lye.)

2. Et ille erat in ejus familiâ. (Ibid.) — Willelm. Malmesb. p. 103.

3. Recessit à rege. (Annales Waverleienses, p. 133.)

4. Willelm. Malmesb. p. 103.

1074. briquées sur le continent, qu'ils venaient échanger contre le butin de la conquête[1]. On eût pu voyager, dit l'histoire contemporaine, portant avec soi son poids en or, sans que personne vous adressât autre chose que de bonnes paroles[2]. Le soldat normand, plus tranquille dans la possession de son lot de terre ou d'argent, moins troublé par les alarmes de nuit, moins souvent obligé de dormir dans son haubert, devint moins violent et moins haineux. Les vaincus eux-mêmes eurent quelques moments de repos[3]; les femmes anglaises craignirent moins pour leur pudeur : un grand nombre d'entre elles, qui s'étaient réfugiées dans les monastères, et avaient pris le voile, comme une sauvegarde contre la brutalité des conquérants[4], commencèrent à désirer la fin de cette retraite forcée, et voulurent rentrer dans la vie de famille.

Mais il n'était pas aussi aisé aux femmes saxonnes de quitter le cloître que d'y entrer. Les prélats normands tenaient la clef des monastères, comme

1. Fora urbana gallicis mercibus et mangonibus referta conspiceres. (Orderic. Vital. p. 520.)

2. Chron. saxon. Gibson. — Etiamsi aureis thesauris onerati viderentur. (Math. Westmonast. p. 229.)

3. Securitas aliquanta habitatores terræ refovebat..... civiliter Angli cum Normannis vivebant. (Orderic. Vital. p. 520.)

4. ......Normannorum libidinem,.... pudori suo metuentes, monasteria virginum petivêre, acceptoque velo, sese inter ipsas à tantâ infamiâ protexêre. (Eadmeri Historia, p. 57.)

les barons normands tenaient la clef des villes; et 1074.
il fallut que ces maîtres souverains des corps et des ames des Anglais délibérassent en assemblée solennelle, sur la question de laisser libres des femmes devenues religieuses à contre-cœur et par nécessité. L'archevêque Lanfranc présidait ce concile, où assistèrent tous les évêques nommés par le roi Guillaume, avec plusieurs abbés de Normandie et d'autres personnages de haut rang[1]. L'avis du primat fut que les Anglaises qui, afin de sauver leur chasteté, avaient pris le couvent pour asile, ne devaient point être punies d'avoir obéi aux saints préceptes, et qu'il fallait ouvrir les portes des cloîtres à toutes celles qui le demanderaient[2]. Cette opinion prévalut dans le concile normand, moins peut-être parce qu'elle était la plus humaine, que parce qu'elle venait d'un confident et d'un ami intime du roi Guillaume; les réfugiées à qui il restait encore une famille ou des protecteurs recouvrèrent ainsi leur liberté.

Vers le même temps, Guillaume, fils d'Osbert, le premier des seigneurs normands, périt de mort violente en Flandre, où, pour l'amour d'une femme, il s'était engagé dans des intrigues poli-

1. Wilkins concilia, p. 303.
2. Eadmeri Historia, p. 57.

1074. tiques[1]. L'aîné de ses fils, appelé du même nom que lui, hérita de ses terres en Normandie, et Roger, le plus jeune, eut les domaines conquis en Angleterre, avec le comté de Hereford. Il se chargea du soin de pourvoir et de doter sa jeune sœur, appelée Emma, et négocia bientôt pour elle un mariage avec Raulf de Gaël, seigneur breton, devenu comte de Norfolk[2]. On ne sait pour quelle raison cette alliance déplut au roi, qui envoya de Normandie une défense expresse de la conclure. Mais les parties n'en tinrent compte, et au jour fixé pour la cérémonie, la nouvelle épouse fut conduite à Norwich, principale ville du comté de Norfolk, où se firent, dit la chronique saxonne, des noces qui furent fatales à tous ceux qui y assistèrent[3]. Il y vint des évêques et des barons normands, des Saxons amis des Normands, et même des Gallois, invités par le comte de Hereford: Waltheof, fils de Siward, mari d'une nièce du roi, et comte de Hutingdon, de Northampton et du Northumberland, figurait à l'une des premières places[4].

Après un repas somptueux, où le vin fut versé

1. Totus in amorem mulieris. (Willelm. Malmesb. p. 105.)

2. Chron. saxon. Gibson, p. 183.

3. Ubi eæ nuptiæ fuerunt omnibus qui aderant fatales. (Ibid.)

4. Chron. saxon. — Plures episcopi et abbates, cum baronibus et bellatoribus multis. (Math. Paris. p. 7.)

en abondance, les langues des assistants se dé- 1074.
lièrent : Roger de Hereford blâma hautement le refus du roi Guillaume d'approuver l'union formée entre sa sœur et le comte de Norfolk; il s'en plaignit comme d'un affront fait à la mémoire de son père, l'homme à qui le bâtard, disait-il, devait incontestablement sa conquête et sa royauté[1]. Les Saxons, qui avaient reçu de Guillaume des injures bien autrement cruelles, applaudirent avec véhémence aux invectives du comte normand; et, les esprits s'échauffant par degrés, l'on en vint, de toutes parts, à un concert d'exécrations contre le conquérant de l'Angleterre[2].

« C'est un bâtard, un homme de basse lignée, « disaient les Normands; il a beau se faire appeler « roi, on voit clairement qu'il n'est pas fait pour « l'être, et que Dieu ne l'a point pour agréable[3]. « — Il a empoisonné, disaient les Bas-Bretons, « Conan, ce brave comte de Bretagne, dont tout « notre pays garde encore le deuil[4]. — Il a envahi « le noble royaume d'Angleterre, s'écriaient à leur « tour les Saxons; il en a massacré injustement

1. Willelm. Malmesb. p. 104.

2. Cœperunt unanimiter in regis proditionem, voce clamosâ, conspirare. (Math. Paris. p. 7.)

3. Degener utpotè nothus est, qui rex nuncupatur. (Orderic. Vital. p. 534.)

4. Conanum strenuissimum consulem. (Ibid.) — Voyez liv. III, tom. I, p. 320.

1074. « les héritiers légitimes, ou les a contraints de « s'expatrier[1]. — Et ceux qui sont venus à sa suite « ou à son aide, répliquaient les gens d'outre-mer, « ceux qui l'ont élevé plus haut que pas un de ses « devanciers, il ne les a point honorés comme il le « devait; il est ingrat envers les braves qui ont « versé leur sang à son service[2]. Que nous a-t-il « donné à nous, vainqueurs et couverts de bles- « sures? des fonds de terres stériles et dévastés; « et encore, dès qu'il voit nos fiefs s'améliorer, il « nous les enlève ou nous les diminue[3]. — C'est « vrai, c'est la vérité, s'écriaient tumultueusement « tous les convives; il est en haine à tous, et sa « mort réjouirait beaucoup d'hommes[4]. »

Après ces propos, jetés d'une manière confuse, l'un des deux comtes normands se leva, et s'adressant à Waltheof : « Homme de cœur, lui dit-il, « voici le moment; voici, pour toi, l'heure de la « vengeance et de la fortune[5]. Unis-toi seulement

1. Nobile regnum Angliæ temerè invasit, genuinos hæredes injustè trucidavit, vel in exilium crudeliter pepulit. (Orderic. Vital. p. 534.)

2. Suos quoque adjutores, per quos super omne genus suum sublimatus est. (Ibid.)

3. Vulneratis victoribus, steriles fundos et desolatos.... postmodùm, avaritiâ cogente, abstulit seu minoravit. (Ibid.)

4. Omnibus igitur est odio, et, si periret, multis esset gaudio. (Ibid.)

5. Ecce peroptatum tempus, ô strenue vir. (Ibid.)

« à nous, et nous rétablirons, en toutes choses, le « royaume d'Angleterre, comme il était au temps « du roi Edward. L'un de nous trois sera roi, les « deux autres commanderont sous lui, et toutes « les seigneuries du pays relèveront de nous[1]. Guil- « laume est occupé outre-mer par des affaires in- « terminables; nous tenons pour assuré qu'il ne « repassera plus le détroit[2]. Allons donc, brave « homme de guerre, embrasse ce parti; c'est le « meilleur pour toi, pour ta famille, pour ta na- « tion, abattue et foulée[3]. » A ces paroles, de nouvelles acclamations s'élevèrent; les comtes Roger et Raulf, plusieurs évêques et abbés, avec un grand nombre de barons normands et de guerriers saxons, se conjurèrent par serment contre le roi Guillaume[4]. Waltheof, après une résistance qui prouvait son peu de goût pour cette bizarre association, se laissa persuader et entra dans le complot. Roger de Hereford se rendit promptement dans sa province, afin d'y rassembler ses amis, et il engagea dans sa cause beaucoup de Gallois des frontières, qui se lièrent à lui, soit pour une solde, soit en haine du conquérant, qui menaçait leur 1074.

1. Unus ex nobis sit rex, et duo sint duces. (Ord. Vit. p. 534.)

2. Pro certo scimus quòd in Angliam rediturus non est. (Ibid.)

3. Tibi, generique tuo, omnique genti tuæ quæ prostrata est. (Ibid.)

4. Ingenti plausu dicenti acclamant. (Will. Malmesb. p. 104.)

1074. indépendance[1]. Dès que le comte Roger eut ainsi réuni toutes ses forces, il se mit en marche vers l'est, où l'attendaient les autres conjurés.

Mais, lorsqu'il voulut passer la Saverne, au pont de Worcester, il trouva des préparatifs de défense, assez formidables pour l'arrêter; et, avant qu'il eût pu trouver un autre passage, le Normand Ours, vicomte de Worcester, et l'évêque Wulfstan, toujours fidèle au roi Guillaume, dirigèrent des troupes sur différents points de la rive orientale du fleuve. Eghelwig, cet abbé courtisan qui s'était fait le serviteur des étrangers contre ses compatriotes, détermina, par ses intrigues, la population de la contrée de Glocester à écouter l'appel des chefs royaux plutôt que les proclamations et les promesses du conspirateur normand[2]. En effet, les Saxons se réunirent sous la bannière du comte Gaultier de Lacy contre Roger de Hereford et ses Gallois, dont la cause ne leur parut pas assez évidemment liée à la cause nationale. Entre deux partis presque également étrangers pour eux, ils suivirent celui qui offrait le moins de périls, et servirent le roi Guillaume qu'ils haïssaient à la

1. Allexerunt Britones in suas partes, et congregaverunt sucs contra regem. (Chron. saxon. Gibson, p. 183.)

2. Restitit Wulfstanus Wigorniensis episcopus, cum magna militari manu, et Egelwius Eveshamensis abbas, cum suis. (Script. rerum danic. tom. III, p. 207.) — Voy. liv. IV, p. 54.

mort. Dans son absence, c'était le primat Lanfranc qui, sous le titre de lieutenant royal, administrait toutes les affaires[1]; il fit partir, en grande hâte, de Londres et de Winchester, des troupes qui marchèrent vers la province où Roger était tenu en échec, et, en même temps, lança contre lui une sentence d'excommunication conçue dans les termes suivants : 1074.

« Puisque tu t'es départi des règles de conduite « de ton père, que tu as renoncé à la foi qu'il « garda toute sa vie à son seigneur, et qui lui fit « acquérir tant de richesses, en vertu de mon au- « torité canonique, je te maudis, t'excommunie, « et t'exclus du seuil de l'église et de la compagnie « des fidèles[2]. »

Lanfranc écrivit aussi au roi, en Normandie, pour lui annoncer cette révolte et l'espérance qu'il avait d'y mettre fin promptement. « Ce serait avec « plaisir, lui disait-il, et comme un envoyé de « Dieu même, que nous vous verrions au milieu « de nous. Ne vous hâtez cependant pas de tra- « verser la mer; car ce serait nous faire honte que « de venir nous aider à détruire une poignée de

1. Lanfrancus erat regis vicarius, princeps et custos Angliæ. (Lanfranci opera, p. 15.)

2. Te, et omnes adjutores tuos, maledixi et excommunicavi, et à liminibus sanctæ ecclesiæ et consortio fidelium separavi. (Ibid. p. 321)

1074. « traîtres et de brigands [1]. » La première de ces épithètes paraît avoir été destinée aux Normands qui suivaient le comte Roger, et la seconde aux Saxons qui se trouvaient en assez grand nombre dans l'armée de Raulf de Gaël, campée auprès de Cambridge, ou bien qui, encouragés par la présence de cette armée, commençaient à s'agiter dans les villes maritimes de l'est, et à renouer avec les Danois leurs anciennes négociations [2].

Le roi de Danemarck promit, encore une fois, d'envoyer contre le roi Guillaume des troupes de débarquement; mais, avant l'arrivée de ce secours, l'armée du comte de Norfolk fut attaquée, avec des forces supérieures, par Eudes, évêque de Bayeux, Geoffroy, évêque de Coutances, et le comte Guillaume de Garenne. La bataille se donna dans un lieu que les anciens historiens nomment Fagadon [3]. Les conjurés normands et saxons y furent complètement défaits, et l'on raconte que les vainqueurs coupèrent le pied droit à tous leurs prisonniers, de quelque nation et de quelque rang

1. Libenter vos videremus, sicut angelum Dei... magnum nobis dedecus faceretis si, pro talibus perjuris et latronibus vincendis, ad nos veniretis. (Lanfranci opera, p. 318.)

2. Conjurata rebellio per regiones Angliæ subitò erupit. (Orderic Vital. p. 535.) — Communiter ad regem Danorum nuncios dirigentes. (Math. Paris. p. 7.)

3. In campo qui Fagaduna dicitur. (Orderic. Vital. p. 535.)

qu'ils fussent[1]. Raulf de Gaël s'échappa et courut 1074.
se renfermer dans sa citadelle de Norwich; puis il s'embarqua pour aller chercher du secours auprès de ses amis en Basse-Bretagne, et laissa le château à la garde de sa nouvelle épouse et de ses vassaux[2]. La fille de Guillaume fils d'Osbert opposa une longue résistance aux attaques des officiers royaux, et ne capitula que quand elle y fut contrainte par la famine[3]. Les hommes d'armes qui défendaient la forteresse de Norwich se rendirent, sous condition d'avoir la vie sauve s'ils quittaient l'Angleterre dans le délai de quarante jours[4]. « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, écrivit « alors le primat Lanfranc au roi Guillaume, votre « royaume est enfin purgé de l'ordure de ces Bre- « tons[5]. » En effet, beaucoup d'hommes de cette nation, qui étaient venus comme auxiliaires ou comme aventuriers à la conquête, enveloppés dans la disgrâce de Raulf de Gaël, perdirent les terres qu'ils avaient enlevées aux Anglais[6]. Pendant que les amis de Raulf étaient ainsi vaincus et

1. Cujuscumque conditionis sint, dextrum pedem, ut notificentur, amputant. (Orderic. Vital. p. 535.)

2. Math. Paris. p. 7.

3. Deficientibus alimentis. (Ibid.)

4. Concessâ eis vitâ et membris. (Lanfranci opera, p. 318.)

5. Gloria in excelsis Deo, regnum vestrum purgatum est spurcitiâ Brittonum. (Ibid.)

6. Reddiderunt terras quas in Angliâ habebant. (Ibid.)

1071. dispersés, ceux de Roger de Hereford furent défaits dans l'ouest, et leur chef emmené prisonnier.

Avant de passer en Angleterre pour jouir de ce nouveau triomphe, le roi Guillaume fit une incursion hostile sur le territoire des Bretons ses voisins. Il voulait y poursuivre le comte Raulf de Gaël, et tenter, sous ce prétexte, la conquête d'une portion du pays, objet constant de l'ambition et de la politique de ses aïeux[1]. Mais, après avoir vainement assiégé la ville de Dol, il se retira devant l'armée du duc de Bretagne, qui marchait contre lui soutenu par le roi de France[2]. Traversant alors le détroit, il vint à Londres, aux fêtes de Noël, présider le grand conseil des barons normands et juger les auteurs et les complices de la dernière conspiration[3]. Raulf de Gaël, absent et contumace, fut dépossédé de tous ses biens; Roger de Hereford comparut, et fut condamné à perdre aussi ses terres et à passer toute sa vie dans une forteresse[4]. Au fond de sa prison, son caractère fier et indomptable lui fit souvent braver par des injures le roi qu'il n'avait pu détrôner. Un jour, aux fêtes de Pâques, Guillaume, suivant l'usage

1. Cupiens fines suos dilatare, sibique Brittones, ut sibi obsecundarent, subjugare. (Orderic. Vital. p. 544.)

2. Ibidem.

3. Curiam suam tenuit. (Alured. Beverlac. p. 134.)

4. Ibidem.

de la cour de Normandie, lui envoya, comme s'il 1074.
eût été libre, un habit complet d'étoffes précieuses, cotte et manteau de soie, justaucorps garni de fourrures étrangères [1]. Roger examina en détail ces riches vêtements avec un air de satisfaction ; puis il fit préparer un grand feu, et les y jeta [2]. Le roi, qui ne s'attendait point à voir ses dons reçus de la sorte, en fut vivement courroucé, et jura, par la splendeur de Dieu (c'était son serment favori), que l'homme qui lui faisait un tel outrage, de sa vie, ne sortirait de prison [3].

Après avoir raconté cette déplorable destinée du fils de l'homme le plus puissant après le roi, et qui avait le plus excité Guillaume à entreprendre sa conquête [4], l'historien né en Angleterre, et, quoique étranger d'origine, touché des misères de son pays natal, s'écrie dans une sorte d'enthousiasme patriotique : « Où est-il à présent ce Guil-« laume fils d'Osbert, vice-roi, comte de Hereford, « sénéchal de Normandie et d'Angleterre [5] ? Lui « qui fut le premier et le plus grand oppresseur

1. Structum pretiosarum vestium. (Orderic. Vital. p. 535.)

2. Pyram ingentem antè se jussit præparari. (Ibid.)

3. Per splendorem Dei, in omni vitâ, de carcere meo non exibit. (Ibid.)

4. Voyez livre III, tom. I, p. 315.

5. Ubi est Guillelmus, Osberni filius ?.... (Orderic. Vital. Angligena, p. 536.)

1074. « des Anglais, qui, par ambition et par avarice, « encouragea la fatale entreprise où périrent tant « de milliers d'hommes, il est tombé à son tour, et « a reçu le prix qu'il méritait[1]. Il avait tué beau- « coup d'hommes par l'épée, et il est mort par l'épée; « et, après sa mort, l'esprit de discorde a fait ré- « volter son fils et son gendre contre leur seigneur « et leur parent. La race de Guillaume, fils d'Os- « bert, a été déracinée de l'Angleterre, tellement « qu'aujourd'hui elle n'y a pas un seul coin où « mettre le pied[2]. »

La vengeance royale s'étendit sur tous ceux qui avaient assisté au banquet de noces de Norwich; et la ville même où ce fatal banquet avait eu lieu fut frappée sans distinction et en masse[3]. Des vexations multipliées en ruinèrent les habitants saxons, et forcèrent un grand nombre d'entre eux à émigrer dans la province de Suffolk, aux environs de Beecles et de Halesworth. Là, trois Normands, Roger Bigot, Richard de Saint-Clair, et Guillaume de Noyers, s'emparèrent de leurs personnes et en firent des serfs tributaires, bien qu'ils fussent devenus trop misérables pour être une propriété

1. Recepit quod promeruit. (Order. Vital. p. 536.)

2. Guillelmi progenies sic eradicata est de Angliâ, ut non passum pedis jam nanciscatur in illâ. (Ibid.)

3. Quotquot nuptiis interfuerant apud Northwic. (Chron. saxon. Gibson, p. 183.)

avantageuse[1]. D'autre Saxons, et les Gallois faits 1074.
prisonniers, les armes à la main, sur les bords de la Saverne, eurent les yeux crevés et les membres mutilés, ou furent pendus à des gibets, par sentence des comtes, des prélats, des barons et des chevaliers normands, réunis à la cour du roi[2].

Sur ces entrefaites, une nombreuse flotte, partie du Danemark, et conduite par l'un des fils du roi Sven, redevenu l'ami des Anglais, s'approcha de la côte orientale; mais quand les Danois apprirent ce qui se passait, ils n'osèrent engager le combat contre les Normands, et relâchèrent en Flandre[3]. Ce fut Waltheof qu'on accusa de les avoir appelés par des messages; il nia cette imputation; mais la femme normande qu'il avait reçue en mariage du roi Guillaume se fit sa dénonciatrice, et porta témoignage contre lui[4]. Les

1. De burgensibus qui manserunt in burgo de Norwic, abierunt et manent in Beecles XXII, et VI in Humilgar, et dimiserunt burgu. In terrâ Rog. Bigot I, et sub W. de Noies I, et Ricard de Seint-Cler I. Isti fugientes et alii remanentes, omninò sunt vastati, partìm propter forisfacturas Rodulfi comitis, partìm propter arsuram, partìm propter geltum regis, partìm propter Walerannum. (Doomesday-book, tom. I, p. 117.)

2. Excæcati, patibulo suspensi. (Chronic. saxon. Gibson, p. 183.)

3. Venerunt ab oriente è Dannemarciâ 200 naves..... verùm non ausi congredi. (Ibid. — Math. Paris. p. 5.)

4. Ipsum, missis nunciis, danicam classem invitasse. (Fordun. t. III, p. 510.).—Per delationem Judith uxoris suæ accusatus est. (Orderic. Vital. p. 536.)

Voix de l'assemblée ou de la *cour* (comme on disait alors) se divisèrent sur l'arrêt à porter contre le chef saxon. Les uns votaient la mort, comme pour un Anglais révolté, les autres la prison perpétuelle, comme pour un officier du roi[1]. Ces débats se prolongèrent presque une année, pendant laquelle Waltheof fut enfermé dans le fort royal de Winchester. A la fin, ses ennemis prévalurent, et dans l'une des cours qui se tenaient trois fois l'an, l'arrêt de mort fut prononcé[2]. Les contemporains anglais accusent Judith, la nièce du roi, mariée à Waltheof contre son gré, d'avoir souhaité et pressé la sentence qui devait la rendre veuve et libre[3]. En outre, beaucoup de Normands ambitionnaient les trois comtés que possédait le chef saxon[4]; et Ives Taille-bois, dont les terres touchaient aux siennes, et qui désirait s'arrondir, fut un des plus acharnés à sa perte[5]. Enfin le roi, à qui Waltheof ne pouvait plus être utile, fut joyeux de trouver un prétexte pour se défaire de lui; déjà,

1. Secundùm leges Normannorum. (Alured. Beverl. p. 134.)

2. Prævalens concio æmulorum ejus in curiâ regali coadunata est. (Orderic. Vital. p. 536.)

3. Impiissimâ uxore suâ novas nuptias affectante. (Ingulf. Croyl. p. 903.)

4. Inhiantibus Normannis ad ejus comitatus. (Ibid.)

5. Pro terris suis et tenementis, suum sanguinem sitiente. (Ibid.)

depuis long-temps, il avait conçu ce projet, si l'on en croit les anciens narrateurs[1]. 1074.

De grand matin, pendant que le peuple de Winchester dormait encore, les Normands conduisirent le chef saxon hors des murs de la ville[2]. Waltheof marcha au supplice revêtu de ses habits de comte, et les distribua à des clercs et à des pauvres qui l'avaient suivi, et que les Normands laissèrent approcher à cause de leur petit nombre et de leur aspect tout pacifique[3]. Arrivés sur une colline, à peu de distance des murs, les soldats s'arrêtèrent, et le Saxon, se prosternant, pria à voix basse durant quelques instants; mais les Normands, craignant que le moindre retard ne fît répandre dans la ville la nouvelle de l'exécution, et qu'il n'y eût un soulèvement pour sauver Waltheof, lui dirent avec impatience: « Lève-toi, afin que nous accomplissions nos ordres[4]. » Il leur demanda, pour dernière grâce, d'attendre encore qu'il eût récité pour lui et pour eux l'oraison dominicale[5]. Ils le permirent, et Waltheof, se relevant de terre, mais restant agenouillé, se mit à 1075.

1. Quæsivit occasionem et invenit illum tollendi de medio. (Fordun. chron. t. III, p. 510.)

2. Dùm adhuc populus dormiret. (Orderic. Vital. p. 536.)

3. Ibid.

4. Cùmque carnifices trepidarent ne cives exciti... Surge, inquiunt prostrato comiti... (Ibid.)

5. Pro me et pro vobis... (Ibid.)

1075. dire à haute voix : « Notre père, qui es dans les « cieux....; » mais aux premiers mots du verset, « et ne nous induis pas en tentation..., » le bourreau, qui aperçut peut-être quelque rayon du jour naissant, ne voulut plus tarder davantage, et tirant subitement sa large épée, il abattit d'un seul coup la tête du condamné[1]. Son cadavre fut jeté dans une fosse creusée entre deux chemins, et recouvert de terre à la hâte[2].

1075 à 1076. N'ayant pu sauver Waltheof, les Saxons portèrent le deuil de sa mort, et l'honorèrent du nom de martyr qu'ils venaient de décerner, au même titre, à l'évêque Eghelwin, mort de faim dans l'un des donjons normands[3]. « On a voulu, dit un « contemporain, effacer son souvenir de ce monde; « mais on n'y a pas réussi; car nous croyons fer- « mement qu'il habite le ciel, au rang des bien- « heureux[4]. » Le bruit courut parmi les serfs et les bourgeois de l'Angleterre, qu'après quinze jours, le corps du dernier chef de race anglaise, enlevé par les moines de Croyland, avait paru intact et arrosé de sang frais[5]. D'autres miracles,

1. Carnifex autem ulteriùs præstolari noluit, sed mox, exempto gladio... (Orderic. Vital. p. 536.)

2. In bivio. (Math. Paris. p. 7.)

3. Order. Vital. p. 537. — Snorre's Heimskringla, t. III, p. 169.

4. Cujus memoriam voluerunt in terrâ delere, sed creditur verè illum, cum sanctis, in cœlo gaudere. (Florent. Wigorn. p. 639.)

5. Orderic. Vital. p. 537.

enfantés de même par la superstition patriotique, 1075
s'opérèrent au tombeau de Waltheof, dressé, avec à
la permission du roi, dans le chapitre de cette ab- 1076.
baye[1], dont il avait été le bienfaiteur. La nouvelle de ce prodige effraya l'épouse normande du chef décapité, et pour apaiser l'ame de celui qu'elle avait trahi et dont elle avait causé la mort, elle vint au tombeau de Waltheof, et posa sur la pierre un voile de soie; mais son présent, disait la vieille légende, fut aussitôt repoussé et jeté au loin, comme par une main invisible[2].

L'abbé de Croyland, Wulfketel, Anglais de race, se hâta de publier ces faits miraculeux, et les prêcha en langue saxonne, aux visiteurs de son couvent. Mais l'autorité normande ne le laissa pas long-temps faire en paix ses prédications[3], et il fut accusé d'idolâtrie, devant un concile tenu à Londres[4]. Les évêques et les comtes assemblés le dégradèrent de sa dignité ecclésiastique, et l'envoyèrent, comme simple reclus, au couvent de Glastonbury, gouverné par un Normand appelé Toustain, renommé, entre tous les abbés de la

1. Permissu regis, honorificè tumulatur. (Order. Vital. p. 537.)

2. Uxor sua, audiens Christi magnalia, ad tumulum viri accessit, et pallium sericum... quod, quasi manibus alicujus rejectum fuisset, longiùs à tumulo resiluit. (Ingulf. Croyl. p. 904.)

3. Undè Normanni, nimiùm indignati. (Ibid.)

4. Ad proximum concilium, Londoniis summonitum, de idolatriâ accusant. (Ibid.)

1075 à 1076. conquête, pour son naturel dur et féroce[1]. Ce châtiment ne découragea point la superstition populaire : fondée sur des regrets nationaux, elle ne s'éteignit qu'avec ces regrets, quand les fils des Saxons eurent oublié la vieille cause pour laquelle avaient souffert leurs aïeux. Mais ce temps ne vint pas aussi vite que l'eussent désiré les conquérants; et quarante années après la mort de Waltheof, lorsque le gouvernement du monastère de Croyland avait déjà passé, par une succession d'abbés étrangers, sous l'autorité d'un certain Geoffroy, venu de la ville d'Orléans, les miracles recommencèrent à s'opérer sur le tombeau du dernier chef saxon[2]. Les Anglais de race venaient en foule visiter sa sépulture; et les moines d'origine normande qui se trouvaient dans l'abbaye tournaient cet empressement en ridicule, et injuriaient les pèlerins, ainsi que l'objet de leur culte, disant que c'était un félon et un traître, justement condamné à mort[3].

La veuve de Waltheof hérita de tous ses biens,

1. Glastoniæ, sub cruentissimo abbate Thorstano, procùl à notis et à suâ patriâ. (Ingulf. Croyl. p. 904.)

2. Ad tumbam Guallevi comitis miracula demonstrari cœperunt. (Orderic. Vital. p. 543.)

3. Angliæ plebes ad tumulum sancti compatriotæ frequenter accurrunt..... quidam de Normannis monachus advenientes derisit, dicens quòd nequam proditor fuerit, et pro reatu suo obtruncari meruerit. (Ibid. p. 544.)

et même on enleva pour elle au monastère de Croyland des terres que son mari avait données en possession pleine et entière[1]. Judith espérait partager ce vaste héritage avec un époux de son choix; mais elle se trompa, et la même puissance qui avait disposé de sa main pour faire déserter un Saxon, voulut l'employer cette fois à payer les services d'un Français. Sans consulter sa nièce plus qu'il n'avait fait précédemment, le roi Guillaume la donna, avec les biens de Waltheof, à un certain Simon venu de la ville de Senlis, brave chevalier, mais boiteux et mal fait[2]. Judith témoigna pour cet homme un dédain qui courrouça le conquérant[3]; peu disposé à faire plier sa politique devant l'intérêt d'une femme, il adjugea à Simon de Senlis le comté de Northampton et tout l'héritage de Waltheof, dont la veuve perdit ainsi le fruit de sa trahison. Restée seule avec deux enfants, elle mena une vie obscure et triste, dans plusieurs cantons retirés de l'Angleterre. Les Normands la méprisaient, parce qu'elle était devenue pauvre; les Saxons la haïssaient comme coupable de meurtre; et les vieux historiens de race an-

1075 à 1076.

1. Doomesday-book, t. I, p. 72; — t. II, p. 152, 202, 228, etc. Terra Judithæ comitissæ. Totam hanc terram tenuit Waltef comes T. R. E. — Ingulf. Croyl. p. 903.

2. In alterâ suâ tibiâ claudicavit. (Ingulf. Croyl. ibid.)

3. Illa nuptias ejus respuit. (Ibid.)

1075 à 1076. glaise montrent une sorte de joie en racontant ses années d'abandon et de chagrin[1].

L'exécution de Waltheof mit le comble à l'abattement du peuple vaincu. Il paraît que ce peuple n'avait point encore perdu toute espérance, tant qu'il voyait l'un des siens investi d'un grand pouvoir, même sous l'autorité de l'étranger. Après le fils de Siward, il n'y eut plus en Angleterre aucun chef politique qui fût né dans le pays, qui n'en regardât pas les indigènes comme des ennemis ou des brutes. Toute l'autorité religieuse avait aussi passé aux mains d'hommes de nation étrangère; et des anciens prélats saxons il ne restait plus que Wulfstan, évêque de Worcester[2]. C'était un homme simple et faible d'esprit, incapable de rien oser, et qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, après un moment d'entraînement patriotique, s'était réconcilié, de tout son cœur, avec les conquérants. Depuis, il leur avait rendu plusieurs services; il avait fait des visites pastorales et proclamé les amnisties du roi dans les provinces encore mal pacifiées[3]; il avait marché en personne contre Roger de Hereford, au passage de la Saverne : mais il était de

1. Odio omnibus habita, et dignè despecta, per diversa loca et latibula erravit. (Ingulf. Croyl. p. 903.)

2. Quasi unus ex anglicis superstes. (Chron. Jo. Brompton. p. 976.)

3. Voyez plus haut, p. 153.

race anglaise; son jour vint comme était venu 1075 à
celui des autres. 1076.

Dans l'année 1076, Wulfstan fut cité devant un 1076.
concile d'évêques et de seigneurs normands, réunis dans l'église de Westminster, et présidés par le roi Guillaume et par l'archevêque Lanfranc. L'assemblée déclara unanimement que le prélat saxon était incapable d'exercer en Angleterre les fonctions épiscopales, attendu qu'il ne savait pas parler français[1]. En vertu de cet arrêt bizarre, le roi et l'archevêque ordonnèrent au condamné de rendre le bâton et l'anneau[2], insignes de sa dignité. L'étonnement et l'indignation d'être si mal récompensé inspirèrent à Wulfstan une énergie toute nouvelle pour lui; il se leva, et, tenant à la main son bâton pastoral, marcha droit au tombeau du roi Edward, enterré dans l'église; là, s'arrêtant, et s'adressant au mort en langue anglaise: « Edward, « dit-il, c'est toi qui m'as donné ce bâton; c'est à « toi que je le rends et le confie[3]. » Puis se tournant vers les Normands: « J'ai reçu cela de qui

1. Quia nescivit gallicum. (Annales monast. Burtoniens.) — Quia linguam gallicanam non noverat. (Math. Paris. p. 20.) — Propter gallicæ linguæ carentiam. (Chron. Henric. Knyghton, p. 2368.)

2. Jubetur baculum et annulum resignare, archiepiscopo Lanfranco præcipiente, et hoc rege præscribente. (Jo. Brompton. p. 976.)

3. Et dixit linguâ suâ: Edwarde, dedisti mihi baculum, et ideò illum tibi committo. (Annales Burtonienses. — Jo. Brompton. p. 976.)

1076. « valait mieux que vous; je le lui remets, ôtez-le « lui si vous pouvez[1]. » En prononçant ces derniers mots, le Saxon frappa vivement la pierre de la tombe avec la pointe du bâton pastoral. Son air et ce geste inattendu produisirent sur l'assemblée une grande impression de surprise, mêlée d'un effroi superstitieux : le roi et le primat ne réitérèrent point leur demande, et laissèrent le dernier évêque anglais garder son bâton et son office[2].

L'imagination populaire fit de cette aventure un prodige, et l'on répandit la nouvelle que le bâton pastoral de Wulfstan, quand il en frappa la pierre, s'y était enfoncé profondément, comme dans une terre molle, et que personne n'avait pu l'en arracher, excepté le Saxon lui-même, lorsque les étrangers eurent révoqué leur sentence[3]. Après la mort de Wulfstan, et après qu'un chanoine de Bayeux, appelé Samson, lui eut succédé dans l'épiscopat de Worcester, les Anglais de race le décorèrent, comme Waltheof et comme Eghelwin, des noms de saint et de bienheureux[4]. Ce fut le lot de pres-

1. Melior te hunc mihi dedit; cui et retradam. Avelle, si poteris. (Chron. Henric. Knyghton, p. 2368.)

2. Restitutus est. (Math. Paris. Vitæ abbat. p. 31.)

3. Baculum in solidâ petrâ ità defixit, ut à nullo posset avelli, donec ille, ad regis rogatum, baculum resumeret. (Chron. Jo. Brompton, p. 976.)

4. Sanctus Wulfstanus. (Annales Burtonienses.)

que tous les hommes éminents qui étaient morts 1076.
ou avaient souffert de leur résistance au pouvoir du conquérant.

Tout cela est un peu étrange pour nous; car les nations opprimées ont maintenant perdu l'usage de faire des saints de leurs défenseurs et de leurs amis; elles ont la force de conserver le souvenir de ceux qu'elles ont chéris, sans les entourer, après leur mort, d'une auréole superstitieuse. Mais quelque différence qu'il y ait entre nos mœurs et celles des hommes qui nous ont précédés sur la terre, que cette différence ne nous rende point des juges trop sévères pour eux; que la forme bizarre de leurs actes nationaux ne nous induise pas à prononcer qu'il n'y avait rien de national et de patriotique dans leurs actes. La grande pensée de l'indépendance humaine leur fut révélée comme à nous; ils l'environnèrent de leurs symboles favoris, ils rassemblèrent autour d'elle ce que leur esprit imaginait de plus noble, et la firent religieuse, comme nous la faisons poétique. C'est la même conviction et le même enthousiasme, formulés d'une autre manière, le même penchant à immortaliser en idée ceux qui ont dévoué leur vie au salut ou au bien-être d'autrui.

LIVRE VI.

Depuis la querelle du roi Guillaume avec son fils aîné, Robert, jusqu'au dernier passage de Guillaume sur le continent.

1077—1087.

1077 à 1079 Une des phases nécessaires de toute conquête, grande ou petite, c'est que les conquérants se querellent entre eux pour la possesssion et le partage du bien des vaincus. Les Normands n'échappèrent pas à cette nécessité. Quand il n'y eut plus de rebelles à soumettre, l'Angleterre devint pour ses maîtres une cause de guerres intestines; èt même ce fut dans la nouvelle famille royale, entre le père et son fils aîné, que la dispute éclata d'abord. Ce fils, appelé Robert, et que les Normands surnommaient, dans leur langue, *Gamberon* ou *Courte-heuse*, à cause du peu de longueur de ses jambes[1], avait été, avant la bataille de Hastings, désigné, par le duc Guillaume, héritier de ses

1. Vulgo *Gambarom* cognominatus et, est Brevis Ocrea. (Orderic. Vital. p. 545.)

terres et de son titre. Cette désignation s'était faite, 1077 à 1079.
selon l'usage, avec le consentement formel des barons de Normandie, qui tous avaient prêté serment au jeune Robert, comme à leur seigneur futur[1]. Lorsque Guillaume fut devenu roi, le jeune homme, dont l'ambition s'était éveillée à la vue des succès de son père, le requit d'abdiquer au moins, en sa faveur, le gouvernement de la Normandie; mais le roi refusa, voulant garder ensemble son ancien duché et son nouveau royaume[2]. Il s'ensuivit une querelle violente, où les deux plus jeunes frères, Guillaume-le-Roux et Henri, prirent parti contre leur aîné, sous couleur d'affection filiale, mais réellement pour le supplanter, s'ils le pouvaient, dans la succession que leur père lui avait assurée[3].

Un jour que le roi était à Laigle avec ses fils, Guillaume et Henri vinrent au logement de Robert, dans la maison d'un certain Roger Chaussiègue, et montant à l'étage supérieur, ils se mirent d'abord à jouer aux dés, à la façon des gens de guerre du temps; puis ils firent grand bruit et versèrent de l'eau sur Robert et sur ses amis qui étaient au-dessous[4]. Irrité de cet affront, Robert

1. Optimates gratanter acquieverunt. (Orderic. Vital. p. 545.)

2. Postulata denegavit. (Ibid.)

3. Willelmus Rufus et Henricus patri favebant. (Ibid.)

4. In domo Rogerii Calcegii venerunt, ibique super solarium (sicut militibus mos est) tesseris ludere cœperunt, deindè ingentem strepitum facere, et aquam..... (Ibid.)

1077 à 1079. courut, l'épée à la main, sur ses deux frères : il y eut un grand tumulte que le roi calma, non sans peine[1]; et, dès la nuit suivante, le jeune homme, suivi de tous ses compagnons, sortit de la ville, et gagna Rouen, dont il essaya de surprendre la citadelle. Il n'y réussit point; plusieurs de ses amis furent arrêtés; lui-même échappa avec quelques autres, et passant la frontière de Normandie, il se réfugia dans le Perche, où Hugues, neveu d'Aubert-le-Ribaud, l'accueillit dans ses châteaux de Sorel et de Reymalard[2].

Il y eut ensuite entre le père et le fils une réconciliation qui ne fut pas de longue durée; car les jeunes gens qui entouraient le dernier recommencèrent bientôt à stimuler son ambition par leurs conseils et leurs plaisanteries[3]. « Noble fils de roi, « lui disaient-ils, il faut que les gens de ton père « gardent bien son trésor, puisque tu n'as pas un « denier pour donner à ceux qui te suivent. Com« ment souffres-tu de demeurer si pauvre, lorsque « ton père est si riche? Demande-lui donc une « partie de son Angleterre, ou tout au moins le « duché de Normandie qu'il t'a promis devant tous

1. De hospitio suo rex accurrit. (Orderic. Vital. p. 545.)

2. Tùm Hugo, nepos Alberti Ribaldi, exules suscepit, eisque novum castellum Raimalast atque Sorellum patefecit. (Ibid. p. 546.)

3. Seditiosi tirones, juveni regis filio..... dixerunt. (Ibid.)

« ses barons[1]. » Robert, excité par ces propos et 1077
d'autres semblables, alla renouveler son ancienne à 1079.
requête; mais le roi refusa encore une fois, et l'exhorta, d'un ton paternel, à rentrer dans le devoir, et surtout à faire choix de meilleurs conseillers, de personnes d'un âge mûr, graves et sages, telles que l'archevêque Lanfranc[2]. « Seigneur roi, « répliqua brusquement Robert, je suis venu ici « pour réclamer mon droit, et non pour écouter « des sermons; j'en ai entendu assez, et d'assez « ennuyeux, lorsque j'apprenais la grammaire. Ré« ponds-moi donc positivement, afin que je voie « ce que j'aurai à faire; car je suis fermement ré« solu à ne plus vivre du pain d'autrui, et à n'être « aux gages de personne[3]. »

Le roi répondit, en colère, qu'il ne se dessaisirait point de la Normandie où il était né, et ne partagerait avec qui que ce fût l'Angleterre, le prix de ses fatigues[4]. « Eh bien, dit Robert, je « m'en irai, j'irai servir les étrangers, et peut« être obtiendrai-je chez eux ce qu'on me refuse

1. Nobilissime fili regis..... patris tui satellites regale sic servant ærarium, ut vix tuis clientibus unum indè possis dare denarium... cur hoc pateris? (Orderic. Vital. p. 546.)

2. Ibid. p. 570.

3. Hùc, domine mi rex, non accessi pro sermonibus audiendis... hoc fixum est apud me quòd nemini militabo. (Ibid.)

4. Natale solum Normaniæ..... Angliæ quoque regnum, quod ingenti nactus sum labore. (Ibid.)

1077 à 1079. « dans mon pays[1]. » Il partit en effet, et parcourut la Flandre, la Lorraine, l'Allemagne, puis la France et l'Aquitaine, visitant, dit l'ancien historien, des ducs, des comtes et de riches seigneurs châtelains, leur contant ses griefs, et leur demandant des secours[2]; mais tout ce qu'il recevait pour le soutien de sa cause, il le donnait à des jongleurs, à des parasites ou à des femmes débauchées, et se trouvait bientôt obligé de mendier de nouveau, ou d'emprunter à grosse usure[3]. Mathilde, sa mère, lui envoyait quelquefois de l'argent à l'insu du roi. Guillaume l'apprit, et le lui défendit; elle recommença, et le roi irrité lui reprocha, en termes amers, de distribuer à ses ennemis le trésor qu'il lui donnait en garde[4]; puis il fit arrêter le porteur des présents de Mathilde, avec ordre de lui crever les yeux[5]. C'était un Bas-Breton d'origine, appelé Samson; il prit la fuite, et devint moine, dit la vieille chronique, pour le salut de son ame et de son corps[6].

1. Extraneis tentabo servire. (Orderic. Vital. p. 570.)

2. Nobiles expetiit cognatos, duces et comites et potentes oppidanos; illis querelas suas deprompsit. (Ibid.)

3. Histrionibus et parasitis ac meretricibus distribuebat..... egestate compressus mendicabat, aut ab externis fœneratoribus..... (Ibid.)

4. Inimicos meos sustentat opibus meis. (Ibid. p. 571.)

5. Veredarium reginæ comprehendi, et oculis privari. (Ibid.)

6. Pro salvatione corporis et animæ. (Ibid.)

Après beaucoup de voyages, le jeune Robert se rendit, sous les auspices de Philippe, roi de France, au château de Gerberoy, situé dans le Beauvoisis, sur les confins de la Normandie. Il y fut bien accueilli par Elie, vicomte du château, et par son collègue; car, dit l'ancien narrateur, c'était la coutume de Gerberoy qu'il y eût deux seigneurs égaux en pouvoir, et qu'on y reçût les fugitifs de tous pays[1]. Là, le fils du conquérant réunit des chevaliers à gages[2]; il lui en vint de France et de Normandie; plusieurs hommes d'armes de la maison du roi Guillaume, plusieurs de ceux qui le flattaient chaque jour et vivaient à sa table, quittèrent leurs offices pour se rendre à Gerberoy[3]; et lui-même alors, passant la mer, vint en personne assiéger le château où son fils s'était renfermé. 1079.

Dans une sortie que fit Robert, il engagea le combat, seul à seul, avec un cavalier couvert de son armure, le blessa au bras et le renversa de son cheval; la voix du blessé lui fit reconnaître son père, et aussitôt il mit pied à terre, l'aida à se relever et à se remettre en selle, et le laissa repartir librement[4]. Les chefs et les évêques normands s'em-

1. Helias quoque vicedominus, cum compari suo..... moris enim est illius castri ut ibidem duo pares domini sint, et omnes fugitivi suscipiantur. (Orderic. Vital. p. 572.)

2. Gregarios equites. (Ibid.)

3. Multi de his qui regi adulabantur. (Ibid.)

4. Chron, saxon. Gibson, p. 184.

1079. ployèrent à réconcilier de nouveau le père avec le fils. Mais Guillaume résista d'abord à leurs instances: « Pourquoi, leur disait-il, me sollicitez-« vous en faveur d'un traître qui a séduit contre « moi mes gens de guerre, ceux que j'avais nourris « de mon pain, et à qui j'avais donné leurs armes[1]? » Il céda pourtant, à la fin; mais le bon accord entre le père et le fils ne fut pas de longue durée; pour la troisième fois Robert s'éloigna, alla en pays étranger, et ne revint plus du vivant de son père[2]. Le roi le maudit à son départ; et les historiens du siècle attribuent à cette malédiction les infortunes qui remplirent toute la vie du fils aîné de Guillaume-le-Bâtard, infortunes dont la conquête de l'Angleterre fut, comme on voit, la première cause[3].

De ces dissensions qui troublaient le repos du chef des conquérants, le peuple vaincu ne retirait aucun profit; et si, dans l'absence de Guillaume, la main royale, comme on disait alors, ne pesait plus sur ce peuple, d'autres mains, celles des comtes, vicomtes, juges, prélats et abbés, de race étrangère, lui faisaient sentir leur poids. Parmi

1. Miror quòd tantoperè pro perfido supplicatis homine..... Tirones meos, quos alui et armis militaribus decoravi, abduxit. (Orderic. Vital. p. 573.)

2. A patre recessit, nec posteà rediit. (Ibid. p. 572.)

3. Quapropter rex maledixit filio suo, quam maledictionem, antequàm obiret, expertus est vehementer. (Math. Paris. p. 10.)

les plus impitoyables de ces ministres de la conquête, figurait le Lorrain Vaulcher, évêque de Durham, qui, depuis l'exécution de Waltheof, cumulait, avec son office ecclésiastique, le gouvernement de tout le pays situé entre la Tweed et la Tyne [1]. Les amis du comte-évêque vantaient beaucoup son administration, et le louaient d'être aussi habile à réprimer par le tranchant de l'épée les rébellions des Anglais, qu'à réformer leurs mœurs par la puissance de ses discours [2]. Ce qu'il y avait de réel, c'est que Vaulcher tourmentait sa province par des exactions insupportables, qu'il permettait à ses officiers de lever, après lui, des tributs pour leur propre compte, et qu'il laissait ses gens d'armes piller et tuer impunément [3]. Parmi ceux qu'ils firent périr sans aucun jugement, se trouvait un certain Liulf, homme chéri de toute la contrée, qui s'était retiré à Durham, après avoir été dépouillé par les Normands [4] de tous les biens qu'il possédait au sud de l'Angleterre. Ce meurtre,

1079.

1. Defuncto Waltheofo, Walcherus episcopus comitatum Northumbriæ à rege obtinuit. (Anglia sacra, t. I, p. 703.)

2. Frænaret rebellionem gentis gladio, et reformaret mores eloquio. (Willelm. Malmesb. Vitæ pontif. p. 277.)

3. Extorsit pecuniam infinitam. (Math. Paris. p. 7.) — Ministris suis durissimam plebis oppressionem permittens..... aliquos etiam ex majoribus natu interficiebant. (Anglia sacra, t. I, p. 703.)

4. Vir toti provinciæ carissimus, qui possessionibus suis à Normannis privatus, Dunelmum secesserat. (Ibid. p. 704.)

1079. exécuté avec des circonstances atroces, mit le comble à la haine populaire contre l'évêque lorrain et ses agents. L'ancien esprit du Northumberland se réveilla, et les habitants de cette terre fatale aux étrangers se réunirent, comme au temps de Robert Comine[1].

1080. Il tinrent de nuit des conférences, et délibérèrent unanimement de venir avec des armes cachées, à l'assemblée de justice que tenait de temps en temps l'évêque, à la *cour du comté*, comme on disait en langue normande[2]. Cette cour se tenait sur les bords de la Tyne, près du château neuf bâti par les conquérants sur la grande route d'Écosse, dans un lieu appelé en saxon Gotes-Heavd, ou Tête-de-Chèvre[3]. Les Northumbriens s'y rendirent en grand nombre, comme pour adresser à leur seigneur d'humbles et pacifiques requêtes. Ils demandèrent réparation des torts qui leur avaient été faits[4]: « Je ne ferai droit, répondit « l'évêque, à aucune de ces plaintes, à moins qu'au- « paravant vous ne me comptiez 400 livres, en

1. Odia et furorem. (Anglia sacra, t. I, p. 704.)—Northanhumbri, populus semper rebellioni deditus. (Willelm. Malmesb. p. 112.)

2. Decreverunt unanimiter ut occultè armati venirent ad placita comitatûs. (Math. Paris. p. 7.) — In quodam *Gemote*. (Chron. saxon. Gibson. p. 184.)

3. Ad Caput-Capræ. (Florent. Wigorn. p. 637.)

4. De diversis injustitiis sibi justitiam fieri. (Math. Paris. p. 7.)

« bonne monnaie[1]. » Celui des Saxons qui, sachant le français, parlait au nom de tous les autres, demanda permission de s'entendre avec eux[2], et tous s'éloignèrent un moment, comme pour consulter ensemble sur le paiement de la somme demandée; mais tout à coup l'orateur, qui était le chef du complot, s'écria en langue anglaise: « Courtes paroles, bonnes paroles; tuez l'évêque[3]. » A ce signal, ils tirèrent leurs armes, se jetèrent sur le Lorrain, le tuèrent, et avec lui une centaine d'hommes de race normande ou flamande[4]: deux serviteurs, Anglais de nation, furent seuls épargnés par les conjurés[5]. Le soulèvement populaire s'étendit jusqu'à Durham; la forteresse qu'y avaient bâtie les Normands fut attaquée: mais la garnison, nombreuse et bien pourvue de munitions, résista aux Northumbriens, qui se dispersèrent, découragés, après un siége de quatre jours[6]. 1080.

1. Nisi sibi anteà libras quadringentas optimæ monetæ numerassent. (Math. Paris. p. 7.)

2. Unus eorum, pro omnibus loquens. (Ibid.)

3. Præcipitanter, patriâ linguâ, dixit: *Shorte red, gode red; slea ye the bishoppe.* (Ibid.)

4. Et 100 homines cum eo Franci et Flamingi. (Chron. saxon Gibson, p. 184.)

5. Duobus tantùm anglicis ministris, ob consanguinitatem, pepercerunt. (Florent. Wigorn. p. 640.)

6. Quarto die obsidionis, obsidentes per diversa disperguntur (Simeonis Dunelmensis Hist. p. 47.)

1080. A ce nouveau signe de vie donné par la population du nord, Eudes, évêque de Bayeux, frère du roi et l'un de ses lieutenants en son absence, marcha promptement vers Durham, avec une nombreuse armée. Sans prendre le temps ni la peine de faire une enquête sur le soulèvement, il se saisit au hasard d'hommes qui étaient restés dans leurs maisons, et les fit décapiter ou mutiler[1]. D'autres ne rachetèrent leur vie qu'en abandonnant tout ce qu'ils possédaient[2]. L'évêque Eudes pilla l'église de Durham, et enleva ce qui restait des ornements sacrés qu'Eghelwin avait sauvés en les transportant dans l'île de Lindisfarn[3]. Il renouvela dans tout le Northumberland les ravages que son frère y avait faits en l'année 1070; et c'est cette seconde dévastation qui, ajoutée à la première, imprima aux contrées du nord de l'Angleterre l'aspect de désolation et de tristesse qu'elles présentaient encore plus d'un siècle après[4]. « Ainsi, dit un historien postérieur de soixante« dix années, furent tranchés les nerfs de cette

1. Miseros indigenas, qui, in suâ innocentiâ confisi, domi resederant, plerosque decollari aut membrorum detruncatione præceperunt debilitari. (Simeonis Dunelmensis Hist. p. 47.)

2. Nonnulli salutem et vitam pretio redemerunt. (Ibid.)

3. Ornamenta ecclesiæ abstulit. (Ibid. p. 46.) — Voyez ci-dessus, liv. IV, p. 91.

4. Provinciæ illius reliquias, quæ aliquantùm respiraverant, funditùs exterminavit. (Willelm. Malmesb. p. 277.)

« province, jadis si florissante. Ces villes autrefois 1080.
« renommées, ces hautes tours qui menaçaient le « ciel, ces campagnes riantes de pâturages et ar-« rosées d'eaux vives, l'étranger qui les voit gémit « de pitié, l'ancien habitant ne les reconnaît « plus[1]. »

Sur ce pays, tout ruiné qu'il était, la population, demi-saxonne, demi-danoise, garda long-temps son ancien esprit d'indépendance et de fierté un peu sauvage. Les rois normands successeurs du bâtard habitaient en pleine sûreté les provinces méridionales; mais ce n'était guère sans appréhension qu'ils voyageaient au-delà de l'Humber, et un historien de la fin du douzième siècle assure qu'ils ne visitaient jamais cette partie de leur royaume sans conduire avec eux une armée de soldats aguerris[2]. C'est dans le nord que se conserva le plus long-temps le penchant à la rébellion contre l'ordre social établi par la conquête; c'est là que se recrutèrent encore pendant plus de deux siècles ces bandes d'*Outlaws*[3], successeurs politiques des réfugiés du camp d'Ély et des compagnons de Hereward. L'histoire ne les a point compris; elle

1. Si quis videt modò peregrinus, ingemit; si quis vetus incola, non agnoscit. (Willelm Malmesb. p. 258.)

2. Rex si quandò partes illas regni adit, non sine magno auxiliatorum comitatu vadit. (Ibid.)

3. *Utlage*, selon l'orthographe saxonne.

1080. les passe sous silence, ou bien, suivant le langage des actes légaux du temps, elle les flétrit d'un nom qui écarte d'eux tout intérêt, du nom de séditieux, de voleurs et de bandits. Mais que ces titres, odieux en apparence, ne nous en imposent point; ils sont ceux que, dans tout pays subjugué par l'étranger, portèrent les braves qui, en petit nombre, se réfugièrent sur les montagnes et dans les forêts, laissant l'habitation des villes à qui supportait l'esclavage[1]. Le peuple, qui n'avait pas le courage de les imiter, les aimait du moins et les accompagnait de ses vœux. Pendant que des ordonnances, rédigées en langue française, prescrivaient à tout habitant des villes et des bourgs d'Angleterre de traquer l'homme mis hors la loi, *l'homme des forêts*, comme un loup[2], de le poursuivre, de canton en canton, par la *huée* et par le *cri*[3], il circulait des chansons anglaises en l'honneur de cet ennemi du pouvoir étranger, qui avait, disait-on, pour trésor la bourse des comtes, et pour troupeaux les daims du roi. Les poètes po-

1. *...... Τούρκους μὴ προσκυνοῦμεν*
Πᾶμεν νὰ λημεριάζωμεν ὅπου φωλεάζουν λύκοι.
'Σ ταῖς χώραις σκλάβοι κατοικοῦν....
(Chants populaires de la Grèce moderne, publiés par M. Fauriel.)

2. Les Normands employaieut quelquefois le mot saxon francisé *utlages*, et quelquefois celui de *forestiers*.

3. En anglais moderne *by hue and cry*.

pulaires célébraient ses victoires, ses combats, ses stratagèmes contre les agents de l'autorité. On chantait comment il avait lassé à la course les gens et les chevaux du vicomte; comme il avait pris l'évêque, l'avait rançonné à mille marcs, et forcé d'exécuter un pas de danse dans ses habits pontificaux[1]. 1080.

L'évêque normand, Eudes de Bayeux, après son expédition dans le Northumberland, devint fameux parmi les siens, comme l'un des plus grands *dompteurs* d'Anglais[2]; il était chef des juges, ou grand justicier de toute l'Angleterre, comte de Kent et de Hereford, depuis l'emprisonnement de Roger, fils de Guillaume, fils d'Osbert. Le renom dont il jouissait l'enorgueillit, et le pouvoir qu'il exerçait en Angleterre et en Normandie excita en lui l'ambition de la plus grande puissance qu'il y eût alors, de la puissance papale. Des devins italiens avaient prédit qu'un pape nommé Eudes succéderait à Grégoire VII[3]; l'évêque de Bayeux, s'appuyant sur cette prédiction, commença des intrigues à Rome, y acheta un palais, envoya de riches présents à ceux que les gens de l'autre côté des Alpes appelaient encore *séna-* 1080 à 1082.

1. Ballads of Robin Hood, Adam Bell, Clym o'the Chlough, etc. passim.

2. Anglos maximè perdomuit. (Gloss. Spelmann. p. 337.)

3. Quidam sortilegi Romanorum. (Orderic. Vital. p. 646.)

1080 à 1082. *teurs*, et chargea de lettres et de dépêches les pèlerins de Normandie et d'Angleterre[1]; il engagea des barons et des chevaliers normands, entre autres Hugues-le-Loup, comte de Chester, à le suivre en Italie, pour lui faire une brillante escorte[2]. Le roi Guillaume, encore en Normandie, fut averti de ces préparatifs, et ils lui déplurent, on ne sait pas pour quelle raison. Ne se souciant pas que son frère devînt pape, il s'embarqua et le surprit en mer, à la hauteur de l'île de Wight[3]. Le roi assembla aussitôt les chefs normands dans cette île, et accusa devant eux l'évêque d'avoir abusé de son pouvoir de juge et de comte; d'avoir maltraité les Saxons outre mesure, au grand danger de la cause commune[4]; d'avoir spolié les églises, et enfin d'avoir tenté de séduire et d'emmener hors de l'Angleterre les guerriers sur la foi desquels reposait le salut des conquérants[5]. « Considérez ces « griefs, dit le roi à l'assemblée, et apprenez-moi « comment je dois agir envers un tel frère[6]. » Personne n'osa répondre. « Qu'on l'arrête donc, re-

1. Palatium sibi emit, senatores Quiritum, magnis muneribus datis..... (Orderic. Vital. p 646.)

2. Ibid.

3. Ex insperato in insulâ Vectâ obviavit. (Ibid.)

4. Angliam vehementer oppressit. (Ibid.)

5. Ecclesias spoliavit, militesque meos qui Angliam tutari debuerant seduxit et trans Alpes... (Ibid. p. 647.)

6. Considerate... (Ibid.)

« prit Guillaume, et qu'on l'enferme sous bonne 1080 à 1082.
« garde[1]. » Aucun des assistants n'osa mettre la main sur l'évêque. Alors le roi s'avança, et le saisit par ses vêtements. « Je suis clerc, s'écria Eudes, « je suis ministre du Seigneur : le pape seul a « droit de me juger[2]. » Mais Guillaume, sans lâcher prise, répondit : « Ce n'est point un clerc « que je juge; c'est mon comte et mon vassal que « j'arrête[3]. » Le frère du vainqueur des Anglais fut conduit en Normandie et emprisonné dans une forteresse, peut-être dans celle où languissait encore Ulfnoth, le frère du roi Harold, dont le sort était maintenant pareil au sien, après quinze ans d'une fortune si différente[4].

Les reproches du roi à l'évêque sur sa conduite dans le nord de l'Angleterre, s'ils ne sont pas une invention de l'ancien historien, semblent déceler quelques craintes d'un nouveau soulèvement de ceux qui avaient tué Robert Comine, repris la ville d'York, massacré l'évêque Vaulcher, et qui couraient avec joie à la rencontre de tout ennemi des Normands qui venait descendre sur leurs côtes. Cette crainte n'était pas entièrement vaine;

1. Comprehendite et solerter custodite. (Orderic. Vital. p. 647.)

2. Clericus sum et minister Domini. (Ibid.)

3. Ego nec clericum nec antistitem damno, sed comitem meum, quem meo, vice meâ, præposui regno. (Ibid.)

4. Voyez livre III, tom. I.

1080 à 1082. car plus d'une révolte éclata dans le voisinage de Durham, sous l'épiscopat de Guillaume, successeur du Lorrain[1]. Dans le reste de l'Angleterre, les vaincus montraient moins d'énergie et plus de résignation à leurs souffrances. Peu de faits positifs sur la nature de ces souffrances sont parvenus jusqu'à nous, et encore se rapportent-ils, pour la plupart, aux misères des gens d'église, la seule classe des opprimés de la vieille Angleterre qui ait trouvé des historiens. Toutefois ce qu'on osait contre cette classe privilégiée peut faire conjecturer, par induction, ce qu'avaient à subir les autres classes d'hommes que le scrupule religieux ne protégeait point; et un trait du régime intérieur
1082. d'un monastère anglais, sous le pouvoir d'un abbé normand, dans la seizième année de la conquête, aidera peut-être à deviner le régime des villes et des provinces, sous l'autorité des comtes, des vicomtes, et des baillis du roi étranger[2].

Le couvent de Glastonbury, dans la province de Sommerset, après la déposition d'Eghelnoth, son abbé de race saxonne, avait été donné à Tous-

1. Wilelmus Dunelmensis episcopus moritur, et fit commotio hominum. (Annales Margan., apud scriptor. Oxon. t. II, p. 3.)

2. Hoc monasterium semper post adventum Normanorum pessimis est infractum laboribus. Abbates enim rerum gloriâ elati non religiosos sed tyrannos agunt, foris tumidi, intùs crudeles et incommodi. (Adamus de Domerham. ed. Hearne, p. 114.)

tain, moine de Caen[1]. Toustain, suivant la coutume des autres Normands devenus abbés en Angleterre, avait commencé par diminuer la portion de nourriture de ses religieux, pour les rendre plus maniables; mais la famine ne fit que les irriter davantage contre le pouvoir de celui qu'ils qualifiaient hautement d'intrus[2]. L'abbé, par esprit national, ou par fantaisie de despotisme, voulait que ses moines saxons apprissent à chanter les offices d'après la méthode d'un musicien fameux dans la ville de Fécamp, et les Saxons, autant par haine de la musique normande que par habitude, tenaient au chant grégorien[3]. Ils reçurent plusieurs fois l'injonction d'y renoncer, ainsi qu'à d'autres anciens usages; mais ils résistèrent jusqu'au point de déclarer un jour, en plein chapitre, leur ferme résolution de ne pas changer[4]. Le Normand se leva furieux, sortit, et revint aussitôt à la tête d'une compagnie de gens armés de toutes pièces[5]. 1082.

A cette vue, les moines s'enfuirent vers l'église

1. Voyez plus haut, livre V, p. 211.

2. Monachos in victualibus miserabiliter tractare, hinc lites verborum animorumque discordiæ, quia, ut ait Lucanus, nescit plebs jejuna timere. (Willelm. Malmesb. p. 254.)

3. Ut cujusdam Willelmi Fiscannensis cantum discerent et cantarent. (Willelm. Malmesb. ed. Gale, p. 332.)

4. Ibid.

5. Milites ac satellites suos phaleratos. (Ibid.)

1082. et se réfugièrent dans le chœur, dont ils eurent le temps de fermer la porte[1]. Les soldats qui les poursuivaient, se trouvant arrêtés, essayèrent de la forcer. Pendant ce temps, quelques-uns d'entre eux escaladèrent les piliers, et, se plaçant sur les solives qui couronnaient la clôture du chœur, commencèrent l'attaque de loin et à coups de flèches[2]. Les moines, réfugiés près du maître-autel, se glissaient dessous ou se tapissaient derriere les châsses et les reliquaires, qui, leur servant de rempart, reçurent les flèches lancées contre eux; le grand crucifix de l'autel en fut hérissé de toutes parts[3]. Bientôt la porte du chœur céda aux efforts de ceux qui l'ébranlaient, et les Saxons, forcés dans leur retraite, furent chargés de près à coups d'épées et de lances; ils se défendirent le mieux qu'ils purent avec les bancs de bois et les candélabres de métal; ils blessèrent même quelques soldats[4]; mais les armes étaient trop inégales; dix-huit d'entre eux furent tués ou blessés mortellement, et leur sang, dit la chronique contemporaine,

1. Chron. saxon. ed. Gibson, p. 184. — Willelm. Malmesb. ed. Gale, p. 332.

2. Quidam etiam solaria inter columnas erecta scandebant. (Ibid.)

3. Crucifixum sagittis inhorrere fecerunt. (Ibid.)

4. Sese candelabris et scammis, prout possent, defendentes, quosdam de militibus vulneraverunt. (Chron. Henric. Knyghton. p. 2352.)

ruissela sur les degrés de l'autel[1]. Un autre historien annonce qu'il pourrait mentionner beaucoup d'aventures semblables à celle-ci, mais qu'il aime mieux les passer sous silence comme également pénibles à raconter et à entendre[2]. 1082.

Dans l'année 1083 mourut Mathilde, épouse du roi Guillaume. Un ancien récit dit que les conseils de cette femme adoucirent plus d'une fois l'ame du conquérant, qu'elle le disposa souvent à la clémence envers les Anglais, mais qu'après sa mort Guillaume s'abandonna sans réserve à son humeur tyrannique[3]. Les faits manquent pour constater cet accroissement d'oppression et de misère pour le peuple vaincu, et l'imagination ne peut guère y suppléer, car il est difficile d'ajouter un seul degré de plus au malheur des années précédentes. La seule différence qu'on puisse remarquer entre l'époque de la conquête qui suivit la mort de Mathilde et celles que le lecteur a déjà parcourues, c'est que le roi Guillaume, n'ayant plus rien à gagner en pouvoir sur les indigènes, commença dès lors à se créer une domination personnelle 1083.

1. De arâ in gradus et de gradibus in aream. (Chron. saxon. p. 184.)

2. Multa his similia referre possem, verùm quia hæc sunt minùs læta, his omissis..... (Orderic. Vital. p. 524.)

3. Istius consilio, rex pacificè cum Anglis tractabat, post mortem verò ipsius omnem induit tyrannidem. (Anglia sacra, p. 257.)

1083. sur ses compagnons de victoire. La nécessité eut probablement à cette entreprise autant de part que l'ambition ; et, comme il ne restait plus rien à enlever aux Anglais, le roi se vit obligé de lever sur les Normands eux-mêmes des contributions pour le maintien de la propriété commune. Dans cette année 1083, il exigea six sous d'argent pour chaque hyde, ou journée de terre, dans tout le royaume, sans distinction de possesseur[1]. Le guerrier normand, usé par vingt ans de combats, se vit contraint de payer, sur les revenus du domaine qu'il avait conquis dans ses jours de force et de jeunesse, la solde d'une nouvelle armée.

De cette époque date l'origine d'un esprit de défiance mutuelle et d'hostilité sourde entre le roi et ses vieux amis. Ils s'accusaient réciproquement d'avarice et d'égoïsme. Guillaume reprochait aux chefs normands de tenir plus à leur bien-être personnel qu'à la sûreté commune, de songer plutôt à bâtir des fermes, à élever des troupeaux, à former des haras, qu'à se tenir prêts contre l'ennemi indigène ou étranger[2]. A leur tour, les chefs reprochaient au roi d'être avide de gain

1. De unoquoque aratro, id est hydâ terræ, totius regni, sex solidos cepit argenti. (Math. Paris. p. 8.)

2. Ricardus de Rulos multùm agriculturæ deditus, ac in jumentorum et pecorum copiâ delectatus. (Ingulf. Croyl. apud script. Oxon. p. 77.)

au-delà de toute mesure, et de vouloir s'appro- 1083.
prier, sous de faux prétextes d'utilité générale, les richesses acquises par le travail de tous. Afin d'asseoir sur une base fixe ses demandes de contributions ou de services d'argent, pour parler le langage du siècle, Guillaume fit faire une grande enquête 1080
territoriale, et dresser un registre universel de à 1086.
toutes les mutations de propriété opérées en Angleterre par la conquête; il voulut savoir en quelles mains, dans toute l'étendue du pays, avaient passé les domaines des Saxons, et combien d'entre eux gardaient encore leurs héritages par suite de traités particuliers[1] conclus avec lui-même ou avec ses barons; combien, dans chaque domaine rural, il y avait d'arpents de terre; quel nombre d'arpents pouvait suffire à l'entretien d'un homme d'armes; et quel était le nombre de ces derniers dans chaque province ou comté de l'Angleterre[2]; à quelle somme montait en gros le produit des cités, des villes, des bourgades, des hameaux[3]; quelle était exactement la propriété de chaque comte, baron, chevalier, sergent d'armes; com-

1. Quomodò incoleretur hæc terra et à quibus hominibus. (Chron. saxon. ed. Gibson, p. 187.)

2. Quot acræ et jugera terræ, quid uni militi sufficere posset, et quot milites essent in unoquoque comitatu. (Anglia sacra, p. 257.)

3. De urbibus et villis et viculis ad quid in solidum ascenderent. (Ibid.)

1080 à 1086. bien chacun avait de terre, de gens ayant fiefs sur ses terres, de Saxons, de bétail, de charrues[1].

Ce travail, dans lequel des historiens modernes ont cru voir la marque du génie administratif, fut le simple résultat de la position spéciale du roi normand comme chef d'une armée conquérante, et de la nécessité d'établir un ordre quelconque dans le chaos de la conquête. Cela est si vrai, que, dans d'autres conquêtes dont les détails nous ont été transmis, par exemple dans celle de la Grèce par les croisés latins, au treizième siècle, on trouve la même espèce d'enquête faite sur un plan tout semblable par les chefs de l'invasion[2].

En vertu des ordres du roi Guillaume, Henri de Ferrières, Gaultier Giffard, Adam, frère d'Eudes le sénéchal, et Remi, évêque de Lincoln, ainsi que d'autres personnages pris parmi les gens de justice et les gardiens du trésor royal, se mirent à voyager par tous les comtés de l'Angleterre, établissant dans chaque lieu un peu considérable leur conseil d'enquête[3]. Ils faisaient comparaître de-

1. Quantùm terræ quisque baronum suorum possidebat, quot feudatos milites, quot villanos, quot animalia, imò quantùm vivæ pecuniæ quisque possidebat in omni regno. (Florent. Wigorn. apud Spelmanni. Glossar.)

2. Poëme sur la Conquête de la Morée, mss. de la bibliothèque royale. publié et traduit par M. Buchon.

3. Dugdale's baronage. — Misit homines suos. (Chron. saxon. p. 187.)

vant eux le vicomte normand de chaque province 1080 à 1086.
ou de chaque *Shire* saxonne, personnage auquel les Saxons conservaient dans leur langue l'ancien titre de *Shire-reve*, ou *Sheriff*. Ils convoquaient ou faisaient convoquer par le vicomte tous les barons normands de la province, qui venaient indiquer les bornes précises de leurs possessions et de leurs juridictions territoriales; puis quelques-uns des hommes de l'enquête, ou des commissaires délégués par eux, se transportaient sur chaque grand domaine et dans chaque district ou *centurie*, comme s'exprimaient les Saxons. Là ils faisaient déclarer, sous serment, par les hommes d'armes français de chaque seigneur, et par les habitants anglais de la centurie, combien il y avait, sur le domaine, de possesseurs libres et de fermiers[1], quelle portion chacun occupait en propriété pleine ou précaire; les noms des détenteurs actuels; les noms de ceux qui avaient possédé avant la conquête, et les diverses mutations de propriété survenues depuis: de façon, disent les récits du temps, qu'on exigeait trois déclarations sur chaque terre; ce qu'elle avait été au temps du roi Edward, ce qu'elle avait été quand le roi Guillaume l'avait donnée,

1. Per sacramentum vice-comitis scire et omnium baronum et eorum Francigenarum et totius centuriatûs. (Ex anonym. mss. apud Selden. præfat. ad Eadmeri Hist. p. 15.)

1080 à 1086. et ce qu'elle était au moment présent[1]. Au-dessous de chaque recensement particulier on inscrivait cette formule: « Voilà ce qu'ont juré tous les Fran- « çais et tous les Anglais du canton[2]. »

Dans chaque bourgade, on s'enquérait de ce que les habitants avaient payé d'impôt aux anciens rois, et de ce que le bourg produisait aux officiers du conquérant: on recherchait combien de maisons la guerre de la conquête ou les constructions de forteresses avaient fait disparaître ; combien de maisons les vainqueurs avaient prises; combien de familles saxonnes, réduites à l'extrême indigence, étaient hors d'état de rien payer[3]. Dans les cités, on prenait le serment des grandes autorités normandes, qui convoquaient les bourgeois saxons au sein de leur ancienne chambre du conseil, devenue la propriété du roi ou de quelque baron étranger; enfin, dans les lieux de moindre importance, on prenait le serment du préposé ou *prévôt* royal, du prêtre et de six Saxons ou de six villains de chaque ville, comme s'exprimaient les Normands[4]. Cette recherche dura six années, pen-

1. Hoc totum tripliciter, scilicilet tempore regis Edwardi, et quandò rex Willelmus dedit, et quomodò sit modò. (Ex anonym. mss. Selden.)

2. Hoc omnes Franci et Angli de Hundredo juraverunt. (Ibid.)

3. Vide librum censualem, passim.

4. Per sacramentum presbyteri, præpositi, sex villanorum uniuscujusque villæ. (Mss. anonym. Selden.)

dant lesquelles les commissaires du roi Guillaume parcoururent toute l'Angleterre, à l'exception des pays montagneux au nord et à l'ouest de la province d'York, c'est-à-dire des cinq comtés modernes de Durham, Northumberland, Cumberland, Westmoreland et Lancaster[1]. Peut-être cette étendue de pays, cruellement dévastée à deux reprises différentes, n'offrait-elle point assez de terres en valeur, ni des propriétés assez fixement divisées, pour que le cadastre en fût ou utile ou possible à dresser; peut-être aussi les commissaires normands craignirent-ils, s'ils transportaient leurs assises dans les bourgades de la Northumbrie, d'entendre retentir à leurs oreilles les mots saxons qui avaient été le signal du massacre de l'évêque Vaulcher et de ses cent hommes. 1080 à 1086.

Quoi qu'il en soit, le rôle de cadastre, ou pour parler l'ancien langage, le *terrier* de la conquête normande ne fit point mention des domaines conquis au-delà de la province d'York. La rédaction de ce rôle pour chaque province qu'il mentionnait fut *modelée* sur un plan uniforme. Le nom du roi était placé en tête, avec la liste de ses terres et de ses revenus dans la province; puis venaient à la suite les noms des chefs et des moin-

1. Anno 1086 ab incarnatione Domini, 25° regni Willelmi, facta est ista descriptio. (Doomesday-book.)

1080 dres propriétaires, par ordre de grade militaire
à
1086. et de richesse territoriale[1]. Les Saxons épargnés par grâce spéciale dans la grande spoliation ne figuraient qu'aux derniers rangs; car le petit nombre d'hommes de cette race qui restèrent propriétaires franchement et librement, ou *tenants en chef du roi*, comme s'exprimaient les conquérants, ne le furent que pour de minces domaines. Ils furent inscrits à la fin de chaque chapitre sous le titre de *thegns* du roi[2], ou avec diverses qualifications d'offices domestiques dans la maison royale[3]. Le reste des noms à physionomie anglo-saxonne, épars çà et là dans le rôle, appartient à des fermiers de quelques fractions plus ou moins grandes du domaine des comtes, barons, chevaliers, sergents d'armes, ou arbalétriers normands[4].

Telle est la forme du livre authentique, et conservé jusqu'à nos jours, dans lequel ont été puisés la plupart des faits d'expropriation présentés çà et là dans ce récit. Ce livre précieux, où la conquête fut enregistrée tout entière pour que le souvenir ne pût s'en effacer, fut appelé par les

1. Prænotato in ipso capite regis nomine, et deindè seriatìm aliorum procerum nominibus appositis, secundùm statûs sui dignitatem. (Dialogus de Scaccario.)

2. Thani regis. (Doomesday-book.)

3. Venatores, accipitrarii, ostiarii, pistores.

4. Nicolaus balistarius. (Doomesday-book.)

Normands *le grand rôle*, *le rôle royal*, ou *le rôle de Winchester*, parce qu'il était conservé dans le trésor de la cathédrale de Winchester[1]. Les Saxons l'appelèrent, d'un nom plus solennel, le livre du dernier jugement, *Domesday-bok*, parce qu'il contenait leur sentence d'expropriation irrévocable[2]. Mais si ce livre fut un arrêt de dépossession pour la nation anglaise, il le fut aussi pour quelques-uns des usurpateurs étrangers. Leur chef s'en servit habilement pour opérer à son profit de nombreuses mutations de propriété, et légitimer ses prétentions personnelles sur beaucoup de terres envahies et occupées par d'autres. Il se prétendait propriétaire, par héritage, de tout ce qu'avaient possédé Edward, l'avant-dernier roi des Anglo-Saxons, Harold, le dernier roi, et la famille entière de Harold : il revendiquait au même titre toutes les propriétés publiques et le haut domaine de toutes les villes, à moins qu'il ne les eût expressément aliénés, soit en entier, soit en partie, par diplôme authentique, *par lettre et saisine*, comme disaient les juristes normands[3].

1080 à 1086.

1. Rotulus magnus, rotulus regius, rotulus Wintoniæ. in thesauro ecclesiæ cathedralis Wintoniæ depositus. (Anglia sacra, tom. I, p. 257.)

2. Al. *Domesdæge-boc*... ab indigenis sic nuncupatus, quia null parcit sicut nec magnus dies judicii. (Ibid.)

3. Breve, sigillum, liberatio, saisitio. (Doomesday-book, passim.)

1080 à 1086. Au moment de la victoire, personne n'avait songé aux formalités de *lettre* et de *saisine*, et chacun de ceux à qui Guillaume avait dit avant le combat, « ce que je prendrai, vous le prendrez, » s'était fait sa portion lui-même[1]; mais, après la conquête, les soldats de l'invasion sentirent peser sur leurs propres têtes une partie de la puissance qu'ils avaient élevée sur celle des Anglais. C'est ainsi que le droit de Guillaume de Garenne sur la terre de deux Anglais libres, dans la province de Norfolk, lui fut contesté, parce que cette terre avait dépendu autrefois d'un manoir royal d'Edward[2]; il en fut de même d'un domaine d'Eustache, dans la province de Huntingdon, et de quinze acres de terre que tenait Miles, dans celle de Berks[3]. Une terre qu'Engelry occupait dans la province d'Essex fut, selon l'expression du grand rôle, saisie en la main du roi, parce qu'Engelry n'envoya personne pour rendre compte de ses titres[4]. Le roi saisit pareillement toutes les terres

1. Voyez liv. III, t. I, p. 316.

2. Quòd pertinebant tempore regis Edwardi ad faganaham mans. reg. (Doomesday-book, t. I, p. 172.)

3. Grafham dñt socam regis fuisse et esse; nec breve, nec saisitorem vidisse qui liberasset eam Eustachio. (Doomesday-book, t. II, p. 208.)..... Rex Ed. habuit 15 acras; Milo tenet eas, nesciunt quomodò. (Ibid. t. II, p. 56.)

4. Et quia neque legatus neque alius homo venit ex parte suâ qui dirationasset, hanc terram, ideò est saisita in manu regis. (Ibid., t. I, p. 15.)

sur lesquelles il avait prétention, et dont le déten- 1080
teur, quoique Normand, ne put ou ne voulut pas à
rendre compte[1]. 1086

Une autre prétention de sa part, c'était que chaque domaine qui avait payé au roi Edward quelque rente ou quelque service, lui payât, bien qu'il fût tenu par un Normand, la même rente ou le même service. Cette prétention, fondée sur une succession aux droits d'un roi anglais, que ne pouvaient admettre ceux qui avaient déshérité la race anglaise, fut d'abord mal accueillie par les conquérants. La franchise d'impôts ou de service d'argent, hors quelques contributions volontaires, leur paraissait la prérogative inviolable de leur victoire; et ils regardaient la condition de contribuables *par coutume* comme l'état spécial de la nation subjuguée[2]. Plusieurs résistèrent aux réclamations du roi, dédaignant de se voir imposer des servitudes personnelles pour la terre qu'ils avaient conquise. Mais il y en eut qui se soumirent; et leur complaisance, soit volontaire, soit achetée par le roi Guillaume, énerva l'opposition des autres. Raoul de Courbespine refusa long-temps de payer aucune redevance pour les maisons qu'il avait

1. Rationare, derationare, reddere rationem. (Doomesday-book, passìm.)

2. Consuetudo, custuma, custumarii, *coustumes*. Ce mot subsiste dans la langue anglaise moderne.

1080 à 1086. prises dans la ville de Canterbury, et Hugues de Montfort pour les terres qu'il occupait dans la province d'Essex[1]. Ces deux chefs pouvaient être fiers impunément; mais la fierté des hommes moins puissants et moins considérables fut quelquefois durement punie. Un certain Osbert, dit le Pêcheur, n'ayant point voulu acquitter la rente que sa portion de terre payait anciennement au roi Edward comme dépendant de son domaine, fut exproprié par les agents royaux, et sa terre offerte à qui voudrait payer pour lui : Raoul Taille-bois paya, dit le grand rôle, et prit possession du domaine comme *forfait* par Osbert le Pêcheur[2].

Le roi tâchait aussi de lever sur ses propres compatriotes, dans les villes et les terres de son domaine, l'impôt anciennement établi par la loi saxonne. Quant aux Anglais de ces villes et de ces domaines, outre cet impôt rigoureusement exigé au nom de la coutume du lieu, et souvent doublé

1. Radulfus de Curbespine habet 4 mansuras de quibus est saca et soca regis, sed usquè nunc non habuit. (Doomesday-book, t. II, p. 2.) — Huic manerio adjacebant IV liberi homines de IV hid. T. R. E. reddentes consuetudinem, modò tenet Hugo de Monteforti et non reddidit consuetud. ex quo eas habuit. (Ibid. t. I, p. 2.)

2. Osbernus pistator.... sed ille gablum de hâc terrâ dare noluit; Radulfus Tailgebosc gablum dedit, et pro forisfacto istam terram sumpsit. (Ibid., t. II, p. 1216.)

où triplé, ils étaient encore soumis à une redevance éventuelle, arbitraire, inégale, levée capricieusement et durement, que les Normands appelaient *taille* ou *taillage*[1]. Le grand rôle donne l'état des bourgeois taillables du roi par cités, par villes et par bourgs : « Voici les bourgeois du roi à Colchester[2] : c'est Keolman qui tient une maison et « cinq acres de terre ; Leofwin qui tient deux mai« sons et vingt-cinq acres ; Ulfrik, Edwin, Wulf« stan, Manwin, etc. » Les chefs et les soldats normands levaient aussi la taille sur les Saxons qui leur étaient échus, soit dans les bourgs, soit hors des villes[3]. C'est ce qu'on appelait dans le langage des conquérants avoir un bourgeois ou un Saxon libre; et dans ce sens les hommes libres se comptaient par tête, se vendaient, se donnaient, s'engageaient, se prêtaient, ou même se divisaient par moitié entre Normands[4]. Le grand rôle dit qu'un certain vicomte *avait* dans le bourg d'Ipswich deux bourgeois saxons, l'un en prêt et l'autre en nantissement[5]; et que le roi Guillaume 1060 à 1086.

1. En latin *tallagium*.

2. Isti sunt burgenses regis.... (Doomesday-book, t. I, p. 104.)

3. Omnes isti sunt liberi homines Rogerii Bigot, et Normannus tenet eos de eo. (Ibid. p. 341.)

4. Istos liberos homines calumniat Rogerus de Ramis. (Ibid. t. I, p. 337.) — Invasit Hugo de Corbon. sup. Rog. Bigot medietat. unius liberi hominis. (Ibid. t. I, p. 278.)

5. Habet Normannus vicecomes II burgenses, unum in vadimonio contra eumdem, alterum pro debito. (Ibid. t. I, p. 438.)

1080 à 1080. avait, par acte authentique, prêté le Saxon Edwig à Raoul Taille-bois pour le garder tant qu'il vivrait[1].

Beaucoup de querelles intestines dans la nation des vainqueurs pour la dépouille des vaincus, beaucoup d'*invasions* de Normands sur Normands, comme s'exprime le rôle d'enquête[2], furent aussi enregistrées dans tous les coins de l'Angleterre. Par exemple, Guillaume de Garenne, dans le comté de Bedford, avait dessaisi Gaultier Espec d'une demi-hyde ou d'un demi-arpent de terre, et lui avait enlevé deux chevaux[3]. Ailleurs, c'était Hugues de Corbon qui avait usurpé sur Roger Bigot *la moitié d'un Anglais libre*, c'est-à-dire cinq acres de terre. Dans le comté de Hants, Guillaume de la Chesnaye réclamait contre Picot une certaine portion de terre, sous prétexte qu'elle appartenait au Saxon dont il avait pris les biens[4].

1. Hanc terram tenuit Ovigi, et potuit dare cui voluit T. R. E. hanc ei postea W. rex concessit, et per suum brevem Radulfo Tallebose commodavit ut eum servaret quamdiù viveret. (Doomesday-book, t. II, p. 211.)

2. Invasiones. (Ibid. passim.)

3. Fuit Willelms Spec saisitus per regem et ejus liberatorem, sed W. de Warenne sine breve regis eum dissaisivit et II equos ejus hominibus abstulit necdùm reddidit. (Ibid. t. II. p. 211.)

4. Hanc terram calumniat W. de Chesney per hereditatem sui antecessoris anglici. (Ibid. t. II, p. 44.)

Ce dernier fait et beaucoup d'autres du même genre prouvent que les Normands considéraient comme leur propriété légitime tout ce que l'ancien propriétaire aurait pu légalement revendiquer, et que l'envahisseur étranger, se regardant comme un successeur naturel, faisait les mêmes recherches, exerçait les mêmes poursuites civiles qu'eût exercées l'héritier du Saxon [1]. Il appelait en témoignage les habitants anglais du district, pour constater l'étendue des droits que lui avait communiqués sa substitution à la place de l'homme tué ou expulsé par lui [2]. Souvent la mémoire des habitants, troublée par la souffrance et par le fracas de la conquête, répondait mal à ces sortes de demandes; souvent aussi le Normand qui voulait contester le droit de son compatriote refusait de s'en tenir à la déposition de cette *vile populace* des vaincus [3]. Dans ce cas, le seul moyen de terminer la dispute était le duel judiciaire entre les parties, ou le jugement devant la cour du roi [4].

1080 à 1086.

Le *terrier* normand parle, en beaucoup d'en-

1. Hanc terram clamant per antecessorem suum cujus terras omnes W. rex sibi donavit. (Doomesday-book, t. II, p. 215.)

2. De hoc suum testimonium adduxit de antiquis hominibus totiùs comitatûs. (Ibid. p. 44.)

3. Testimonium de villanis et vili plebe. (Ibid.)

4. Judicium per regem in curiâ regis; judicio, seu bello, seu duello. (Ibid. passim.)

1080 à 1086. droits, d'envahissements injustes, de saisies, de prétentions injustes[1]. C'est sans doute une chose bizarre que de voir le mot de justice écrit dans le registre d'expropriation de tout un peuple; et l'on ne comprendrait point ce livre si l'on ne songeait à chaque phrase qu'*héritage* y signifie spoliation d'un Anglais, que tout Anglais dépouillé par un Normand prend dès lors le nom de *prédécesseur* du Normand, qu'être *juste*, pour un Normand, c'est s'interdire de toucher au bien de l'Anglais tué ou chassé par un autre; et que le contraire s'appelle *injustice*, comme le prouve le passage suivant : « Dans le comté de « Bedford, Raoul Taille-bois a injustement des« saisi Néel de cinq hydes de terre, faisant notoi« rement partie de l'héritage de son *prédécesseur*, « et dont la concubine de ce même Néel occupe « encore une portion[2]. »

Quelques Saxons dépossédés osèrent se présenter devant les commissaires de l'enquête pour faire leurs réclamations; il y en eut même plusieurs d'enregistrées avec des termes de supplication

1. Invasit, injustè saisivit, injustè dissaisivit, injustè occupavit. (Doomesday-book, passim.)

2. Clamat Nigellus unam virgatam quam tenuit antecessor ejus T. R. E. ipse Nigellus indè saisitus fuit, sed Radulfus Tallegebosc eum dissaisivit.... Tenet quædam concubina Nigelli II hid. (Ibid. p. 214.)

humble que nul des Normands n'employait. Ces hommes se déclaraient pauvres et misérables; ils en appelaient à la clémence et à la miséricorde du roi[1]. Ceux qui, après beaucoup de bassesses, parvinrent à conserver quelque mince partie de leurs héritages paternels, furent obligés de payer cette grâce par des services dégradants et bizarres, ou la reçurent au titre non moins humiliant d'aumône. Des fils sont inscrits dans le rôle comme tenant par *aumône* le bien de leurs pères[2]. Des femmes libres gardent leur champ par *aumône*[3]. Une autre femme reste en jouissance de la terre de son mari, à condition de nourrir les chiens du roi[4]. Enfin une mère et son fils reçoivent en *don* leur ancien héritage, à condition de dire chaque jour des prières pour l'ame de Richard, fils du roi[5].

1080 à 1086.

Ce Richard, fils de Guillaume-le-Conquérant,

1. Pauperes cum matre reclamant. (Doomesday-book., tom. I, p. 203.) — Ipsi reclamant misericordiam regis. (Ibid.)

2. Hanc terram tenuit pater hujus hominis et vendere potuit T. R. E.; hanc rex W. in eleemosinâ eidem concessit. (Ibid. t. II, p. 218.)

3. Ibì habet OEldeva libera fœmina I hidam de rege in eleemosinâ quam eadem tenuit T. R. E. (Ibid. t. II, p. 63.)

4. Godricus tenuit..... dicunt se vidisse brevem regis quo eam dederit fœminæ Godrici in dono, quòd nutriebat canes suos. (Ibid. t. II, p. 57.)

5. Hoc manerium tenuit Aldene teignus T. R. E. et vendere potuit, sed W. rex dedit hoc manerium huic Aldene et matri ejus pro animâ Ricardi filii sui. (Ibid. t. II, p. 141.)

1080 à 1086. mourut en l'année 1081, froissé par son cheval contre un arbre dans le lieu que les Normands appelaient la Forêt Neuve[1]. C'était un espace de trente milles, nouvellement planté d'arbres, entre Salisbury et la mer. Cette étendue de terre, avant d'être mise en bois, contenait trente-six paroisses que le conquérant détruisit, et dont il chassa les habitants[2]. On ne sait si la raison de cet acte singulier ne fut pas purement politique, et si Guillaume n'eut pas pour objet spécial d'assurer à ses recrues de Normandie un lieu de débarquement sûr, où nul ennemi saxon ne pût se rencontrer; ou bien si, comme le disent la plupart des anciennes histoires, il ne voulut que satisfaire sa passion et celle de ses fils pour la chasse. C'est à cette passion effrénée qu'on attribue aussi les réglements bizarres et cruels qu'il fit sur le port d'armes dans les forêts d'Angleterre; mais il y a lieu de penser que ces réglements eurent un motif plus sérieux, et furent dirigés contre les Anglais, qui, sous le prétexte de chasse, pouvaient se donner des rendez-vous en armes. « Il ordonna, dit une chronique con« temporaine, que quiconque tuerait un cerf ou « une biche eût les yeux crevés; la défense faite « pour les cerfs s'étendit aux sangliers; et il fit

1. *Nove forest*, en latin Nova foresta.

2. 36 matrices ecclesias extirpavit, et populum earum dedit exterminio. (Walt. Mappæus, ed. Campden.)

« même des statuts pour que les lièvres fussent à « l'abri de tout péril. Ce roi aimait les bêtes sau« vages comme s'il eût été leur père[1]. » Ces lois, exécutées avec rigueur contre les Saxons, accrurent singulièrement leur misère; car beaucoup d'entre eux n'avaient plus que la chasse pour unique moyen de subsistance. « Les pauvres mur« murèrent, ajoute la chronique citée plus haut; « mais il ne tenait compte de leur haine, et force « leur était d'obéir sous peine de la vie[2]. »

1080 à 1086.

Guillaume comprit dans son domaine royal toutes les grandes forêts de l'Angleterre, lieux redoutables pour les conquérants, asile de leurs derniers adversaires. Ces lois, que les historiens saxons ridiculisent en les montrant destinées à garantir la vie des lièvres, étaient une puissante sauvegarde de la vie des Normands; et, afin que l'exécution en fût mieux assurée, la chasse dans les forêts royales devint un privilége dont la concession appartenait au roi seul, qui pouvait à son gré l'octroyer ou l'interdire. Plusieurs hauts personnages de race normande, plus sensibles à leur propre

1. Item statuit de leporibus ut à periculo immunes essent. Amabat rex ferus feras tanquàm esset pàter earum. (Swa swithe he lufode tha heoder swylce he wære heora fæder.) (Chron. sax. Gibson, p. 191.)

2. Hoc pauperes ægrè ferebant; verùm ita rigidus fuit, ut nihili haberet eorum omnium odium: eos oportuit obsequi, si vellent vivere. (Ibid.)

1080 à 1086. gêne qu'à l'intérêt de la conquête, s'irritèrent de cette loi exclusive[1]. Mais, tant que l'esprit de nationalité se conserva parmi les vaincus, ce désir des Normands ne prévalut pas contre la volonté de leurs rois. Soutenus par l'instinct de la nécessité politique, les fils de Guillaume conservèrent aussi exclusivement que lui le privilége de chasse; et ce ne fut qu'à l'époque où ce privilége cessa d'être nécessaire, que leurs successeurs se virent forcés de l'abdiquer, quelque regret qu'ils en eussent[2].

Alors, c'est-à-dire au treizième siècle, les parcs des propriétaires normands ne furent plus compris dans l'étendue des forêts royales, et le seigneur de chaque domaine obtint la libre jouissance de ses bois; ses chiens ne furent plus soumis à la mutilation des jambes[3], et les *forestiers*, *verdiers* ou *regardeurs* royaux, ne rôdèrent plus sans cesse autour de sa maison pour le surprendre dans quelque délit de chasse, et lui faire payer une grosse amende. Au contraire, la garantie de la loi royale pour la conservation du gibier de grande et de petite espèce s'étendit au profit des descendants des riches Normands; et eux-mêmes eurent des gardes-chasse pour tuer impunément le pauvre

1. Hoc viri summi conquesti sunt. (Chron. saxon. Gibson, p. 191.)

2. Blackstone's vol. II, p. 414.

3. Ne ampliùs expeditentur. (Charta Henrici III.)

1060 à 1086.

Anglais surpris en embuscade contre les daims et les lièvres[1]. Plus tard, le pauvre lui-même, le descendant des Saxons, ayant cessé d'être redoutable aux riches issus de l'autre race, ne fut puni, quand il osa chasser, que d'une seule année d'emprisonnement, à la charge de trouver ensuite douze cautions solvables pour répondre qu'à l'avenir il ne commettrait plus aucun délit « ni en parcs, ni en « forêts, ni en garennes, ni en viviers, ni en quoi « que ce fût, contre la paix du seigneur roi[2]. »

Pour dernière particularité qu'offre le grand registre de la conquête normande, on y trouve la preuve que le roi Guillaume établit, en loi générale, que tout titre de propriété antérieur à son invasion, et que tout acte de transmission de biens fait par un homme de race anglaise postérieurement à l'invasion, étaient nuls et non avenus, à moins que lui-même ne les eût formellement ratifiés. Dans la première terreur causée par la conquête, quelques Anglais avaient aliéné une portion de leurs terres aux églises, soit en don réel pour le salut de leur ame et de leur corps, soit en don simulé, afin d'assurer cette portion à

1. Si fugit et occidatur malefactor, non obtinebit jus nec appellum. (Additamenta ad Math. Paris. p. 156.)

2. Et post inveniet 12 plegios qui ipsum manucapient quòd deinceps non maleficiet in parcis, vivariis vel forestis, nec in aliquo contra pacem domini regis. (Ibid.)

1080 à 1086. leurs fils, si les domaines des saints de l'Angleterre étaient respectés par les Normands. Cette précaution fut inutile, et quand les églises ne purent administrer la preuve écrite que le roi avait confirmé le don, ou, en d'autres termes, que lui-même l'avait fait, la terre fut saisie à son profit[1]. C'est ce qui arriva pour le domaine d'Ailrik, qui, avant de partir pour la guerre contre les Normands, avait donné son manoir au couvent de Saint-Pierre, dans la province d'Essex, et pour celui d'un certain Edrik, affermé, avant la conquête, au monastère d'Abingdon[2].

Plus d'une fois dans la suite cette loi fut remise en vigueur, et tout titre quelconque de propriété anéanti pour les fils des Anglo-Saxons. C'est un fait attesté par le Normand Richard Lenoir, évêque d'Ély, vers le milieu du douzième siècle. Il raconte que les Anglais, journellement dépossédés par leurs seigneurs, adressèrent de grandes plaintes au roi, disant que les mauvais traitements qu'ils avaient à subir de la part de l'autre race, et la

1. Hanc terram tenuit Godid quædam fœmina T. R. E. hanc dedit Sancto-Paulo postquàm rex venit in Angliam, sed non ostendit brevem neque concessum regis. (Doomesday-book, t. I, p. 15.)

2. Ailric abiit in navale prælium contra Willelm. regem.... Tunc dedit Sancto-Petro istud manerium.... de hoc manerio Edricus, qui eum tenebat, deliberavit illum filio suo, qui erat in Abendone monachus; ut ad firmam illud teneat. (Ibid. tom. II, p. 59.)

haine qu'elle leur portait, ne leur laissaient plus d'autre ressource que d'abandonner le pays[1]. Après de longues délibérations, les rois et leur conseil décidèrent qu'à l'avenir tout ce qu'un homme de race anglaise obtiendrait des seigneurs, comme salaire de services personnels, ou par suite de conventions légales, lui serait assuré irrévocablement, mais sous la condition qu'il renoncerait à tout droit fondé sur une possession antérieure[2]. « Cette décision, ajoute l'évêque d'Ély, « fut sage et utile; elle obligea les fils des vaincus « à rechercher les bonnes grâces de leurs seigneurs « par la soumission, l'obéissance et le dévouement[3]. « De sorte qu'aujourd'hui, nul Anglais possédant « soit un fonds de terre, soit toute autre propriété, « n'est propriétaire à titre d'héritage ou de succes- « sion paternelle, mais seulement en vertu d'une « donation à lui faite en récompense de ses loyaux « services[4]. »

1080 à 1086.

1. Cùm dominis suis odiosi passìm pellerentur, nec esset qui ablata restitueret..... exosi et rebus spoliati, ad alienigenas transire cogerentur. (Dialog. de Scaccario, in notis ad Math. Paris.)

2. Quod à dominis suis, exigentibus meritis, interveniente aliquâ legitimâ pactione, poterant obtinere.... Cæterùm autem nomine successionis, à temporibus subactæ gentis, nil sibi vindicarent. (Ibid.)

3. Devotis obsequiis dominorum suorum gratiam emercari. (Ibid.)

4. Sic igitur quisquis de gente subactâ fundos, vel aliquid hu-

1080 à 1086. C'est en l'an 1086 que fut achevée la rédaction du *Grand-Rôle* des Normands, du *livre de jugement* des Saxons; et, cette même année, eut lieu une grande convocation de tous les chefs des conquérants, laïcs ou prêtres. Dans ce conseil furent débattues les réclamations diverses enregistrées dans le rôle d'enquête, et ce débat ne s'acheva point sans querelles entre le roi et ses barons; ils eurent ensemble de graves entretiens, comme s'exprime la chronique contemporaine, sur l'importante distinction de ce qui devait être définitivement regardé comme légitime dans les prises de possession de la conquête[1]. La plupart des envahissements individuels furent ratifiés; mais quelques-uns ne le furent pas, et il y eut parmi les vainqueurs une minorité mécontente. Plusieurs barons et chevaliers renoncèrent à leur hommage, quittèrent Guillaume et l'Angleterre, et, passant la Tweed, allèrent offrir au roi d'Écosse, Malcolm, le service de leurs chevaux et de leurs armes[2]. Malcolm les accueillit favorablement, comme il avait accueilli avant eux les émigrés saxons, et leur distribua des portions de terre pour lesquelles

jusmodi possidet, non quod ratione successionis deberi sibi videbatur adeptus est, sed quod solummodò.... (Dialog. de Scaccario, in notis ad Math. Paris.)

1. Graves sermones hábuit cum suis proceribus de hâc terrâ. (Chron. sax. Gibson, p. 187.)

2. Ellis's metrical romances, t. I, p. 125.

ils devinrent ses hommes-liges, ses soldats envers 1080
et contre tous. Ainsi l'Écosse reçut une popula- à 1086.
tion toute différente de celles qui s'y étaient mêlées jusque-là. Les Normands, réunis, par un exil commun et une hospitalité commune, aux Anglais qui naguère avaient fui devant eux, devinrent, sous une bannière nouvelle, leurs compagnons et leurs frères d'armes. L'égalité régna au-delà du cours de la Tweed entre deux races d'hommes qui, en-deçà du même fleuve, étaient de condition si différente; il se fit rapidement des uns aux autres un échange mutuel de mœurs et même de langage, et le souvenir de la diversité d'origine ne divisa point leurs fils, parce qu'il ne s'y mêlait aucun souvenir d'injure, ni d'oppression étrangère.

Pendant que les conquérants s'occupaient ainsi 1085.
à régler leurs affaires intérieures, ils furent subitement troublés par une alarme venant du dehors. Le bruit se répandit que mille vaisseaux danois, soixante vaisseaux norwégiens, et cent vaisseaux de Flandre, fournis par Robert le Frison, nouveau duc de ce pays, et ennemi des Normands, se rassemblaient dans le golfe de Lymfiord, pour descendre en Angleterre et délivrer le peuple anglo-saxon[1]. Les rois de Danemarck, qui, tant de fois,

1. Rumore expeditionis Britanniam usquè velificantis... ut gen-

1085. depuis vingt années, avaient successivement flatté et trahi les espérances de ce peuple, ne pouvaient, à ce qu'il paraît, se résoudre à l'abandonner entièrement. L'insurrection qui, en 1080, causa la mort de l'évêque de Durham, semble avoir été encouragée par l'attente d'un débarquement des hommes du Nord; car on trouve les mots suivants dans les dépêches officielles adressées alors à cet évêque : « Les Danois viennent : faites garnir avec « soin vos châteaux de munitions et d'armes[1]. » Les Danois ne vinrent pas, et peut-être les précautions extraordinaires recommandées à cause d'eux à l'évêque Vaulcher furent-elles la cause du peu de succès du soulèvement où il périt.

Mais cette fausse alarme n'était rien auprès de celle qui se répandit en Angleterre dans l'année 1085. La plus grande partie des forces normandes fut promptement dirigée vers l'est; on plaça des postes sur les côtes; on mit des croisières en mer; on entoura de nouveaux ouvrages les forteresses récemment bâties, et l'on releva les murs des anciennes villes démantelées par les conquérants[2].

tem nobilissimam pristinæ libertati restitueret. (Script. rer. danic. t. III, p. 348-350.) — Orderic Vital. p. 650. — Florent Wigorn. p. 641.

1. Dani reverà veniunt : castrum itaque vestrum hominibus et armis et alimentis vigilanti curâ munire facite. (Opera Lanfranci, p. 314.)

2. Scriptores rer. danicar. t. II, p. 350.

Le roi Guillaume fit publier en grande hâte par 1085.
toute la Gaule le ban qu'il avait proclamé, vingt années auparavant, sur le point de passer le détroit. Il promit solde et récompense à tout cavalier ou piéton qui voudrait s'enrôler à son service. Il en arriva de toutes parts un nombre immense. Tous les pays qui avaient fourni des troupes d'invasion pour exécuter la conquête fournirent des garnisons pour la défendre[1]. Les nouveaux soldats furent cantonnés dans les villes et les villages; et les comtes, vicomtes, évêques et abbés normands eurent ordre de les héberger et de les nourrir proportionnellement à l'étendue de leurs juridictions ou de leurs domaines[2]. Pour subvenir aux frais de ce grand armement, on imagina de faire revivre l'ancien impôt appelé *Dane-gheld*, qui, avant d'être levé par les conquérants scandinaves, l'avait été pour la défense du pays contre leurs invasions. Il fut rétabli à raison de douze deniers d'argent pour cent acres de terres. Les Normands, sur lesquels pesa cet impôt, s'en firent rembourser le montant par leurs fermiers ou leurs serfs anglo-saxons, qui payèrent ainsi, pour repousser les Danois venant à leur secours, ce que leurs ancê-

1. Cum tanto exercitu equitum ac peditum è Francorum regno atque è Britanniâ, quantus anteâ nunquàm terram hanc petebat. (Chron. saxon. Gibson, p. 186.)

2. Pro suâ terræ portione. (Ibid.) — Florent. Wigorn, p. 641.

1085. tres avaient jadis payé pour les repousser comme ennemis[1].

Des détachements de soldats parcoururent en tous sens les contrées du nord-est de l'Angleterre, afin de les dévaster et de les rendre inhabitables, soit pour les Danois, s'ils venaient à y débarquer, soit pour les Anglais même, qu'on soupçonnait de désirer ce débarquement[2]. Il ne resta sur le rivage de la mer, à portée des vaisseaux, ni un homme, ni une bête, ni un arbre à fruit. La population saxonne fut de nécessité refoulée vers l'intérieur, et, pour surcroît de précaution contre la bonne intelligence de cette population avec les Danois, un ban royal, publié à son de trompe dans tous les lieux voisins de la mer, prescrivit aux hommes de race anglaise de prendre des vêtements normands, des armes normandes, et de se raser la barbe à l'instar des Normands[3]. Cet ordre bizarre avait pour objet d'ôter aux Danois le moyen de

1. Danigeldi redditio propter piratas primitùs statuta est ad eorum insolentiam reprimendam. (Wilkins, p. 312.) — Voyez livre II, t. I, p. 165.

2. Experti sunt incolæ multos dolores, et rex permisit devastari omnes terras maritimas. (Chron. saxon. Gibson. p. 186.)

3. Anglis autem quibus non minimi desiderii exercitus adventum didicerat, barbas radere, arma et exuvias ad instar *Romanorum* coaptare, per omnia Francigenis, quos et Romanos dici prætulimus, assimilari præcipit. (Script. rer. danic. tom. III, p. 350.)

distinguer les amis qu'ils venaient secourir des 1065.
ennemis qu'ils venaient combattre [1].

La crainte qui inspirait ces précautions n'était point sans fondement; il y avait réellement à l'ancre sur la côte du Danemarck une flotte nombreuse destinée pour l'Angleterre. Olaf Kyr, roi de Norwége, fils et successeur de ce Harold qui, ayant voulu conquérir le pays des Anglais, n'y avait obtenu que sept pieds de terre, venait maintenant au secours du peuple qui avait vaincu et tué son père, sans peut-être se rendre bien compte du changement de destinée de ce peuple, et croyant aller venger Harold [2]. Quant au roi de Danemarck, Knut, fils de Sven, promoteur de la guerre et chef suprême de l'armement, il comprenait la révolution opérée en Angleterre par la conquête normande, et c'était sciemment qu'il allait secourir les vaincus contre les vainqueurs. « Il avait cédé, « disent les historiens danois, aux supplications « des exilés anglais, à des messages reçus d'An- « gleterre, et à la pitié que lui inspiraient les mi- « sères d'une race d'hommes alliée de la sienne, « dont tous les chefs, les riches, les personnages « considérables, avaient été tués ou bannis, et qui, « tout entière, se voyait réduite en servitude sous

1. Ad deludendum adventantium visus. (Script. rer. danic. t. III, p. 350.)

2. Snorre's heimskringla, t. II, p. 186.

1085. « la race étrangère des *Français* qu'on appelait « aussi *Romains*[1]. »

Ces deux noms étaient en effet les seuls sous lesquels la nation normande fût connue dans le nord de l'Europe, depuis que les derniers restes de la langue danoise avaient péri à Rouen et à Bayeux[2]. Quoique les seigneurs de Normandie pussent encore facilement prouver leur descendance scandinave, en oubliant l'idiome qui était le signe visible de cette descendance, ils avaient perdu leur titre au pacte de famille qui, malgré des hostilités fréquentes, produites par les passions du moment, unissait l'une à l'autre les populations teutoniques. Mais les Anglo-Saxons avaient encore droit au bénéfice de cette fraternité d'origine; c'est ce que reconnut le roi de Danemarck, selon le témoignage des chroniqueurs de sa nation, et si son entreprise n'était pas pure de toute vue d'ambition personnelle, du moins était-elle ennoblie par le sentiment d'un devoir d'humanité et de parenté. Sa flotte fut retenue dans le port plus

1. Si quidem inclytis eorum ducibus et nobilibus diversæque dignitatis personis, ferro interemptis, hæreditate privatis, nativo solo exterminatis, reliquis veluti publicâ servitute oppressis..... quorum et angustiis pius heros incitatus, in commodum eorum succurrendum decrevit, et ut gentem nobilissimam pristinæ libertati restitueret, et *Romanorum* seu *Francigenarum* insolentiam puniret, classem.... (Script. rer. danic. t. III, p. 348.)

2. Voyez livre II, t. I, p. 209 et 210.)

long-temps qu'il ne l'avait prévu, et durant ce 1086.
retard, des émissaires du roi normand, adroits et rusés comme leur maître, corrompirent avec l'or de l'Angleterre plusieurs des conseillers et des capitaines du Danois[1]. Le retard, d'abord involontaire, fut prolongé par ces intrigues. Les hommes vendus secrètement à Guillaume, et surtout les évêques danois, dont la plupart se laissèrent gagner, réussirent plusieurs fois à empêcher le roi Knut de mettre à la voile, en lui suscitant des embarras et des obstacles imprévus. Pendant ce temps, les soldats, fatigués d'un campement inutile, se plaignaient et murmuraient sous la tente[2]. Ils demandaient qu'on ne se jouât pas d'eux, qu'on les fît partir, ou qu'on les renvoyât dans leurs foyers, à leur labourage et à leur commerce. Ils tinrent des conciliabules, et firent signifier au roi, par les députés qu'ils nommèrent, leur résolution de se débander si l'ordre du départ n'était donné sans plus de délais[3]. Le roi Knut voulut user de rigueur pour rétablir la discipline. Il emprisonna les chefs de cette révolte, et soumit l'ar-

1. Adamus Bremensis, apud Script. rer. danic. — Torfæi Hist. Norweg.

2. Vulgus impatiens moræ et littoreæ detentionis, præstolationes domesticis inutiles negotiis querebatur. (Script. rer. danic. t. II, p 352.)

3. Consilio crebriùs inito, regi nuncios. (Ibid.)

1086. mée entière au paiement d'une amende par tête. L'exaspération, loin d'être calmée par ces mesures, s'accrut tellement, qu'au mois de juillet 1086 il y eut une émeute générale où le roi fut tué par les soldats[1] : ce fut le signal d'une guerre civile qui enveloppa tout le Danemarck ; et de ce moment le peuple danois, occupé de ses propres querelles, oublia les Anglo-Saxons, leur servitude et leurs maux.

Ce fut la dernière fois que la sympathie des Teutons du Nord s'exerça en faveur de la race teutonique qui habitait l'Angleterre. Par degrés les Anglais, désespérant de leur propre cause, cessèrent de se recommander au souvenir et à la bienveillance des peuples septentrionaux. Les exilés de la conquête moururent dans les pays étrangers et y laissèrent des enfants qui, oubliant la patrie de leurs ancêtres, n'en connurent plus d'autre que la terre où ils étaient nés[2]. Enfin, dans la suite, les ambassadeurs et les voyageurs danois qui se rendaient en Angleterre, n'entendant retentir à leurs oreilles, dans les maisons des grands et des riches, que la langue romane de Normandie, et faisant peu d'attention au langage que parlaient

1. Script. rer. danic. t. II, p. 352.

2. Ipsorum etiam Anglorum qui in Daniam tædio Normannorum dominationis profugi. (Dania Isaaci Pontani, p. 197.)

les marchands anglais dans leurs échoppes ou les 1086.
bouviers dans leurs étables, s'imaginèrent que toute la population du pays était normande, ou que la langue avait changé depuis l'invasion des Normands[1]. En voyant les trouvères français parcourir les châteaux et les villes, et faire les délices de la haute classe en Angleterre, qui eût pu croire, en effet, que, soixante ans auparavant, les scaldes du nord y avaient joui de la même faveur[2]. Aussi, dès le douzième siècle, l'Angleterre fut-elle regardée par les nations scandinaves comme un pays de langage absolument étranger. Cette opinion devint si forte, que, dans le droit d'aubaine du Danemarck et de la Norwége, les Anglais furent classés au rang des peuples les plus maltraités. Dans le code qui porte le nom du roi Magnus, à l'article des successions, on rencontre les formules suivantes : « Si des hommes de race anglaise ou « d'autres encore plus étrangers à nous..... si des « Anglais ou d'autres hommes parlant un idiome « sans aucune ressemblance avec le nôtre[3].... » Ce

1. Lingua verò in Angliâ mutata est, ubi Willelmus Nothus Angliam subegit; ex eo enim tempore invaluit in Angliâ lingua gallica (*walske*). (Saga of Gunnlaugi, p. 88.)

2. Gunnlaugus (Islandensis) ad regem Ethelredum accessit..... « Carmen de te composui cui vellem audiendo vacares. » Rex ità convenit, undè Gunnlaugus recitavit. Eadem tunc Angliæ quæ Daniæ et Norwegiæ fuit lingua. (Ibid.)

3. Si jàm Angli aut alii qui communi sermone nobiscum non

1086 défaut de ressemblance ne pouvait s'entendre de la simple diversité des dialectes ; car, aujourd'hui même, le patois des provinces septentrionales de l'Angleterre est, à la rigueur, intelligible pour un Danois ou un Norwégien[1].

Vers la fin de l'année 1086, il y eut à Salisbury, d'autres disent à Winchester, un rendez-vous général de tous les conquérants ou fils de conquérants. Chaque personnage en dignité, laïc ou prêtre, vint à la tête de ses gens d'armes et des feudataires de ses domaines. Ils se trouvèrent soixante mille, tous possesseurs au moins d'une portion de terre suffisante pour l'entretien d'un cheval et d'une armure complète[2]. Ils renouvelèrent successivement au roi Guillaume leur serment de foi et d'hommage, en lui touchant les mains et en prononçant cette formule : « De cette « heure en avant, je suis votre homme-lige, de « ma vie et de mes membres ; honneur et foi vous « porterai en tout temps, pour la terre que je

utuntur.... Si homines Angli, vel alii magìs adhùc nobis ignoti. (Magnæus, Codex de hæreditatibus, apud script. rer. danic. p. 247.)

1. La principale et presque la seule différence vient des mots français qui s'y sont introduits en grand nombre.

2. Omnes terrarii. (Annales Waverleienses.) — Ealle land sittende menn. (Chron. saxon. p. 187.) — Et 60,000 militum invenit. (Orderic. Vital. p. 649.)

« tiens de vous, qu'ainsi Dieu me soit en aide[1]. » 1086.
Ensuite la colonie armée se sépara, et ce fut probablement alors que les hérauts du roi publièrent en son nom les ordonnances suivantes[2] :

« Nous voulons fermement et ordonnons que les « comtes, barons, chevaliers, sergents, et tous les « hommes libres de ce royaume, soient et se tien« nent convenablement pourvus de chevaux et « d'armes pour être prêts à nous faire en tout « temps le service légitime qu'ils nous doivent pour « leurs domaines et tenures[3].

« Nous voulons que tous les hommes libres de « ce royaume soient ligués et conjurés comme des « frères d'armes pour le défendre, maintenir et « garder selon leur pouvoir[4].

« Nous voulons que toutes les cités, bourgs, « châteaux et cantons de ce royaume soient gar« dés toutes les nuits, et qu'on y veille à tour de « rôle contre les ennemis et les malfaiteurs[5].

1. Formules anglo-normandes. — Chron. saxon. Gibson, p. 187. —Math. Westmonast. p. 229.

2. Quos omnes, dùm necesse esset, paratos esse præcepit. (Orderic. Vital. p. 649.)

3. Statuimus et firmiter præcipimus, ut omnes comites et barones et milites et servientes et liberi homines totius regni nostri habeant et teneant se semper benè in equis et armis ut decet et oportet. (Notæ ad. Eadmerum, ed. Selden, p. 191.)

4. Præcipimus ut omnes liberi homines totius regni prædicti sint fratres conjurati. (Ibid.)

5. Singulis noctibus vigilentur et custodientur in gyrum. (Ibid.)

1086. « Nous voulons que tous les hommes amenés « par nous d'outre-mer, ou qui sont venus après « nous, soient, par tout le royaume, sous notre « paix et protection spéciale; que si l'un d'eux « vient à être tué, son seigneur, dans l'espace de « cinq jours, devra s'être saisi du meurtrier, sinon « il nous paiera une amende conjointement avec « les Anglais du district où le meurtre aura été « commis[1].

« Nous voulons que les hommes libres de ce « royaume tiennent leurs terres et leurs posses- « sions bien et en paix, franches de toute exac- « tion et de tout taillage, de façon qu'il ne leur « soit rien pris ni demandé que le service libre « qu'ils nous doivent et sont tenus de nous faire « à perpétuité[2].

« Nous voulons que tous observent et maintien- « nent la loi du roi Edward, avec celles que nous « avons établies, pour l'avantage des Anglais et le « bien commun de tout le royaume[3]. »

1. Ut omnes homines, quos nobiscum adduximus aut qui post nos venerint, sint sub protectione et pace nostrâ per universum regnum, et si quis de illis occisus fuerit... (Notæ ab Eadmer. ed Selden, p. 190.)

2. Ut omnes liberi homines..... habeant et teneant terras suas benè et in pace, et liberi sint ab omni exactione injustâ et ab omni tallagio. (Ibid. p. 192.)

3. Ut omnes habeant et teneant legem Edwardi regis, in omnibus rebus, adauctis iis quas constituimus ad utilitatem Anglorum. (Ibid.)

Ce vain nom de loi du roi Edward était tout ce 1066.
qui restait désormais à la nation anglo-saxonne de son antique existence; car la condition de chaque individu avait changé par la conquête. Depuis le plus grand jusqu'au plus petit, chaque vaincu avait été rabaissé au-dessous de son état antérieur: le chef avait perdu son pouvoir, le riche ses biens, l'homme libre son indépendance, et celui que la dure coutume du temps avait fait naître esclave dans la maison d'autrui, devenu serf d'un étranger, n'obtenait plus les ménagements que l'habitude de vivre ensemble et la communauté de langage lui attiraient de la part de son ancien maître[1]. Les villes et les bourgades anglaises étaient affermées par les comtes et les vicomtes normands à des traitants qui les exploitaient en propriétés privées, sans aucun mélange de procédés administratifs. Le roi faisait la même spéculation sur les grandes cités et les immenses terres qui composaient son domaine[2]. « Il louait, disent les chroniques, au « plus haut prix possible ses villes et ses manoirs; « puis venait un traitant qui proposait davantage, « et il lui accordait la ferme; puis venait un troi-

1. Et jus libertatis est abreptum, et jus mancipii coangustatum. (Sermo Lupi ad Anglos, apud Hickesii Thesaur. ling. septentrional. t. II, p. 99.)

2. He sette his tunnes and londs to ferme well fast. (Robert of Gloucester's chron. p. 378.)

1086. « sième qui haussait le prix, et c'était à ce dernier « que définitivement il adjugeait[1]. Il adjugeait au « plus offrant, ne s'inquiétant point des crimes « énormes que commettaient ses prévôts en levant « la taille sur les pauvres gens. Lui et ses barons « étaient avares à l'excès, et capables de tout faire « s'ils voyaient un écu à gagner[2]. »

Guillaume avait, pour sa part de conquête, près de quinze cents manoirs; il était roi d'Angleterre, chef suprême et inamovible des conquérants de ce pays, et pourtant il n'était pas heureux. Dans les cours somptueuses qu'il tenait trois fois l'année, la couronne en tête, soit à Londres, soit à Winchester, soit à Glocester, lorsque les compagnons de sa victoire et les prélats qu'il avait institués venaient se ranger autour de lui, son visage était triste et sévère; il semblait inquiet et soucieux, et la possibilité d'un changement de fortune assiégeait son esprit[3]. Il doutait de la fidélité

1. Pretio quàm potuit maximo..... tunc accedens alius quispiam qui plùs obtulit..... tertius..... cui rex terram concessit. (Chron. saxon. Gibson, p. 188.)

2. Et non curabat quanto peccato præpositi censum à pauperibus hominibus adquisissent..... rex et optimates suprà modum cupidi erant auri et argenti. (Annales Waverleienses, p. 134.) — Faceret, diceret pænè omnia, ubi spes nummi effulsisset. (Will. Malmesb. p. 112.)

3. Ter gessit coronam suam in anno.... (Chron. sax. Gibson, p. 190.) — Feritate quâ omnibus videbatur sævus et formidabilis. (Eadmeri Hist. p. 13.)

de ses Normands et de la soumission du peuple anglais. Il se tourmentait de son avenir et de la destinée de ses enfants, et interrogeait sur ses pressentiments les hommes renommés comme sages dans ce siècle où la divination était une partie de la sagesse. Un poète normand, presque contemporain, le représente assis au milieu de ses évêques d'Angleterre et de Normandie, et sollicitant de leur part, avec de puériles instances, quelques éclaircissements sur le sort de sa postérité. A chaque mot sortant de leur bouche, ce grand vainqueur tremblait devant eux, comme un bourgeois ou un serf anglo-saxon aurait tremblé en sa présence[1]. 1086.

Après avoir soumis à un ordre régulier, sinon légitime, les résultats mobiles et turbulents de la conquête, Guillaume quitta une troisième fois l'Angleterre, et traversa le détroit, disent les vieux historiens, chargé d'innombrables malédictions[2]. Il le traversa pour ne le repasser jamais : car la mort, comme on le verra bientôt, le retint sur l'autre rive. Parmi les lois et les ordonnances qu'il laissait à son départ, deux surtout méritent d'être mentionnées comme se rapportant spécialement à 1087.

1. Continuateur anonyme du Brut, cité dans les Mémoires de la société des Antiquaires de Londres. (t. XIII, p. 245.)

2. In Normanniam innumeris maledictionibus laqueatus transfretavit. (Anglia sacra, t. I, p. 258.)

1067. la conservation de l'ordre établi par la conquête[1]. La première de ces deux lois, qui n'est que le complément d'une proclamation déjà citée plus haut (si la proclamation elle-même n'en est pas une version double), avait pour objet de réprimer les assassinats commis contre les membres de la nation victorieuse; elle était conçue en ces termes: « Quand un *Français* sera tué ou trouvé mort « dans quelque canton, les habitants du canton « devront saisir et amener le meurtrier dans le délai « de huit jours; sinon ils paieront à frais communs « quarante-sept marcs d'argent[2]. »

Un écrivain anglo-normand du douzième siècle fait de la manière suivante l'exposé des motifs de cette loi: « Dans les premiers temps du nouvel « ordre de choses, ceux des Anglais qu'on laissa « vivre dressaient une foule d'embûches aux Nor- « mands[3], massacrant tous ceux qu'ils rencontraient « seuls dans les lieux déserts ou écartés. Pour ré- « primer ces assassinats, le roi Guillaume et ses « barons employèrent contre les subjugués les sup-

1. Quædam de iis quæ nova per Angliam servari constituit. (Eadmeri Hist. p. 6.)

2. Ki Freceis occist, et les homes del hundred nel prengent et amènent à la justise..... (Leges Willelmi conquestor. apud Ingulf. Croyl. ed. Gale, p. 90.)

3. Qui relicti fuerant de Anglicis subactis, in exosam sibi Normannorum gentem. (Dialog. de Scaccario, in notis ad Math. Paris.)

« plices et les tortures[1]. Mais les châtiments pro- 1087.
« duisant peu d'effet, on décréta que tout district,
« ou, comme on dit en Anglais, tout *hundred*
« dans lequel un Normand serait trouvé mort, sans
« que personne y fût soupçonné d'avoir commis
« l'assassinat, paierait néanmoins au trésor royal
« une forte somme d'argent. La crainte salutaire
« de cette punition, infligée à tous les habitants en
« masse, devait procurer sûreté aux passants, en
« excitant les hommes du lieu à dénoncer et à li-
« vrer le coupable, dont la faute seule causait une
« perte énorme à tout le voisinage[2]. »

Pour échapper à cette perte, les habitants du canton dans lequel un Français, c'est-à-dire un Normand de naissance ou un auxiliaire de l'armée normande, était trouvé mort, avaient soin de détruire promptement tous les signes extérieurs capables de prouver que le cadavre était celui d'un Français; car alors le canton n'était point responsable, et les juges normands ne poursuivaient point d'office. Mais ces juges prévirent la ruse, et la déjouèrent par un genre de procédure assez

1. Per aliquot annos reges et eorum ministri exquisitis tormentorum generibus in Anglicos desævierunt. (Dial. de Scaccario, in notis ad Math. Paris.)

2. Ut scilicet pœna generaliter inflicta prætereuntium indemnitatem procuraret, et festinaret quisque offerre judicio per quem tàm enormis jactura totam lædebat viciniam. (Dialog. de Scaccario, Ibid.)

1067. bizarre. Tout homme trouvé assassiné fut considéré comme Français, à moins que le canton ne prouvât judiciairement qu'il était Saxon de naissance, et il fallait que cette preuve se fît devant le juge royal par serment de deux hommes et de deux femmes les plus proches parents du mort[1]. Sans ces quatre témoins, la qualité d'Anglais, l'*anglaiserie*, comme disaient les Normands, n'était pas suffisamment constatée, et le canton devait payer l'amende[2]. Près de trois siècles après l'invasion, si l'on en croit les antiquaires, cette enquête se faisait encore en Angleterre sur le cadavre de tout homme assassiné; et, dans le langage légal du temps, on l'appelait *démonstration d'anglaiserie*[3].

L'autre loi du conquérant eut pour objet d'accroître d'une manière exorbitante l'autorité des évêques d'Angleterre. Ces évêques étaient tous Normands : leur puissance devait s'exercer tout entière au profit de la conquête; et, de même que

1. Interfectus pro Francigenâ reputabatur, nisi..... (Bracton, lib. III, Fleta, lib. II, c. 30, § 1 et 2.) Coràm justitiariis, per duos masculos ex parte patris et per duas fœminas ex parte matris de propinquioribus parentibus interfecti. (Ibid.)

2. Nisi legaliter constaret de *englescheria* interfecti. (Gloss. Spelmanni, p. 195.) Fleta écrit *anglescheria*. Les Normands prononçaient quelquefois Anglech, Englech, pour Anglez, Englez; anglécherie, pour anglezerie.

3. Présentement d'*anglecherie* (Blackstone); cette loi ne fut abrogée que par un statut d'Edward III, en l'année 1341.

les guerriers qui avaient fait cette conquête la maintenaient par l'épée et par la lance, c'était aux gens d'Eglise à la maintenir par l'adresse politique et l'influence religieuse. A ces motifs d'utilité générale il s'en joignait un autre plus personnel à l'égard du roi Guillaume; c'est que les nouveaux évêques d'Angleterre, bien qu'installés par le conseil commun de tous les barons et chevaliers normands, avaient été choisis parmi les chapelains, les créatures ou les amis particuliers du roi [1]. Jamais aucune intrigue, du vivant de Guillaume, ne troubla cet arrangement; jamais il ne rencontra un seul évêque qui eût d'autre volonté que la sienne. La situation des choses changea, il est vrai, sous les rois ses successeurs; mais le conquérant ne pouvait prévoir l'avenir, et l'expérience de tout son règne le justifiait quand il fit l'ordonnance suivante: 1087.

« Guillaume, roi d'Angleterre, par la grâce « Dieu, aux comtes, vicomtes, et à tous les hommes « français et anglais de toute l'Angleterre, salut: « Sachez, vous et tous mes autres fidèles, que, « du commun conseil des archevêques, évêques, « abbés et seigneurs de tout mon royaume, j'ai « jugé convenable de réformer les lois épiscopales « qui, mal à propos et contre les canons, ont été,

1. Anglia sacra, et Wilkins concilia passim.

1087. « jusqu'au temps de ma conquête, en vigueur dans « ce pays[1]. J'ordonne que désormais nul évêque « ou archidiacre ne se rende plus aux assemblées « de justice pour y tenir les plaids des causes épi-« scopales, et ne soumette plus au jugement des « hommes séculiers les procès qui se rapportent « au gouvernement des ames: je veux que qui-« conque sera interpellé, pour quelque motif que « ce soit, par la justice épiscopale, aille à la maison « de l'évêque ou au lieu que l'évêque lui-même « aura choisi et désigné[2]; que là il plaide sa cause « et fasse droit à Dieu et à l'évêque, non pas selon « la loi du pays, mais selon les canons et les dé-« crets épiscopaux[3]; que si quelqu'un, par excès « d'orgueil, refuse de se rendre au tribunal de l'é-« vêque, il sera appelé par une, deux et trois fois; « et si, après trois appels consécutifs, il ne com-« paraît pas, il sera excommunié, et au besoin la

1. Sciatis vos omnes et cæteri mei fideles quòd episcopales leges, quæ non benè, nec secundùm canones usquè ad mea tempora in regno Anglorum fuerint..... emendandas judicavi. (Seldeni Analecton, p. 130. — Ejusd. notæ ad Eadmer. p. 167. — Monast. anglic. t. II, p. 308.)

2. Nec causas quæ ad regimen animarum pertinent, ad judicium sæcularium hominum adducant. Sed quicumque per episcopales leges, de quâcumque causâ, interpellatus fuerit, ad locum quem ad hoc episcopus elegerit et nominaverit, veniat. (Ibid.)

3. Et non secundùm *Hundret*, sed secundùm canones et episcopales leges, rectum Deo et episcopo faciat. (Seldeni notæ ad Eadmer. p. 168.)

« force et la justice du roi et du vicomte seront 1087.
« employées contre lui[1]. »

C'est en vertu de cette loi que s'effectua en Angleterre la séparation des tribunaux civils et des tribunaux ecclésiastiques, et ainsi s'établit pour ces derniers une indépendance absolue de tout pouvoir politique, indépendance qu'ils n'avaient jamais eue dans le temps de la nationalité anglo-saxonne. Alors les évêques étaient obligés de se rendre à l'assemblée de justice, tenue deux fois par an dans chaque province, et trois fois par an dans chaque district; ils joignaient leurs accusations aux accusations portées par les magistats ordinaires, et jugeaient conjointement avec eux et avec les hommes libres du district les procès où la coutume du siècle leur permettait d'intervenir, ceux des veuves, des orphelins, des gens d'église, et les causes de divorce et de mariage. Pour ces causes, comme pour toutes les autres, il n'y avait qu'une loi, qu'une justice et qu'un tribunal. Seulement, quand on venait à les débattre, l'évêque s'asseyait à côté du sheriff et de l'ealdorman[2] ou ancien de la province; puis, suivant l'usage ordinaire, des témoins assermentés répon-

1. Si verò aliquis per superbiam elatus..... excommunicetur, et ad hoc vindicandum fortitudo et justitia regis aut vice comitis adhibeantur. (Seldeni notæ ad Eadmer. p. 168.)

2. Voyez livre II, t. I, p. 162.

1087. daient sur les faits, et les juges décidaient du droit[1]. Le changement de ces usages nationaux ne date que de la conquête normande. C'est le conquérant qui, brisant les anciennes pratiques d'égalité civile, donna pouvoir aux membres du haut clergé d'Angleterre, de tenir un tribunal dans leur propre maison, et de disposer de la force publique pour y traîner les justiciables[2]; il soumit ainsi la puissance royale à l'obligation de faire exécuter les arrêts rendus par la puissance ecclésiastique en vertu d'une législation qui n'était pas celle du pays. Guillaume imposa cette gêne à ses successeurs, sciemment et volontairement, par politique et non par dévotion ou par crainte de ses évêques, qui lui étaient tous dévoués[3].

La crainte du pape Grégoire VII n'influa pas davantage sur cette détermination. Car, malgré les services que lui avait rendus autrefois la cour de Rome, le roi normand savait repousser durement ses requêtes quand elles ne lui convenaient pas. Le ton d'une de ses lettres à Grégoire montre avec

1. Hæbbe man thriwa on gear burghmote and twa scyregemote; and thær scyregemote se biscop and se Ealdorman, and thær ægther tæcon ge godes rihte, gé woruldes rihte. (Leges Edgari regis, cap. 5.) — Notæ ad Eadmer. p. 166.

2. Judicium verò in nullo loco paretur, nisi in episcopali sede. (Charta Willelmi conquæst. apud Selden.)

3. Curialis nimis et aulicus.... pro famulatu suo.... stipendiarii... (Vitæ abbat. Sancti-Albani, p. 47. — Orderic. Vital. passim.)

quelle liberté d'esprit il envisageait les prétentions 1087.
pontificales, et ses propres engagements envers l'Église romaine. Le pape avait à se plaindre de quelque retard dans le paiement du denier de Saint-Pierre, stipulé par le traité d'alliance conclu à Rome en l'année 1066; il écrivit pour rappeler à Guillaume cette stipulation, et l'argent fut aussitôt envoyé. Mais ce n'était pas tout; en levant contre les Anglais la bannière du Saint-Siége, le conquérant semblait s'être reconnu vassal de l'Église, et Grégoire, s'autorisant de ce fait, n'hésita pas à le sommer de faire hommage de sa conquête, et de prêter le serment de foi et de vasselage entre les mains d'un cardinal. Guillaume répondit en ces termes : « Ton légat m'a requis, de ta part, « d'envoyer de l'argent à l'Église romaine et de « jurer fidélité à toi et à tes successeurs : j'ai admis « la première de ces demandes; pour la seconde, « je ne l'admets ni ne veux l'admettre. Je ne veux « point te jurer fidélité, parce que je ne l'ai point « promis, et qu'aucun de mes prédécesseurs n'a « juré fidélité aux tiens[1]. »

En terminant le récit des évènements que le lecteur vient de parcourir, les chroniqueurs de race anglaise se livrent à des regrets vifs et touchants sur les misères de leur nation. « Il n'y a point à en

1. Unum admisi, alterum non admisi, fidelitatem nolui facere nec volo, quia nec ego promisi..... (Nota ad Eadmer. p. 104.)

1087. « douter, s'écrient les uns, Dieu ne veut plus que « nous soyons un peuple, que nous ayons l'hon- « neur et la sécurité[1]. » D'autres se plaignent de ce que le nom d'Anglais est devenu une injure[2]; et ce n'est pas seulement de la plume des contemporains que s'échappent de semblables plaintes : le souvenir d'une grande infortune et d'une grande honte nationale se reproduit de siècle en siècle, dans les écrits des enfants des Saxons, quoique plus faiblement, à mesure que le temps avance[3]. Au quinzième siècle, on rattachait encore à la conquête la distinction des rangs en Angleterre; et un historien de couvent, peu suspect de théories révolutionnaires, écrivait ces paroles remarquables : « S'il y a chez nous tant de distance dans les « conditions, on ne doit point s'en étonner, c'est « qu'il y a diversité de races; et, s'il y a entre nous « si peu de confiance et d'affection mutuelle, c'est « que nous ne sommes point du même sang[4]. »

1. Salutem et honorem genti Anglorum abstulerit, et populum non esse jusserit. (Chron. Brompton, p. 984.) — Math. Westmonast. p. 229.

2. Et opprobrium erat Anglicus appellari. (Ibid.) — Ità ut Anglum vocari foret opprobrio. (Math. Paris. t. I, p. 8.)

3. Amplas Anglorum terras, et prædia multa
Distribuens, *quod* adhùc præsens videt et dolet ætas.
(Guil. Neubrigens. ed. Hearne, p. 722.)

4. Non miretur quis si varietas nationum tribuat varietatem conditionum, et indè crescat nimia diffidentia naturalis amoris,

Enfin, un auteur du seizième siècle prononce qu'il regarde la classe des pauvres artisans et des paysans de l'Angleterre comme une classe d'hommes déshéritée [1]; c'est le dernier coup d'œil de regret jeté dans le passé sur l'évènement qui avait amené en Angleterre des rois, des nobles et des chefs de race étrangère. 1087.

Si, résumant en lui-même tous les faits exposés plus haut, le lecteur veut se faire une idée juste de ce qu'était l'Angleterre conquise par Guillaume de Normandie, il faut qu'il se représente non point un simple changement de régime, ni le triomphe d'un compétiteur, mais l'intrusion de tout un peuple au sein d'un autre peuple, dissous par le premier, et dont les fractions éparses ne furent admises dans le nouvel ordre social que comme propriétés personnelles, comme *vêtement de la terre*, pour parler le langage des anciens actes [2]. On ne doit point poser d'un côté Guillaume roi et despote, et de l'autre des sujets grands ou petits, riches ou pauvres, tous habitants de l'Angleterre et par conséquent tous Anglais; il faut s'imaginer deux nations, les Anglais d'origine et les Anglais par

et dispersio sanguinis tribuat dispersam credulitatem mutuæ confidentiæ et dilectionis. (Chron. Henrici Knyghton, p. 2343.)

1. Verstegan English antiquities, p. 178.

2. Terræ vestitus. Terra vestita. Id est, agri cum domibus, hominibus et pecoribus. (Vide Glossar. Cangii et Spelmanni.)

1067. invasion, divisés sur le même pays, ou plutôt se figurer deux pays dans une condition bien différente : la terre des Normands riche et franche de taillages, cellé des Saxons pauvre, serve et grevée de cens; la première garnie de vastes hôtels, de châteaux murés et crénelés; la seconde parsemée de cabanes de chaume ou de masures dégradées; celle-là peuplée d'heureux et d'oisifs, de gens de guerre et de cour, de nobles et de chevaliers; celle-ci peuplée d'hommes de peine et de travail, de fermiers et d'artisans; sur l'une, le luxe et l'insolence; sur l'autre, la misère et l'envie, non pas l'envie du pauvre à la vue des richesses d'autrui, mais l'envie du dépouillé en présence de ses spoliateurs.

Enfin, pour achever le tableau, ces deux terres sont, en quelque sorte, entrelacées l'une dans l'autre; elles se touchent par tous les points, et cependant elles sont plus distinctes que si la mer roulait entre elles. Chacune a son idiome à part, idiome étranger pour l'autre; le français est la langue de la cour, des châteaux, des riches abbayes, de tous les lieux *où règnent le luxe* et la puissance, tandis que l'ancienne langue du pays reste aux foyers des pauvres et des serfs. Durant long-temps ces deux idiomes se propagèrent sans mélange, et furent, l'un, signe de noblesse, et l'autre, signe de roture. C'est ce qu'expriment avec une

sorte d'amertume quelques vers d'un vieux poète qui se plaint de ce que l'Angleterre, de son temps, offre l'étrange spectacle d'un pays qui renie sa propre langue[1]. 1087.

1. Thus come lo! Engelond unto Normannes honde.
And the Normannes ne couthe speke tho bote her ow speche
Spoke french as dude atome, her chyldrin dude so teche;
So that heymen of this lond that of her blode come
Holdeth alle sulke speche that hii offthem nome,
Ac lowe men holdeth to englyss and to her Kunde speche yet.

(Robert of Glocester's chronicle, ed. Hearne, p. 364.)

LIVRE VII.

Depuis la mort de Guillaume-le-Conquérant, jusqu'à la dernière conspiration générale des Anglais contre les Normands.

1087—1137.

1087. Durant son séjour en Normandie, dans les premiers mois de l'année 1087, le roi Guillaume s'occupa de terminer avec Philippe Ier, roi de France, une ancienne contestation. A la faveur des troubles qui suivirent la mort du duc Robert, le comté de Vexin, situé entre l'Epte et l'Oise, avait été démembré de la Normandie et réuni à la France. Guillaume se flattait de recouvrer sans guerre cette portion de son héritage; et, en attendant l'issue des négociations, il prenait du repos à Rouen; il gardait même le lit, d'après le conseil de ses médecins, qui tâchaient de réduire par une diète rigoureuse son excessif embonpoint. Croyant avoir peu de chose à craindre d'un homme absorbé dans de pareils soins, Philippe ne faisait aux réclamations du Normand que des réponses

évasives ; et, de son côté, celui-ci semblait prendre le retard en patience[1]. Mais un jour le roi de France s'avisa de dire en plaisantant avec ses amis : « Sur ma foi, le roi d'Angleterre est long à « faire ses couches ; il y aura grande fête aux rele- « vailles. » Ce propos rapporté à Guillaume le piqua au point de lui faire tout oublier pour la vengeance. Il jura par ses plus grands sermens, par la splendeur et la naissance de Dieu, d'aller faire ses relevailles à Notre-Dame de Paris, avec dix mille lances en guise de cierges[2]. 1087.

En effet, reprenant tout à coup son activité, il assembla ses troupes, et, au mois de juillet, il entra en France par le territoire dont il revendiquait la possession. Les blés étaient encore dans les champs, et les arbres se chargeaient de fruits. Il ordonna que tout fût dévasté sur son passage, fit fouler les moissons par la cavalerie, arracher les vignes et couper les arbres fruitiers[3]. La première ville qu'il rencontra fut Mantes-sur-Seine ; on y mit le feu par son ordre, et lui-même, dans une espèce de rage destructive, se porta au milieu

1. Calumniam de Vulcassino comitatu. (Order. Vital. p. 655.) — Seditiosorum frivolis sophismatibus usus est. (Ibid.)

2. Chronique de Normandie. — Ut quandò à puerperio suo levaret, mille candelas in regno Franciæ illuminaret. (Johan. Brompton. p. 979.)

3. Conculcationem segetum et extirpationem vinearum. (Orde. Vital. p. 655.)

1087. de l'incendie pour jouir de ce spectacle et encourager ses soldats.

Comme il galopait à travers les décombres, son cheval mit les deux pieds sur des charbons recouverts de cendre, s'abattit et le blessa au ventre. L'agitation qu'il s'était donnée en courant et en criant [1], la chaleur du feu et de la saison rendirent sa blessure dangereuse; on le transporta malade à Rouen, et de là dans un monastère, hors des murs de la ville dont il ne pouvait supporter le bruit [2]. Il languit durant six semaines, entouré de médecins et de prêtres, et son mal s'aggravant de plus en plus, il envoya de l'argent à Mantes pour rebâtir les églises qu'il avait incendiées; il en envoya aussi aux couvents et aux pauvres de l'Angleterre, pour obtenir, dit un vieux poète anglais, le pardon des vols qu'il avait commis [3]. Il ordonna qu'on mît en liberté les Saxons et les Normands qu'il retenait dans ses prisons. Parmi les premiers étaient Morkar, Siward Beorn, et Ulfnoth, frère du roi Harold, l'un de ces deux otages pour la délivrance desquels Harold fit son fatal voyage [4]. Les Normands étaient Roger, ci-

1. Pondere armorum et labore clamoris. (Anglia sacra, p. 271.)

2. Quia strepitus Rhotomagi intolerabilis erat ægrotanti. (Order. Vital. p. 656.)

3. To bete sulke robberye that he thoghte he hadde ydo. (Robert of Glocest. chron. p. 369.)

4. Chron. saxon. Gibson. p. 192.

devant comte de Hereford, et Eudes, évêque de Bayeux, frère maternel du roi Guillaume. 1087.

Guillaume, surnommé le Roux, et Henri, les deux plus jeunes fils du roi, ne quittaient point le chevet de son lit, attendant, avec impatience, qu'il dictât ses dernières volontés. Robert, l'aîné des trois, était absent depuis sa dernière querelle avec son père. C'était à lui que Guillaume, du consentement des chefs de Normandie, avait légué autrefois son titre de duc; et malgré la malédiction qu'il avait prononcée depuis contre Robert, il ne chercha point à le déshériter de ce titre que le vœu des Normands lui avait destiné[1]. « Quant « au royaume d'Angleterre, dit-il, je ne le lègue « en héritage à personne, parce que je ne l'ai « point reçu en héritage, mais acquis par la force « et au prix du sang[2]; je le remets entre les mains « de Dieu, me bornant à souhaiter que mon fils « Guillaume, qui m'a été soumis en toutes choses, « l'obtienne, s'il plaît à Dieu, et y prospère[3].—Et « moi, mon père, que me donnes-tu donc? lui dit « vivement Henri, le plus jeune des fils[4]. — Je te « donne, répondit le roi, 5,000 livres d'argent de

1. Voyez livre VI, p. 220 et 224.

2. Diro conflictu et multâ effusione humani cruoris. (Orderic. Vital. p. 659.)

3. Ibid.

4. Et mihi, pater, quid tribuis? (Ibid.)

1087. « mon trésor. — Mais que ferai-je de cet argent, « si je n'ai ni terre ni demeure[1]?—Sois tranquille, « mon fils, et aie confiance en Dieu; souffre que « tes aînés te précèdent; ton temps viendra après « le leur[2]. » Henri se retira aussitôt pour aller recevoir les 5,000 livres; il les fit peser avec soin, et se procura un coffre-fort bien ferré et muni de bonnes serrures[3]. Guillaume-le-Roux partit en même temps pour se rendre en Angleterre, et s'y faire couronner roi.

Le 10 de septembre, au lever du soleil, le roi Guillaume fut éveillé par un bruit de cloches, et demanda ce que c'était; on lui répondit que l'office de prime sonnait à l'église de Sainte-Marie. Il leva les mains en disant: « Je me recommande à madame Marie, la sainte mère de Dieu; » et presque aussitôt il expira[4]. Ses médecins et les autres assistants, qui avaient passé la nuit auprès de lui, le voyant mort, montèrent en hâte à cheval et coururent veiller sur leurs biens[5]. Les gens de service et les vassaux de moindre étage, après la fuite de

1. Si locum habitationis non habuero. (Orderic. Vital. p. 659.)

2. Ibidem.

3. Diligenter ne quid deesset ponderare, munitumque gazophylacium sibi procurare. (Ibid.)

4. Dominæ meæ sanctæ Dei genitrici Mariæ me commendo. (Ibid. p. 661.)

5. Illicò ascensis equis ad sua tutanda properaverunt. (Ibid.)

leurs supérieurs, enlevèrent les armes, la vaisselle, 1087.
les vêtements, le linge, tout le mobilier, et s'enfuirent de même, laissant le cadavre presque nu sur le plancher[1]. Le corps du roi demeura ainsi abandonné pendant plusieurs heures[2]; car dans toute la ville de Rouen les hommes étaient devenus comme ivres, non pas de douleur, mais de crainte de l'avenir; il étaient, dit un vieil historien, aussi troublés que s'ils eussent vu une armée ennemie devant les portes de leur ville[3]. Chacun sortait et courait au hasard, demandant conseil à sa femme, à ses amis, au premier venu; on transportait, on cachait tous ses meubles, ou l'on cherchait à les vendre à perte[4].

Enfin des gens de religion, clercs et moines, ayant repris leurs sens et recueilli leurs forces, arrangèrent une procession[5]. Revêtus des habits de leur ordre, avec la croix, les cierges et les encensoirs, ils vinrent auprès du cadavre et prièrent pour l'ame du défunt[6]. L'archevêque de Rouen,

1. Et relicto regis cadavere pænè nudo in areâ domûs, aufugerunt. (Orderic. Vital. p. 661.)

2. A primâ usque ad tertiam. (Ibid.)

3. Pænè omnes velut ebrii desipuerunt, ac si multitudinem hostium imminere urbi vidissent. (Ibid.)

4. Quid ageret à conjuge, vel obvio sodali, vel amico, consilium quæsivit. (Ibid.)

5. Collectis viribus et intimis sensibus. (Ibid.)

6. Honestè induti, cum crucibus et thuribulis. (Ibid.)

1087. nommé Guillaume, ordonna que le corps du roi fût transporté à Caen, et enseveli dans la basilique de Saint-Etienne, premier martyr, qu'il avait bâtie de son vivant. Mais ses fils, ses frères, tous ses parents s'étaient éloignés; aucun de ses officiers n'était présent; pas un seul ne s'offrit pour avoir soin de ses obsèques[1]; et ce fut un simple gentilhomme de la campagne, nommé Herluin, qui, par bon naturel et pour l'amour de Dieu, disent les historiens du temps, prit sur lui la peine et la dépense[2]. Il fit venir à ses frais des ensevelisseurs et un chariot, transporta le cadavre jusqu'au bord de la Seine, et de là sur une barque, par la rivière et par mer, jusqu'à la ville de Caen[3]. Gilbert, abbé de Saint-Etienne, avec tous ses religieux, vint à la rencontre du corps; beaucoup de clercs et de laïcs se joignirent à eux; mais un incendie qui éclata subitement fit bientôt rompre le cortége, et courir au feu clercs et laïcs[4]. Les moines de Saint-Etienne restèrent seuls, et conduisirent le roi à l'église de leur couvent.

1. Verùm fratres ejus et cognati jàm ab eo recesserant, et omnes ministri ejus; nec unus inventus est..... (Orderic. Vital. p. 661.)

2. Herluinus pagensis eques, naturali bonitate compunctus pro amore Dei. (Ibid.)

3. Pollinctores ac vehiculum, mercede de propriis sumptibus. (Ibid.)

4. Omnes ad ignem comprimendum clerici cum laicis cucurrerunt. (Ibid.)

L'inhumation du grand chef, *du fameux baron*, 1087.
comme disent les historiens de l'époque[1], ne s'acheva point sans de nouveaux incidents. Tous les évêques et abbés de la Normandie s'étaient rassemblés pour la cérémonie; ils avaient fait préparer la fosse dans l'église, entre le chœur et l'autel; la messe était achevée; on allait descendre le corps, lorsqu'un homme, sortant du milieu de la foule, dit à haute voix: « Clercs, évêques, ce terrain est « à moi; c'était l'emplacement de la maison de « mon père; l'homme pour lequel vous priez me « l'a pris de force pour y bâtir son église[2]. Je n'ai « point vendu ma terre, je ne l'ai point engagée, « je ne l'ai point forfaite, je ne l'ai point donnée; « elle est de mon droit, je la réclame[3]. Au nom de « Dieu, je défends que le corps du ravisseur y « soit placé, et qu'on le couvre de ma glèbe[4]. » L'homme qui parla ainsi se nommait Asselin, fils d'Arthur, et tous les assistants confirmèrent la vérité de ce qu'il avait dit. Les évêques le firent approcher, et, d'accord avec lui, payèrent soixante sous pour le lieu seul de la sépulture, s'engageant à le

1. Famosi baronis. (Orderic. Vital. p. 661.)

2. Hæc terra ubì consistitis, area domûs patris mei fuit. (Ibid. p. 662.)

3. Vace, Roman de Rou. — Chron. de Normandie, rec. des hist. de la France, p. 242.

4. Ex parte Dei, prohibeo ne corpus raptoris operiatur cespite meo. (Orderic. Vital. p. 662.)

1067. dédommager équitablement pour le reste du terrain[1]. Le corps du roi était sans cercueil, revêtu de ses habits royaux; lorsqu'on voulut le placer dans la fosse, qui avait été bâtie en maçonnerie, elle se trouva trop étroite; il fallut forcer le cadavre, et il creva[2]. On brûla de l'encens et des parfums en abondance; mais ce fut inutilement; le peuple se dispersa avec dégoût, et les prêtres eux-mêmes, précipitant la cérémonie, désertèrent bientôt l'église[3].

Guillaume-le-Roux, en chemin pour l'Angleterre, avait appris la mort de son père au port de Wissant, près de Calais. Il se hâta d'arriver à Winchester, lieu de dépôt du trésor royal, et gagnant par des promesses Guillaume de Pont-de-l'Arche, gardien du trésor, il en reçut les clefs[4]. Il le fit inventorier et peser avec soin, et y trouva 60,000 liv. d'argent fin avec beaucoup d'or et de pierres précieuses[5]. Ensuite il fit assembler tous ceux des hauts barons normands qui se trouvaient en Angleterre, leur annonça la mort du conquérant, fut

1. Pro reliquâ verò tellure æquipollens mutuum. (Orderic. Vital. p. 662.)

2. Pinguissimus venter crepuit. (Ibid.)

3. Sacerdotes itaque festinabant exequias perficere. (Ibid.)

4. Monast. anglic. t. II, p. 890. — Claves thesauri nactus est. (Ibid. p. 120.)

5. Statìm ponderans thesaurum patris sui, reperiit..... (Ingulf. Croyl. apud script. Oxon. p. 106.)

choisi roi par eux, et sacré par l'archevêque Lanfranc dans la cathédrale de Winchester, pendant que les seigneurs restés en Normandie tenaient conseil sur la succession[1]. Beaucoup d'entre eux souhaitaient que les deux pays n'eussent qu'un seul et même gouvernement; ils voulaient donner la royauté au duc Robert, qui était revenu d'exil; mais l'activité de Guillaume les prévint. 1087.

Son premier acte d'autorité royale fut d'emprisonner de nouveau les Saxons Ulfnoth, Morkar et Siward Beorn, que son père avait rendus à la liberté[2]; puis il tira du trésor une grande quantité d'or et d'argent qu'il fit remettre à Othon l'orfèvre, avec ordre d'en fabriquer des ornements pour la tombe de celui qu'il avait abandonné à son lit de mort[3]. Le nom de l'orfèvre Othon mérite d'être placé dans cette histoire, parce que le registre territorial de la conquête le cite comme un des grands propriétaires nouvellement créés[4]. Peut-être avait-il été le banquier de l'invasion, et avait-il avancé une partie des frais sur hypothèque de terres anglaises; on peut le croire, car les orfèvres, au moyen-âge, étaient en même temps banquiers;

1. Regem obiisse propalat..... dùm cæteri proceres de regni successione tractant in Normanniâ. (Monast. anglic. t. II, p. 890.)

2. Alured. Beverlacencis, p. 136. — Florent. Wigorn.

3. Auri et argenti gemmarumque copiam Othoni auri fabro erogavit. (Orderic. Vital. p. 663.)

4. Doomesday-book, passim.

1087. peut-être avait-il fait simplement des spéculations commerciales sur les domaines acquis par la lance et l'épée, et donné aux gens d'armes errants, espèce d'hommes commune dans ce siècle, de l'or en échange de leurs terres.

1087 à 1088. Une sorte de concours littéraire s'ouvrit alors entre les versificateurs latins d'Angleterre et de Normandie pour l'épitaphe qui devait être gravée sur le tombeau du roi défunt; et ce fut Thomas, l'archevêque d'York, qui en remporta l'honneur[1]. Plusieurs pièces de vers et de prose à la louange du conquérant nous ont été conservées, et parmi les éloges que lui donnèrent les clercs et les littérateurs du siècle, il y en a d'assez bizarres : « Nation anglaise, s'écrie l'un d'entre eux, pourquoi « as-tu troublé le repos de ce prince ami de la « vertu[2]? — O Angleterre, dit un autre, tu l'aurais « chéri, tu l'aurais estimé au plus haut degré, sans « ta folie et ta malice[3]. — Son règne fut pacifique, « dit un troisième, et son ame bienfaisante[4]. » Il

1. Solius Thomæ versus auro inserti sunt. (Orderic. Vital. p. 663.)

2. Gens Anglorum, turbastis principem
Qui virtutis amabat tramitem.
(Script rer. normann. p. 318.)

3. Diligeres eum, anglica terra, si absit impudentia atque iniquitas tua. (Guil. Pictav. p. 207.)

4. Cujus regnum pacificum
Fuit atque fructiferum.
(Chron. Raynaldy Andegavensis, apud script. rer. franc. p. 479.)

ne nous reste rien des épitaphes que lui fit de vive 1087
voix le peuple vaincu, à moins qu'on ne regarde à 1088.
comme un exemple des exclamations populaires qu'excita sa mort, ces vers d'un poète anglais du treizième siècle : « Les jours du roi Guillaume « furent des jours de souffrance, et beaucoup « d'hommes trouvèrent sa vie trop longue[1]. »

Cependant les barons anglo-normands qui n'a- 1088.
vaient point concouru à l'élection de Guillaume-le-Roux repassèrent la mer, courroucés contre lui de ce qu'il était devenu roi sans leur aveu; ils résolurent de le déposer, et de mettre à sa place son frère aîné Robert, duc de Normandie[2]. A la tête de ce parti figuraient Eudes de Bayeux, frère du conquérant, nouvellement sorti de prison, et beaucoup de riches Normands ou Français de l'Angleterre, comme s'exprime la chronique saxonne[3]. Le roi Roux (car c'est ainsi que les histoires du temps[4] le nomment), voyant que ses compatriotes conspiraient contre lui, appela à son aide les hommes de race anglaise, les engageant à le sou-

1. There was' in kyng William's days warre and sorwe ynou,
Sothat much del of England. Thoghte his lyf too long.
(Rob. of Glocest. Chronicle, p. 396.)

2. Chron. saxon. Gibson, p. 193.

3. Tha riceste frencisce men — ealle frencisce men. (Ibid.)

4. Li rois Ros. (Chronique de Normandie.) — The red kyng. (Rob. of Glocest.)

1088. tenir par l'espoir d'un peu de soulagement[1]. Il convoqua auprès de lui plusieurs de ceux que le souvenir de leur puissance passée faisait encore regarder par la nation anglo-saxonne comme ses chefs naturels; il leur promit les meilleures lois qu'ils voulussent choisir, les meilleures qui eussent jamais été observées dans le pays[2]; il leur rendit le droit de porter des armes, et la jouissance des forêts; il arrêta la levée des tailles et de tous les tributs odieux: mais tout cela ne dura guère, disent les annales contemporaines[3].

Pour ces concessions de quelques jours, et peut-être aussi par un désir secret d'en venir aux mains avec des Normands[4], les chefs saxons consentirent à défendre la cause du roi, et firent publier en leur nom et au sien l'ancienne proclamation de guerre, celle qui faisait lever autrefois tout Anglais en état de porter les armes: « Que celui qui n'est pas « un homme de rien, soit dans les villes, soit hors « des villes, quitte sa maison et vienne[5]. » Trente mille Saxons se rendirent au lieu assigné, reçurent

1. Tunc accersivit Anglos. (Chron. saxon. p. 193.)

2. Meliorem legem quam vellent eligere, meliorem quæ unquàm in hâc terrâ fuit. (Annales Waverleienses, p. 136.)

3. Sed hoc parùm duravit. (Ibid.)

4. Animos eorum contra Normannos mulciebat. (Jo. Brompton. p. 984.)

5. Voyez livre II, t. I, p. 144.—Ut quicumque esset unnithing sive in burgo, sive extra burgum. (Annales Waverl. p. 136.)

des armes et s'enrôlèrent sous la bannière du roi[1]. 1088.
Ils étaient presque tous fantassins; Guillaume les conduisit en grande hâte avec sa cavalerie, composée de Normands, vers la ville maritime de Rochester, où s'était fortifiés l'évêque Eudes et les autres chefs des opposants, attendant l'arrivée du duc Robert pour marcher sur Canterbury et sur Londres[2].

Il paraît que les Saxons de l'armée royale montrèrent une grande ardeur au siége de Rochester. Les assiégés, pressés vivement, demandèrent bientôt à capituler, sous la condition de reconnaître Guillaume pour roi et de garder sous lui leurs terres et leurs honneurs[3]. Guillaume refusa d'abord; mais les Normands de son armée ne portant pas le même zèle que les Saxons dans cette guerre qui était pour eux une guerre civile, et ne se souciant point de réduire aux dernières extrémités leurs concitoyens et leurs parents, trouvèrent le roi trop acharné contre les défenseurs de Rochester[4]. Ils essayèrent de l'apaiser : « Nous qui t'avons « assisté dans le danger, lui disaient-ils, nous te

1. Orderic. Vital. p. 667.
2. Florent. Wigorn. p. 643.
3. Orderic. Vital. p. 667.
4. Videntes autem ii qui obsidebant, ad necem parentum et amicorum qui obsessi erant, regis animum furere..... (Ibid.)

1088. « prions d'épargner nos compatriotes, nos parents, « qui sont aussi les tiens, et qui ont aidé ton père à « conquérir l'Angleterre[1]. » Le roi se laissa fléchir, et accorda enfin aux assiégés la libre sortie de la ville avec leurs armes et leurs chevaux. L'évêque Eudes essaya d'obtenir, en outre, que la musique militaire du roi ne jouât pas en signe de victoire à la sortie de la garnison[2]; mais Guillaume refusa avec colère, et dit tout haut qu'il ne ferait pas cette concession pour mille marcs d'or[3]. Les Normands du parti de Robert quittèrent la ville qu'ils n'avaient pu défendre, les enseignes basses, au son des trompettes du roi. Dans ce moment, de grandes clameurs partirent du milieu des Anglais de l'armée royale[4] : « Qu'on apporte des cordes, criaient- « ils, nous voulons pendre ce traître d'évêque « avec tous ses complices. O roi! pourquoi le « laisses-tu ainsi se retirer sain et sauf? Il n'est pas « digne de vivre, le fourbe, le meurtrier de tant « de milliers d'hommes[5]. »

1. Nos qui tecum maximis in periculis assistimus, te pro compatriotis nostris obnixè supplicamus..... cum patre tuo Anglos subjugavit. (Orderic. Vital. p. 668.)

2. Ne tubicines in eorum egressu tubis canerent. (Ibid.)

3. Etiam propter mille auri marcas. (Ibid.)

4. Multitudo Anglorum quæ regi adhærebat vociferabatur. (Ibid.)

5. Torques, torques afferte et traditorem episcopum.... cur sospitem pateris abire? non debet vivere perjurus homicida..... (Ibid.)

C'est au bruit de ces imprécations que sortit 1088
d'Angleterre, pour n'y jamais rentrer, le prélat à 1089.
qui avait béni l'armée normande à la bataille de Hastings. La guerre entre les Normands dura quelque temps encore; mais cette querelle de famille s'apaisa peu à peu, et finit par un traité entre les deux partis et les deux frères. Les domaines que les amis de Robert avaient perdus en Angleterre, pour avoir embrassé sa cause, leur furent restitués, et Robert lui-même fit l'abandon de ses prétentions à la royauté pour des propriétés territoriales[1]. Il fut convenu entre les deux partis, que le roi, s'il survivait au duc, aurait le duché de Normandie, et que, dans le cas contraire, le duc aurait le royaume d'Angleterre: douze hommes du côté du roi et douze du côté du duc confirmèrent ce traité par serment[2]. Ainsi se terminèrent et la guerre civile des Normands et l'alliance que cette guerre avait occasionée entre les Anglais et le roi. Les concessions que ce dernier avait faites furent toutes révoquées, ses promesses démenties, et les Saxons redescendirent à leur rang de sujets et d'opprimés[3].

Près de la ville de Canterbury était un ancien

1. Florent. Wigorn. p. 644.
2. Ibid.
3. Nihil postmodùm tenuit quod promisit. (Jo. Brompton. p. 984.)

1088 à 1089. couvent, fondé en l'honneur du missionnaire Augustin, qui convertit les Saxons et les Angles. Là se conservaient, à un plus haut degré que dans les maisons religieuses de moindre importance, l'esprit national et le souvenir de l'ancienne liberté. Les Normands s'en aperçurent, et de bonne heure ils tentèrent de détruire cet esprit par des humiliations réitérées. Le primat Lanfranc commença par abolir l'antique privilége des moines de Saint-Augustin, qui consistait à n'être justiciables que de leur propre abbé pour la discipline ecclésiastique[1]. Quoique cet abbé fût alors un Normand, et, comme tel, peu suspect d'indulgence envers les hommes de l'autre race, Lanfranc lui enleva la surveillance de ses moines pour se l'attribuer à lui-même[2]; il défendit, en outre, de sonner les cloches du monastère avant que l'office eût été sonné à l'église épiscopale, sans respect, dit l'historien, pour cette maxime des saintes écritures : Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté[3]. Les moines saxons murmurèrent d'être soumis à cette gêne; et, pour montrer leur mécontentement, ils célébrèrent les offices tard, avec négligence, et en commettant à plaisir des irrégularités volontaires, comme de renverser les croix et de faire la pro-

1. Chron. Willelmi Thorn. p. 1791.
2. Monachos ad suum capitulum venire compulit. (Ibid.)
3. Ne signa sua pulsarent, nisi priùs..... (Ibid. p. 1794.)

cession nu-pieds contre le cours du soleil[1]. « On 1088 à 1089.
« nous fait violence, disaient-ils, au mépris des « canons de l'Église; eh bien, nous violerons les « canons dans le service de l'Église[2]. » Ils prièrent le Normand, leur abbé, de transmettre de leur part une réclamation au pape; mais l'abbé, pour toute réponse, les punit comme rebelles, et ferma le cloître pour qu'aucun d'eux ne pût sortir[3].

Cet homme, qui sacrifiait de si bonne grâce, par haine des Saxons, son indépendance personnelle, mourut en l'année 1088; et alors l'archevêque Lanfranc se transporta au monastère, menant avec lui un moine de Normandie, appelé Guy, très aimé du roi[4]. Il somma les religieux de Saint-Augustin, au nom de l'autorité royale, de recevoir et d'installer sur-le-champ ce nouvel abbé; mais tous répondirent qu'ils n'en feraient rien[5]. Lanfranc, irrité de cette résistance, ordonna que ceux qui refusaient d'obéir sortissent à l'instant du couvent. Ils sortirent presque tous, et le Normand fut installé en leur absence, avec les céré-

1. Indè ergo rixæ, murmurationes, servitium Deî factum tardè et indecenter. (Chron. Willelmi Thorn. p. 1794.)

2. Anglia sacra, t. II, p. 298.

3. Quos ille despiciens, monachos distringere ut de claustro nullo modo exirent. ,.. (Chron. Willelmi Thorn. p. 1794.)

4. Willelmo regi amantissimum. (Ibid.)

5. Qui unanimiter animati responderunt..... (Chronic. saxon. Gibson, p. 179.)

1068 à 1069. monies d'usage[1]. Ensuite le prieur du monastère, appelé Elfwin, et plusieurs autres moines, tous Saxons de naissance, furent saisis et emprisonnés[2]. Ceux qui étaient sortis au commandement de l'archevêque se tenaient assis à terre sous les murs du château de Canterbury. On vint leur dire qu'il leur était accordé un délai de quelques heures pour rentrer au couvent, mais que, passé ce terme, ils seraient regardés et traités comme vagabonds[3]; ils restèrent quelque temps indécis; mais l'heure du repas arriva, ils souffraient de la faim: plusieurs se repentirent alors, et envoyèrent à l'archevêque Lanfranc pour lui promettre obéissance. On leur fit jurer, sur les reliques de saint Augustin, de tenir fidèlement cette promesse; ceux qui refusèrent de prêter serment furent emprisonnés jusqu'à ce que l'ennui de la captivité les eût rendus plus dociles[4]. L'un d'eux, appelé Alfred, qui réussit à fuir, et que l'on trouva errant par les chemins, fut mis aux fers dans la maison épiscopale[5]. L'esprit de résistance s'apaisa durant quelques mois, et ensuite devint plus violent; il y eut un complot tramé contre la vie du nouvel abbé de race étran-

1. Chron. saxon. Gibson, p. 179.
2. Elfwinum et alios quos voluit, cepit. (Ibid.)
3. Ibidem.
4. Ibid. p. 180.
5. Aluredum unum vagantem fugiendo cepit, et Cantuariæ ferro compeditum multis diebus clausit. (Ibid.)

gère[1]. L'un des conjurés, appelé Colomban, fut 1088 à
pris, conduit devant l'archevêque et interrogé sur 1089.
son dessein de tuer le Normand: « J'ai eu ce dessein, répondit le moine avec assurance, et je « l'aurais exécuté[2]. » Lanfranc ordonna qu'on l'attachât nu devant les portes du monastère, et qu'on le battît publiquement à coups de fouet[3].

Dans l'année 1089, mourut le primat Lanfranc; 1089.
et aussitôt les moines, délivrés de la terreur qu'il leur avait inspirée, entreprirent une troisième révolte, mais d'un caractère plus grave que les deux autres: ils appelèrent à leur aide les habitants saxons de Canterbury, qui, embrassant cette cause comme une cause nationale, vinrent armés à la maison de l'abbé de Saint-Augustin, et en firent l'attaque[4]. Les gens de l'abbé résistèrent, et il y eut de part et d'autre beaucoup d'hommes tués et blessés. Guy s'échappa à grande peine des mains de ses adversaires, et courut s'enfermer dans l'église métropolitaine[5]. Au bruit de cette aventure, les Normands Gaucelme, évêque de Winchester, et Gondolfe, évêque de Rochester, vinrent en

1. Pernieiem abbatis clàm machinati sunt. (Chron. saxon. Gibson, p. 180.)

2. Si potuissem, pro certo eum interfecissem. (Ibid.)

3. Ibidem.

4. Cives Cantuariæ contra eum concitarunt..... (Ibid.)

5. Evasit et quærendo auxilium fugit..... (Ibid.)

1089. grande hâte à Canterbury, où de nombreux détachements de troupes furent envoyés par ordre du roi[1]. Le couvent de Saint-Augustin fut occupé militairement; on instruisit le procès des moines, qui se virent condamnés en masse à recevoir la discipline; deux religieux étrangers, appelés Guy et Le Normand, la leur infligèrent à la discrétion des évêques[2]; ensuite on les dispersa sur plusieurs points de l'Angleterre, et à leur place furent appelés d'outre-mer vingt-quatre moines et un prieur. Tous ceux des habitans de Canterbury que saisit la police normande furent condamnés à la perte des yeux[3].

1089 à 1094. Ces luttes, fruit de la haine et du désespoir des vaincus, se reproduisaient à la fois dans plusieurs églises d'Angleterre, et en général dans tous les lieux où des Saxons, réunis en corps, et non réduits au dernier degré d'esclavage, se trouvaient en présence de chefs ou de gouverneurs de race étrangère. Ces chefs, soit clercs, soit laïcs, ne différaient que par l'habit; sous la cotte de mailles ou sous la chape, c'était toujours le vainqueur insolent, dur, avare, traitant les vaincus comme des êtres d'une espèce inférieure à la sienne. Jean de la Villette, évêque de Wells, et ci-devant mé-

1. Chron. saxon. Gibson. p. 180.
2. Ad episcoporum imperium. (Ibid.)
3. Cives verò capti oculos amiserunt. (Ibid.)

decin à Tours, abattait les maisons des chanoines 1089
de son église pour se construire un palais avec à
leurs débris [1]; Renouf Flambard, évêque de Lin- 1091.
coln, autrefois valet de pied chez les ducs de Normandie, commettait, dans son diocèse, de tels brigandages, que les habitants souhaitaient de mourir, dit un ancien historien, plutôt que de vivre sous sa puissance [2]. Les évêques normands marchaient à l'autel, comme les comtes à leurs revues de gens d'armes, entre deux haies de lances; ils passaient le jour à jouer aux dés, à galoper et à boire [3]. L'un d'entre eux, dans un accès de gaieté, fit préparer à des moines saxons, dans la grande salle de leur couvent, un repas où il les força de manger des mets défendus par leur ordre, et servis par des femmes échevelées et à demi nues [4]. Ceux des Anglais qui, à cette vue, voulurent se retirer, ou simplement détourner les yeux, furent maltraités et appelés

1. Johannes de Villula, Turonensis arte medicus, qui, destructis claustris, aliisque ædificiis canonicorum..... (Anglia sacra, t. I, p. 560.)

2. Ut mallent mori. (Ibid. p. 295.)

3. Stipatus militibus incederet ad missam..... venari, aucupari, tesseras quatere, potibus indulgere consueverunt. (Henric. Knyghton, p. 2362-2367.)

4. Monachis etiam invitis cibos vetitos publicè apposuit, mulieres veste et vultu procaces, sparsis post tergum crinibus, ministrare constituit. (Ibid. p. 2372.)

1089 à 1094 hypocrites par le prélat normand et ses amis[1].

Contre de pareils adversaires, les débris du clergé anglo-saxon ne purent soutenir un long combat. Chaque jour l'âge et la persécution enlevaient quelqu'un des anciens religieux ou prêtres; la résistance, d'abord énergique, s'éteignait par degrés[2]. C'était d'ailleurs pour tout couvent d'Angleterre un titre à la haine et aux vexations des grands, que d'être encore peuplé en majorité d'hommes de race anglaise. C'est ce qu'éprouva, sous le règne de Guillaume-le-Roux, le monastère de Croyland, déjà si maltraité à l'époque de la conquête. Après un incendie qui avait consumé une partie de la maison, le comte normand de la province où elle était située, présumant que les chartes de l'abbaye avaient péri dans les flammes, somma les moines de comparaître dans sa cour de justice à Spalding, pour y représenter leurs titres[3]. Au jour fixé, ils envoyèrent un des leurs, nommé Trig, qui vint apportant d'anciennes chartes en langue saxonne, confirmées par le conquérant dont le sceau y était suspendu. Le moine

1. Si oculos averteret, hypocrita diceretur. (Henric. Knyghton, p. 2372.)

2. Normanni multiplicati invaluerunt, Angli jàm senescentes et imminuti..... (Math. Paris. Vitæ abbat. p. 34.)

3. Æstimans chartas nostras, ut fama fuit, omnes incendio periisse. (Ingulf. Croyl. apud script. Oxonienses, p. 107.)

déploya ces parchemins devant le comte et ses officiers, qui se mirent à rire et à l'injurier, disant que ces écritures barbares et inintelligibles n'étaient d'aucune autorité[1]. Cependant la vue du sceau royal produisit quelque effet; le vicomte normand, qui n'osa ni le briser, ni enlever publiquement des chartes qui en étaient munies, laissa partir le moine; mais il envoya derrière lui ses valets armés de bâtons pour le surprendre dans la route et lui dérober ce qu'il portait. Trig n'échappa à leurs poursuites qu'en prenant un chemin détourné[2]. 1080 a 1094.

La paix qui régnait entre les conquérants de l'Angleterre fut encore une fois troublée, en l'année 1094, par la révolte de quelques chefs contre le roi. Une des causes de cette discorde était le droit exclusif sur les forêts de l'Angleterre, établi par Guillaume-le-Bâtard et maintenu rigoureusement par son fils[3]. A la tête des mécontents se trouvait Robert, fils de Roger de Molbray, comte de Northumberland, qui possédait deux cent quatre-vingts manoirs en Angleterre[4]. Robert manqua de se rendre à la cour du roi, dans l'un 1094.

1. Dicens barbaram scripturam risu et derisu fore dignam, et nullius momenti et roboris esse tenendam. (Ingulf. Croyl. p. 107.)

2. Ibidem.

3. Willelm. Malmesb. p. 124.

4. Orderic. Vital. p. 705.

1094. des jours fixés pour les conférences politiques des barons et chevaliers anglo-normands. Son absence donna des soupçons, et le roi fit publier que tout grand possesseur de terres qui ne se rendrait point à sa cour, aux fêtes prochaines de la Pentecôte, serait mis hors de la paix publique[1]. Robert de Molbray n'y vint pas, de crainte d'être saisi et emprisonné, et alors Guillaume fit marcher l'armée royale vers la province de Northumberland. Il assiégea et prit plusieurs châteaux; il bloqua
1095. celui de Bamborough, où le comte Robert s'était retiré, mais il ne put s'en rendre maître. Après des efforts inutiles, le roi fit construire vis-à-vis de Bamborough un fort de bois qu'il appela dans son langage normand *Malveisin*, ou mauvais voisin, y laissa une garnison, et reprit sa route vers le sud[2]. Les gardiens de la nouvelle forteresse surprirent Robert dans une sortie, le blessèrent et le firent prisonnier. Il fut condamné à une prison perpétuelle, et ses complices furent bannis d'Angleterre.

1095 à 1098 Les biens de ces bannis, dans les villes et hors des villes, restèrent quelque temps sans maître et sans culture. Il paraît que les favoris du roi les laissèrent en friche, après en avoir enlevé tout ce qui avait quelque valeur, se souciant peu d'une

1. Jussit omnes qui à rege terras tenebant, modò pace dignos haberi se vellent, adesse curiæ suæ. (Chron. saxon. Gibson, p. 203.)

2. Illudque linguâ suâ *Malveisin* nominavit. (Ibid.)

possession que son origine et l'incertitude des évè- 1098 à 1098.
nements politiques rendaient trop précaire. De leur côté, les officiers royaux, pour que l'échiquier ne perdît rien de ses revenus, continuèrent de lever sur la ville ou le canton dont les biens vacants dépendaient, la totalité de l'impôt territorial, et cette surcharge tomba spécialement sur les hommes de race anglaise[1]. Le peuple de Colchester, suivant un ancien récit, rendit de grandes actions de grâces à Eudes, fils d'Hubert, vicomte ou gouverneur de la ville, pour avoir pris sous son nom les terres des Normands déshérités[2], et consentit à satisfaire, pour ces terres, aux demandes du fisc. Si l'on en croit le même récit, le Normand Eudes se faisait aimer des habitants de Colchester, par son administration équitable et modérée[3]. C'est le seul chef imposé aux Anglais par la puissance étrangère, dont l'histoire porte un semblable témoignage.

Cette exception à la loi de la conquête ne s'étendait guère au-delà d'une seule ville; partout ailleurs les choses suivaient leur cours, et les offi-

1. Terras damnatorum et pro culpis eliminatorum dùm nemo coleret, exigebantur tamen pleniter fiscalia, et hâc de causâ populus valdè gravabatur. (Monast. angl. t. II, p. 899.)

2. Has ergo terras Eudo sibi vindicavit, ut pro his fisco satisfaceret, et populum eatenùs alleviaret. (Ibid.)

3. Sublevare gravatos, et comprimere elatos, et in suis primordiis omnibus complacere. (Ibid. p. 890.)

1096 à 1098. ciers royaux étaient pires que des voleurs, ce sont les paroles mêmes des chroniques ; ils pillaient sans miséricorde les greniers des laboureurs et les magasins des marchands [1]. A Oxford commandait Robert d'Ouilly, qui n'épargnait ni pauvres ni riches ; dans le nord, Odineau d'Omfreville saisissait les biens des Anglais de son voisinage, afin de les contraindre à venir tailler et voiturer des
1098 à 1100. pierres pour la construction de son château [2]. Près de Londres, le roi levait aussi par force des troupes d'hommes pour construire une nouvelle enceinte à la tour du conquérant, un pont sur la Tamise, et, à l'ouest de la cité, un palais ou une cour d'audiences pour les assemblées de ses barons [3]. « Les « provinces auxquelles ces travaux échurent, dit « une chronique saxonne, furent cruellement « tourmentées ; chaque année qui s'écoulait était « pesante et pleine de douleurs, à cause des vexa- « tions sans nombre et des tributs multipliés [4]. »

Des historiens moins laconiques nous ont transmis quelques détails sur ces *douleurs* et ces *tourments* que souffrait la nation subjuguée. Partout

1. Latronibus pejores, agricolarum acervos et negociatorum congeries immisericorditer diripiebant. (Orderic. Vital. p. 773.)

2. Ut eos compelleret venire ad ædificationem castelli. (Lelandi Collectanea, t. IV, p. 116.)

3. Chron. saxon. Gibson, p. 206.

4. Fuerunt vehementer afflictati... (Ibid.)

où le roi passait dans ses courses à travers l'Angleterre, ses gens et les soldats de sa suite avaient coutume de ravager le pays[1]. Lorsqu'ils ne pouvaient consommer en totalité les denrées de diverse nature qu'ils trouvaient dans les maisons des Anglais, ils les faisaient porter au marché voisin par le propriétaire lui-même et l'obligeaient de les vendre à leur profit. D'autres fois ils les brûlaient par passe-temps, ou, si c'était quelque boisson, ils en lavaient les pieds de leurs chevaux[2]. « Les mauvais traitements qu'ils se permettaient « contre les pères de famille, leurs outrages en« vers les femmes et les filles, ajoute le narrateur « contemporain, feraient honte à raconter : aussi, « au premier bruit de l'approche du roi, chacun « s'enfuyait de sa demeure, et se retirait, avec « tout ce qu'il pouvait sauver, au fond des forêts « ou dans les lieux déserts. »

1098 à 1100.

Cinquante Saxons qui, par des hasards heureux, et peut-être par un peu de lâcheté politique, étaient parvenus à conserver quelques débris de

1. Ut quæque pessundarent, diriperent, et totam terram per quam rex ibat devastarent. (Eadmeri Histor. p. 94.)

2. Et aut ad forum per eosdem ipsos quorum erant, pro suo lucro ferre ac vendere, aut cremare, aut si potus esset, lotis ex indè equorum suorum pedibus. (Ibid.)

3. Præcognito regis adventu, sua habitacula fugiebant, in sylvis vel aliis locis, in quibus se tutari posse sperabant. (Ibid.)

1098 à 1100. leur ancienne fortune [1], furent accusés, soit faussement, soit avec raison, d'avoir chassé dans les forêts royales, et d'avoir pris, tué et mangé des cerfs; tels étaient les termes de l'accusation criminelle intentée contre eux [2]. Ils nièrent, et les juges normands leur infligèrent l'épreuve du fer rouge, que les anciennes lois anglaises n'ordonnaient que du consentement et à la demande de l'accusé. « Au jour fixé, dit un témoin oculaire, tous subirent cette sentence sans miséricorde. C'était « chose pitoyable à voir; mais Dieu, en préservant « leurs mains de toute brûlure, montra clairement « leur innocence et la malice de leurs persécu- « teurs [3]. » Quand on vint rapporter au roi Guillaume qu'après trois jours les mains des accusés avaient paru intactes : « Qu'est-ce que cela fait? « répondit-il; Dieu n'est pas bon juge de ces « choses; c'est moi que de telles affaires regardent, « et qui dois juger celle-ci [4]. » L'historien garde le silence sur ce nouveau jugement et sur le sort des malheureux Anglais, qu'aucune fraude pieuse ne devait plus sauver.

1. Quibus ex antiquâ Anglorum ingenuitate, divitiarum vestigia quædam arridere videbantur. (Eadmeri Histor. p. 48.)

2. Quòd cervos regis ceperint, mactaverint, manducaverint. (Ibid.)

3. Præfixi pœnæ judicii pariter subacti sunt, remotâ pietate et misericordiâ; erat ergò miseriam videre. (Ibid.)

4. Quid est hoc? Deus justus judex est. (Ibid.)

Les Saxons, poursuivis par Guillaume-le-Roux, 1098 à
pour les transgressions aux lois de chasse, encore 1100.
plus vivement que par son père, n'avaient d'autre vengeance que de l'appeler, par dérision, *gardien de bois et berger de bêtes fauves*, et de répandre des contes sinistres sur ces forêts, où nul homme de race anglaise ne pouvait entrer armé, sans péril de mort. On disait que le diable, sous des formes horribles, y apparaissait aux Normands, et leur parlait du sort épouvantable qu'il réservait au roi et à ses conseillers[1]. Cette superstition populaire fut accréditée par le singulier hasard qui rendit fatale à la race du conquérant la chasse dans les forêts de l'Angleterre, et surtout dans la forêt Neuve. En l'année 1081, Richard, fils aîné de Guillaume-le-Bâtard, s'y était blessé mortellement;
dans le mois de mai de l'année 1100, Richard, fils 1100.
du duc Robert et neveu du roi Guillaume-le-Roux, y fut tué d'un coup de flèche tiré par imprudence[2]; et, chose bizarre, ce roi y périt aussi, de la même mort, dans le mois de juillet de la même année.

Le matin de son dernier jour, il fit un grand repas[3] avec ses amis dans le château de Winches-

1. Ipse etiam in sylvis diabolus sub horribili specie Normannis se ostendens plura eis de rege et aliis palàm locutus est... (Simeon Dunelmensis, p. 226.) — Ailred. Rievallensis.

2. Orderic. Vital. p. 780.

3. Rex manè cum suis parasitis comedit. (Ibid. p. 782.)

1100. ter, et se prépara ensuite à la chasse projetée. Pendant qu'il nouait sa chaussure, badinant avec ses convives, un ouvrier lui présenta six flèches neuves; il les examina, en loua le travail, en prit quatre pour lui, et donna les deux autres à Gaultier Tirel, en disant: « Il faut de bonnes « armes à qui tire de bons coups[1]. » Gaultier Tirel était un Français qui avait de riches possessions dans le pays de Poix et dans le Ponthieu; c'était l'ami le plus familier du roi et son compagnon assidu[2]. Au moment du départ, entra un moine du couvent de Saint-Pierre, à Glocester, qui remit à Guillaume des dépêches de son abbé. Cet abbé, Normand de naissance, et appelé Serlon, mandait avec inquiétude qu'un de ses religieux (probablement de race anglaise) avait eu dans son sommeil une vision de mauvais augure; qu'il avait vu Jésus-Christ assis sur un trône, et à ses pieds une femme qui le suppliait, en disant: « Sauveur du « monde, regarde en pitié ton peuple, gémissant « sous le joug de Guillaume[3]! » En entendant ce message, le roi rit aux éclats: « Est-ce qu'ils me « prennent pour un Anglais, dit-il, avec leurs songes?

1. Justum est ut illi acutissimæ dentur sagittæ, qui lethiferos exindè noverit ictus infigere. (Orderic. Vital. p. 782.)

2. Regi familiaris conviva. (Ibid.)

3. Domine Jesu Christe, Salvator generis humani, respice populum tuum.... (Ibid. p. 781.)

« me croient-ils un de ces fous qui abandonnent 1100.
« leur chemin ou leurs affaires parce qu'une vieille « rêve ou éternue? Allons, Gaultier de Poix, à « cheval[1] ! »

Henry, frère du roi, Guillaume de Breteuil, et plusieurs autres seigneurs, l'accompagnèrent à la forêt: les chasseurs se dispersèrent; mais Gaultier Tirel resta auprès de lui, et leurs chiens chassèrent ensemble[2]. Tous deux se tenaient à leur poste, vis-à-vis l'un de l'autre, la flèche sur l'arbalète et le doigt sur la détente[3], lorsqu'un grand cerf, traqué par les batteurs, s'avança entre le roi et son ami. Guillaume tira ; mais, la corde de son arbalète se brisant, la flèche ne partit pas, et le cerf, étonné du bruit, s'arrêta, regardant de tous côtés[4]. Le roi fit signe à son compagnon de tirer ; mais celui-ci n'en fit rien, soit qu'il ne vît pas le cerf, soit qu'il ne comprît pas les signes. Alors Guillaume impatienté cria tout haut: « Tire, Gaultier, tire donc, de par le diable[5] ! » Et au même instant une

1. Nùm prosequi me ritum autumat Anglorum, qui pro sternutatione vel somnio vetularum dimittunt iter suum seu negotium? (Orderic. Vital. p. 781.)

2. Ibid.

3. Cum arcu et sagittâ in manu exspectantes. (Henrici Knyghton, p. 2373.)

4. Sed, fractâ cordâ, cervus de sonitu quasi attonitus restitit, circùm circà respiciens... (Ibid.)

5. Trahe, trahe arcum, ex parte diaboli. (Ibid.)

1100. flèche, soit celle de Gaultier, soit une autre, vint le frapper dans la poitrine; il tomba sans prononcer un mot, et expira. Gaultier Tirel courut à lui; mais, le trouvant sans haleine, il remonta à cheval, galopa vers la côte, passa en Normandie, et de là sur les terres de France.

Au premier bruit de la mort du roi, tous ceux qui assistaient à la chasse quittèrent en hâte la forêt pour courir à leurs affaires. Son frère Henry se dirigea vers Winchester et vers le trésor royal[1]; et le cadavre de Guillaume-le-Roux resta par terre, abandonné comme autrefois celui du Conquérant. Des charbonniers, qui le trouvèrent traversé de la flèche, le mirent sur leur voiture, enveloppé de vieux linges, à travers lesquels le sang dégoutta sur toute la route[2]. C'est ainsi que les restes du second roi normand s'acheminèrent vers le château de Winchester, où Henry était déjà arrivé, et demandait impérieusement les clefs du trésor royal. Pendant que les gardiens hésitaient, Guillaume de Breteuil, venant de la forêt Neuve, accourut, hors d'haleine, pour s'opposer à cette demande[3]: « Toi

1. Henricus concito cursu ad arcem Guentoniæ, ubi thesaurus regalis continebatur, festinavit. (Orderic. Vital. p. 782.).

2. Super bigam cujusdam carbonatoris. (Math. Paris. p. 54.) — Cruore undatìm per totam viam stillante. (Willelm. Malmesb. p. 126.)

3. Guillelmus de Britolio anhelus advenit. (Ibid.)

« et moi, dit-il à Henry, nous devons nous sou- 1100.
« venir loyalement de la foi que nous avons pro-
« mise au duc Robert, ton frère; il a reçu notre
« serment d'hommage; absent comme présent, il
« y a droit[1]. » Une querelle violente s'engagea; Henry mit l'épée à la main; et bientôt, avec l'aide de la foule qui s'assemblait, il s'empara du trésor et des ornements royaux.

Il était vrai, en effet, qu'aux termes du traité de paix conclu entre Guillaume et le duc Robert, et juré par tous les barons anglo-normands, la royauté était dévolue au duc; mais il se trouvait alors loin de l'Angleterre et de la Normandie. Les exhortations du pape Urbain II à tous les chrétiens, pour les engager à reconquérir la Terre-Sainte, avaient agi vivement sur son esprit aventureux. Il était parti, des premiers, dans cette grande levée en masse, faite, aux cris de DIEU LE VEUT, en l'année 1096; et, trois ans après, il avait atteint le but de son pélerinage par la prise de Jérusalem. Lorsque arriva la mort de son frère Guillaume, Robert était en route pour la Normandie; mais, ne se doutant point de ce que le retard devait lui faire perdre, il s'arrêta long-temps, par amour pour une femme, à la cour d'un des seigneurs

1. Legaliter, inquit, reminisci fidei debemus quam Roberto duci germano tuo promisimus. (Willelm. Malmesb. p. 126.)

1100. normands établis en Italie. Pris ainsi au dépourvu et manquant de chef, ses partisans ne purent tenir contre ceux de Henry. Ce dernier, maître du trésor, vint à Londres, où les principaux d'entre les Normands se réunirent; et, trois jours après la mort de son frère, il fut élu roi par eux, et couronné solennellement[1]. Les prélats le favorisèrent, parce qu'il les aimait beaucoup, eux et la littérature du temps, ce qui lui faisait donner, en langue normande, le surnom de *Clerc* ou de *Beau-Clerc*[2]. On dit même que les Saxons le préféraient à son compétiteur, parce qu'il était né et avait été élevé en Angleterre[3]. Il promit à son couronnement d'observer les bonnes lois du roi Edward; mais il déclara qu'il voulait conserver, comme son père, la jouissance exclusive des forêts[4].

1100 à 1101. Le roi Henry, premier du nom, n'avait dans le caractère ni les mêmes défauts ni les mêmes qualités que son frère aîné Robert. Autant celui-ci était léger, fantasque, et en même temps généreux et loyal, autant l'autre avait d'aptitude aux affaires et de penchant à la dissimulation. Malgré

1. Optimates qui propè fuerunt, ejus fratrem Heanrigum regem elegerunt. (Chron. saxon. Gibson, p. 208.)

2. Dictus clericus. (Jo. Brompton, p. 997.)

3. Plurimi lætati sunt quòd regem natum et nutritum in Angliâ habere meruissent. (Guill. Neubrigensis, p. 297.)

4. J. Brompton, p. 998.

la facilité de son avénement au trône, il jugea prudent de ne point s'endormir sur la foi de ceux qui l'avaient élu. La fidélité des Anglo-Normands lui était suspecte; il résolut de se créer en Angleterre une force indépendante de la leur, et d'exciter à son profit le patriotisme des Saxons. Il tendit la main à ces pauvres vaincus, qu'on flattait au jour du péril, et que le lendemain on écrasait; il convoqua les principaux d'entre eux, et leur tint, par interprète, le discours suivant: 1100 à 1101.

« Mes amis et féaux, natifs de ce pays, où je « suis né, vous savez que mon frère en veut à mon « royaume. C'est un homme orgueilleux, et qui « ne peut vivre en repos; il vous méprise manifestement, vous traite de lâches et de gloutons, « et ne désire que vous fouler aux pieds[1]. Mais « moi, comme un roi doux et pacifique, je me « propose de vous maintenir dans vos anciennes « libertés, et de vous gouverner d'après vos propres conseils, avec modération et sagesse[2]. J'en « ferai, si vous le demandez, un écrit signé de ma « main, et je le confirmerai par serment. Tenez « donc ferme pour moi; car si la bravoure des

1. Amici et fideles mei indigenæ ac naturales.... vosque scienter quasi contemptibiles, quos desides vocat et glutones, conculcare desiderat... (Math. Paris. p. 42.)

2. Ego verò rex humilis et pacificus... et vestris inclinando consiliis, consultiùs et mitiùs gubernare. (Ibid.)

21.

1100 à 1101. « Anglais me seconde, je ne crains plus les folles « menaces des Normands[1]. »

L'écrit promis par le roi aux Anglais, ou, pour parler le langage du siècle, sa charte royale, fut en effet dressé. On en fit autant de copies qu'il y avait de comtés normands en Angleterre, et, pour qu'elle parût plus solennelle, on y appliqua un sceau neuf, fabriqué pour cet usage[2]. Les exemplaires furent déposés dans la principale église de chaque province: mais ils n'y restèrent pas longtemps; tous furent enlevés quand le roi se rétracta, et, selon l'expression d'un ancien historien, faussa impudemment sa parole[3]. Il n'en resta que trois copies qui par hasard échappèrent; une à Canterbury, une à York, et l'autre à Saint-Alban.

1101 à 1102. La même politique qui fit faire à Henry I[er] cette démarche auprès des Anglais, lui en inspira une autre plus décisive; c'était de prendre pour épouse une femme de race anglo-saxonne. Il y avait alors en Angleterre une fille orpheline de Malcolm, roi d'Écosse, et de Marguerite, sœur du roi Edgar. Elle se nommait Edithe, et elle avait été élevée à

1. Et super hæc (si provideretis) scripta subarata roborare et juramentis confirmare. Si enim fortitudine Anglorum roborer, inanes Normannorum minas nequaquàm censeo formidandas. (Math. Paris. p. 42.)

2. Et expedienter fabricato sigillo consignatæ sunt. (Anglia sacra, t. II, p. 274.)

3. Promissa impudenter violavit. (Math. Paris, p. 42.)

l'abbaye de Rumsey, dans la province de Hants, 1101 à 1102
sous la tutelle d'une autre sœur d'Edgar, appelée Christine, qui, après s'être réfugiée en Écosse avec son frère, avait pris le voile de religieuse en l'année 1086[1]. Comme fille de roi, plusieurs des hauts barons normands avaient recherché en mariage la nièce d'Edgar: elle fut demandée au roi Guillaume-le-Roux par Alain le Breton, seigneur du château de Richemont, dans la province d'York; mais Alain mourut avant que le roi lui eût octroyé la jeune fille[2]. Guillaume de Garenne, comte de Surrey, la désira ensuite; mais le mariage n'eut pas lieu, on ne sait par quel empêchement[3]. Ce fut elle que les plus habiles conseillers du roi Henry lui proposèrent comme épouse, afin de gagner, par ce moyen, l'appui de toute la race anglo-saxonne contre Robert et ses partisans.

De leur côté, beaucoup d'Anglais concevaient l'espoir frivole de voir revenir les anciens temps saxons, lorsque la petite-fille des rois saxons porterait la couronne. Ceux qui avaient quelques relations avec la famille d'Edithe se rendirent auprès d'elle, et la prièrent avec instance de ne point se

1. Will. Malmesb. p. 164. — Annales Waverleienses, p. 133.

2. Alanus enim Rufus, Britannorum comes, eam in conjugem sibi à rege Rufo requisivit. (Orderic. Vital. p. 702.)

3. Ibidem.

1101 à 1102 refusér à ce mariage[1]. Elle montra beaucoup de répugnance, on ne sait précisément par quel motif; mais les solliciteurs ne se rebutèrent point, et l'obsédèrent tellement, dit un ancien auteur, qu'elle céda par lassitude et à contre-cœur[2]. «Noble « et gracieuse femme, lui disaient-ils, si tu voulais, « tu retirerais du néant l'antique honneur de l'An- « gleterre; tu serais un signe d'alliance, un gage « de réconciliation : mais si tu t'obstines dans ton « refus, la haine sera éternelle entre les deux races, « et le sang ne cessera point de couler[3]. »

Dès que la nièce d'Edgar eut accordé son consentement, on la fit changer de nom, et au lieu d'Edithe on l'appela Mathilde, ce qui sonnait mieux à l'oreille des Normands[4]. Cette précaution d'ailleurs n'était pas la seule nécessaire; car il s'éleva un grand parti contre le mariage; il se composait principalement des amis secrets du duc Robert, auxquels se joignirent beaucoup de gens qui, par orgueil national, trouvaient indigne qu'une femme saxonne devînt la reine des con-

1. Parentum et amicorum consiliis. (Math. Paris. p. 40.)

2. Ipsa verò invita nupsit ei, et tandem tædio affecta adquievit. (Ibid.)

3. Instantes enim importunè dicebant : O mulierum generosissima et gratiosissima... quod si non feceris, causa eris perennis inimicitiæ gentium, et sanguinis humani effusionis irrestaurabilis. (Ibid.)

4. Matildis quæ priùs dicta est Edith. (Orderic. Vital. p. 702.)

quérans de l'Angleterre. Leur malveillance suscita 1101
des obstacles imprévus; ils prétendirent que Ma- à 1102.
thilde, élevée depuis son enfance dans un monastère, avait été vouée à Dieu par ses parents : le bruit courut qu'on l'avait vue publiquement porter le voile; et ce bruit fit suspendre la célébration du mariage, à la grande joie de ceux qui y étaient contraires[1].

Il y avait alors à la place de Lanfranc, dans l'archevêché de Canterbury, un moine du Bec, nommé Anselme, homme de science et de vertu, dont les écrivains du temps rendent cet honorable témoignage, que les Anglais indigènes l'aimaient comme s'il eût été l'un d'entre eux[2]. Anselme était venu par hasard en Angleterre, sous le règne du premier Guillaume, dans le temps où Lanfranc, voulant détruire la réputation des saints de race anglaise, attaquait avec acharnement la sainteté de l'archevêque Elfeg, assassiné jadis par les Danois[3]. Tout préoccupé de son projet, le primat entretint le moine normand de l'histoire du Saxon Elfeg, et de ce qu'il appelait son prétendu martyre. « Pour moi, lui répondit Anselme, je « crois cet homme martyr et vraiment martyr;

1. Eadmeri Historia novorum, p. 57.

2. Pro mansuetudine suâ ab indigenis terræ, quasi unus eorum, diligebatur. (Ibid. p. 112.)

3. Voyez livre V, p. 150.

1101 à 1102. « car il aima mieux mourir que de faire tort à son « pays. Il est mort pour la justice, comme Jean « pour la vérité, et tous deux pareillement pour le « Christ, qui est la vérité et la justice[1]. »

Devenu à son tour primat, sous Guillaume-le-Roux, Anselme persista dans l'esprit d'équité qui lui avait inspiré cette réponse, et dans sa bienveillance pour les Anglais. Il fut l'un des plus zélés partisans du mariage que souhaitaient ceux-ci; mais quand il vint à apprendre les bruits qui se répandaient sur le compte de la nièce d'Edgar, il déclara que rien ne saurait le déterminer à enlever à Dieu celle qui était son épouse, pour l'unir à un époux charnel[2]. Désirant pourtant s'assurer de la vérité, il interrogea Mathilde, et elle nia qu'elle eût jamais été vouée à Dieu; elle nia même qu'elle eût jamais porté le voile de son plein gré, et offrit d'en donner la preuve devant tous les prélats d'Angleterre. « Je dois confesser, dit-elle, « que quelquefois j'ai paru voilée; mais en voici « la raison : dans ma première jeunesse, quand « j'étais sous la tutelle de Christine, ma tante, « pour me garantir, à ce qu'elle disait, contre le « libertinage des Normands, qui en voulaient à

1. Martyr mihi videtur egregius qui mori maluit.... Sic ergò Johannes pro veritate, sic et Elphegus pro justitiâ..... (Anglia sacra, t. II, p. 162.)

2. Eadmeri Hist. novorum, p. 57.

« l'honneur de toutes les femmes, elle avait cou- 1101 à
« tume de placer sur ma tête un morceau d'étoffe 1102.
« noire, et quand je refusais de m'en couvrir, elle « me traitait fort durement. En sa présence, je « portais ce morceau d'étoffe; mais, dès qu'elle « s'était éloignée, je le jetais à terre, et mar- « chais dessus avec une colère d'enfant[1]. »

Anselme ne voulut point prononcer seul sur 1102.
cette grande difficulté, et convoqua une assemblée d'évêques, d'abbés, de religieux et de seigneurs laïcs, dans la ville de Rochester. Des témoins cités devant ce concile, confirmèrent la vérité des paroles de la jeune fille. Deux archidiacres normands, Guillaume et Humbault, furent envoyés au monastère où Mathilde avait été élevée, et déposèrent que la voix publique, ainsi que le témoignage des sœurs, était d'accord avec sa déclaration[2]. Au moment où l'assemblée allait délibérer, l'archevêque Anselme se retira pour n'être point suspect d'exercer la moindre influence; et, quand il revint, celui qui portait la parole, au nom de tous, énonça en ces termes la décision

1. Cùm adolescentula essem et sub amitæ meæ Christianæ virgâ paverem, illa servandi corporis mei causâ, contra furentem et cujusque pudori insidiantem Normannorum libidinem, nigrum panniculum capiti meo superponere solebat. (Eadmeri Hist. novorum, p. 57.)

2. Ibid. p. 57. et seq.

1102. commune : « Nous pensons que la jeune fille est « libre, et peut disposer de son corps, nous auto- « risant du jugement rendu, dans une semblable « cause, par le vénérable Lanfranc, au temps où « les femmes saxonnes, réfugiées dans les monas- « tères par crainte des soldats du grand Guil- « laume, réclamèrent leur liberté[1]. »

L'archevêque Anselme répondit qu'il adhérait pleinement à cette décision, et peu de jours après il célébra le mariage du roi normand et de la nièce du dernier roi de race anglaise; mais avant de prononcer la bénédiction nuptiale, voulant dissiper tous les soupçons et désarmer la malveillance, il monta sur une estrade devant la porte de l'église, et exposa au peuple assemblé tout le débat et la décision des évêques. Ces faits sont racontés par un témoin oculaire, par Edmer, Saxon de naissance, et moine de Canterbury.

1102 à 1104. Toutes ces précautions ne purent vaincre ce que l'historien Edmer appelle la malice de cœur de certains hommes[2], c'est-à-dire la répugnance de beaucoup de Normands contre la mésalliance de leur roi. Ils s'égayèrent sur le compte des nouveaux époux, les appelant Godrik et Godive, et employant ces noms de la langue saxonne comme

1. Voyez liv. V, p. 195.
2. Eadmeri Hist. novorum, p. 57 et seq.

des sobriquets de dérision[1] : « Henry le savait et 1102
« l'entendait, dit un ancien chroniqueur; mais il à 1103.
« affectait d'en rire aux éclats, cachant adroitement son dépit[2]. » Lorsque le duc Robert eut débarqué en Normandie, l'irritation des mécontents prit un caractère plus grave; beaucoup de seigneurs anglo-normands passèrent la mer pour aller soutenir les droits du frère dépossédé, ou lui envoyèrent des messages. Ils l'invitaient à presser son débarquement en Angleterre, et l'assuraient de leur fidélité, selon le pacte conclu autrefois avec Guillame-le-Roux[3]. En effet, à l'arrivée de Robert, son armée se grossit rapidement d'un grand nombre de barons et de chevaliers; mais les évêques, les simples hommes d'armes et les Anglais de naissance demeurèrent dans le parti du roi[4]. Les derniers surtout, suivant leur vieil instinct de haine nationale, désiraient ardemment que les deux factions en vinssent aux mains. Il n'y eut point de combat au débarquement, parce que Robert aborda sur la côte de Hants, pendant que

1. Omnes ferè Normanni palàm coutumeliis dominum inurere, *Godricum* eum et *Godivam* comparem appellantes. (Willelm. Malmesb. p. 156.) — Vocantes eum Godrich Godefadyr. (Henric. Knyghton. p. 2375.)

2. Audiebat hæc ille, et formidabiles cachinnos, iram differens, ejiciebat. (Will. Malmesb. p. 156.)

3. Regnum illi promittentes. (Florent. Wigorn. p. 650.)

4. Episcopi, milites gregarii, et Angli. (Ibid.)

1102 à 1103. son frère l'attendait sur celle de Sussex. Il fallait quelques jours aux deux armées pour arriver à la rencontre l'une de l'autre, et les moins fougueux parmi les Normands des deux partis, profitant de l'intervalle, s'entremirent et apaisèrent cette querelle de parents et de compatriotes[1]. Il fut décidé que Robert renoncerait encore une fois à ses prétentions sur le royaume d'Angleterre, pour une pension annuelle de deux mille livres d'argent, et que les confiscations faites par le roi sur les amis du duc, et par le duc sur les amis du roi, seraient gratuitement restituées[2].

1103. Ce traité priva les Anglais de l'occasion de satisfaire impunément leur aversion nationale contre leurs vainqueurs, et de tuer des Normands à l'abri d'une bannière normande. Mais, peu de temps après, cette occasion s'offrit de nouveau et fut avidement saisie. Robert de Belesme, l'un des comtes les plus puissants en Normandie et en Angleterre, fut cité à l'assemblée générale, tenue dans le palais du roi, pour répondre sur quarante-cinq chefs d'accusation[3]. Robert comparut, et demanda, suivant l'usage, la faculté d'aller librement prendre

1. Verùm sapientiores utriùsque partis, habito salubriter inter se consilio..... (Florent. Wigorn. p. 650.)

2. Ibid.

3. XLV reatûs in dictis seu factis. (Orderic. Vital. p. 806.)

conseil avec ses amis sur ses moyens de défense[1]; 1103.
mais une fois hors de l'assemblée, il monta vite à cheval et gagna l'un de ses châteaux-forts. Le roi et les seigneurs, qui attendirent vainement sa réponse, le déclarèrent ennemi public, à moins qu'il ne revînt se présenter à la prochaine cour[2]. Mais Robert de Belesme, se préparant à la guerre, garnit de munitions et d'armes ses châteaux d'Arundel et de Tickehill, ainsi que la citadelle de Shrewsbury qu'il avait en garde. Il fortifia de même Bridgenorth, sur la frontière du pays de Galles[3]; et c'est vers ce dernier point que l'armée royale se mit en marche pour l'atteindre.

Il y avait trois semaines que le roi Henry assiégeait Bridgenorth, quand les comtes et les barons normands entreprirent de faire cesser la guerre, et de réconcilier Robert de Belesme avec ce roi. « Car « ils pensaient, dit un vieil historien, que la vic« toire du roi sur le comte Robert lui donnerait le « moyen de les contraindre tous à plier sous sa « volonté[4]. » Ils vinrent en grand nombre trouver Henry, et lui demandèrent une conférence, ou,

1. Licentiam, ut moris est, eundi ad consilium cum suis. (Orderic. Vital. p. 806.)

2. Nisi ad judicium rectitudinem facturus remearet. (Ibid.)

3. Ibid.

4. Si rex magnificum comitem subegerit, omnes nos ut imbelles ancillas modò conculcabit. (Ibid.)

1102. comme on s'exprimait alors en langue française, un *parlement* pour traiter de la paix. L'assemblée se tint dans une plaine auprès du camp royal[1]. Il y avait sur le coteau voisin un corps de trois mille Anglais, qui, sachant ce dont il était question dans la conférence des chefs normands, s'agitaient beaucoup, et criaient[2]: « O roi Henry, ne les crois pas, « ils veulent te tendre un piége; nous sommes là, « nous t'assisterons, et livrerons l'assaut pour toi; « ne fais point de paix avec le traître, que tu ne le « tiennes vif ou mort[3]. » Pour cette fois les Normands ne réussirent point dans leur tentative de conciliation; le siége de Bridgenorth fut poussé vivement, et la forteresse prise; celle de Shrewsbury le fut ensuite, et Robert de Belesme, réduit à capituler, fut déshérité et banni[4].

La vanité des Anglais de race enrôlés sous la bannière royale pouvait être flattée de leurs succès militaires contre les Normands insurgés; mais la nation entière n'en retirait aucun soulagement; et, si elle se vengeait de quelques-uns de ses ennemis, c'était au profit d'un autre ennemi. Quoique le roi eût épousé une femme saxonne, et malgré le so-

1. In medio campo colloquium de pace fecerunt. (Orderic. Vital. p. 807.)

2. Ad regem vociferando clamabant. (Ibid.)

3. Domine mi rex, noli proditoribus istis credere..... (Ibid.)

4. Ibid.

briquet saxon que lui donnaient les chefs normands, il était Normand dans le cœur. Son ministre favori, le comte de Meulant, se faisait remarquer, entre tous les autres dignitaires étrangers, par sa haine contre les indigènes[1]. Il est vrai que la voix populaire surnommait Mathilde *la bonne reine*[2]; elle conseillait, disait-on, au roi d'aimer le peuple: mais les faits ne révèlent aucune trace de ses conseils ni de son influence[3]. Voici comment la chronique saxonne du monastère de Peterborough prélude au récit des évènements qui suivirent le mariage si désiré de Henry et de la nièce d'Edgar: « Ce n'est pas chose facile que de raconter toutes « les misères dont le pays fut affligé, cette année, « par les tributs injustes et sans cesse renouvelés. « Partout où voyagea le roi, les gens de sa suite « vexèrent le pauvre peuple, et commirent en plu« sieurs lieux des meurtres et des incendies.... [4]. » Chaque année qui succède à l'autre dans la série chronologique est marquée par la répétition des mêmes plaintes, énoncées à peu près dans les

1. Præfatus comes nec Anglos diligere..... (Eadmeri Hist. novorum, p. 94.)

2. Mold the god queen. (Robert. of Glocest. p. 423.)

3. Mold the god queen gaf him in conseile to luf his folc.... (Robert. of Brunne's chron. p. 98.

4. Haud facilè explicari possunt hujus terræ miseriæ..... quàcumque rex ivit, familia ejus populum infelicem oppressit; subindè incendia et homicidia exercebant. (Chron. saxon. Gibson. p. 212.)

1105. mêmes termes, et cette monotonie donne une couleur plus sombre au récit... « L'année 1105 fut « grandement malheureuse, à cause de la perte « des récoltes, et des tributs dont la levée ne cessa « point[1]. L'année 1110 fut pleine de misères, à « cause de la mauvaise saison, et des impôts que « le roi exigea pour la dot de sa fille[2]..... » Cette fille, nommée Mathilde, comme sa mère, et qui avait alors cinq ans, fut mariée à Henry, cinquième du nom, empereur d'Allemagne. « Tout « cela, dit la chronique saxonne, coûta cher à la « nation anglaise[3]. »

1106. Ce qui lui coûta cher encore, ce fut une invasion que le roi Henry entreprit contre son frère, le duc de Normandie. Personnellement, Henry n'avait aucun motif pour rompre le premier la paix qui existait entre Robert et lui, depuis que ce dernier avait renoncé à toute prétention sur le royaume d'Angleterre. Il y avait peu de temps que le duc était venu visiter son frère comme un ami de cœur; et même, en retour de l'hospitalité qu'il reçut alors, il avait fait don à sa belle-sœur Mathilde des mille livres de pension que le roi

1. Hic annus fuit valdè calamitosus. (Chron. saxon. Gibson, p. 213.)

2. Propter tributa quæ rex erogavit, in filiæ dotem. (Ibid. p. 216.)

3. Totum hoc carè constitit Anglorum genti. (Ibid. p. 220.)

devait lui payer, aux termes de leur traité de paix[1]. 1106
Cet acte de courtoisie n'était pas le seul bon office que Henry eût éprouvé de la part de son frère aîné, l'homme le plus généreux et le moins politique de cette famille. Anciennement, lorsque Henry était encore sans terres et mécontent de sa condition, il avait essayé de s'emparer du mont Saint-Michel en Normandie[2]; Robert et Guillaume-le-Roux l'y assiégèrent, et, le serrant de près, le réduisirent à manquer d'eau. L'assiégé fit prier ses frères de ne pas lui dénier la libre jouissance de ce qui appartient à tous les hommes, et Robert, sensible à cette plainte, ordonna à ses soldats de laisser ceux de Henry se pourvoir d'eau. Mais alors Guillaume-le-Roux s'emporta contre Robert : « Vous faites preuve d'habileté en fait de guerre, « lui dit-il, vous qui fournissez à boire à l'ennemi; « il ne manque plus que de lui donner aussi des « vivres[3]. — Quoi! répliqua vivement le duc, de« vais-je laisser un frère périr de soif? et quel « autre frère aurions-nous, si nous le perdions[4]?»

Le souvenir de ce service et de cette affection

1. Reginæ indulsit. (Orderic. Vital. p. 805.)

2. Infrendens quòd nil sibi de terris impertiebatur. (Anglia sacra, t. I, p. 263.)

3. Benè scis actitare guerram, qui hostibus præbes aquæ copiam. (Willelm. Malmesb. p. 121.)

4. Et quem alium habebimus, si eum amiserimus? (Ibid.)

1106. fraternelle s'évanouit du cœur de Henry aussitôt qu'il fut roi. Il chercha de toute façon à nuire à Robert, et à profiter même contre lui de son caractère insouciant et facile jusqu'à l'imprudence. Cette disposition d'esprit rendait le duc de Normandie mal habile à gouverner ses affaires. Beaucoup d'abus et de désordres s'introduisaient dans son duché; il y avait une foule de mécontents, et la légèreté naturelle à Robert l'empêchait de les apercevoir, ou sa douceur de les punir. Le roi Henry se prévalut avec art de ces circonstances pour s'entremettre dans les querelles des Normands avec leur duc, d'abord sous le personnage de conciliateur; puis, quand les discordes recommencèrent, il leva le masque, et se déclara protecteur de la Normandie contre le mauvais gouvernement de son frère[1]. Il somma Robert de lui céder la province en échange d'une somme d'argent. « Tu as le titre de seigneur, lui mandait-il « dans son message, mais tu ne l'es plus réellement; « car ceux qui doivent t'obéir se moquent de toi[2]. » Le duc, indigné de cette proposition, refusa d'y accéder; et alors Henry Ier se mit à poursuivre à main armée la ruine de son frère[3].

1. Orderic. Vital. p. 820.

2. Dux quidem nomine tenùs vocaris, sed à clientibus tuis palàm subsannaris. (Ibid.)

3. Ibid.

Près de partir pour la Normandie, il ordonna 1106.
en Angleterre une grande levée d'argent, pour les frais de cette expédition; et ses collecteurs de taxes usèrent de la plus cruelle violence envers les bourgeois et les paysans saxons[1]. Ils chassaient de leurs pauvres masures ceux qui n'avaient rien à donner; ils en enlevaient les portes et les fenêtres, et prenaient jusqu'aux derniers meubles[2]. Contre ceux qui paraissaient posséder quelque chose, on intentait des accusations imaginaires; ils n'osaient se présenter en justice, et l'on confisquait leurs biens[3]. « Beaucoup de personnes, dit « un contemporain, ne trouveraient rien de nou« veau dans ces griefs, sachant qu'ils existèrent « durant tout le règne de Guillaume, frère du roi « actuel, pour ne pas parler de ce qui se passa du « temps de leur père. Mais, de nos jours, il y avait « un motif pour que ces vexations, déjà anciennes, « fussent encore plus dures et plus insupportables; « c'est qu'elles s'adressaient à un peuple dépouillé « de tout, entièrement ruiné, et contre lequel on

1. Nullus in collectoribus pietatis aut misericordiæ respectus fuit, sed crudelis exactio super omnes desævit. (Eadmeri Hist. novorum, p. 83.)

2. Aut à suis domunculis pelli, aut avulsis exportatisque ostiis domorum..... (Ibid.)

3. Nova et excogitata forisfacta objiciebantur..... aliis atque aliis miserabilibus modis affligi et cruciari. (Ibid.)

1106. « s'irritait de ce qu'il n'avait plus rien à perdre[1]. » Un autre écrivain de l'époque raconte que des troupes de laboureurs venaient au palais du roi ou sur son passage, et jetaient devant lui leurs socs de charrue, en signe de détresse, et comme pour déclarer qu'ils renonçaient à cultiver leur terre natale[2].

Le roi partit pour la Normandie, vainquit le duc Robert, et le fit prisonnier, avec ses amis les plus fidèles, dans une bataille livrée près du château de Tinchebray, à trois lieues de Mortain. Un incident remarquable de cette victoire, c'est que le roi saxon Edgar se trouva parmi les prisonniers[3]. Après avoir renoncé à ses anciennes espérances pour son pays et pour lui-même, il était allé s'établir en Normandie, auprès du duc Robert, avec lequel il se lia d'affection, et qu'il accompagna même à la Terre-Sainte[4]. Il fut ramené en Angleterre, et le roi, qui avait épousé sa nièce, lui accorda une pension modique, de laquelle il vécut, jusqu'à ses derniers jours, au fond d'une

1. Eadmeri Hist. novorum, p. 83.

2. Quærula multitudo colonorum prætereunti regi frequenter occursabat, oblatis vomeribus, in signum deficientis agriculturæ. (Dialog. de Scaccario, in notis ad Eadmerum, p. 210.)

3. Chron. saxon. Gibson, p. 214.

4. Ducem quasi collactaneum fratrem diligebat. (Orderic. Vital. p. 778.)

campagne, dans l'isolement et l'obscurité [1]. Le 1106
duc Robert éprouva, de la part de son frère, un à
traitement plus rigoureux; il fut envoyé, sous bonne 1107.
garde, au château de Cardiff, bâti sur la côte méridionale du pays de Galles, vis-à-vis de celle de Glocester, dans un lieu récemment conquis sur les Gallois. Robert, séparé de l'Angleterre par le cours de la Saverne, jouit d'abord d'une sorte de liberté; il pouvait se promener dans la campagne et les forêts voisines; mais, un jour, il tenta de s'évader, et saisit un cheval; on le poursuivit, on le ramena en prison, et depuis lors il n'en sortit plus. Quelques historiens, mais du siècle suivant, assurent qu'il eut les yeux crevés par l'ordre de son frère [2].

Au moment de sa défaite, Robert avait un fils 1107.
encore en bas âge, nommé Guillaume, dont le roi Henry tâcha de s'emparer, mais qui fut sauvé et conduit en France, par le zèle d'un ami de son père [3]. Louis, roi des Français, adopta le jeune Guillaume, et le fit élever dans son hôtel; il lui donna chevaux et harnois, suivant la coutume du siècle, et, feignant de s'intéresser à ses malheurs,

1. Pedetentìm pro ignaviâ contemptui haberi cœpit, nunc remotus et tacitus canos suos in agro consumit. (Willelm. Malmesb. p. 103.)

2. Math. Paris. p. 50.

3. Orderic. Vital. p. 838.

1107. se servit de lui pour causer de l'inquiétude au duc-roi son voisin, dont la puissance lui faisait ombrage. Au nom du fils de Robert, le roi de France forma une ligue dans laquelle entrèrent les Flamands et les Angevins. Le roi Henry fut attaqué sur tous les points de sa frontière de Normandie; il perdit des villes et des châteaux; et, en même temps, les amis du duc Robert conspirèrent contre sa vie[1]. Durant plusieurs années, il ne dormit jamais sans avoir au chevet de son lit une épée et un bouclier[2]. Mais, quelque formidable que fût la confédération de ses ennemis extérieurs et intérieurs, elle ne prévalut point contre la puissance qu'il tirait de la Normandie, unie à l'Angleterre.

Le jeune fils de Robert continua de vivre aux gages du roi de France, comme son vassal, et à suivre ce roi dans ses guerres. Ils allèrent ensemble en Flandre, après une sédition où avait péri le duc des Flamands, Karle ou Charles, fils de Knut, roi des Danois, tué aussi dans une sédition[3]. Le roi de France entra en Flandre avec l'aveu des gens les plus considérables du pays, pour punir les meurtriers du dernier duc; mais, sans cet aveu, en

1. Orderic. Vital. p. 838 et seq. — Sugerii vita Ludovici Grossi, apud script. rerum francic. t. XII, p. 44.

2. Ante se dormientem scutum et gladium omni nocte constitui imperabat. (Orderic. Vital. p. 838 et seq.)

3. Johan. Iperii chron. apud script rerum francic. t. XIII, —62.—Voyez liv. VI, p. 268.

vertu de son droit de suzeraineté féodale (droit 1107
fort sujet à litige), il mit à la place du duc mort le jeune Guillaume, qu'il avait à cœur de rendre puissant pour l'opposer au roi Henry[1]. Il y eut peu de résistance contre cet acte impopulaire, tant que le roi de France et ses soldats demeurèrent en Flandre; mais, après leur départ, une révolte universelle éclata contre le nouveau seigneur imposé par les étrangers[2]. La guerre commença avec des chances diverses entre les barons de Flandre et le fils de Robert. Les insurgés mirent à leur tête le comte d'Alsace, Thiedrik, de la même race qu'eux, et parent de leurs anciens ducs[3]. Ce candidat populaire attaqua l'élu du roi de France, qui, blessé au siége d'une ville, mourut peu de temps après. Thiedrik d'Alsace lui succéda, et le roi Louis se vit obligé, malgré ses prétentions hautaines, de reconnaître comme légitime duc des Flamands celui qu'ils avaient eux-mêmes choisi[4].

Au moment d'aller sur le continent soutenir la longue guerre que son neveu et le roi de France

1. Johan. Iperii chron. apud script. rerum francic. tom. XIII, p. 446.

2. Fuit terræ et regno gravis quarè plures de Flandriâ, tædio..... (Ibid. p. 467.)

3. Theodericum de Holsate. (Ibid.)

4. Quem verum Flandriæ hæredem rex declarans, eum ad Flandriæ hommagium recepit et approbavit. (Ibid. p. 487.)

1107. lui suscitèrent, Henry avait fait en Angleterre, du conseil de ses évêques et de ses barons, une grande promotion d'abbés et de prélats. Selon la chronique saxonne, il n'y eut jamais autant d'abbayes données en une seule fois, que dans la quarante-unième année du règne des *Français* en Angleterre [1]. Dans ce siècle où les communications journalières avec les gens d'église tenaient une si grande place dans la vie, un pareil évènement, quoique à nos yeux peu mémorable, n'était point indifférent à la destinée de la population anglaise, hors des cloîtres, comme dans les cloîtres. « Parmi tous ces « nouveaux pasteurs, dit le contemporain Edmer, « la plupart furent plutôt loups que pasteurs [2]. « Que telle n'ait pas été l'intention du roi, il faut « le croire; et pourtant cela serait plus croyable, « s'il en eût pris au moins quelques-uns parmi les « indigènes du pays [3]. Mais si vous étiez Anglais, « aucun degré de vertu ou de mérite ne pouvait « vous mener au moindre emploi; tandis que l'é- « tranger de naissance était jugé digne de tout: « nous vivons dans de mauvais jours [4]. »

1. Primo et XL° anno ex quo Franci (the Francan) hanc terram gubernarunt. (Chron. saxon. Gibson, p. 216.)

2. Lupi magis quàm pastores effecti sunt. (Eadmer. Hist. p. 110.)

3. Quod tamen credibilius videretur, si aliquos saltem ex indigenis, terræ non usquequàque Anglos perosus..... (Ibid.)

4. Unum eos, natio scilicet, dirimebat. Si Anglus erat, nulla

Parmi les nouveaux abbés qu'institua le roi Henry, en l'année 1107, on remarqua particulièrement un certain Henry de Poitou, qui passa en Angleterre parce que c'était un pays où les clercs faisaient fortune plus promptement qu'ailleurs, et vivaient avec moins de gêne. Ce Poitevin obtint du roi l'abbaye de Peterborough, et « il s'y comporta, dit la chronique contemporaine, comme « le frelon dans la ruche, enlevant tout ce qu'il « trouvait à prendre dans le couvent et hors du « couvent, et faisant tout passer dans son pays[1]. » Il était moine de Cluny, et avait promis au supérieur de cet ordre, par serment sur la vraie croix, de lui procurer la propriété entière de l'abbaye de Peterborough, avec tous ses biens en terres et en meubles[2]. Au moment où le chroniqueur saxon écrivait ce récit, l'abbé avait fait au roi sa demande, et l'on n'attendait plus que la décision royale. « Que Dieu ait pitié, s'écrie le Saxon, des « moines de Peterborough et de cette malheureuse « maison! C'est bien aujourd'hui qu'ils ont besoin « de l'assistance du Christ et de tout le peuple « chrétien[3]..... » 1107.

virtus eum poterat adjuvare; si alienigena..... honore præcipuo illicò dignus videbatur. Dies enim mali sunt. (Eadm. Hist. p. 110.)

1. Tanquàm fucus in alveario. (Chron. saxon. Gibson, p. 231.)

2. Ibid.

3. Ibid. p. 236.

1107 à 1112. Ces souffrances, auxquelles il faut compatir, puisqu'elles furent éprouvées par des hommes, et que le gouvernement de l'étranger les rendait communes aux clercs et aux laïcs, en fatiguant chaque jour l'esprit des Anglais, paraissent avoir augmenté en eux les dispositions superstitieuses de leur nation et de leur siècle. Il semble qu'ils aient trouvé quelque consolation à s'imaginer que Dieu révélait par des signes effrayants sa colère contre leurs oppresseurs. La chronique saxonne affirme que, dans le temps où l'abbé Henry le Poitevin fit son entrée à Peterborough, il apparut, la nuit, dans les forêts situées entre le couvent et la ville de Stamford, des chasseurs noirs, grands et difformes, menant des chiens noirs aux yeux hagards, montés sur des coursiers noirs, et poursuivant des biches noires : « Des gens « dignes de foi les ont vus, dit le narrateur, et « durant quarante nuits consécutives on entendit « le son de leurs cors[1]. » A Lincoln, sur le tombeau de l'évêque normand Robert Bluet, homme fameux par ses débauches, des fantômes se montrèrent aussi durant plusieurs nuits[2]. On racontait des visions horribles qui, selon le bruit public, apparaissaient au roi Henry dans son sommeil,

1. Chron. saxon. Gibson, p. 232.

2. Robertus Bluet vir libidinosus..... loci custodes nocturnis umbris exagitatos. (Henric. Knyghton, p. 2364.)

et le troublaient tellement, que trois fois de suite 1107
dans la même nuit il s'était élancé hors du lit et à 1112.
avait saisi son épée[1]. C'est vers le même temps que
se renouvelèrent les prétendus miracles du tom- 1112.
beau de Waltheof[2]; ceux du roi Edward, dont la sainteté n'était point contestée par les Normands, à cause de sa parenté avec Guillaume-le-Conquérant, occupaient aussi l'imagination des Anglais[3]. Mais ces vains récits du foyer, ces regrets superstitieux des hommes et des jours d'autrefois, ne donnaient au peuple ni soulagement pour le présent, ni espérance pour l'avenir.

Le fils du roi Henry et de Mathilde ne tenait rien 1112
de sa mère dans ses dispositions envers les Anglais. à 1118.
On l'entendait dire publiquement que, si jamais il venait à régner sur ces misérables Saxons, il leur ferait tirer la charrue comme à des bœufs[4]. A l'âge où ce fils, nommé Guillaume, reçut en cérémonie ses premières armes, tous les barons

1. Exsiliit rex de stratu suo, gladium arripiens. (Henrici. Knyghton, p. 2384.)

2. Eisdem diebus miranda valdè magnalia ad tumulum sancti Waldevi martyris. (Ingulf. Croyl. p. 116.)

3. Cujus cognatione et consanguinitate, rex noster Willelmus fundat conscientiam regnum Angliæ invadendi. (Ibid. p. 911.)

4. Palàm comminatus fuerat Anglis quòd si quandò acciperet dominatum super eos, eos quasi boves ad aratrum trahere faceret. (Henric. Knyghton, p. 2382.) — Jo. Brompton. p. 1013. — Ypodigma Neustriæ, p. 444.

1112 à 1118. normands l'agréèrent pour successeur du roi, et lui jurèrent d'avance fidélité. Quelque temps après il fut marié à la fille de Foulques, comte d'Anjou. Cette union détacha les Angevins de la confédération formée par le roi de France, qui lui-même renonça bientôt à la guerre, à condition que Guillaume, fils de Henry, se reconnaîtrait son vassal pour la Normandie, et lui en ferait hommage[1]. La paix se trouvant ainsi complètement rétablie, dans
1120 l'année 1120, au commencement de l'hiver, le roi Henry, son fils légitime Guillaume, plusieurs de ses enfans naturels et les seigneurs normands d'Angleterre se disposèrent à repasser le détroit[2].

La flotte fut rassemblée au mois de décembre dans le port de Barfleur. Au moment du départ, un certain Thomas, fils d'Étienne, vint trouver le roi, et lui offrant un marc d'or, lui parla ainsi : « Étienne, fils d'Érard, mon père, a servi toute sa « vie le tien sur mer, et c'est lui qui conduisait le « vaisseau sur lequel ton père monta pour aller à « la conquête; seigneur roi, je te supplie de me « bailler en fief le même office : j'ai un navire ap- « pelé *la Blanche nef*, et disposé commé il con- « vient[3]. » Le roi répondit qu'il avait choisi le na-

1. Sicut Rollo primus, Normanniæ dux, jure perpetuo promiserat. (Script. rer. francic. t. XIV, p. 16.)

2. Orderic. Vital. p. 867.

3. Eique marcam auri offerens ait..... hoc feudum, domine rex,

vire sur lequel il voulait passer, mais que, pour faire droit à la requête du fils d'Étienne, il confierait à sa conduite ses deux fils, sa fille et tout leur cortége. Le vaisseau qui devait porter le roi mit le premier à la voile par un vent du sud, au moment où le jour baissait, et le lendemain matin il aborda heureusement en Angleterre[1]; un peu plus tard, sur le soir, partit l'autre navire; les matelots qui le conduisaient avaient demandé du vin au départ, et les jeunes passagers leur en avaient fait distribuer avec profusion[2]. Le vaisseau était manœuvré par cinquante rameurs habiles: Thomas, fils d'Etienne, tenait le gouvernail, et ils naviguaient rapidement, par un beau clair de lune, longeant la côte voisine de Barfleur[3]. Les matelots, animés par le vin, faisaient force de rames pour atteindre le vaisseau du roi. Trop occupés de ce désir, ils s'engagèrent imprudemment parmi des rochers à fleur d'eau dans un lieu alors appelé le *Ras de Catte*, aujourd'hui Ras de Catteville[4]. *La Blanche nef* donna contre un écueil, de toute la vitesse de sa course, et s'entr'ouvrit par le flanc 1120.

à te requiro, et vas quod *Candida Navis* appellatur. (Orderic. Vital. p. 868.)

1. Ibidem.

2. Ad bibendum postulaverunt. (Ibid.)

3. Periti enim remiges quinquaginta ibi erant. (Ibid.)

4. In quodam loco maris periculosissimo, qui ab incolis *Cata Ras* dicitur (al. *catte raz*). (Guill. Gemetic. Hist. norman. p. 257.)

1120. gauche : l'équipage poussa un cri de détresse qui fut entendu sur les vaisseaux du roi déjà en pleine mer ; mais personne n'en soupçonna la cause[1]. L'eau entrait en abondance, le navire fut bientôt englouti avec tous les passagers, au nombre de trois cents personnes, parmi lesquelles il y avait dix-huit femmes[2]. Deux hommes seulement se retinrent à la grande vergue qui resta flottante sur l'eau ; c'était un boucher de Rouen, nommé Berauld, et un jeune homme de naissance plus relevée, appelé Godefroi, fils de Gilbert de l'Aigle[3].

Thomas, le patron de *la Blanche nef*, après avoir plongé une fois, revint à la surface de l'eau ; apercevant les têtes des deux hommes qui tenaient la vergue : « Et le fils du roi, leur dit-il, qu'est-il « arrivé de lui[4] ? — Il n'a point reparu, ni lui, ni « son frère, ni sa sœur, ni personne de leur com- « pagnie. — Malheur à moi, s'écria le fils d'Étienne ; » et il replongea volontairement[5]. Cette nuit de décembre fut extrêmement froide, et le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces, lâcha le bois qui le soutenait et descendit

1. Omnes in tanto discrimine simul exclamaverunt. (Orderic. Vital. p. 868.)

2. Ibid. — Willelm. Malmesb. p. 165.

3. Duo soli virgæ quâ velum pendebat manus injecerunt..... (Ibid.)

4. Filius regis quid devenit ? (Orderic. Vital. p. 868.)

5. Miserum, inquit, est amodò meum vivere.... (Ibid.)

au fond de la mer, en recommandant à Dieu son compagnon[1]. Bérauld, le plus pauvre de tous les naufragés, dans son justaucorps de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau; il fut le seul qui vit revenir le jour; des pêcheurs le recueillirent dans leurs barques; il survécut, et c'est de lui qu'on apprit les détails de l'évènement[2]. 1120.

La plupart des chroniqueurs anglais, en rapportant cette catastrophe douloureuse pour leurs maîtres, paraissent compatir extrêmement peu aux malheurs des familles normandes. Ils nomment ce malheur une vengeance divine, un jugement de Dieu, et se plaisent à trouver quelque chose de surnaturel dans ce naufrage arrivé par un temps serein sur une mer tranquille[3]. Ils rappellent le mot du jeune Guillaume et ses desseins sur la nation saxonne. « L'orgueilleux, s'écrie un « contemporain, il pensait à son règne futur; mais « Dieu a dit: Il n'en sera pas ainsi, impie, il n'en « sera pas ainsi; et il est arrivé que son front, « au lieu d'être ceint de la couronne d'or, s'est

1. Vires amisit, sociumque suum Deo commendans, in pontum lapsus obiit. (Orderic. Vital. p. 868.)

2. Beraldus autem, qui pauperior erat omnibus, renone amictus ex arietinis pellibus, de tanto solus consortio diem vidit. (Ibid.)

3. Manifestum Dei judicium..... mari tranquillo perierunt. (Gervas. Cantuariens. p. 1339.) — Enormiter in mari tranquillissimo. (Jo. Brompton, p. 240.)

1120 « brisé contre les rochers[1]. C'est Dieu lui-même « qui n'a pas voulu que le fils du Normand revît « l'Angleterre[2]. » Enfin ils accusent ce jeune homme et ceux qui partagèrent sa destinée, de vices honteux et infames, inconnus, à ce qu'ils prétendent, en Angleterre, avant l'arrivée des Normands[3]. Leurs invectives et leurs accusations passent souvent toute mesure; et souvent aussi ils se montrent flatteurs et obséquieux à l'excès, comme des gens qui haïssent et qui tremblent. « Tu as vu; « écrit l'un d'eux dans une lettre qui devait rester « secrète, tu as vu Robert de Belesme, cet homme « qui faisait du meurtre sa plus douce récréation; « tu as vu Henry, comte de Warwic, et son fils « Roger, l'ame ignoble; tu as vu le roi Henry, « meurtrier de tant d'hommes, violateur de ses « serments, geôlier de son frère...[4]. Peut-être vas- « tu me demander pourquoi, dans mon Histoire,

1. Ille de regno futuro cogitabat; Deus autem dicebat: Non sic, impie, non sic. Contigit autem et quod pro coronâ auri, rupibus marinis capite scinderetur. (Henric. Huntingdon. Epist. de contemptu mundi, Anglia sacra, t. II, p. 696.)

2. .....Obstitit ipse Deus. (Versus apud Brompton, p. 1013.)

3. Superbia tumidi, luxuriæ et libidinis omnis tabe maculati. (Gervas. Cantuar. p. 1339.) — Scelus Sodomæ noviter in hâc terrâ divulgatum. (Eadmeri Hist. p. 24.) — Nefandum illud et enorme Normannorum crimen. (Anglia sacra, t. II, p. 40.)

4. Henric. Huntingdon. Epistola de contemptu mundi, Anglia sacra, t. II, p. 696.

« j'ai tant loué ce même Henry. J'ai dit qu'il était 1120.
« remarquable entre les rois par sa prudence, sa « bravoure et ses richesses; mais ces rois, aux-« quels nous prêtons tous serment, devant qui les « étoiles du ciel semblent s'abaisser, et que les « femmes, les enfants et les hommes frivoles vont « contempler au passage, rarement, dans leur « royaume, il se trouve un seul homme aussi cou-« pable qu'eux, et c'est ce qui fait dire : *la royauté* « *est un crime*[1]. »

Selon les vieux historiens, on ne vit plus sou- 1120
rire le roi Henry depuis le naufrage de ses en- à 1124.
fants. Mathilde, sa femme, était morte, et reposait à Winchester, sous une tombe dont l'épitaphe contenait quelques mots anglais : ce qui de longtemps ne devait reparaître sur la sépulture des riches et des grands d'Angleterre[2]. Henry prit une seconde épouse, hors de la race anglo-saxonne, maintenant retombée dans le mépris parce que le fils du conquérant n'avait plus besoin d'elle. Ce nouveau mariage du roi fut stérile, et toute sa tendresse se réunit dès lors sur un fils naturel nommé Robert, le seul qui lui restât[3]. Vers le

1. Nemo in regno eorum par eis sceleribus; undè dicitur : Regia res scelus est. (Henric. Huntingdon. Epistola, apud Angliam sacram. t. II, p. 696-699.)

2. Hìc jacet Matildis regina..... ab Anglis vocata *Mold the gode quene*. (Anglia sacra, t. I, p. 277.)

3. Guillelm. Gemetic. p. 307.

1120 temps où ce fils parvint à l'âge nubile, il arriva
à 1121 qu'un certain Robert, fils d'Aymon, riche Normand, possesseur de grands domaines dans la province de Glocester, mourut, laissant pour héritière de ses biens une fille unique appelée Aimable, et familièrement *Mable* ou *Mabile*. Le roi Henry négocia avec les parents de cette jeune fille un mariage entre elle et Robert, son bâtard: les parents consentirent; mais Aimable refusa. Elle refusa long-temps sans expliquer les motifs de sa répugnance, jusqu'à ce qu'enfin, poussée à bout, elle déclara qu'elle ne serait jamais la femme d'un homme qui ne portait pas deux noms.

Les deux noms, ou le double nom, composé du nom propre et d'un surnom, soit purement généalogique, soit indiquant la possession d'une terre ou l'exercice d'un emploi, étaient un des signes par lesquels la race normande en Angleterre se distinguait de l'autre race[1]. En ne portant que son nom propre, dans les siècles qui suivirent la conquête, on risquait de passer pour Saxon; et la vanité prévoyante de l'héritière de Robert fils d'Aymon s'alarma d'avance de l'idée que son époux futur pourrait être confondu avec la masse des indigènes. Elle avoua nettement ce scrupule dans une conversation qu'elle eut avec le roi, et que

1. Hickesii Thesaurus linguarum septentrionalium, t. II, p. 27.

rapporte de la manière suivante une chronique en vers[1]: 1120 à 1124.

« Sire, dit la jeune Normande, je sais que vos « yeux se sont arrêtés sur moi, beaucoup moins « pour moi-même que pour mon héritage; mais « ayant un si bel héritage, ne serait-ce pas grande « honte que de prendre un mari qui n'eût pas ses « deux noms[2]? De son vivant, mon père s'appelait « sire Robert fils d'Aymon; je ne veux être qu'à « un homme dont le nom montre aussi d'où il « vient. — Bien parlé, demoiselle, répondit le roi « Henry; sire Robert fils d'Aymon était le nom de « ton père, sire Robert *fils de roi* sera le nom de « ton mari[3]. — Voilà, j'en conviens, un beau nom « pour lui faire honneur toute sa vie; mais com-« ment appellera-t-on ses fils, et les fils de ses fils? » Le roi comprit cette demande, et reprenant aussitôt la parole: « Demoiselle, dit-il, ton mari aura « un nom sans reproche, pour lui-même et pour « ses héritiers; il se nommera Robert de Glocester, car je veux qu'il soit comte de Glocester, « lui, et tous ceux qui viendront de lui[4]. »

1. Robert of Glocester's Chron. p. 432.

2.....
It were to me a great shame
To have a lord without his two name.
(Rob. of Glocester's Chronicle, p. 432.)

3.
Damoyselle quoth the king....,
Sire Robert le fiz haime.....
Sire Robert le fiz rey.....
(Ibid.)

4. Ibid.

1124. A côté de cette historiette sur la vie et les mœurs des conquérants de l'Angleterre, peuvent se placer quelques traits moins gais de la destinée des indigènes. En l'année 1124, Raoul Basset, grand justicier, et plusieurs autres barons anglo-normands tinrent une grande assemblée dans la province de Leicester: ils y firent comparaître un grand nombre de Saxons, accusés d'avoir fait le brigandage, c'est-à-dire la guerre de parti, qui avait succédé à la défense régulière contre le pouvoir étranger. Quarante-quatre, qu'on accusait de vol à main armée, furent condamnés à la peine de mort, et six autres à la perte des yeux par le juge Basset et ses assesseurs[1]. « Des personnes dignes « de foi, dit la chronique contemporaine, attes- « tent que la plupart moururent injustement; « mais Dieu, qui voit tout, sait que son malheu- « reux peuple est opprimé contre toute justice; « d'abord on le dépouille de ses biens, et ensuite « on lui ôte la vie[2]. Cette année fut dure à passer; « quiconque possédait quelque peu de chose en « fut privé par les taillages et par les arrêts des « puissants; quiconque n'avait rien périt de faim[3]. »

1. Chron. saxon. Gibson, p. 228.

2. Multi fide digni homines..... sed noster dominus Deus..... videt oppressum esse miserum populum ejus, contra jus omne. Primò spoliantur possessionibus, deindè trucidantur. (Ibid.)

3. *Mid strange geoldes, and mid strange motes*..... qui nil habuit, periit fame. (Chron. saxon. Gibson, p. 192.)

Un fait arrivé quelque temps auparavant peut 1124.
éclaircir en partie ce que la chronique entend par ces arrêts qui dépouillaient de tout les malheureux Saxons. Dans la seizième année du règne de Henry Ier, un homme appelé Brihtstan, habitant de la province de Huntingdon, voulut se donner, avec ce qu'il possédait, au monastère de Sainte-Éthelride. Robert Malarteis, prévôt normand du canton, s'imagina que l'Anglais ne songeait à se faire moine que pour échapper au châtiment de quelque délit secret contre l'autorité étrangère, et il l'accusa, apparemment à tout hasard, d'avoir trouvé un trésor et de se l'être approprié[1]. C'était un attentat aux droits du roi; car les rois normands se prétendaient possesseurs-nés de toute somme d'argent trouvée sous terre[2]. Malarteis défendit, de par le roi, aux moines de Saint-Éthelride de recevoir Brihtstan dans leur maison; puis il fit saisir le Saxon et sa femme, et les envoya devant le justicier Raoul Basset, à Huntingdon[3]. L'accusé nia le délit qu'on lui imputait; mais les Normands le traitèrent de menteur, le raillèrent sur sa petite taille et sa corpulence excessive, et,

1. Thesaurum occultum invenit. (Orderic. Vital. p. 629.)

2. Thesauri de terrâ regis sunt. (Leges Guillem. Nothi, apud Wilkins, p. 312.)

3. Interdico ne illum in vestro collegio audeatis suscipere. (Orderic. Vital. p. 629.)

1124. après beaucoup d'insultes, rendirent une sentence qui l'adjugeait au roi, lui et tout ce qu'il possédait [1]. Aussitôt après le jugement, ils exigèrent de l'Anglais une déclaration de ses biens meubles et immeubles, ainsi que du nom de ses débiteurs. Brihtstan la fit: mais les juges, peu satisfaits du compte, lui répétèrent plusieurs fois qu'il mentait impudemment. Le Saxon répondit dans sa langue: « Mes seigneurs, Dieu sait que je dis vrai »; il répétait patiemment ces mots, dit l'historien, sans ajouter autre chose [2]. On contraignit sa femme à livrer quinze sous et deux anneaux qu'elle portait sur elle, et à jurer qu'elle ne retenait rien. Ensuite le condamné fut conduit, pieds et poings liés, à Londres, jeté dans une prison obscure, et chargé de chaînes de fer, dont le poids surpassait ses forces [3].

Le jugement du Saxon Brihtstan fut rendu, selon le témoignage de l'ancien historien, dans l'assemblée de justice, ou, comme parlaient les
1116 à 1126. Normands, dans la *cour du comté* de Huntingdon [4]. A ces cours, où se jugeaient toutes les causes, à

1. Præjudicaverunt ipsum cum omni possessione ditioni regis tradendum. (Orderic. Vital. p. 629.)

2. *Wat, mine louerd, God almihtig that ic sæge soth.* Hoc verbo sæpiùs repetito nil aliud dicebat. (Ibidem.)

3. Londoniæ ductus, in carcerem obscurum retruditur, ibique ferreis vinculis..... (Ibid., p. 630.)

4. Congregatis provincialibus apud Huntedoniam. (Ibid.)

l'exception de celles des hauts barons, réservées pour le palais du roi, présidait le vicomte de la province, que les Anglais appelaient sherif, ou un juge de tournée, un *justicier errant*, comme on s'exprimait en langue normande[1]. A la cour du comté siégeaient, comme juges, les possesseurs de terres libres, ceux que les Normands appelaient *francs tenants*, et que les indigènes appelaient *franklings*, joignant à l'adjectif français une terminaison saxonne[2]. La cour du comté, comme celle du roi, avait des sessions périodiques, et ceux qui manquaient de s'y rendre payaient une certaine amende pour avoir, comme disent les actes du temps, laissé la justice sans jugement[3]. Nul n'avait le droit d'y venir siéger, s'il ne portait l'épée et le baudrier, signes de la liberté normande, et si, de plus, il ne parlait français[4]. On s'y rendait ceint de l'épée, et cet appareil obligé servait à en écarter les Saxons, ou, suivant le langage des anciens actes, les vilains, les habitants des hameaux,

1116 à 1120

1. Justitiarii itinerantes.

2. Franci tenentes..... La terminaison *ling* dans les langues germaniques indique ressemblance ou filiation. Lorsque les Anglais se sont déshabitués d'aspirer fortement leur langue, le mot *frankling* est devenu *franklin*. — Voyez Chaucer's Canterbury tales.

3. Quòd justitiam sine judicio dimiserint. (Leges Henrici primi.)

4. Duodecim milites accincti gladiis. (Gloss. ad Math. Paris. p. 176.)

1116 à 1128. et toutes gens d'ignoble et basse espèce[1]. La langue française était, pour ainsi dire, le *criterium* auquel on distinguait les personnes ayant capacité pour être juges; et même il y avait des cas de procédure où le témoignage d'un homme ignorant l'idiome des vainqueurs, et trahissant par là sa descendance anglaise, n'était point regardé comme valable. C'est ce que prouve un fait, postérieur de plus de soixante années au temps où nous sommes parvenus. En 1191, dans une contestation où l'abbé de Croyland était intéressé, quatre personnes témoignèrent contre lui; c'étaient Godefroy de Thurleby, Gaultier Leroux de Hamneby, Guillaume, fils d'Alfred, et Gilbert de Bennington. « On inscrivit, dit l'ancien historien, le « faux témoignage qu'ils portèrent, et l'on ne « voulut point inscrire la vérité que l'abbé disait; « mais tous les assistants croyaient encore que le « jugement lui serait favorable, parce que les « quatre témoins n'avaient point de fief de che- « valier, n'étaient point ceints de l'épée, et que « même l'un d'entre eux ne parlait pas français[2]. »

Des deux seuls enfants légitimes du roi Henry,

1. Villani vel Cotseli, vel qui sunt istius modi viles inopesque personæ non sunt inter legum judices numerandi. (Leges Henrici primi.)

2. Eò quòd non erant de militari ordine, nec accincti gladio, et tertius eorum gallicè loqui non noverat. (Hist. Croyl. continuat. p. 458.)

il lui restait encore Mathilde, épouse de Henry V, empereur d'Allemagne. Elle devint veuve en l'année 1126, et retourna auprès de son père; malgré son veuvage, les Normands continuaient de la surnommer par honneur l'*emperesse*, c'est-à-dire l'impératrice[1]. Aux fêtes de Noël, Henry tint sa cour, en grande pompe, dans les salles du château de Windsor, et tous les seigneurs normands des deux pays, rassemblés à son invitation, promirent fidélité à Mathilde, tant pour le duché de Normandie que pour le royaume d'Angleterre, jurant de lui obéir comme à son père, après la mort de son père[2]. Le premier qui prêta ce serment fut Étienne, fils du comte de Blois et d'Adèle, fille de Guillaume-le-Conquérant, l'un des amis les plus intimes et presque le favori du roi[3]. Dans la même année Foulques, comte d'Anjou, suivant le nouvel enthousiasme du siècle, se fit ce qu'on appelait soldat du Christ, marqua d'une croix sa cotte d'armes, et partit pour Jérusalem. Dans l'incertitude de son retour, il remit le comté à son fils Geoffroy, surnommé *Plante-Genest*, à cause de l'habitude qu'il avait de mettre, en guise de plume, 1126.

1. Quoàd vixit sibi nomen retinens imperatricis. (Script. rer. francic. t. XII. p. 537.)

2. Math. Paris. p. 48.

3. Et primus omnium comes Blesensis. (Ibid.)

une branche de genêt fleuri à son chaperon[1].

1126 à 1127. Le roi Henry se prit de grande amitié pour son jeune voisin, le comte Geoffroy d'Anjou, à cause de sa bonne mine, de l'élégance de ses manières et de sa réputation de courage; il voulut même devenir son parrain en chevalerie, et faire à ses frais, à Rouen, la cérémonie de la réception de Geoffroy dans cette haute classe militaire[2]. Après le bain, où, suivant l'usage, on plongea le nouveau chevalier, Henry lui donna, comme à son fils d'armes, un cheval d'Espagne, une cotte et des chausses de mailles à l'épreuve de la lance et du trait, des éperons d'or, un écu orné de figures de lion en or, un heaume enrichi de pierreries, une lance de frêne avec un fer de Poitiers, et une épée dont la lame était d'une trempe si parfaite qu'elle passait pour un ouvrage de Waland, l'artiste fabuleux des vieilles traditions du Nord[3]. L'amitié du roi d'Angleterre ne se borna pas à ces témoignages, et il résolut de marier, en secondes noces,

1. Dictus Plantagenest ex eo quòd genistæ ramum pileolo insertum gestaret. (Script. rerum franc. t. XII, p. 581.) — Chron. de Normandie, p. 247.

2. Script. rerum francic. t. XII, p. 521.

3. Lorica maculis duplicibus intexta..... hasta fraxinea ferrum pictavense prætendens, et ensis de thesauro regio, in quo fabricando fabrorum superlativus Galanus multâ operâ desudavit. (Ibid.) — C'est le *Volundur* de l'Edda scandinave et le *Weyland-Smith* des contes populaires de l'Angleterre et de l'Écosse.

au comte d'Anjou sa fille Mathilde, l'*Emperesse*. 1126 à 1127.
Cette union fut conclue, mais sans l'aveu préalable des seigneurs de Normandie et d'Angleterre, circonstance qui eut des suites fâcheuses pour la fortune des deux époux[1]. Leurs noces se firent aux octaves de la Pentecôte, dans l'année 1127, 1127.
et les fêtes se prolongèrent durant trois semaines[2]. Le premier jour, des hérauts, en grand costume, parcoururent les places et les rues de Rouen, criant, à chaque carrefour, cette bizarre proclamation : « De par le roi Henry, que nul homme « ici présent, habitant ou étranger, riche ou pau- « vre, noble ou vilain, ne soit si hardi que de se « dérober aux réjouissances royales; car quiconque « ne prendra point sa part des divertissements et « des jeux, sera coupable d'offense envers son « seigneur le roi[3]. »

Du mariage de Mathilde, fille de Henry Ier, avec 1133.
Geoffroy Plante-Genest, naquit, en l'année 1133, un fils qui fut appelé Henry comme son aïeul, et que les Normands surnommèrent *Filz-Emperesse*, c'est-à-dire fils de l'impératrice, pour le distinguer de l'aïeul, qu'ils surnommaient *Filz-Guillaume-Conquéreur*. A la naissance de son petit-fils, le roi

1. Willelm. Malmesb. apud script. rer. francic. t. XIII, p. 16.

2. Jo. Brompton. p. 1016.

3. Conclamatum voce præconis, ne quis..... ab hâc regali lætitiâ se subtraheret. (Script. rer. francic. t. XII, p. 521.)

1133. normand convoqua encore une fois ses barons d'Angleterre et de Normandie, et les requit de reconnaître pour ses successeurs les enfants de sa fille, après lui et après elle[1]; ils y consentirent en
1135. apparence et le jurèrent. Le roi mourut deux ans après, en Normandie, croyant laisser sans contestation la couronne à sa fille et à son petit-fils; mais il en arriva tout autrement. Au premier bruit de sa mort, Étienne de Blois, son neveu, fit voile en grande hâte pour l'Angleterre, où il fut élu roi par les prélats, les comtes et les barons qui avaient juré de donner la royauté à Mathilde[2]. L'évêque de Salisbury déclara que ce serment était nul, parce que le roi avait marié sa fille sans le consentement des seigneurs: d'autres dirent qu'il serait honteux pour tant de nobles chevaliers d'être sous les ordres d'une femme[3]. L'élection d'Étienne fut solennisée par la bénédiction du primat de Canterbury, et, ce qui était important dans ce siècle, approuvée par une lettre du pape Innocent II. « Nous avons appris, disait le pontife au nouveau « roi, que tu as été élu par le vœu commun et le « consentement unanime, tant des seigneurs que « du peuple, et que tu as été sacré par les prélats

1. Math. Paris. p. 50.
2. Ibid. p. 51.
3. Fore nimis turpe si tot nobiles fœminæ subderentur. (Ibid.)

« du royaume[1]. Considérant que les suffrages d'un 1135.
« si grand nombre d'hommes n'ont pu se réunir
« sur ta personne sans une coopération spéciale de
« la grâce divine, et que, d'ailleurs, tu es parent
« du dernier roi au plus proche degré, nous te-
« nons pour agréable tout ce qui a été fait à ton
« égard, et t'adoptons spécialement, d'affection
« paternelle, pour fils du bienheureux apôtre
« Pierre et de la sainte Église romaine[2]. »

Étienne de Blois était très populaire auprès des 1135 à 1137.
Anglo-Normands, à cause de sa bravoure éprouvée et de son humeur affable et libérale. Il promit, en recevant la couronne, de rendre à chacun de ses barons la jouissance libre des forêts que s'était appropriées le roi Henry, à l'exemple des deux Guillaume[3]. Les premiers temps du nouveau règne furent paisibles et heureux, du moins pour la race normande. Le roi était prodigue et magnifique, il donna beaucoup à ceux qui l'entouraient[4]; il puisa largement dans le trésor que le conquérant avait amassé, et que ses deux successeurs avaient

1. Communi voto et unanimi assensu tàm procerum quàm etiam populi te in regem eligere. (Script. rerum. franc. t. XVI, p. 392.)

2. Te in specialem B. Petri et sanctæ romanæ Ecclesiæ filium..... (Ibid)

3. Vovit quòd nullius vel clerici vel laïci sylvas in manu suâ retineret. (Math. Paris. p. 51.)

4. Cùm esset in dando diffusus. (Script. rerum franc. t. XII, p. 23.)

1135 à 1137. encore accru. Il aliéna ou distribua en fiefs les terres que Guillaume avait réservées pour sa part de conquête, et qu'on appelait le domaine royal; il créa des comtes et des gouverneurs indépendants, dans des lieux administrés jusque-là, pour le profit du roi seul, par les préposés royaux. Geoffroy d'Anjou, mari de Mathilde, s'engagea à rester en paix avec lui moyennant une pension de cinq mille marcs; et Robert de Glocester, fils naturel du dernier roi, qui d'abord avait manifesté l'intention de faire valoir les droits de sa sœur, prêta entre les mains d'Étienne le serment de foi et d'hommage[1].

1137. Mais ce calme ne dura guère; et, vers l'année 1137, plusieurs jeunes barons et chevaliers, qui avaient inutilement demandé au nouveau roi une part de ses domaines et de ses châteaux, commencèrent à s'en emparer à main armée. Hugues Bigot saisit le fort de Norwich; un certain Robert prit celui de Badington: le roi se les fit rendre; mais l'esprit d'opposition s'accrut sans relâche, du moment qu'il eut éclaté[2]. Le fils bâtard du roi Henry rompit subitement la paix qu'il avait jurée à Étienne; il lui envoya de Normandie un message pour le défier et lui dire qu'il renonçait à son hom-

1. Willelm. Malmesb. Hist. novellæ, p. 179.

2. Cœpit ergò deinceps Normannorum proditio pullulare. (Math. Paris. p. 51.)

mage. « Ce qui excita Robert à prendre ce parti, 1137.
« dit un auteur contemporain, ce furent les ré« ponses de plusieurs hommes de religion qu'il « consulta, et surtout un décret du pape, qui lui « enjoignait d'obéir au serment qu'il avait prêté à « Mathilde sa sœur, en présence de leur père[1]. » Ainsi se trouvait annulé le bref du même pape en faveur du roi Étienne; et la guerre seule pouvait décider entre les deux compétiteurs. Les mécontents, encouragés par la défection du fils du dernier roi, furent en éveil par toute l'Angleterre, et se préparèrent au combat. « Ils m'ont fait roi, di« sait Étienne, et à présent ils m'abandonnent; « mais, par la naissancce de Dieu, jamais on ne « m'appellera roi déposé[2]. » Pour avoir une armée dont il fût sûr, il assembla des auxiliaires de toutes les parties de la Gaule: « comme il promettait une « forte paye, les soldats venaient à l'envi se faire « inscrire sur ses rôles, gens de cheval et gens « d'armure légère, surtout Flamands et Bretons[3]. »

La population conquérante de l'Angleterre était

1. Hommagio abdicato..... adde etiam quòd apostolici decreti præ se tenorem ferebat, præcipientis ut sacramento, quod præsente patre fecerat, obediens esset. (Willelm. Malmesb. p. 180.)

2. Sed per nascentiam Dei, nunquàm rex dejectus appellabor. (Ibid.)

3. Currebatur ad eum ab omnium generum militibus et à levis armaturæ hominibus, maximèque ex Flandriâ et Britanniâ. (Apud. script. rer. franc. t. XII, p. 22.)

1137. encore une fois divisée en deux factions ennemies. L'état des choses devenait le même que sous les deux règnes précédents, quand les fils des vaincus s'étaient mêlés aux querelles de leurs maîtres, et avaient fait pencher la balance de l'un des deux côtés, dans le vain espoir d'obtenir une condition un peu meilleure. Quand de semblables conjonctures se présentèrent sous le règne d'Étienne, les Anglais de race se tinrent à l'écart, désabusés par l'expérience du passé. Dans la querelle d'Étienne et des partisans de Mathilde, ils ne furent ni pour le roi établi, qui prétendait que sa cause était celle de l'ordre et de la paix publique[1], ni pour la fille du Normand et de la Saxonne: ils tentèrent d'être pour eux-mêmes; et l'on vit se former en Angleterre, ce que l'on n'y avait point vu depuis la dispersion du camp d'Ely, une conspiration nationale, en vue de l'affranchissement du pays. « A un jour « fixé, dit un auteur contemporain, on devait par- « tout massacrer les Normands[2]. »

L'historien ne détaille pas comment ce complot avait été préparé, quels en furent les chefs, quelles classes d'hommes y entrèrent, ni dans quels lieux et à quels signes il devait éclater. Seulement il

1. Contra perturbatores pacis. (Orderic Vital. p. 667.)

2. Conspirationem fecerant et clandestinis machinationibus sese invicem animaverant, ut, constituto die, Normannos omnes occiderent. (Ibid. p. 912.)

rapporte que les conjurés de 1137 avaient renouvelé l'ancienne alliance des patriotes saxons avec les habitants du pays de Galles et de l'Écosse [1], et que même ils avaient dessein de mettre à la tête de leur royaume affranchi un Écossais, peut-être David, le roi actuel, fils de Marguerite sœur d'Edgar [2]. L'entreprise échoua, parce que des révélations ou de simples indices parvinrent au Normand Richard Lenoir, évêque d'Ely, sous le secret de la confession [3]. Dans ce siècle, les esprits les plus fermes ne s'exposaient guère à un danger de mort évident sans avoir mis ordre à leur conscience; et quand l'affluence des pénitents était plus grande que de coutume, c'était un signe presque certain de mouvement politique; en épiant sur ce point la conduite des Saxons, le haut clergé, de race normande, remplissait l'objet principal de son intrusion en Angleterre: car, au moyen de questions insidieuses faites dans les épanchements de la dévotion, il était aisé de découvrir la moindre pensée de révolte; et rarement celui que le prêtre interrogeait ainsi savait se garder d'un homme à qui il croyait le pouvoir de lier et de délier sur la terre comme dans le ciel. L'évêque d'Ely fit 1137.

1. Fœdus cum Scotis et Gualis. (Orderic. Vital. p. 912.)

2. Et regni principatum Scotis traderent. (Ibid.)

3. Tanta perversitas Ricardo Nigello, Eliensi episcopo, primitùs nota, per conjuratos nequitiæ socios, facta est. (Ibid.)

1137. part de sa découverte aux autres évêques et aux agents supérieurs de l'autorité[1]; mais, malgré la promptitude de leurs mesures, beaucoup de conjurés, et les plus considérables, dit le narrateur contemporain, eurent le temps de prendre la fuite[2]. Ils se retirèrent chez les Gallois, afin d'exciter ce peuple à la guerre contre les Normands[3]. Ceux qui furent saisis périrent, en grand nombre, par le gibet ou d'autres genres de supplices[4].

Cet évènement eut lieu soixante-six ans après la dernière défaite des insurgés d'Ely, et soixante-douze après la bataille de Hastings. Soit que les chroniqueurs ne nous aient pas tout dit, soit qu'après ce temps le fil qui rattachait encore les Saxons aux Saxons, et en faisait un peuple, n'ait pu se renouer, on ne trouve plus dans les époques suivantes aucun projet de délivrance conçu, de commun accord, entre toutes les classes de la population anglo-saxonne. Le vieux cri anglais, *Point de Normands*! ne retentit plus dans l'histoire, et les insurrections postérieures ont pour

1. Et per eum reliquis præsulibus regni et optimatibus atque tribunis regiisque satellitibus pervulgata est. (Order. Vital. p. 912.)

2. Porrò nonnulli malitiæ conscii fugerunt, et relictis domibus, divitiis et honoribus suis, exsulaverunt. (Ibidem.)

3. Potentiores si quidem ad resistendum temerè animati sunt. (Ibid.)

4. Patibulis aliisque generibus mortis interierunt. (Ibid.)

mot de ralliement des formules de guerre civile : 1137.
ainsi, au quatorzième siècle, les paysans d'Angleterre, soulevés, criaient: *Point de gentilshommes*[1] ! et au dix-septième, les habitants des villes et des campagnes disaient: *Plus de lords orgueilleux, ni d'évêques au cœur corrompu*[2] ! Il sera cependant possible de saisir encore dans les faits qui vont suivre des traces vivantes de l'ancienne hostilé des deux races.

C'est une chose aujourd'hui fort incertaine que la durée du temps pendant lequel les mots de noble et de riche furent, dans la conscience populaire des Anglais, synonymes de ceux d'usurpateur et d'étranger; car la valeur exacte du langage des vieux historiens est trop souvent un problème pour l'historien moderne. Comme ils écrivaient pour des gens qui savaient, sur leur propre état social, bien des secrets que la postérité n'a pas reçus, ils pouvaient impunément être vagues et faire des réticences; on les comprenait à demi-mot. Mais nous, comment nous est-il possible de comprendre la manière de s'énoncer des chroniqueurs, si nous ne connaissons pas déjà la physionomie de leur temps? Et où pouvons-nous

1. When Adam delved and Eva span
Where was then the gentleman?

2. Proud lords and rotten hearted bishops.

1137. étudier le temps, sinon dans les chroniques elles-mêmes? Voilà un cercle vicieux dans lequel tournent nécessairement tous les modernes qui entreprennent de décrire avec fidélité les vieilles scènes du monde et le sort heureux ou malheureux des générations qui ne sont plus. Leur travail, plein de difficultés, ne saurait être complètement fructueux; qu'on leur sache gré du peu de vrai qu'ils font revivre à si grande peine.

FIN DU TOME SECOND.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU SECOND VOLUME.

LIVRE QUATRIÈME.

N° 1.

Ballade populaire, composée au seizième siècle, sur la résistance des hommes de Kent à Guillaume-le-Conquérant.

When as the Duke of Normandy
With glistering spear and shield,
Had entered into fair England,
And foil'd his foes in field:

On Christmas-day in solemn sort
Then was he crowned here,
By Aldred archbishop of York,
With many a noble peer,

Wich being done, he changed quite
  The customs of this land,
And punish'd such as daily sought
  His statutes to withstand:

And many cities he subdu'd
  Fair London with the rest;
But Kent did still withstand his force,
  And did his laws detest

To Dover then he took his way,
  The castle down to fling
Which Arviragus builded there,
  The noble British king.

Which when the brave archbishop bold
  Of Canterbury knew,
The abbot of saint Augustiues eke,
  With all their gallant crew:

They set themselves in armour bright,
  These mischiefs to prevent
With all the yeomen brave and bold
  That were in fruitful Kent.

At Canterbury did they meet
  Upon a certain day,
With sword and spear, with bill and bow
  And stopt the conqueror's way

Let us not yield like bond-men poor
  To french-men in their pride,
But keep our ancient liberty,
What chance so e'er be tide,

And rather dye in bloody field
With manly courage prest,
Than to endure the servile yoke,
Which we so much detest

Thus did the Kentish commons cry
Unto their leaders still,
And so march'd forth in warlike sort,
And stand at Swanscomb-hill:

There in the woods they hid themselves
Under the shadow green,
Thereby to get them vantage good,
Of all their foes unseen

And for the Conqueror's coming there
They privily laid wait,
And thereby suddenly appal'd
His lofty high conceit;

For when they spyed his approach
In place as they didstand,
Then marched they to him with speed,
Each one a bough in hand,

So that unto the Conqueror's sight,
Amazed as, he stood
They seem'd to be a walking grove,
Or else a moving wood

The shape of man he could not see,
The boughs did hide them so:
And now his heart with fear did quake,
To see a forest go;

Before, behind and on each side,
As he did cast his eye,
He spy'd the wood with sober pace
Approach to him full nigh.

But when the Kentish men had thus
Enclos'd the conqueror round,
Most suddenly they drew their swords,
And threw their boughs to ground;

Their banners they display in sight
Their trumpets sound a charge,
Their ratling drums strike up alarm's,
Their troops stretch out at large.

The Conqueror with all his train,
Were hereat sore agast,
And most in peril, when they thought
All peril had been past.

Unto the Kentishmen he sent,
The cause to understand,
For what intent, and for what cause
They took this war in hand;

To whom they made this short reply,
For liberty we fight,
And to enjoy king Edward's laws
The which we hold our right,

Then said the dreadful conqueror
You shall have what you will,
Your ancient customs and your laws,
So that you will be still;

And each thing else that you will crave
With reason at my hand,
So you will but acknowledge me
Chief king of fair England.

The Kentishmen agreed thereon,
And laid their arms aside,
And by this mean king Edward's laws
In Kent doth still abide;

And in no place in England else
These customs do remain,
Which they by manly policy
Did of duke William gain.

N° 2.

Détails sur la rèddition de Londres, extraits d'un poème latin découvert dans la Bibliothèque royale de Bruxelles par M. Pertz, archiviste de S. M. B. au royaume de Hanovre.

Intùs erat quidam [1] contractus debilitate
Renum, sicque pedum segnis ab officio;
Vulnera pro patriâ quùm non numerosa [2] recepit,
Lecticâ vehitur, mobilitate carens. [v. 700.]
Omnibus ille tamen primatibus imperat urbis,
Ejus et auxilio publica res agitur.

1. L'auteur paraît ignorer le nom de ce personnage, qu'il désigne ailleurs assez clairement comme le principal magistrat de la cité de Londres.

2. Pour *non numerabilia*. V. ci-après.

Huic, per legatum, clàm rex potiora revelat.
Secreti, poscens quatenùs his faveat.
Solus rex vocitetur, ait, sic commoda regni,
Ut jubet Antgardus , subdita cuncta regat.
Ille quidem cautus cautè legata recepit,
Cordis et occulto condidit in thalamo.
Natu majores, omni levitate repulsâ,
Aggregat, et verbis talibus alloquitur :
« Egregii fratris [2], tùm vi, tùm sœpius arte
(Est ubi nec sensus vester, et actus ubi?)
Cernitis oppressos valido certamine muros,
Et circumseptos cladibus innumeris;
Molis et erectæ transcendit machina turres,
Ictibus et validis mœnia scissa ruunt.
Casibus à multis, ex omni parte ruina
Eminet, et nostra corda timore labant;
Atque manus populi, nimìs percussa pavore,
Urbis ad auxilium segniter arma movet.
Nosque foris vastat gladius, pavor angit et intùs;
Et nullum nobis præsidium superest.
Ergò, precor, vobis si spes est ulla salutis,
Quatenùs addatis viribus ingenium;
Est quùm præcipuum, si vis succumbat in actum,
Quod virtute nequit, fiat ut ingenio.
Est igitur nobis super hoc prudenter agendum,
Et pariter sanum quærere consilium.
Censeo quapropter, si vobis constat honestum,
Hostes dùm lateant omnia quæ patimur,
Accitùs docilis noster legatus ut hosti
Mittatur, verbis fallere qui satagat;

1. Pour *Edwardus.*
2. Pour *fratres.*

Servitium simùl et nec non et fœdera pacis,
Et dextras dextræ subdere si jubeat. »
Omnibus hoc placuit; dicto velociùs implent;
Mittitur ad regem vir ratione capax,
Ordine qui retulit decorans sermone faceto
Utile fraternum, non secùs ac proprium.
Sed quùm vix patulâ teneatur compede vulpes,
Fallitur à rege, fallere quem voluit.
Namque palàm laudat rex, atque latenter ineptat
Quidquid ab Ansgardo nuntius attulerat [1].
Obcæcat donis stolidum verbisque fefellit,
Præmia promittens innumerosa sibi.
Ille retrò rutilo gradiens oneratus ab auro,
À quibus est missus talia dicta refert :
« Rex vobis pacem dicit, profertque salutem

1. Ce vers présente une difficulté assez embarrassante. L'auteur s'est-il ressouvenu tout à coup du nom de l'homme que, quelques vers plus haut, il désigne par *quidam*, ou bien le mot *Ansgard* est-il ici autre chose qu'un nom propre? Je me suis décidé, comme on l'a vu, pour cette dernière supposition, qui m'a paru expliquer plus naturellement le passage latin. Éloigné de Paris, et privé de mes livres, je n'ai pu m'assurer si le mot *hansward* se trouvait formellement cité comme titre de magistrature municipale; mais rien, dans cette expression, ne répugne à la langue saxonne, et les deux composant *hans* et *ward* se trouvent souvent employés dans le sens que je leur ai donné. On trouve dans Hickesius (*Trésor des langues septentrionales*) *hans-hus* comme synonyme de *guild-hall*, hôtel-de-ville; et, si je ne me trompe, *burghwar* comme synonyme de *burgh-mester*, bourguemestre. De ces deux mots à celui de *hans-ward*, que j'ai cru découvrir sous la forme altérée de *ansgard*, il n'y a qu'un pas. D'ailleurs, ce genre d'altération est ordinaire à l'auteur du poëme; il écrit *Etguard*, et quelquefois *Antgard*, pour *Edward*. Mais, je le répète, fondée ou non, ma conjecture ne change rien aux circonstances du récit.

Vestris mandatis paret et absque dolis.
Sed, Dominum testor, cui rerum servit imago,
Post aditum regem nescit habere parem;
Pulchrior est sole, sapientior est Salomone,
Promptior est magno largior et Carolo.
Contulit Etguardus quòd rex donum sibi regni,
Monstrat et affirmat, vosque probasse refert.
Hoc igitur superest, ultrà si vivere vultis,
Debita cum manibus reddere jura sibi. »
Annuit hoc vulgus, justum probat esse senatus,
Et puerum regem cætus uterque negat.
Vultibus in terrâ deflexis, regis ad aulam
Cum puero pergunt, agmine composito,
Reddere per claves urbem; sedare furorem
Oblato, quærunt, munere cum manibus.
Novit ut adventum factus rex, obvius illis,
Cum puero reliquis oscula grata dedit,
Culpas indulsit, gratantèr dona recepit.
Et sic receptos tractat honorificè,
Per fidei speciem; proprium commendat honorem,
Et juramentis perfida corda ligat.

N° 5.

Noms des principales familles d'Angleterre, issues des compagnons de Guillaume-le-Conquérant, d'après une ancienne charte conservée au monastère de la Bataille.

(Recueil des historiens de Normandie, par Duchesne.)

Aumerle, Andeley, Angilliam, Argenton, Arundell, Avenant, Abel, Augers, Angenon, Archer, Asperville,

Amonerdvile, Arey, Akeny, Albeny, Aspremont; Bertrand, Bouttecourt, Brausé, Byset, Bardolf, Basset, Bohun, Baylif, Bondevile, Barbason, Beer, Bures, Bonvilain, Barbayon, Berniers, Braybeuf, Brand, Bouvile, Bourg, Buschy, Blundell, Breton, Belassyse, Boursier, Bayon, Boulmere, Brun, Beke, Boulet, Banestre, Belamy. Belknape, Beauchamp, Bandy, Broyleby, Burnel, Belot, Beaufort, Baudoin, Bourdon, Berteviliers, Barte, Bussevile, Blond, Beawpet, Bret, Barret, Barnevale, Barry, Bodyt, Bertevile, Bertin, Beleau, Buschell, Baleiners, Buffard, Boteliers, Batvile, Brassard, Belhelme, Branche, Bolesur, Blondel, Burdet, Bigot, Beaupont, Boules, Belfront, Barchamp; Camos, Chanville, Chaouent, Chancy, Couderay, Colvile, Chamberlain, Chambernon, Cribet, Corbin, Corbet, Couiers, Chandos, Coucy, Chaors, Claremaux, Clarel, Camoin, Chanduyt, Clarvaye, Chanteloup, Colet, Cressy, Courtenay, Connestable, Chaucier, Chaumelet, Corleville, Champeney, Carré, Chaunes, Clarvel, Champagne, Carbonell, Charles, Chareberge, Chaumont, Cheyne, Courcy, Conell, Chaytiers, Cheynes, Cateray, Cherecourt, Chanville, Clereney, Courly; Deauville, Darcy, Dine, Despenelier, Daniel, Denys, Druell, Devaux, Davers, Doningsels, Darell, Delabere, De la Pole, De la Lande, De la Ville, De la Wate, De la Watche, Dakeng, Dantre, Desuye, D'Evreux, De la Vere, De Lille, De la Garde, De la Planche, Danbray, De Heuse, Disard, Durand, Divry; Estrange, Estouteville, Escriols, Engayne, Evers, Estourney; Folvile, Fitz Gaultier, Fitz Mar-

maduk, Fibert, Fitz Roger, Fitz Robert, Fanecourt, Fitz Philipe, Fitz Guillaume, Fitz Payen, Fitz Alain, Fitz Raulfe, Fitz Brun, Foke, Freville, Faconbrige, Frissel, Filiol, Fitz Thomas, Fitz Morice, Fitz Hugues, Fitz Garrenne, Fauville, Formay, Formiband, Frison, Finier, Fitz Urey, Fournival, Fitz Herbert, Fitz Jean; Gargrave, Granson, Gracy, Glanvile, Gover, Gascogne, Gray, Golofier, Grans, Gourly, Gordon, Gamages, Gand; Hansard, Hastings, Haulay, Husie, Herne, Hamelyn, Harewell, Hardel, Hecket, Hamond, Harecourt; Jardin, Jay, Janvile, Jasparvile; Kanon, Kyriel; Lestrange, Levorry, Latinier, Loveday, Logenton, Level, Lescrope, Lemare, Littevile, Lucy, Lisle, Longue-Espée, Longchamp, Lastels, Loterel, Longval, Le Beausse, Loy, Lave; Marmillon, Moubray, Morvile, Manley, Malebranche, Malemain, Muschamp, Musgrave, Mesni-le-Villiers, Mortmain, Muse, Martin, Montbocher, Malevile, Montney, Maleherbe, Musgros, Musard, Mautravers, Merke, Murres, Montagu, Montalent, Mauduit, Manle, Manlory, Merny, Muffet, Menpincoy, Mainard, Morel, Morley, Montmartin Yners, Mauley, Mainwaring, Mantel, Mayel, Morton; Nevile, Neumarché, Norton, Norbet, Norece, Newbourg, Necle, Normanvile; Otenel, OEuil-bœuf, Olifant, Oysel, Oliford, Oryol; Pigot, Percy, Perecont, Pershale, Poure, Paynel, Peché, Peverel, Perot, Picard, Pudsey, Pimeray, Ponsey, Ponchardon, Pynchard, Placy, Patin, Pampilion, Poterel, Pekeney, Pervinke, Penicord; Quincy, Quentin; Rose, Ridel, Rynel, Rous, Rousse, Rond, Richmond, Richeford, Reymond; Souche,

Saint-Quintin, Saint-Omer, Saint-Amand, Saint-Leger Somervile, Sanford, Somery, Saint-George, Saint-Lés, Savin, Saint-Cloud, Saint-Albin, Sainte-Barbe, Sandevile, Saint-More, Saint-Seudemor; Tours, Toget, Taillebois, Tuchet, Trousselot, Trousbout, Traynel, Taket, Talbot, Tanny, Tibetot, Trussel, Turbevile, Tourvile, Torel, Tavers, Toret, Tirel, Totels, Tavernier; Valence, Vancord, Vavassour, Vendier, Verdier, Verdon, Aubrie de Vere, Vernon, Verland, Verlay, Vernois, Verny, Vilan; Umfreville, Umket, Urnal; Wake, Waledger, Warde, Wardebus, Warendé, Wate, Watelin, Watevile, Woly, Wyvell.

N° 4.

Autre liste des conquérants de l'Angleterre.

(Extraite de la Chronique de Brompton.)

Mandeville et Dandeville, Omfraville et Domfreville, Bolevile et Baskervile, Evile et Cleville, Morevile et Colevile, Warbevile et Carvile, Botevile et Stotevile, Deverous et Canvile, Mohun et Bohun, Vipon et Vinon, Baylon et Babyloun, Maris et Marmion, Agulis et Agulon, Chamberlain et Chamberson, Ver et Vernon, Verdeis et Verdun, Criel et Cardon, Danver et Davernon; Hasting et Camvis, Bardolph-Botes et Boys, Garenne et Gardeboys, Rodeset Deverois; Auris et Argenton, Botelour et Boutevilain, Malebouche et Malemain, Hauteville et Hautein, Dauney et Deveyne, Malin et Malvoi-

sin, Morton et Mortemer, Brause et Colombier, Saint-Denis et Saint-Cler, Saint-Aubin et Saint-Omer, Saint-Philbert, Fyens et Gomer, Turbevile et Turbemer, Georges et Spenser, Brus et Botteler, Crenawel et Saint-Quentin, Deveroux et Saint-Martin, Saint-Mor et Saint-Leger, Saint-Vigor et Saint-Per, Avenel et Paynel, Payver et Perdel, Riviers et Rivel, Beauchamp et Beaupel, Lon et Lovel, Rose et Druel, Montabons et Montsorel, Trussebot et Trassel, Burgas et Burnel, Bray et Botterel, Biset et Basset, Malevile et Mallet, Bonevil et Bouet, Nervil et Narbet, Coinel et Corbet, Moutain et Mont Fichet, Genevile et Giffard, Say et Sewrard, Cari et Chaward, Harecourt et Hansard, Musgrave et Musard, Mare et Mautravers, Ferny et Ferrers, Barnevil et Berniers, Cheyne et Chaliers, Danudon et Dangiers, Versey, Gray et Grangers, Bertran et Bigod; Trayly et Traygod, Penbert et Pigot, Freyn et Foliot, Dapison et Talbot, Sauraver et Sanford, Vagu et Veutourt, Montagu et Monford; Forneus et Fornevous, Valens, Yle et Vaus, Clarel et Claraus, Aubervil et Saint-Amous, Agos et Dragous; Malherbe et Maudut, Breves et Chaudut, Fitz Oures et Fitz de Lou, Cantenor et Cantelou; Braibeuf et Hulbins, Bolebek et Molyns, Molcton et Besil, Rochford et Dosevil, Wartevil et Davil, Nevers et Nevil, Heynous, Burs, Burdevon, Ylebon, Hyldebrond et Helion, Loges et Saint-Lou, Monbank et Saint-Malo, Wake et Wakevil, Caudray et Knevil; Scaliers et Cleremont, Beaumès et Beaumont, Mons et Monchamp, Noters et Nowchamp, Percy, Cruce et Lacy, Quincy et Tracy, Stoker et

Somery, Saint-Jean et Saint-Jay, Greyly et Saint-Valery, Pinkeni et Pavely, Monhaut et Monchensy, Lovein et Lucy, Artos et Arcy, Grevil et Courcy, Arras et Cressy; Merle et Moubray, Gornay et Courtenay, Haustlaing et Turnay, Husée et Husay, Ponchardon et Pomeray, Longevil et Longue-espée, Payns et Pontelarge, Strange et Sauvage.

N° 5.

(Extrait du Doomesday-book, relatif à l'état des villes immédiatement après la conquête.)

Omnes hæ consuetudines erant ibì, quandò Wilhelmus rex in Angliam venit. In ipso primo adventu in Angliam, fuit ipsa villa (Dovere) combusta; et ideò pretium ejus non potuit computari quantùm valebat, quandò episcopus Baiocensis eam recepit....

In Dovere XXIX sunt mansuræ, de quibus rex perdidit consuetudinem. De his habet Robertus de Romenel duas; Radulfus de Curbespine III. Wilhelmus filius Tedaldi I. Wilhelmus filius Ogeri I. Wilhelmus filius Tedoldi et Robertus Niger VI. Wilhelmus Gaufredi III. In quibus erat Gihalla burgensium. Hugo de Montforts I domum. Durandus I. Ranulphus de Columbel I. Wadardus VI. Filius Modberti unam. Et hi omnes de his domibus revocant episcopum Baiocensem ad protectorem et liberatorem (vel datorem)....

De illâ mansurâ quam tenet Ranulfus de Columbels, quæ fuit cujusdam exulis (vel utlagi), concordant

quòd dimidi terra est regis, et Ranulphus ipse habet utrunque.

Burgenses habuerunt XLV mansuras extrà civitatem, de quibus ipsi habebant gablum et consuetudinem; rex autem habebat sacam et socam. Ipsi quoque burgenses habebant de rege XXXIII. acras terræ in gildam suam. Has domus et hanc terram tenet Ranulfus de Columbels; habet etiam XXI acras terræ super hæc, quas tenebant burgenses in alodiâ de rege....

Robertus filius Tetbaldi habet II. Hagas de XII. sol. et de hominibus extraneis habet suum theloneum. Morinus habet consuetudinem de II. burgensibus, de XII. denariis. Ernoldus unum burgensem de XII. denariis, sanctus Martinus I. burgensem de XII. denariis..

Walterannus quoque desaisivit quendam hominem de unâ domo, undè rex Edwardus habebat consuetudinem. Modò tenet eam Obertus cum consuetudine, sicut dicit, per regem Wilhelmum, Robertus de Watevile tenet I domum quæ reddebat omnem consuetudinem tempore regis Edwardi, modò nichil reddit.

In civitate Exoniâ habet rex CCC. domus, XV. minus, reddentes consuetudinem....

In hâc civitate sunt vastatæ XLVIII. domus, postquàm rex venit in Angliam.

Hæc civitas, tempore regis Edwardi, non geldabat nisi quandò Londonia, et Eboracum et Wintonia geldabant, et hoc erat dimid. markam argenti, ad opus militare. Quandò expeditio ibat per terram aut per mare, serviebat hæc civitas quantùm V. hidæ terræ....

In ipsâ villâ, tàm intrà murum quàm extrà, sunt

CCXLIII. domus reddentes geldum, et, exceptis his, sunt ibì quingentæ domus, XXII. minus, ità vastatæ et destructæ quòd geldum non possent reddere....

De suprà dictis omnibus mansionibus sunt modò hospitatæ in manu regis reddentes consuetudinem quadringentæ, IX. minus, inter magnas et parvas; et CCC mansiones non hospitatæ, quæ, reddunt melior I. denarium, et aliæ minus; et quingentæ et XI. mansiones.ità vacuæ, quòd nil omninò reddunt, et C. XLV. mansiones tenent francigenæ....

Dicunt angligenæ burgenses de sciropesberie multùm grave sibi esse, quòd ipsi reddunt totum geldum, sicuti reddebant T. R. E. quamvìs castellum comitis occupaverit LI masuras et aliæ L masuræ sint vastatæ, et XLIII. francigenæ burgenses teneant masuras geldantes T.R.E. et abbatiæ quam facit ibì comes dederit ipse XXXIX. burgenses, olìm cum aliis geldantes similiter.

Modò habet rex civitatem Hereford in dominio, et anglici burgenses ibì manentes habent suas priores consuetudines: francigenæ verò burgenses habent quietas per XII. denarios omnes foris facturas.

Burgum de Grentebrige pro uno Hundret se defendebat, T. R. E. in hoc burgo fuerant et sunt decem custodiæ; in primâ custodiâ, LIV masuræ, ex his ii sunt waste. In hâc primâ custodiâ habet Alanus comes V. burgenses nichil reddentes, etc. Hæc eadem una custodia pro duabus computabatur T. R. E. sed pro castro sunt destructæ XXVIII. domus....

Burgenses T. R. E. accommodabant vice-comiti carrucas suas ter in anno. Modò novem vicibus exiguntur.

Nec averas nec currus T. R. E. inveniebant, quæ modò faciunt per consuetudinem impositam. Reclamant autem super Picotum vice-comitem, communem pasturam sibi per eum (et ab eo) ablatam. (p. 770.)

In Dorecestre, tempore regis Edwardi, erant CLXXII. domus. Hæ pro omni servitio regis se defendebant, et geldabant pro x. hid. scilicet ad opus huscarlium unam markam argenti.

Modò sunt ibì quatuor xx et VIII. domus, et c. penitùs destructæ à tempore Hugonis vice-comitis usquè nunc.

In Brideport, tempore regis Edw. erant CXX. domus et ad omne servitium regis defendebant se et geldabant pro v. hidis....

Modò sunt ibì c. domus, et xx. sunt ità destructæ, quòd qui in eis manent geld. solvere non valent....

In Warham, tempore regis Edw., erant CXLIII. domus in dominio regis. Hæc villa ad omne servitium regis se defendebat, et geldabat pro x. hid. scilicet I. markam argenti Huscarlis regis....

Modò sunt ibì LXX domus et LXIII sunt penitùs destructæ à tempore Hugonis vice-comitis, etc....

Habet ipse in dominio (apud Lewes) 60 burgenses reddentes 39 sol. de gablo, Theloneum IV lib. Moneta: xx sol. Monachi de Moriton. VIII burgenses. de 66 den. Gislebertus I. burgenses. de 20 den. Willelmus de Cahainges II. burgenses de 11 sol. Boselinus 5 de 11 sol. Wills 4 de 11 sol. Ansfridus 4 de 11 sol. Giroldus 11 de 6 sol. Ansgotus 4 de 12 den. Alanus 6 de 4 sol. Radulfus 3 de 53 den. Azelinus 3 de 4 sol. Ipse tenet

unam domum de 32 den. et parmù terræ de 3 sol. Walterius 2 burgenses de 16 den. Rogerius 2 de 12 den. Hugo 1 de 8 denar.

XI. In Cicestre civitate T. R. E. erant C. hagæ 11 et dim. et reddebant 49 solid. un. denar. Modò est ipsa civitas in manu comitis Rogerii.

(Castrum Arundel.) Robertus filius Telbaldi habet 2 hagas de 2 solid. et de hominibus extraneis habet suum theloneum. Morinus habet ibì consuetudinem de 2 burgensibus. de 12 denar. Erualdus unum burgensem de 12 denar. sanctus Martinus 1 burgensem de 12 den. Radulfus unam hagam de 12 denar. Willielmus 5 hagas de 5 solid. Nigellus 5 hagas.

In burgo de Walingeford habuit rex Edwardus...... ...... Modò sunt in ipso burgo consuetudines omnes ut antè fuerant. Sed de hagis sunt XIII. minùs proptèr castella sunt VIII destructæ et monetarius habet unam quietam quamdiù facit monetam. Raulf de Oxeneford habet unam. Filius Alfi de Frendone unam, quam rex ei dedit ut dicit. Hunfridus habet unam de quâ reclamat ad Warentum reg. Nigellus unam de Henrico per hæreditatem Soarding, sed burgenses testificant se nunquam habuisse.

De istis XIII non habet rex consuetudinem et adhùc Willelmus de Warene habet unam hagam de quâ rex non habet consuetudinem.

In Gildeford habet rex Willielmus 75 hagas. in quibus manent 175 homines.

T. R. E. reddebant 18 lib. et III denar. Modò appreciatur XXX lib. et tamen reddunt 32 lib.

De supradictis hagis habet Ranulphus clericus tres hagas ubì manent 6 homines et indè habet idem Ranulfus sacam et socam nisi commune geldum in villâ venerit undè nullus evadat.

De villanis hujus villæ habuit et habet Hunfridus camerarius unum villanum in custodiâ, causâ coadunandi lanam reginæ. De ipso etiam accepit 20 solidos in relevamentum cùm pater ejus fuit mortuus.

Quandò Hugo comes recepit (Cestre), non valebat nisi xxx. libras. Valdè enim erat vastata : ducentæ et quinque domus minùs ubì erant, quàm tempore regis Edwardi fuerunt : modò totidem sunt ibì, quod invenit....

In campis Lincoliæ extrà civitatem sunt 12 carucatæ terræ et dimidia. De hâc terrâ habent rex et comes 8 carucatas in dominio. Ex his dedit unam rex Willelmus cuidam Ulchel pro unâ navi quam ab eo emit. Ille nunc qui navem vendidit mortuus est et hanc carucatam terræ nullus habet nisi rege concedente.

De prædictis wastis mansuris propter castellum destructa fuerunt c. LX. VI reliquæ LXXIIII wastatæ sunt extra metam castelli, non propter oppressionem vicecomitum et ministrorum, sed propter infortunium et paupertatem et ignium exustionem....

T. R. E. reddebat civitas Lincolia regi viginti libras et comiti decem libras. Modò reddit centum lib. ad numerum inter regem et comitem....

In Eboraco civitate, tempore regis Edwardi, præter scyram archiepiscopi fuère VI scyræ. Una ex his est vastata in castellis. In quinque scyris fuère mille et quadra-

gintæ et xviii mansiones hospitatæ. De unâ harum scyrarum habet archiepiscopus adhùc tertiam partem.. .

Comes de Moritonio habet ibì 14 mansiones et ecclesiam Sanctæ-Crucis....

LIVRE SEPTIÈME.

N° 1.

Ballade populaire, composée au seizième siècle, sur le naufrage des fils de Henry I.

(Evan's old ballads historical and narrative.)

After our royal king
  Had foil'd his foes in France,
And spent the pleasant spring
  His honour to advance;

Into fair England he return'd
  With fame and victory;
That time the subjects of this land
  Receiv'd him joyfully.

But at his home return
  His Children left he still
In France, for to sejourn
  To purchase learned skill:

Duke William, with his brother dear,
 Lord Richard was his name,
Which was the earl of Chester then,
 And thirsted after fame;

The King's fair daughter eke
 The lady Mary bright,
With divers nobles peers,
 And many a hardy Knight:

All these were left together there
 In pleasures and delight,
Wen that our king came
 After the bloody fight.

But when fair Flora had
 Drown forth her treasure dry,
That winter cold and sad
 With hoary head drew nigh;

Those princes all, with one consent
 Prepared all things meet,
To pass the sea for fair England,
 Whose sight to them was sweet.

To England let us hye
 Thus every one did say,
For Christmas draweth nigh;
 No longer let us stay,

But spend the Christmas-time
 Within our father's court
Where lady Pleasure doth attend,
 With many a princely sport.

The sailors and the shipmen all,
Through foul excess of wine,
Were so disguts'd that on the sea
The show'd themselves like swine;

The stern no man could guide,
The master sleeping lay,
The sailors all beside
Went reeling every way,

So that the ship at random rode
Upon the foaming flood,
Whereby in peril of their lives
The princes always stood

Which made distilling tears
From their fair eyes to fall;
Their hearts were fill'd with fears,
No help they had at all:

They whishd themselves upon the land
A thousand times and more,
And at the last they come in sight
Of England's pleasant shore.

Then every one began
To turn their sighs to smiles;
Their colour pale and wan
A chearful look exiles:

The princely lords most lovingly
Their ladies did embrace;
For now in England shall we be
Quoth they in little space.

Take comfort then (they said)
Behold the land at last;
Then be no more dismay'd,
The worst is gone and past.

But while they did this joyful hope
With comfort entertain,
The goodly ship upon a rock
In sunder burst in twain.

With that a grievons shriek
Among them there was made,
And every one did seek
On something to be staid;

But all in vain such help they sought;
The ship so soon did sink,
That in the sea they were constrain'd
To take their latest drink.

There might you see the lords
And ladies for to lie
Amidst the salt sea foam,
With many a grievous cry;

Still labouring for life's defence
With stretched arms abroad,
And lifting up their lily hands,
For help with one accord.

But as good fortune would,
The sweet young duke did get
Into the cock boat then
Where safely he did sit:

But when he heard his sister cry,
The king's fair daughter dear,
He turn'd his boat to take her in
Whose death did draw so near.

But while he strove to take
His sweet young sister in,
The rest such shift did make
In sea as they did swin.

That to the boat a number got,
So many, as at the last
The boat, and all that were therein.
Were drown'd and over-cast;

Of lords and gentlemen
And ladyes of fair face,
Not one escaped then,
Which was a heavy case.

Tree score and ten were drown'd in all,
And none escaped death,
But one poor butcher which had swom
Himself quite out of breath.

This was most heavy news
Unto our comely king,
Who did all mirth refuse,
This word when they dig bring:

For by this means no child he had
His kingdom to succeed,
Wherchy his sister's son was king,
As you shall plainly read.

N° 2.

Conversation entre Henry I et Mabile, fille de Robert fils d'Aymon.

(Robert of Glocester's Chronicle, ed. Hearne, pag. 431 et 432.)

Ther was tho in Engeland a grêt louerdyng,
On of the gretost that ther was, wythout Henry king,
Syre Roberd le yz Haym, that let vorst arere
The abbey of Theukesbury, and monekes brogte there,
He deyde aboute thulke tyme, and ybured was ywys
In the abbey of Theukesbury, as hys body gut ys.
Mabile hys dogter was eyr of al hys landes,
The kyng vor yre erytage hym gan understonde,
To bringe Roberd hys sone a bast in hys waryson there
Thoru spousing of this mayde, that avanced were.
He seyde, « that heo ssolde hys sone to hyre spouse auonge. »
Thys mayde was there agen, and wythseyde yt longe
The kyng of sogte hyre suyte ynou, so that atten ende
Mabyle hym ansuerede, as gode mayde and hende,
« Syre, « heo seyde, » wel ychot, that goure herte up me ys,
« More vor myn erytage, than my sulue ywys.
« So vayr erytage, as ych abbe, yt were me gret ssame,
« Vor to abbe an louerd, hote he adde an tuo name.
« Syre Roberd le fyz Haym my fader name was,
« And that ne mygte nogt be hys, that of bis kunne nogt nas,
« Thervore, syre, vor Gode's love, ne let me non man owe,
« Bote he abbe an tuo name, war thoru he be yknowe.

« Damaysele, « quath the king, » thou seyst wel in thys cas,
« Syre Roberd le fiz Haym thy fadere's name was.
« And as vayr name he ssal abbe, gyf me hym may byse,
« Syre, « quath thys mayde tho, » that ys vayr name,
« As wo seyth, al hys lyf, and of grete fame. [come ?
« Ac wat ssolde hys sone hote thanne and other that of hym
« Sone mygte hii hote nogt, therof nymeth gome. »
The kyng understod, that the mayde ne seyde non out rage,
And that Gloucestre was chef of hyre erytage.
« Damasele, « he seyde tho, » thy louerd ssal abbe an name
« Vor hym, and vor hys eyrs, vayr wythout blame.
« Vor Roberd erl of Gloucestre hys name ssal be and ys.
« Vor he ssal be of Gloucestre and hys eyrs ywys,
« Syre, « quath the mayde tho, » wel lyketh me thys,
« In thys fourme ycholle, that al my thyng be hys. »
Thus was erl of Gloucestre vorst ymade there
As thys Roberd of all thulke, that longe byvore were.

FIN DES NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES
DU TOME SECOND.

TABLE

CHRONOLOGIQUE ET ANALYTIQUE

DU TOME SECOND.

LIVRE IV.

Depuis la bataille de Hastings jusqu'à la prise de Chester, dernière ville conquise par les Normands.

1066 — 1070.

LIVRE V.

Depuis la formation du Camp du Refuge dans l'île d'Ély, jusqu'au supplice du dernier chef saxon.

1070—1076.

LIVRE VI.

Depuis la querelle du roi Guillaume avec son fils aîné, Robert, jusqu'au dernier passage de Guillaume sur le continent.

1077—1087.

LIVRE VII.

Depuis la mort de Guillaume-le-Conquérant, jusqu'à la dernière conspiration générale des Anglais contre les Normands.

1087—1137.

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU TOME SECOND.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

